

**YEREVAN STATE UNIVERSITY**

Department of Translation Studies

**TRANSLATION STUDIES: THEORY AND  
PRACTICE**

International Scientific Journal

Special Issue 1

**Lectures Croisées des Discours**

*Hiatus entre Réalités Sociopolitiques,  
Récits de Mémoire et Approches Interprétatives*

**Guest Editors**

*Garik Galstyan, Gayane Sargsyan, Taguhi Blbulyan*

YEREVAN  
2023

The international scientific journal is published upon the decision of the Academic Council of Yerevan State University.

**Editor-in-Chief:**

Ruzan Ghazaryan, PhD, Associate Professor, Yerevan State University

**Managing Editor:**

Ishkhan Dadyan, PhD, Assistant Professor, Yerevan State University

**Advisory Board**

Theo Hermans, Emeritus Professor, University College London

Anahit Hovhannisyanyan, D.Sc., Professor, M. Nalbandyan State University of Shirak

Andrei Achkasov, D.Sc., Professor, Herzen State Pedagogical University of Russia

Alvard Jivanyan, D.Sc., Professor, Yerevan State University

Eugenio Ramón Luján Martínez, D.Sc., Professor, Complutense University of Madrid

Gayane Gasparyan, D.Sc., Professor, Brusov State University

Isabella Buniyatova, D.Sc., Professor, Boris Grinchenko Kyiv University

Shushanik Paronyan, D.Sc., Professor, Yerevan State University

Brian Baer, PhD, Professor, Kent State University

Irina Alexeeva, PhD, Professor, Herzen State Pedagogical University of Russia

**Editorial Board**

Taras Shmihir, Dr. Habil., Associate Professor, Ivan Franko National University of Lviv

Astghik Chubaryan, PhD, Professor, Yerevan State University

Ana Roldán-Riejos, PhD, Associate Professor, Technical University of Madrid

Anna Khachatryan, PhD, Associate Professor, Yerevan State University

Daniele Artoni, PhD, Associate Professor, University of Verona

Gohar Melikyan, PhD, Associate Professor, Armenian State Pedagogical University

Linxin Liang, PhD, Associate Professor, Huazhong University of Science and Technology

Martina Napolitano, PhD, Associate Professor, University of Trieste

Giorgia Pomarolli, PhD, Adjunct Professor, University of Verona

John Chun Yin Wong, PhD, Lecturer, University of Hong Kong

The *Translation Studies: Theory and Practice* (TSTP) is a peer-reviewed international scientific journal published by the Department of Translation Studies of Yerevan State University. It presents original research articles of high standards in all areas of translation. The journal appears in two issues per annum. Papers submitted to the journal should be written in English. The journal is available both in print and online.

Should you require any further information or have any queries regarding the submission process, then please contact us via email at [tstp@ysu.am](mailto:tstp@ysu.am) or [tstp.yso@gmail.com](mailto:tstp.yso@gmail.com).

## TABLES DES MATIÈRES

Préface .....	5
Remerciements .....	6
Éditorial .....	7
<i>Henry Hernández Bayter</i> En guise d'introduction : L'analyse du discours à la croisée des disciplines .....	8

### Première Partie

#### Pluralité discursive dans le monde contemporain : analyse des discours politiques

<i>Garik Galstyan</i> Les discours politiques russes contradictoires sur les migrants.....	21
<i>Dominique Samson Normand de Chambourg</i> Discours officiel contre parole autochtone ? Narratif russe et récits de vie du (Grand) Nord sibérien .....	42
<i>Laurence Péru-Pirotte</i> Discours du législateur et critères de discrimination interdits : ce qui n'est pas bien énoncé ne peut être bien qualifié .....	72
<i>Boualem Fardjaoui</i> Les répercussions de la reconnaissance par les USA de Jérusalem comme capitale d'Israël dans le discours médiatique arabe : cas des deux organes de presse, <i>Al Jazeera</i> et <i>Al Arabiya</i> .....	86
<i>Alfred Strasser</i> Le discours colonial dans l'Allemagne dépossédée de ses colonies : revendications en vue de la récupération des colonies perdues dans la République de Weimar .....	93
<i>Lyuba Kirakosyan</i> L'« albanisation » des monuments de l'Artsakh comme une des facettes du discours anti-arménien en Azerbaïdjan : le cas du monastère Tsakhkavank .....	108

### Deuxième Partie

#### Pluralité discursive dans le monde contemporain : Discours cinématographiques

<i>Alice Fabre</i> Wall Street au cinéma ou comment les films américains participent à la représentation de la finance .....	119
---	-----

*Sina Vatanpour*  
Politique et poétique des films hollywoodiens : l'espace du récit national .....136

*Walter Zidarič*  
*Le mas des alouettes* ou comment raconter le génocide arménien : du roman (2004)  
d'Antonia Arslan à la réalisation cinématographique (2007) des frères Taviani.....149

*Yannick Lebtahi*  
Histoires d'images ou comment la réalité dépasse la fiction .....164

### **Troisième Partie**

#### **Pluralité discursive dans le monde contemporain : discours et textes littéraires**

*Gayane Sargsyan*  
Les culturèmes : les difficultés de la traduction des unités culturelles. Étude sur les  
œuvres de Hrant Matevosyan .....173

*Antonella Mauri*  
Vittoria Aganoor, l'Arménie rêvée et méconnue.....183

*Chouchanik Thamrazian*  
Le théâtre des apparences et la scène invisible. *Sylvie. Souvenirs du Valois*  
de Gérard de Nerval et *Premier lundi de Carême* d'Ivan Bounine .....194

*Chiara Ruffinengo*  
Natalia Ginzburg ou la force de la non connaissance .....205

*Naira Manukyan*  
Les manifestations du sujet modal dans le discours mythopoétique .....217

*Taguhi Blbulyan*  
Les outils de la perception et du décodage du discours poétique :  
étude sur l'analyse des poèmes des auteurs surréalistes .....227

*Armand Héroguel*  
*2031 – La fin de la Belgique ?* Quels outils théoriques pour  
analyser un tel ouvrage? .....239

À propos des auteurs.....248

## PRÉFACE

Le présent numéro spécial, apparu sous l'égide de la revue *Translation Studies: Theory and Practice* des Presses universitaires de l'Université d'État d'Erevan, rassemble une sélection des actes du colloque international « Lectures croisées des discours. Hiatus entre réalités sociopolitiques, récits de mémoires, approches interprétatives » qui s'est tenu à l'Université d'État d'Erevan les 14 et 15 avril 2022, en collaboration avec la faculté des Langues européennes et de la Communication (YSU, Chaire de Philologie française) et l'Université de Lille, avec le soutien du Bureau national en Arménie de l'Agence universitaire de la Francophonie (AUF).

En partant de l'impératif des problèmes et des contraintes du monde qui nous entoure aujourd'hui, la thématique du colloque embrasse un large champ pluridisciplinaire : juridique, économique, littéraire, linguistique, culturel, *etc.* Toute forme d'expression et de traduction est considérée comme un discours, une médiation du message de l'auteur entre le sujet et la société. Les modalités de la production des discours sont ainsi nombreuses, multifformes, variées et dans le présent ouvrage une étude approfondie de pratiques analytiques discursives est proposée.

Plusieurs facteurs ont joué un rôle décisif dans le choix de l'édition de cet ouvrage collectif sous forme de numéro spécial de *Translation Studies : Theory and Practice*. Ce sont notamment la forte visibilité internationale de cette édition périodique, son évaluation internationale et son haut classement scientifique. Son contenu répond largement aux attentes et aux exigences scientifiques de la présente revue.

Nous remercions profondément le comité de rédaction de la revue de cette belle opportunité de coopération fructueuse qui s'est matérialisée dans la publication de ce numéro spécial.

*Garik Galstyan, Gayane Sargsyan et Taguhi Blbulyan*  
Rédacteurs invités

## REMERCIEMENTS

Un colloque international intitulé « Lectures croisées des discours. Hiatus entre réalités sociopolitiques, récits de mémoire et approches interprétatives » a été organisé conjointement par l'Université de Lille (France) et l'Université d'État d'Erevan (Arménie) du 14 au 15 avril 2022 à Erevan. Cet ouvrage constitue l'aboutissement de la réflexion engagée lors du colloque. Il est composé d'une sélection de textes révisés et cherche à synthétiser les approches théoriques et les méthodologies de recherche dans des exemples concrets de l'analyse de discours sur la base d'une pluralité de regards et de disciplines.

Comme tout ouvrage collectif, le présent livre n'aurait pu voir le jour sans le travail des dix-huit auteurs. Nous les remercions chaleureusement. Nous sommes également redevables envers plusieurs collègues, qui nous ont apportés leur appui dans la relecture et correction des articles intégrés dans l'ouvrage.

Les directeurs de l'ouvrage souhaitent remercier les Presses de l'Université d'État d'Erevan, notamment la revue *Translation Studies: Theory and Practice* de l'UEE d'avoir accueilli en son sein le présent numéro spécial.

Pour leur soutien financier, technique et professionnel, nous tenons également à exprimer nos remerciements et notre gratitude à

Monsieur Hovhannes Hovhannisyan, recteur de l'Université d'État d'Erevan (UEE),

Madame Elina Asriyan, vice-rectrice, chargée des affaires académiques de l'UEE,

Monsieur Rafayel Barkhudaryan, vice-recteur, chargé des recherches scientifiques de l'UEE,

Monsieur Gevorg Barseghyan, doyen de la faculté des langues européennes et de la communication,

Madame Ruzan Ghazaryan, directrice de la Chaire de Traduction de l'UEE, rédactrice en chef de la revue *Translation Studies : Theory and Practice*,

Monsieur Karen Grigoryan, directeur des Éditions universitaires,

Monsieur Ishkhan Dadyan, responsable de l'édition de la revue *Translation Studies: Theory and Practice*,

Monsieur Ashot Gevorgyan, rédacteur en chef des presses universitaires,

Madame Ruzanna Ghaltaghchyan, responsable du Bureau national AUF-ECO, Arménie.

## ÉDITORIAL

Considering the policy the journal has adopted, the Editorial Board of TSTP has decided to provide the organizers of the international scientific conference “*Lectures Croisées des Discours. Hiatus entre Réalités Sociopolitiques, Récits de Mémoire et Approches Interprétatives*” with a platform to disseminate the findings of the research carried out within the framework of the conference.

It is common wisdom that French has long been not only the international language of diplomacy, government, education and literature but also science and research. It also serves as the primary or second language of multiple international organisations among them the European Union, the United Nations, the North Atlantic Treaty Organization, *etc.*

Adhering to this long-standing tradition, the Editorial Board of the journal has made a decision to publish the special issue of the international scientific journal “*Translation Studies: Theory and Practice*” in the language of the conference, i.e. French, providing the metadata of each manuscript in English.

The guest editors of the special issue are Dr. Garik Galstyan, Dr. Gayane Sargsyan and Prof. Taguhi Blbulyan.

DOI: <https://doi.org/10.46991/TSTP/2023.SI.1.008>

## EN GUISE D'INTRODUCTION

### DISCOURSE ANALYSIS AT THE CROSSROADS OF DISCIPLINES

HENRY HERNÁNDEZ BAYTER\*

<https://orcid.org/0000-0003-3628-7712>

UNIVERSITY OF LILLE

**Abstract:** The article serves as an introduction to the special issue of the journal touching upon discourse as an object of research with a focus on the notions of rhetoric and literature as an example of interdisciplinarity. The author provides a brief overview of the topics covered during the conference.

**Keywords:** discourse, rhetoric, research, conference, interdisciplinarity

### L'ANALYSE DU DISCOURS À LA CROISÉE DES DISCIPLINES

Pour analyser un phénomène social, il convient de dire de quel point de vue on le fait, c'est-à-dire dans quelle discipline des sciences humaines et sociales on se situe, et, à l'intérieur de celle-ci, quelle orientation l'on suit.

*Patrick Charaudeau*  
(Charaudeau 2011: 105)

**Résumé:** Le présent article sert d'introduction pour le numéro spécial de la revue et porte sur le discours comme objet de recherche. L'auteur s'y penche sur les définitions de la notion de discours et en parle de sa nature interdisciplinaire en donnant un bref aperçu des sujets abordés lors du colloque.

**Keywords:** discours, rhétorique, recherche, colloque, interdisciplinarité

---

\* [henry.hernandez-bayter@univ-lille.fr](mailto:henry.hernandez-bayter@univ-lille.fr)



## 1. Introduction

Comme l'indique Charaudeau, toute réflexion nécessite d'un positionnement et donc de l'adoption d'un cadre théorique qui guide l'étude et l'analyse menées. Quand on se réfère à l'Analyse du Discours, désormais AD, comme champ disciplinaire, il faut se rendre à l'évidence qu'il s'agit d'une interception où se croisent un ensemble des disciplines qui convergent autour d'un objet d'intérêt principal, le discours, abordé sous un grand nombre de points de vue différents et complémentaires, à l'aide des notions et tout un appareillage conceptuel adaptés. L'objectif principal ici est de mener une brève réflexion autour de l'interdisciplinarité caractéristique des études du discours et, par la même occasion, d'introduire un ouvrage qui reflète bien cet aspect à travers des applications et des réflexions menées sous le prisme de l'histoire contemporaine, de l'analyse des discours politique et médiatique, des sciences de la communication, du cinéma et de la littérature. Pour ce faire, nous proposons un parcours succinct allant de l'apparition de l'analyse du discours, en passant par l'application à d'autres domaines jusqu'à la présentation de certaines notions clés, présentation qui ne prétend pas exhaustive, qui servent d'exemple de l'aspect interdisciplinaire de l'AD et qui permettent de mieux comprendre l'intérêt des études du/sur le discours à l'époque actuelle.

L'AD, discipline déjà bien institutionnalisée, comme en témoigne la publication du *Dictionnaire d'Analyse du Discours* apparaît dans les années 1960 comme un champ de recherche tout à fait nouveau qui prend comme appui l'étude non pas de la structure de la langue, mais de l'utilisation de celle-ci en contexte et donc dans des énoncés attestés, comme le confirment plusieurs auteurs (Charaudeau 2014; Mazière 2018; Charaudeau & Maingueneau 2002). Même si ce nouveau champ se développe au sein de la linguistique et des sciences du langage, il se révèle rapidement être un point de rencontre entre plusieurs disciplines, donc interdisciplinaire, puisque les chercheurs qui s'intéressent aux productions langagières, qui vont au-delà de la phrase et de manière contextualisée, font appel à des notions et des concepts d'autres disciplines en sciences sociales afin de trouver l'appareillage méthodologique et théorique adéquat à chaque recherche. Nous pensons notamment aux notions empruntées à la rhétorique et à l'argumentation (ethos, pathos et logos) et à la notion de polyphonie, empruntée à la littérature et à son tour à la musique. Nous reviendrons plus tard dans ce texte sur les différentes notions et leurs définitions propres à l'AD et qui illustrent l'interdisciplinaire du champ.

Mais avant de nous aventurer dans ce croisement des disciplines, nous nous devons de définir la discipline centrale qui nous intéresse. Comme indiqué auparavant, l'AD se centre sur l'utilisation de la langue en contexte. À ce titre, Charaudeau et Maingueneau définissent l'analyse du discours en tant que : « discipline qui étudie le langage comme activité ancrée dans un contexte produisant des unités transphrastiques » (Charaudeau & Maingueneau 2002: 42). Dans ce sens, d'un point de vue strictement linguistique, l'objet d'étude n'est plus la structure des mots et de la langue, mais plutôt les mots dans leurs contextes phrastique, textuel et transtextuel. Cependant, d'ores et déjà, pour s'avancer dans l'étude du contexte, le chercheur se doit de faire appel aux branches de la linguistique dont l'objet d'étude est le sens et sa construction en contexte, à savoir la

sémantique et la pragmatique. Ce qui confirme une fois de plus l'aspect interdisciplinaire qui gouverne les études du discours.

De même, Charaudeau définit l'AD comme « l'analyse des usages de la langue et de leurs diverses configurations textuelles. » (Charaudeau 2015). Ainsi, l'AD se configure comme une discipline textuelle qui prend en compte les différents genres textuels et, de ce fait, la corrélation entre la structure textuelle et les unités qui la constitue et le contexte extratextuel. Cet aspect de l'AD renvoie à une autre discipline, la linguistique textuelle, telle que définie par Coseriu en 1955 et 1973 et développée par Adam en 2005. Selon Adam : « La linguistique textuelle a pour tâche d'intégrer les acquis des travaux de linguistique interphrastique dans une théorie des agencements transphrastiques d'énoncés au sein des textes » (Adam 2015).

L'analyse linguistique de ces agencements transphrastiques, et donc dans un contexte textuel, permet de mettre en évidence la relation entre les différentes unités du texte et la cohérence qui les traverse. Cette analyse textuelle est reprise de manière récurrente dans les études qui portent sur des textes littéraires, qui permet de déceler la configuration des textes et la mise en évidence d'une typologie textuel : conte, poésie, roman, parmi d'autres.

D'un autre côté, puisqu'il s'agit d'une discipline du discours, l'AD se doit de concevoir le discours dans sa dimension sociale et communicative (Charaudeau 2010) ou de pratique sociale (Fairclough 1997: 258-284). Il y a donc une étroite relation entre le discours et son contexte ou son « extérieur » qui correspond à la situation de communication (Maingueneau 2010: 85-90) et l'espace social d'apparition (Amossy 2000: VII) tout comme entre les participants, la culture et l'époque. Autrement dit, l'AD se doit d'aborder et explorer également l'ensemble des données qui constituent l'environnement dans lequel intervient tout discours. De cette façon, nous rejoignons Marie Anne Paveau qui affirme que pour l'étude du discours et du discours numérique en particulier il faut adopter une approche écologique qui permette d'exploiter tous les éléments qui entourent le matériel discursif : à savoir, environnement numérique (pour l'analyse du discours numérique), environnement textuel (pour l'analyse du discours dite traditionnelle), le locuteur et les interlocuteurs, entre autres (Paveau 2017).

## 2. Le discours comme objet de recherche

Il est essentiel ainsi de définir l'objet d'étude de cette discipline qui est l'AD, le discours. Parmi les sept définitions du discours que D. Maingueneau énumère dans son ouvrage *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, nous n'en retiendrons que quatre afin d'étayer notre propos sur l'AD en tant que discipline carrefour. Ainsi, le discours peut faire référence à :

- « – équivalent de la « parole » saussurienne, toute occurrence d'énoncé ;
- dans le cadre des théories de l'énonciation ou de la pragmatique, on appelle « discours » l'énoncé considéré dans sa dimension interactive, son pouvoir d'action sur autrui, son inscription dans une situation d'énonciation (un sujet énonciateur, un allocutaire, un moment et un lieu déterminés) ;

– on oppose parfois langue et discours, comme un système de valeurs peu spécifiées, à une diversification superficielle liée à la variété des usages qui sont faits des unités linguistiques [...],

– on utilise souvent « discours » pour désigner un système de contraintes qui régissent la production d'un ensemble illimité d'énoncés à partir d'une certaine position sociale ou idéologique » (Maingueneau 1991 : 15).

De ce fait, les études du discours se doivent d'explorer, comme signalé auparavant, l'utilisation de langue dans un ou des contextes précis de communication. De même, l'objet d'étude de l'AD doit être analysé du point de vue de la situation d'énonciation et des participants à celle-ci, à savoir : qui parle, à qui, de quoi, comment et dans quel contexte. Dans ce cas, le chercheur se doit de faire appel aux différentes notions de la linguistique énonciative : le locuteur qui est le producteur de l'énoncé, l'énonciateur qui est à l'origine de l'énoncé (ce qui renvoie à la notion de polyphonie que nous évoquerons plus loin, puisque le locuteur n'est pas toujours l'énonciateur d'un énoncé, mettant ainsi en évidence la notion d'intertextualité et de la reprise de la parole d'autrui), l'énoncé en soit, le canal, *etc.* Les énoncés doivent à leur tour être étudiés par rapport à leur fonction dans la situation d'énonciation et on renvoie, également, à la théorie des actes du langage (Austin 1962) qui décrit les actes exercés par le locuteur à travers ses mots : promettre, demander, *etc.* (actes performatifs, constatifs, *etc.*). De cette manière nous pouvons mettre en évidence la relation entre les études du discours et la philosophie du langage, qui renvoie à l'étude de la référence et de la signification, ainsi qu'à la relation entre le langage et la réalité, la pensée, parmi d'autres, tout comme la relation entre les mots et la réalité et les objets.

Soulignons également la composante sociale du discours en général, ensemble d'énoncés prononcés dans un but précis et qui se construit à l'intérieur de la société. Comme l'indique Benveniste, « la langue se forme et se configure dans le discours » (Benveniste 1966 : 131). En tant que pratique sociale, il se doit d'être présent dans tous les domaines de la société, que ce soit le discours scientifique ou le discours politique, parmi d'autres. L'AD relève donc de l'étude de toute pratique langagière qui entraîne un développement discursif devant un public/un lecteur qui appartient donc à différents domaines et qui a comme objectif principal la transmission des idées, mais surtout la mise en œuvre des stratégies argumentatives qui ont comme résultat l'adhésion du public/du lecteur.

### **3. Notions de la rhétorique et de la littérature, un exemple d'interdisciplinarité**

Revenons ici sur deux notions étudiées en AD et explorées dans presque toute étude menée dans ce champ disciplinaire : les notions de la rhétorique classique, ethos, et pathos ; et la notion de polyphonie qui renvoie, à son tour, aux études sur l'énonciation, comme mentionné auparavant. Ces deux notions ne sont en rien exhaustives du champ de l'AD, nous nous focaliserons seulement sur ces deux exemples pour bien illustrer l'interdisciplinarité représentative des disciplines du discours.

En ce qui concerne les notions d'ethos et de pathos, nous rejoignons les définitions proposées par Amossy et par Charaudeau : « Toute prise de parole implique la

construction d'une image de soi. » (Amossy 1999 : 9) « Il n'y a donc pas d'acte de langage qui ne passe par la construction d'une image de soi » (Charaudeau 2013: 105).

Les notions d'ethos et de pathos, de la rhétorique aristotélicienne, reprises par Charaudeau et Maingueneau, en AD, et par Amossy, en argumentation, entre autres, font référence à la description de la construction de l'image de soi dans et par le discours par des moyens discursifs véhiculant plus ou moins des émotions pour atteindre autrui. Par ethos, on entend tous les procédés discursifs mobilisés pour construire l'image de celui qui énonce, de celui qui prononce un discours dont le but principal est de persuader et de faire adhérer. Par pathos, on entend tous les procédés discursifs employés pour émouvoir l'interlocuteur et le persuader en le sensibilisant. L'AD fait appel à ces deux notions afin d'étudier et d'analyser le processus de construction de l'image du locuteur dans son propre discours et des représentations qu'il fait de ses interlocuteurs et la mise en place d'un ensemble des stratégies discursives afin de conquérir les interlocuteurs par les émotions.

Dans la tradition rhétorique, l'ethos est perçu comme une image discursive qui est mise en place comme une stratégie qui cherche à attirer l'attention du public et à le faire agir ; dans ce cas on est devant ce qu'on pourrait appeler un discours performatif. « L'ethos : l'image de soi que l'orateur construit dans son discours pour contribuer à l'efficacité de son dire » (Amossy 1999: 60). Comme l'affirme Amossy, l'image que le locuteur construit de soi, consciemment ou inconsciemment, cherche à rendre son discours efficace et cherche à amener les interlocuteurs à réagir comme il l'entend.

Quant au pathos, faire agir par les sentiments, par les émotions, est une stratégie que le locuteur peut mettre en place dans son discours. Nous assistons donc à l'introduction des émotions dans le discours dans le but de persuader les interlocuteurs. Certes, la stratégie discursive la plus importante dans le discours est la création d'une image de soi et d'une représentation d'autrui pour persuader et susciter l'adhésion. Néanmoins, il faut signaler que le discours se révèle aussi effectif par sa capacité à faire ressortir les sentiments des interlocuteurs.

Il faut signaler que les émotions représentent aussi une arme à double tranchant étant donné que le locuteur doit se montrer perspicace au moment de s'en servir dans son discours. Il se peut que le fait d'exprimer ses émotions directement ne produise pas l'effet escompté et suscite chez les interlocuteurs une image de faiblesse ou encore que la non-expression des émotions reflète une image distincte et donc un sentiment d'indifférence ou d'insensibilité de la part du locuteur. Autrement dit, le locuteur est censé savoir manier et exprimer les émotions sans passer aux extrêmes. Comme le signale Plantin, cité par Amossy, « comment une argumentation peut non pas exprimer, mais susciter et construire discursivement des émotions » (Amossy 2000: 60).

L'emploi des stéréotypes et d'imaginaires dans le discours donne la possibilité au locuteur politique de constituer sa stratégie discursive par les émotions. Étant donné que les images collectives, renvoyant à la mémoire collective d'un ensemble de la population (récit national, identité nationale, identité culturelle, *etc.*) sont partagées par tous les individus composant la société, elles créent une image identitaire, partagée elle aussi, et peuvent donc plus facilement véhiculer des émotions dans le discours. Dans ce cas, comme l'indique Amossy, l'émotion se trouve imprégnée de toutes ces images collectives qui facilitent la transmission d'un effet désiré par le discours. « [...]

l'émotion s'inscrit dans un savoir de croyance qui déclenche un certain type de réaction face à une représentation socialement et moralement prégnante » (Amossy 2000: 172).

En ce qui concerne la notion de polyphonie, elle a été empruntée par Bakhtine à la musique pour l'appliquer à l'étude littéraire de l'œuvre de Dostoïevski. Il introduit la notion de « voix » faisant référence à la dissociation entre la « voix » de l'auteur et la « voix » de ses personnages. Il attribue à ces « voix » une caractéristique particulière, la résonance. Ces voix s'entrecroisent pour créer la structure du récit littéraire. « Dans les limites d'une seule construction linguistique, on entend résonner les accents de deux voix différentes » (Bakhtine 1970: 158). La polyphonie chez Bakhtine correspond donc à la relation étroite entre le discours de l'auteur et le discours de ses personnages. Une relation qui relève de la circulation des discours dans un contexte donné. Or ces discours véhiculent des idéologies et des images du monde différentes, ce qui fait référence au dialogisme du discours, le sujet se place par le biais de son discours dans un contexte sociolinguistique.

Quant à la polyphonie de Ducrot en linguistique, elle fait référence à un dispositif qui doit être mis en relation avec la langue. Dans ce cas, la polyphonie correspond à la situation de communication et à la mise en scène de plusieurs entités énonciatives différentes qui peuvent avoir un lien avec le locuteur ou non. D'ailleurs, la théorie énonciative de Ducrot propose une approche différente de la linguistique en mettant en cause l'unicité du sujet parlant. Autrement dit, plusieurs entités interviennent lors d'une énonciation, le sujet parlant n'est pas le seul responsable des positions prises lors de l'émission d'un énoncé. Tout énoncé correspond donc à une mise en relation d'une diversité d'instances : le sujet parlant, le locuteur, l'énonciateur mais aussi l'interlocuteur (Ducrot 1984: 193).

En guise de conclusion, nous emprunterons la notion de « interdisciplinarité focalisée » (Charaudeau 2010) quand il définit l'AD comme point de rencontre d'un ensemble des disciplines dans un seul grand champ dont l'objet, commun à toutes les disciplines, est le discours et donc l'utilisation de la langue en contexte. À son tour, Maingueneau parle de « entreprise foncièrement transdisciplinaire » (Maingueneau 2014) étant donné que l'AD s'appuie sur les notions d'autres disciplines rassemblées dans les sciences humaines et sociales.

#### **4. Présentation de l'ouvrage**

L'intérêt des études du discours comme carrefour des disciplines est mis en évidence à travers les études proposées dans cet ouvrage. L'ouvrage apporte plusieurs contributions mettant en lumière le caractère interdisciplinaire de la recherche en AD. Il offre ainsi des réflexions solides à partir de l'histoire contemporaine, de l'analyse des discours politique et médiatique, des sciences de la communication, du cinéma et de la littérature, entre autres.

Dans cet ordre d'idées, nous procédons à la présentation des articles de cet ouvrage.

La contribution de Garik Galstyan propose une analyse des discours politiques officiels et des discours médiatiques qui véhiculent une représentation des migrants en Russie. L'auteur étudie les politiques de migration établies par le gouvernement,

politiques qui s'avèrent incohérentes et désordonnées, et le rôle des acteurs politiques et des médias, sous le contrôle du régime, pour la création d'une image plutôt négative des migrants qui vise l'entretien d'un discours anti-migrants de la part de la population russe.

À partir de l'exemple de la conquête au XVI<sup>e</sup> siècle, puis de la colonisation, de la Sibérie, l'article de Dominique Samson Normand de Chambourg met en lumière le récit national russe et la mémoire historique en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Alors que le narratif russe qui argue d'une mission civilisatrice est une construction aujourd'hui officialisée dans l'éducation et le discours public pour légitimer le pouvoir, l'auteur veut rendre compte de la polysémie de la mémoire historique grâce à la vision autochtone, source souvent méconnue ou tue, des événements. Devant les extraits de récits de vie collectés par le contributeur dans les toundras et les taïgas de la Sibérie (sub)arctique, le lecteur comprend combien la transmission orale a résisté malgré tout et comment ces sociétés autochtones du Nord ont « historicisé », à leur façon, une expérience inédite souvent tragique.

Laurence Péro-Pirotte, quant à elle, aborde la manière dont la liste des critères antidiscriminatoires liés à l'origine est énoncée et/ou rédigée et les termes que les différentes instances (doctrine, juges, victimes, *etc.*) utilisent pour qualifier un acte discriminatoire lié à l'origine d'une personne. Pour ce faire, l'auteure propose, dans un premier temps, une lecture détaillée des motivations (exposés et débats) qui ont été à l'origine de la construction de cette liste ; dans un deuxième temps, une analyse des critères qui posent un problème de compréhension car l'interprétation qui en a été faite ne permet pas de sanctionner les discriminations liées à l'origine mais non racistes ; et enfin une présentation d'un ensemble des préconisations.

Boualem Fardjaoui, quant à lui, propose une analyse du discours médiatique arabe, en se focalisant sur le cas des deux médias : *Al-Jazeera* et *Al Arabiya*. L'auteur se penche sur la manière dont ces médias ont enregistré et diffusé la reconnaissance des États-Unis de la ville de Jérusalem comme capitale de l'État d'Israël et les répercussions de cet événement sur le conflit israélo-palestinien. L'auteur s'attarde aussi sur la représentation que des États-Unis construisent les deux médias.

La contribution d'Alfred Strasser se penche sur l'histoire colonial de l'Allemagne. Son étude, qui se veut contrastive, se focalise sur l'analyse des discours de propagande politique pendant la République de Weimar en comparant des textes des partisans et des opposants d'un empire coloniale allemande. L'auteur cherche à mettre en évidence la fonction des essais politiques comme moyen de faire adhérer à la cause colonialiste allemande.

Dans son article, Lyuba Kirakosyan prend l'exemple de l'église de Tsaghkavank, située dans la partie méridionale de la République d'Artsakh passée récemment sous contrôle de l'Azerbaïdjan pour dénoncer le discours anti-arménien des autorités azéries. Elle révèle l'institutionnalisation de la falsification de l'histoire régionale et de la poursuite de la politique d'éradication des traces culturelles arméniennes des territoires retrouvés amputés de l'Arménie ces derniers temps et par le passé.

À travers l'étude d'un corpus conséquent de films sur Wall Street, Alice Fabre s'intéresse aux représentations de la bourse, des traders et de la finance dans le cinéma américain. Dans une approche croisée histoire de l'économie/histoire du cinéma,

l'auteure analyse la façon dont le fonctionnement des marchés financiers et leur impact sur la société sont mis en images, et comment de façon plus ou moins critique le cinéma capte l'air du temps et contribue dans ses représentations à la diffusion de stéréotypes et de clichés.

L'article de Sina Vatanpour aborde les représentations qui se construisent et qui sont véhiculées par et dans les films hollywoodiens. L'auteur propose une étude des stéréotypes et clichés qui se basent sur les imaginaires étatsuniens de chaque époque pour faire apparaître une image plutôt biaisée de la réalité. Par ailleurs, l'auteur se penche également sur les rapports étroits de contrôle entre le cinéma produit à Hollywood et les sphères du pouvoir étatsunien.

Entre analyse du discours littéraire et du cinéma, Walter Zidarič consacre sa contribution à l'étude filmique d'une adaptation des frères Taviani d'un texte littéraire, *Le mas des alouettes* (2004), du roman d'Antonia Arslan, et à la manière dont les scénaristes et réalisateurs font des choix esthétiques qui racontent l'histoire de manière adaptée à l'écran.

Yannick Lebtahi se penche sur une analyse de la narrative construite par Éric Zemmour dans sa déclaration de candidature aux élections présidentielles en France en 2022. L'auteure analyse les représentations et les stratégies discursives construites dans le discours du candidat, partant des notions de l'analyse du discours médiatique et politique et des notions de la rhétorique. L'auteure met en évidence une stratégie de réécriture du récit national français par le détournement des faits historiques et donc des imaginaires discursifs nationaux français.

La contribution de Gayané Sargsyan se penche sur la stratégie de la traduction des spécificités culturelles. L'auteure révèle les obstacles concernant la problématique relative à l'acte de traduction de ces unités, voire les obstacles d'ordre culturel, générés par les réalités psycho-sociolinguistiques. Enfin elle propose une analyse des œuvres de Hrant Matevosyan – *Mesrop, Soleil d'automne* – en comparant la réception de la traduction et de l'original.

L'article d'Antonella Mauri aborde l'analyse du discours littéraire en Italie. L'auteure se penche sur l'étude des poèmes de Vittoria Aganoor et la construction dans ses écrits d'une image de soi à partir d'un sentiment de frustration dû à l'impossibilité d'apprendre la langue arménienne. La langue niée, comme l'appelle l'auteure, correspond donc à un vide dans la construction de l'identité de la poétesse qui l'a hantée jusqu'à la fin de son existence.

Chouchanik Thamrazian, de son côté, consacre sa contribution au fonctionnement de la métaphore scénique dans un discours littéraire, prenant comme corpus d'étude deux textes de prose : *Sylvie* de Gérard de Nerval et *Premier lundi de Carême* d'Ivan Bounine. Partant de l'analyse de l'espace scénique, en tant que lieu de représentation au sens propre et au sens figuré, l'auteure s'attarde sur la figure de la scène invisible, emblématique de l'expérience spirituelle, indissociable chaque fois de la quête intérieure de l'auteur même : celle de la poésie pour Nerval, celle de la patrie intérieure pour Bounine.

Toujours dans de l'analyse du discours littéraire italien, Chiara Ruffinengo aborde les œuvres de Natalia Ginzburg (1916-2001). L'article propose une réflexion autour de la construction du discours de l'écrivaine par le biais du manque de filtres intellectuels.

L'ignorance affichée dans les discours relèverait d'une stratégie discursive de construction d'un ethos qui permettrait à l'écrivaine de capter l'attention de ses lecteurs.

Taguhi Blbulyan consacre sa contribution à l'étude de la production du sens dans la poésie hermétique surréaliste en sa dépendance de la perception subjective des lecteurs. Partant des principes herméneutiques proposés par M. Riffaterre et de la notion de la subjectivité d'après les théories de E. Benveniste et Ch. Kerbrat-Orecchioni, l'auteure démontre le fonctionnement de ces thèses dans les poèmes surréalistes de A. Breton et de R. Desnos accentuant l'importance de la mémoire littéraire du lecteur lors de l'analyse du texte poétique.

La contribution de Naira Manukyan propose une étude du sujet lyrique et de ses possibles manifestations dans une situation d'énonciation spécifique et dans un genre discursif en particulier, le discours mythopoétique. Partant de la notion de paratopie auctoriale proposée par Dominique Maingueneau en 2004, l'auteure explore l'évolution de l'instance énonciative, le sujet lyrique, dans les poèmes de Saint-Aimant, Tristan l'Hermitte et André Breton. Enfin, l'auteure analyse aussi les différents embrayages paratopiques déployés et les myèmes qui en résultent.

Armand Héroguel explore, quant à lui, l'analyse d'un roman en langue néerlandaise. L'auteur se focalise sur l'étude de la représentation faite à travers l'ouvrage de la constitution belge et de différentes modifications à ce texte de loi qui ne figurent pas dans l'intrigue du roman lui-même. Ainsi, Armand Héroguel propose une étude juridique à travers l'histoire d'un roman de fiction concernant l'État belge et la prise de conscience de la population quant à l'essence de celui-ci.

## Références bibliographiques

- Adam, Jean-Michel, « L'analyse textuelle des discours. Entre linguistique textuelle et analyse du discours » in Soulages, Jean-Claude (dir.), *L'analyse de discours : sa place dans les sciences du langage et de la communication. Hommage à Patrick Charaudeau*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2015, p. 19-26.
- Amossy, Ruth, *L'Argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction. Comment peut-on agir sur un public en orientant ses façons de voir, de penser ?*, Nathan Université, Paris, 2000.
- Amossy, Ruth, *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Delachaux et Niestlé, collection Sciences des discours, Lausanne, 1999.
- Austin, John Langshaw, *How to Do Things with Words*, University Press, Oxford, 1962.
- Bakhtine, Mikhaïl, *Problèmes de la Poétique de Dostoïevski*, L'Âge d'homme, Lausanne, 1970, p. 158.
- Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Tome 1 et 2, Gallimard, Paris, 1966.
- Charaudeau, Patrick, « Le maelstrom de l'interdiscours », in Soulages, Jean-Claude (dir.), *L'analyse de discours : sa place dans les sciences du langage et de la*

- communication. *Hommage à Patrick Charaudeau*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2015, p. 125-138.
- Charaudeau, Patrick, *La Conquête du pouvoir. Opinion, persuasion, valeur. Les discours d'une nouvelle donne politique*, L'Harmattan, collection « Langue & parole », Paris, 2013.
- Charaudeau, Patrick, « Pour une interdisciplinarité "focalisée" dans les sciences humaines et sociales », *Questions de Communication*, 2010, consulté le 28 décembre 2022 sur le site de Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications. URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/Pour-une-interdisciplinarite.html> (consulté le 28/12/2022).
- Charaudeau, Patrick, « Réflexions pour l'analyse du discours populiste », *Mots. Les langages du politique*, n° 97, 2011. URL : <https://journals.openedition.org/mots/20534> (consulté le 28/12/2022).
- Charaudeau, Patrick et Maingueneau, Dominique, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Éditions du Seuil, Paris, 2002.
- Charaudeau, Patrick, « Réflexions pour l'analyse du discours populiste », *Les collectivités territoriales en quête d'identité*, Revue Mots, n° 97, Lyon, ENS Éditions, 2011, p. 105.
- Coseriu, Eugenio, « Determinación y entorno. Dos problemas de una lingüística del hablar », *Romanistisches Jahrbuch*, n° VII, 1955, p. 29-54.
- Ducrot, Oswald, *Le Dire et le dit*, Éditions de Minuit, Paris, 1984.
- Fairclough, Norman, et Wodak, Ruth, « Critical Discourse Analysis », in Teun A. van Dijk (dir.), *Discourse Studies: A Multidisciplinary Introduction*, vol. 2, Sage, Londres, 1997, p. 258-284.
- Maingueneau, Dominique, *Discours et analyse du discours. Introduction*, Armand Colin, Paris, 2014.
- Maingueneau, Dominique, « Le discours politique et son 'environnement' », *Mots. Les langages du politique*, n° 94, 2010, p. 85-90. URL : <http://journals.openedition.org/mots/19868> (consulté le 28/12/2022).
- Maingueneau, Dominique, *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Hachette, Paris, 1991.
- Mazière, Francine, *L'analyse du discours. Histoire et pratiques*, Presses Universitaires de France, Collection : Que sais-je ?, Paris, 2018.
- Paveau, Marie-Anne, *L'analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques*, Hermann, Paris, 2017.



# **PREMIÈRE PARTIE**

**PLURALITÉ DISCURSIVE DANS LE MONDE  
CONTEMPORAIN :**

**ANALYSE DES DISCOURS POLITIQUES**



## CONTRADICTIVE RUSSIAN POLITICAL SPEECH ON MIGRANTS

GARIK GALSTYAN\*

<https://orcid.org/0009-0004-0159-4696>

UNIVERSITY OF LILLE

**Abstract:** The Russian multicultural policy is reflected in two dimensions: in relation to indigenous peoples and to migrants coming mainly from the post-Soviet territory. Despite the fact that post-Soviet migration has existed for three decades now, the corresponding political strategy has been implemented late. It is sometimes incoherent, sometimes disorderly, which impacts the formation of public opinion on this highly topical issue and the forms of interaction between the local population and migrants. The study focuses on official contradictory discourses concerning the image of migrants and the policy of their integration into Russian society.

**Keywords:** migrant, immigrant, migratory currents, integration, anti-immigration discourse

## LES DISCOURS POLITIQUES RUSSES CONTRADICTOIRES SUR LES MIGRANTS

**Résumé :** La politique multiculturelle russe se reflète dans deux dimensions : vis-à-vis des peuples indigènes et vis-à-vis des migrants provenant principalement de l'espace post-soviétique. Bien que la migration post-soviétique existe depuis maintenant trois décennies, la stratégie politique correspondante a été mise en œuvre tardivement. Elle est tantôt incohérente, tantôt désordonnée, ce qui laisse son empreinte sur la formation de l'opinion publique sur ce sujet de grande actualité et sur les formes d'interaction de la population locale avec les migrants. L'étude porte sur les discours officiels contradictoires concernant l'image des migrants et la politique de leur intégration dans la société russe.

**Mots-clés :** migrant, immigré, courants migratoires, intégration, discours anti-immigration

---

\* [garik.galstyan@univ-lille.fr](mailto:garik.galstyan@univ-lille.fr)



## 1. Introduction

Le concept de « discours » a de nombreuses interprétations et peut être perçu de manières très différentes. En termes de contenu, le discours est associé à l'utilisation de la langue dans un contexte social, à un texte plongé dans une situation de communication réelle. Dans le dictionnaire linguistique encyclopédique, le discours est une parole « immergée dans la vie ».

Les processus migratoires actifs font partie intégrante du monde moderne. La mondialisation les met en avant de la scène internationale. Les habitants des pays pauvres cherchent obstinément une vie meilleure dans les pays riches avec une population vieillissante, en manque de mains-d'œuvre, notamment dans les emplois peu qualifiés et moins prestigieux du secteur des services. Quant aux élites politiques des pays d'accueil, elles ont de plus en plus de mal à décider de la politique migratoire. Elles se retrouvent devant un dilemme entre la politique de la « porte ouverte », prônée par les économistes, et la politique de la « porte fermée », prêchée par les politiciens et une partie des populations locales, notamment à la veille de différentes campagnes électorales. Dans tous les cas, les vagues migratoires augmentent les tensions entre les populations locales et les immigrés, surtout quand ils sont de cultures différentes.

La Fédération de Russie se heurte également aux défis causés par la migration internationale. Nombre d'économistes, hommes politiques, sociologues et démographes se penchent sur les côtés positifs et négatifs de la migration aussi bien légale qu'illégale.

Dans un contexte d'intensification des contacts interethniques dans diverses sphères de la vie publique de toute société contemporaine, l'étude des discours relatifs aux migrants, qui touche de près le domaine de la communication interculturelle, est ainsi une question d'actualité. La méconnaissance des spécificités nationales dans la construction du discours peut engendrer pour le public cible (les migrants) de la frustration, de l'incompréhension, de la vexation et entraîner des conséquences peu désirables.

L'objet de la présente étude est le discours officiel russe sur la migration et sur les migrants en provenance de l'étranger proche de la Russie et sur les problèmes liés à leur intégration.

## 2. Les tendances principales de l'immigration en Russie

Depuis la chute de l'URSS en 1991, on observe une intensification des courants migratoires en Fédération de Russie. Pendant la première décennie postsoviétique, les flux migratoires venaient principalement des anciennes républiques soviétiques et étaient composés de Russes et russophones mais aussi des peuples titulaires des États devenus indépendants après l'implosion de l'Union soviétique. Les motivations de ces migrants ont été différentes : beaucoup aspiraient à une vie meilleure, certains fuyaient les guerres et conflits interethniques en quête de sécurité, les Russes rentraient dans leur patrie historique, *etc.* La Russie était en panne démographique, avec une population vieillissante, ce qui expliquait l'accueil « généreux » des immigrants. Les

économistes prônaient plutôt une ouverture des portes pour compenser le déficit démographique tandis que la classe politique montrait une certaine réticence à cause des craintes relatives à la menace pour la sécurité nationale du pays et à la montée des tendances xénophobes d'une partie non négligeable de la société russe.

Au XXI<sup>e</sup> siècle aussi, le principal flux de migrants en Russie vient toujours de l'étranger proche. Pendant les vingt-deux dernières années (2000-2021), le nombre de nouveaux arrivants a presque triplé en passant de 2,6 Mln à 7,3 Mln. En 2021, le nombre d'étrangers résidant en Russie était à hauteur de 13,3 millions soit 9,1 % de la population russe, tout juste derrière les États-Unis. Selon Rosstat, en 2021, 85,9 % (6 259 639 personnes) de tous les arrivants provenaient des pays de la CEI («Миграционная ситуация ...» [La situation migratoire ...] 2021). Parmi les pays de provenance, le Tadjikistan occupait la première place, suivi par l'Ukraine, le Kazakhstan, l'Arménie, le Kirghizistan, l'Ouzbékistan, l'Azerbaïdjan, la Moldavie et la Biélorussie.

**Tableau n° 1 : L'immigration en Russie (2000-2021)**

Années	Nombre d'arrivés	Nombre de départs	Solde migratoire		Années	Nombre d'arrivés	Nombre de départs	Solde migratoire
2000	2 662 329	2 420 574	241 755		2012	4 196 143	3 901 213	294 930
2001	2 334 034	2 252 253	81 781		2013	4 496 861	4 201 002	295 859
2002	2 201 914	2 114 765	87 149		2014	4 663 427	4 363 437	299 990
2003	2 168 168	2 124 284	43 884		2015	4 734 523	4 489 139	245 384
2004	2 117 434	2 076 159	41 275		2016	4 706 411	4 444 463	261 948
2005	2 088 639	1 981 207	107 432		2017	4 773 500	4 561 622	211 878
2006	2 122 071	1 989 752	132 319		2018	4 911 566	4 786 712	124 854
2007	2 284 936	2 044 993	239 943		2019	4 749 769	4 464 666	285 103
2008	2 215 945	1 973 839	242 106		2020	5 824 787	5 701 965	122 822
2009	1 987 598	1 740 149	247 449		2021	7 285 408	5 532 985	1 752 423
2010	2 102 304	1 944 226	158 078			<b>Total</b>		<b>5 838 123</b>
2011	3 415 055	3 095 294	319 761					

Source : [www.gks.ru](http://www.gks.ru); <https://e-cis.info/cooperation/3823/99651/?ysclid=l5rz8iu85152353653>.

Selon les chiffres avancés par le gouvernement russe pour les années à venir, la Russie va perdre annuellement 800 000 personnes de sa population active, ce qui rendrait indispensable la migration de travailleurs étrangers pour soutenir son développement économique. Selon les prévisions, d'ici 2030 le nombre de personnes aptes au travail de moins de 40 ans diminuera de 21 %, la main-d'œuvre sera moins nombreuse et plus âgée, mais aussi plus diplômée (Gimpelson 2017: 7-8). L'économie aura donc besoin de travailleurs supplémentaires.

La dynamique de la population de Russie s'étale comme suit :

**Tableau n° 2 : La dynamique de la population de Russie (croissance migratoire comprise), 2001–2021**

<b>2001</b>	<b>2002</b>	<b>2003</b>	<b>2004</b>	<b>2005</b>	<b>2006</b>	<b>2007</b>	<b>2008</b>	<b>2009</b>	<b>2010</b>	<b>2011</b>
-0,45	-0,47	-0,43	-0,37	-0,39	-0,26	-0,08	-0,01	+0,07	+0,02	+0,13
<b>2012</b>	<b>2013</b>	<b>2014</b>	<b>2015</b>	<b>2016</b>	<b>2017</b>	<b>2018</b>	<b>2019</b>	<b>2020</b>	<b>2021</b>	
+0,20	+0,22	+1,89	+0,19	+0,18	+0,18	+0,05	-0,07	-0,02	-0,39	

Source : <http://www.statdata.ru/russia>**Tableau n° 3 : La population de la Fédération de Russie (1991–2021)**

<b>1991</b>	<b>1995</b>	<b>2000</b>	<b>2009</b>	<b>2014</b>	<b>2015</b>
↗148 273 746	↗148 459 937	↘146 890 128	↘141 903 979	↗143 666 931	↗146 267 288
<b>2016</b>	<b>2017</b>	<b>2018</b>	<b>2019</b>	<b>2020</b>	<b>2021</b>
↗146 544 710	↗146 804 372	↗146 880 432	↘146 780 720	↘146 748 590	↘146 171 015

Source : <http://www.statdata.ru/russia>

Le Concept de la politique migratoire de Russie accorde une place centrale à la migration en provenance des pays de l'étranger proche : « Une situation socio-économique stable, la préservation des liens historiques et culturels entre les peuples des États membres de la Communauté des États indépendants, les possibilités de voyages mutuels sans visa, la mise en place de l'Union économique eurasiatique sont des facteurs puissants d'attractivité migratoire de la Fédération Russe » (art. 4) (*Концепция... [Concept...]*).

En 2020, 61 900 participants au programme d'État d'aide à la réinstallation volontaire dans la Fédération de Russie des compatriotes vivant à l'étranger et des membres de leurs familles se sont réinstallés sur le territoire russe, soit 43 % de moins qu'en 2019. Ce programme a été mis en place depuis 2007.

**Tableau n° 4 : Le nombre de réinstallés en Russie selon le Programme d'État d'aide à la réinstallation volontaire des compatriotes vivant à l'étranger (2008-2020), Mille**

<b>Année</b>	<b>Nombre</b>	<b>Année</b>	<b>Nombre</b>	<b>Année</b>	<b>Nombre</b>	<b>Année</b>	<b>Nombre</b>
<b>2008</b>	8,3	<b>2012</b>	56,6	<b>2016</b>	142,9	<b>2020</b>	61,9
<b>2009</b>	7,4	<b>2013</b>	33,8	<b>2017</b>	118,8		
<b>2010</b>	11,8	<b>2014</b>	105,4	<b>2018</b>	107,7		
<b>2011</b>	29,6	<b>2015</b>	179,7	<b>2019</b>	108,5		
<b>Total</b>	<b>974,2</b>						

Source : <https://back2russia.net/index.php/?/topic/2722-statistika-gos-programmy/>

Au total, pendant la période postsoviétique (1992-2021), 11,2 Mln de personnes issues de l'étranger proche ont obtenu la nationalité russe. En 2020, plus de 656 000 citoyens étrangers ont été admis à la citoyenneté de la Fédération de Russie (+24 % par rapport à 2019). Les ressortissants des pays de la CEI (Ukraine comprise) constituent 97 % des nouveaux citoyens. Les cinq premières positions sont occupées par l'Ukraine

(375 989), le Tadjikistan (103 681), le Kazakhstan (49 862), l'Arménie (46 931) et l'Ouzbékistan (31 867) (Sntat.ru 2022). Parmi les nouveaux citoyens russes les moins nombreux sont originaires de Géorgie (0,56 % soit 3 700 personnes), suivis par les ressortissants d'Afghanistan (982), de Turquie (856), du Vietnam (819) et de Syrie (810), soit 0,53 % des naturalisés («Миграционная ситуация...» [La situation migratoire ...] 2020).

Tableau n° 5 : Les étrangers ayant obtenu la nationalité russe (1992-2021)

Années	Nombre	Années	Nombre	Années	Nombre	Années	Nombre
		<b>2000</b>	466524	<b>2010</b>	165 598	<b>2020</b>	656 347
		<b>2001</b>	492 068	<b>2011</b>	171 980	<b>2021</b>	735 835
<b>1992</b>	36 928	<b>2002</b>	446 580	<b>2012</b>	129 237		
<b>1993</b>	125 430	<b>2003</b>	46 228	<b>2013</b>	173 888		
<b>1994</b>	519 316	<b>2004</b>	379 519	<b>2014</b>	197 600		
<b>1995</b>	701 959	<b>2005</b>	556 518	<b>2015</b>	254 099		
<b>1996</b>	487676	<b>2006</b>	430 688	<b>2016</b>	314 219		
<b>1997</b>	457 415	<b>2007</b>	440 099	<b>2017</b>	307 022		
<b>1998</b>	502 699	<b>2008</b>	442 163	<b>2018</b>	269 362		
<b>1999</b>	394 242	<b>2009</b>	455 337	<b>2019</b>	497 817		
<b>Total</b>	<b>11 234 393</b>						

Certains migrants sont déterminés à s'installer en Russie et s'efforcent d'apprendre la langue, se font des amis, travaillent, tissent des liens avec la population locale, *etc.* D'autres ne viennent que pour gagner de l'argent, dans des domaines de travail spécifiques et ciblés sans associer leur future vie avec la Russie et n'ont donc pas l'intention de s'intégrer à la vie sociale de la société russe.

Selon les données de l'Université de recherche nationale de l'École supérieure de l'économie, les motivations des migrants relatives à leur installation en Russie se répartissent ainsi :

Tableau n° 6 : Les projets des migrants relatifs à la résidence en Russie, %

Pays	Rester pour toujours	Faire aller-retour régulier	Travailler et rentrer chez soi	Autres
<b>Arménie</b>	72,1	11,9	8,5	7,5
<b>Géorgie</b>	70,5	15,4	6,4	7,7
<b>Ukraine</b>	67,6	10,2	13,1	9,1
<b>Kazakhstan</b>	65,5	8,6	11,3	14,6
<b>Azerbaïdjan</b>	58,1	17,5	15,0	9,4
<b>Moldavie</b>	52,9	25,4	16,1	5,6
<b>Tadjikistan</b>	35,2	24,7	32,1	8,0
<b>Biélorussie</b>	34,2	36,7	23,2	5,9
<b>Kirghizistan</b>	24,8	28,2	39,1	7,9
<b>Ouzbékistan</b>	19,9	27,6	45,7	6,8

Source : *Kommersant*, le 12 août 2017 (données de l'Université de recherche nationale de l'École supérieure de l'économie)

Parmi les arrivées d'Arménie, de Géorgie, d'Ukraine et du Kazakhstan, plus de 60 % des répondants prévoient de s'installer en Russie d'une manière permanente.

Selon les données du ministère de l'Intérieur, depuis 2020, plus de sept millions de migrants ont reçu des permis de travail en Russie. Dans le même temps, un million et demi d'anciens immigrés illégaux ont pu se faire régulariser (Gazeta.ru 2021).

Selon le Centre russe de recherche sur l'opinion publique, le nombre de Russes qui estiment que l'immigration est bénéfique pour le développement économique de la Russie est en progression ces quinze dernières années.

**Tableau n° 7 : L'immigration est-elle bénéfique pour le développement économique ?**

Année	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Avis partagés	Pas d'avis
2005	20	32	38	10
2013	16	37	40	7
2018	19	35	43	3
2021	28	24	41	7

Source : Centre russe de recherche sur l'opinion publique  
 (file:///C:/Users/33663/OneDrive/Bureau/2021-11-18\_Mikhailova\_E\_Trudovye\_migranty\_v\_Rossii.pdf)

### 3. Le cadre politique de la stratégie migratoire de l'État russe

Dans les années 1990, la Fédération de Russie est devenue le troisième pays d'immigration dans le monde avec l'arrivée de 11 millions de russophones (1989-2002) qui fuyaient les multiples conflits ethniques ou ne trouvaient plus leur place dans les anciennes républiques soviétiques devenues désormais indépendantes (Mkrtchian 2007: 54-63). Avant 2002, toute personne détentrice d'un passeport soviétique, quelles que soient son origine ethnique et la durée de sa résidence en Russie, pouvait même demander et obtenir sa naturalisation russe.

Malgré la présence d'un grand nombre de migrants depuis la chute de l'URSS, la stratégie politique relative à la migration et à la future intégration des migrants à la société russe a été mise en place tardivement. C'est en juin 2012 qu'a vu le jour le « Concept de la politique migratoire en Russie de 2012 à 2025 ». Ce document porte notamment sur l'assouplissement des barrières bureaucratiques liées à la migration, l'examen en langue russe pour les migrants potentiels, la lutte contre l'immigration illégale, l'amélioration des conditions de délivrance des titres de séjour et le développement de l'institution du droit d'asile. L'adoption d'un tel document témoigne en soi d'un changement radical dans la gestion des problèmes liés à la diversité ethnoculturelle. Cependant, dans le Concept, l'intégration des migrants se réduit à la seule introduction d'examen sur la connaissance de la langue russe dont l'apprentissage, en principe, reste à la charge des migrants eux-mêmes. Il convient également de noter que le document en question ne couvre pas certains éléments importants d'une politique d'intégration tels que l'égalité d'accès au marché du travail et aux soins de santé, la lutte contre la discrimination, *etc.*

Le nouveau Concept de politique migratoire a fait son apparition en 2019, à mi-chemin de l'application du précédent qui devait rester en vigueur jusqu'en 2025. Ce

nouveau texte stipule que la politique migratoire doit viser à créer un régime favorable à la réinstallation volontaire en Russie des personnes capables de devenir membres à part entière de la société russe.

En plus du Concept, il existe d'autres documents relatifs à la politique d'intégration des migrants : la loi sur l'immatriculation des étrangers et des apatrides (2006), les amendements à la loi fédérale sur le statut juridique des citoyens étrangers (2009), le programme d'État d'aide à la réinstallation volontaire dans la Fédération de Russie des compatriotes vivant à l'étranger et des membres de leurs familles (2006, 2012), la création de l'Agence fédérale pour les nationalités (2015). Certains de ces programmes n'ont pas eu les effets escomptés à cause de leur intervention tardive. En ce qui concerne les mesures pour les compatriotes, le nombre de personnes désirant rentrer en Russie provenant essentiellement des pays de l'étranger proche avait sensiblement diminué au moment de l'adoption des actes normatifs à cause de l'adaptation de ces populations aux nouvelles réalités sociopolitiques établies dans les anciennes républiques soviétiques.

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2022, selon la nouvelle loi concernant les travailleurs étrangers de longue durée (plus de 90 jours), la procédure d'enregistrement des migrants s'est compliquée encore. Une prise d'empreinte est désormais devenue obligatoire tout comme une identification biométrique et un contrôle médical (absence de dépendance par rapport aux drogues, de maladies infectieuses, y compris le VIH) à faire au cours des trente jours de leur entrée sur le territoire russe. Si la personne est malade du VIH, elle est reconduite à la frontière et son entrée sur le territoire de la Russie est interdite à vie. Les autorités ne veulent pas voir de gens qui propagent des maladies et ne souhaitent pas prendre en charge leurs traitements. C'est la justification de la « décision technique » de se débarrasser d'eux. Il y a également un enregistrement obligatoire sur Internet pour tous les travailleurs migrants, ainsi que l'obligation pour les employeurs de s'inscrire dans le registre des employeurs qui utilisent la main-d'œuvre étrangère.

La prise d'empreintes digitales est devenue nécessaire face à la pratique répandue chez les migrants, notamment tadjiks et kirghizs, de changer de passeports, de noms et prénoms pour pouvoir rentrer de nouveau en Russie. La loi sur la procédure d'entrée et de sortie de Russie des citoyens étrangers prévoit l'interdiction d'entrée en Russie pendant cinq ans pour un étranger qui a commis deux infractions administratives en trois ans, même si elles sont mineures.

À partir de 2022, les migrants sans permis de travail en Russie pourront être expulsés du pays sans droit d'y revenir pendant une longue période. Les employeurs qui embauchent des migrants illégaux peuvent être condamnés à de lourdes amendes pouvant aller jusqu'à 800 000 roubles (9 500 €) par employé. Les travailleurs immigrés doivent également payer un « impôt anticipé » au profit du Trésor public. Ils payent aussi pour une licence (permis de travail) dont le montant augmente en permanence (5 900 roubles par mois à Moscou, 4 200 roubles à Saint-Petersbourg). Un étranger paie aussi 14 600 roubles supplémentaires pour différentes formalités : examen médical, test de connaissance de la langue russe, assurance médicale volontaire.

En analysant la politique migratoire des autorités russes, on peut avoir l'impression qu'elles déconsidèrent le rôle de l'immigration dans le développement démographique et socio-économique de la Fédération de Russie.

#### 4. Les problèmes liés à l'intégration des immigrés

L'intégration des immigrés dans la vie socioculturelle du pays d'accueil relève d'une évidence. Toute politique d'intégration suppose l'existence d'une base législative, des mesures administratives et économiques qui doivent accompagner ce processus. Au sens théorique, se pose également la question de savoir ce que l'on sous-entend par le terme « intégration » : assimilation, acculturation, absorption, accommodement, adaptation, socialisation, implication. Assimilation, intégration et inclusion reflètent différents modèles d'interactions entre les minorités et leur environnement social. L'assimilation sous-entend implicitement l'intégration au système avec la perte totale de l'identité ethnique d'origine. La stratégie d'assimilation des migrants à la place de l'intégration est susceptible de conduire à des tensions interculturelles.

L'intégration vise principalement les populations immigrées et cherche à les intégrer dans les structures majoritaires tout en admettant la conservation de certains éléments identitaires qui, néanmoins, ne doivent pas entraîner des changements du système existant des lieux d'accueil. C'est une sorte de compromis de voir coexister dans l'espace public les différentes manifestations culturelles qui découle du principe de l'égalité en droits (en termes d'accès au système de protection sociale, d'éducation et de santé) de toutes les parties, immigrés temporaires ou définitifs, qui constituent de fait la communauté nationale. Pour une intégration réussie, se posent des questions de création de conditions spéciales pour l'insertion des immigrés dans la société. Cette intégration sous-entend la tolérance réciproque des deux parties : des populations locales et des visiteurs. Ainsi, une intégration pleine sous-entend non seulement une adaptation des immigrés aux règles, aux normes, à la culture et aux valeurs fondamentales de la société d'accueil, mais également de la société nationale aux immigrés.

Les motivations des migrants sont différentes : certains ont l'intention de vivre et de travailler en permanence en Russie, les autres souhaitent rester temporairement pour gagner leur vie et aider leurs familles restées dans le pays d'origine. La politique d'intégration est relativement « simplifiée » par le fait que les migrants venant en Russie ont l'objectif de travailler immédiatement compte tenu du fait que le système russe d'assistanat d'État, en général, n'est pas du tout généreux, et encore moins à l'égard des immigrés étrangers. Ces derniers logent souvent dans des ghettos, ce qui complique leur intégration dans la vie de la société. Une partie des immigrés sont des travailleurs saisonniers, ce qui les motive moins pour fournir des efforts dans le but de l'intégration. *Idem* pour l'État qui ne dépense pas de moyens pour les intégrer à cause de leur « statut » de travailleurs saisonniers. Dans ce sens, se posent de nombreuses questions : comment définir qui est intégré et qui ne l'est pas, où sont les limites de l'intégration entre les « intégrés » et les « non intégrés », faut-il intégrer tout le monde ? Une chose est évidente, il n'est pratiquement pas possible de gérer le processus d'intégration vu sa complexité et son caractère bilatéral (l'État et la société civile du pays d'accueil et les immigrés).

## 5. Les discours contradictoires des officiels russes sur les migrants

La xénophobie, les slogans racistes dans la vie quotidienne, dans les médias de masse voire dans certaines structures d'État sont soutenus et encouragés, d'une manière explicite ou non, par l'État russe (Tsapenko 2018: 212). Ici, le rôle du pouvoir dans la formation des rapports entre les populations locales et les migrants reste central. La question qui se pose est la suivante : pour les autorités, les migrants sont-ils considérés comme une aubaine ou une menace ?

En automne 2021, les autorités russes faisaient état d'une pénurie de travailleurs migrants, notamment dans le secteur de la construction (un million d'ouvriers) sans exclure la possibilité de faire venir des migrants pour travailler dans les chantiers du réseau de chemins de fer. Aujourd'hui, la part des migrants dans la construction oscille entre 20 et 60 %.

Quelques semaines plus tard, en novembre 2021, le maire de Moscou, Sergueï Sobyenin, a déclaré que le nombre de migrants impliqués dans la sphère de la construction de la capitale (le programme de rénovation) devrait être réduit. De ce fait, les autorités de la capitale préparaient un plan qui prévoyait une renonciation à l'utilisation de la main-d'œuvre étrangère sur les chantiers de construction de la ville en attirant à leur place les Russes par le biais de l'augmentation des salaires et l'automatisation de certains processus. Selon le maire, « les salaires d'un montant de 120-150 000 roubles (1 800-2 300 EUR) sont des salaires pour les Moscovites, pas pour les migrants » (*Novaïa Gazeta* 2021). Le plan ambitieux de la mairie de Moscou est censé permettre de renoncer à la main-d'œuvre étrangère dans les deux-trois années à venir.

La concurrence créée sur le marché du travail, souvent mise en relief par les autorités, est un des signaux contradictoires du discours officiel en la matière. Les objectifs fixés par les autorités de Moscou risquent de rester lettre morte. Comme c'est le cas dans beaucoup de pays développés, si les migrants remplissent certaines niches « délaissées » par la population locale, cela veut dire que cette dernière ne souhaite plus occuper ces postes de travail mal rémunérés et « disqualifiants » (agents de nettoyage, concierges, etc.). Cette situation crée finalement des emplois supplémentaires. Les salaires élevés ne seront pas suffisants pour attirer les « autochtones », il faudra également changer les conditions et le cadre du travail, ce qui demanderait plus d'investissement sans être sûr que les moscovites se précipiteront pour occuper ces postes.

Certains hommes politiques manifestent ouvertement et publiquement leurs sentiments anti-migrants. L'ancien gouverneur du kraï de Krasnodar Nikolai Kondratenko (1997-2001) et son successeur Alexandre Tkatchev (2001-2015), futur ministre russe de l'Agriculture (2015-2018), sont, d'une certaine manière, devenus célèbres pour leurs approches nationalistes dans la gestion de cette région méridionale multiethnique. À maintes reprises, ils ont fait des déclarations nationalistes et antisémites. En 2003, Alexandre Tkatchev a même proposé de créer des camps de filtration pour les migrants illégaux (plus tard il a renoncé à cette idée) et a insisté pour l'adoption par la Douma régionale d'une loi autorisant les raids nocturnes par les forces de l'ordre dans les lieux densément peuplés de personnes déplacées. Il déclarait

ouvertement que le peuple le plus important du Kouban est le peuple russe. Pour lui, il était tout à fait possible de déterminer si un migrant était dans une situation légale ou illégale, il suffisait juste de voir la terminaison de son nom de famille : « Les noms de famille qui se terminent par « -yan », « -dze », « -shvili », « -oghly » sont illégaux tout comme leurs porteurs » (Lenta 2012).

Les déclarations officielles fréquentes prônant la nécessité d'attirer les migrants dans le pays vont à l'encontre des décisions du gouvernement de réduire les quotas de migrants ayant une résidence permanente. Selon les statistiques, de 2013 à 2016, 400 000 personnes ont été expulsées de Russie et 1,6 millions ont été interdites d'entrée pendant une longue période (Zhelinine 2017).

**Tableau n° 8 : Le nombre d'expulsions des immigrés de la Fédération de Russie (2011-2020), Mille**

Année	Nombre		Année	Nombre		Année	Nombre
2011	40,4		2015	177,8		2019	37,2
2012	45,2		2016	60,1		2020	11,2
2013	137,1		2017	68,5			
2014	198,4		2018	72,1			
<b>Total</b>	<b>848,0</b>						

Source: Service des huissiers fédéraux (fssp.gov.ru).

En 2013, après un incident dans un des marchés moscovites, où deux personnes originaires du Daghestan, donc citoyens russes, ont battu deux policiers, d'abord les médias, ensuite le Parlement se sont livrés à une campagne anti-immigration à grande échelle. La Douma d'État a adopté à la hâte des amendements à la législation en vigueur qui permettaient de simplifier l'expulsion de tout migrant étranger. Les décisions rendues sur les expulsions ressemblaient souvent à des « bacchanales juridiques ». Il suffit désormais de commettre deux infractions administratives, même les plus simples, par exemple, « traverser la rue deux fois au mauvais endroit » (Zhelinine 2017). Pourtant, l'incident a eu lieu entre des citoyens russes sans participation d'immigrés étrangers. Cela prouve bel et bien que les migrants intérieurs originaires du Nord-Caucase sont traités par les médias de la même façon, car ils « sont considérés comme culturellement étrangers » (Radvanyi 2016: 50). La seule différence réside dans le fait que les autorités russes ne peuvent pas les expulser du pays.

La surexploitation des travailleurs étrangers constitue une autre facette du problème. Pourtant, ces dernières années, l'écart entre leur salaire moyen et le salaire moyen des citoyens russes se réduit progressivement : 79 % en 2021 soit 43 000 roubles (670 EUR) contre 54 600 (850 EUR) pour les citoyens russes. Ce nivellement est toutefois à relativiser car la semaine de travail moyenne des travailleurs étrangers est d'environ 59 heures contre 39,6 pour les citoyens russes (*Kommersant* 2017).

Ainsi, la méfiance des autorités par rapport aux migrants, pourtant si nécessaires pour le développement économique de la Russie, est manifeste. Les contrôles policiers deviennent plus fréquents, voire constants, des quotas sont introduits, *etc.* Tout cela correspond mal aux besoins vitaux de l'économie russe en forte demande de main-

d'œuvre. Comme le remarque le démographe et économiste russe Anatoli Vishnevski, rédacteur en chef du bulletin d'information *Population et société* et de la revue électronique *Demoscope Weekly*, les « immigrants des pays de la CEI servent d'« airbag » démographique et comblent les lacunes du marché russe du travail » (Sobolevskaya 2015). Pourtant, l'État russe doit être très prudent quant au durcissement de sa législation migratoire car l'attraction de son marché du travail pour les personnes originaires de l'étranger proche n'est pas très grande, elle est plutôt un choix par défaut. Le marché le plus attractif est celui des pays occidentaux qui est peu accessible pour eux à cause du système existant de visas. Sa libéralisation diminuerait l'attractivité du marché du travail russe, ce qui causerait un sérieux problème pour l'économie et la démographie russes. Enfin, une politique d'immigration réfléchie signifie incontestablement le maintien de l'influence géoculturelle russe dans l'espace postsoviétique. L'État russe pourrait toujours combler le manque de main-d'œuvre par des ressortissants des pays en dehors de son étranger proche qui ne sont pas culturellement proches, sont éloignés quant à la mentalité et ne maîtrisent pas la langue russe. Tout cela pourrait causer des problèmes indésirables supplémentaires.

## **6. La montée des sentiments anti-immigration dans la société russe**

La migration illégale, la méfiance croissante de la population locale envers les migrants créent des tensions dans la société russe. *Grosso modo*, les habitants de la Russie, par rapport à ceux des grandes démocraties européennes, ont des prédispositions négatives envers les migrants et l'immigration en général, et ceci en dépit du fait que la Russie est un pays multinational, multiculturel et multiconfessionnel et que, pendant des siècles, il s'y est produit un enrichissement mutuel des cultures, ce qui, finalement, a fait la force de l'État russe. Les cultures impériale, soviétique et postsoviétique russes en montrent d'innombrables preuves.

En réalité, c'est souvent la tolérance forcée qui domine dans la société russe à l'encontre des immigrés. Le fait que les appels à la tolérance s'adressent principalement à la partie hôte provoque un rejet parmi la population locale, car souvent les « invités » non seulement ne respectent pas les coutumes locales et les lois nationales, mais cherchent également à établir les leurs. Ainsi, dans ces conditions, l'adaptabilité des migrants n'est pas trop élevée car l'intégration est un processus basé sur la réciprocité entre les immigrés et la société qui doit les intégrer. Un slogan, qui n'est pas rare, « La Russie est pour les Russes », est diffusé par des nationalistes russes et par certaines autres couches de la société civile.

La montée des vagues de sentiments anti-immigration est souvent liée aux processus internes qui se déroulent au sein de la société russe. En règle générale, le sujet des migrants étrangers est davantage exploité avant les élections de toutes sortes – présidentielle, parlementaire, municipale – sur la vague d'un populisme préélectoral. Comme il reste beaucoup de problèmes non résolus, il est plus facile de trouver un ennemi, en l'occurrence, les étrangers, auquel reprocher les échecs. Force est de constater que les migrants internes et externes sont traités de la même façon, sans distinction quelconque.

Dans la société russe, les discours anti-immigration sont alimentés par des réflexions, souvent erronées, sur l'ampleur de la migration en mettant l'accent sur la différence culturelle des migrants. Parmi d'autres causes sont souvent soulignés l'octroi injustifié des allocations, la hausse de la criminalité, la vente de drogues, le trafficking, les fraudes fiscales, la transmission de maladies infectieuses, le danger du terrorisme. De surcroît, les migrants créent une concurrence sur le marché du travail avec la population locale. Selon le Centre russe de recherche sur l'opinion publique, le nombre de Russes qui estiment que les immigrants enlèvent des emplois aux populations locales baisse mais reste encore élevé : 44 % en 2021 contre 60 % en 2005.

**Tableau n° 9 : Les immigrants « enlèvent-ils » les emplois aux populations locales ?**

Année	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Avis partagés	Pas d'avis
2005	60	25	12	3
2013	56	27	13	4
2018	49	21	28	2
2021	44	16	37	3

Source : Centre russe de recherche sur l'opinion publique :

file:///C:/Users/33663/OneDrive/Bureau/2021-11-

18\_Mikhailova\_E\_Trudovye\_migranty\_v\_Rossii.pdf.

Dans la perception publique, la différence se fait entre les immigrants et les Russes, celle entre les migrants de différentes nationalités étant secondaire. De ce fait, les migrants sont présentés comme un seul groupe homogène. Le statut social des migrants est souvent déterminant pour la formation des attitudes négatives envers eux. Souvent ces derniers sont décrits comme étant des travailleurs pauvres, peu éduqués et peu qualifiés. Les critères ethniques et sociaux dans la perception négative des travailleurs migrants deviennent complémentaires dans le discours xénophobe.

## 7. Les médias et le discours anti-immigration

La xénophobie existante dans la société russe, aussi bien dans la vie quotidienne que dans les médias, est largement façonnée par l'État. La politique migratoire en Russie est régie non seulement par des réglementations, mais également par les médias, sensibles aux dispositions émanant des plus hautes autorités. Le rôle des médias russes dans l'enracinement des sentiments anti-immigration est ainsi non négligeable. Ils les attisent en se focalisant sur les aspects négatifs des flux migratoires et contribuent largement à la formation dans l'opinion publique de l'image des migrants présentés comme étrangers avec des intentions malveillantes qui représentent une menace pour la sécurité intérieure du pays. Ils peuvent déclencher une hystérie anti-immigration en mettant en relief des incidents isolés avec la participation d'immigrés.

Ainsi, il n'est pas rare que les médias créent une mauvaise image des migrants, tout en provoquant des réactions négatives de la part des lecteurs envers ces derniers. Ils saisissent souvent les réflexions contradictoires envoyés par les autorités pour accentuer ou adoucir la rhétorique anti-immigration officielle. Un immigré est souvent présenté comme une source de problèmes, voire une menace, pour la société.

L'image négative des migrants a été particulièrement soulevée dans le contexte de la situation épidémiologique difficile liée à la pandémie. Au printemps 2020, les autorités russes ont fermé les frontières pour stopper la propagation du coronavirus. Ces mesures restrictives ont été prolongées à deux reprises. Elles ont paralysé des secteurs entiers de l'économie en laissant des milliers de personnes, dont beaucoup d'immigrés, sans travail. La situation des travailleurs migrants était encore compliquée par le fait qu'ils ne pouvaient pas rentrer chez eux à cause de la fermeture des frontières. Certains médias et les réseaux sociaux russes ont vite saisi cette occasion pour attirer l'attention sur eux. Les titres des articles ont été très explicites et parlants : « Question du jour : à quel point les migrants sans travail sont-ils dangereux ? » (*Novye Izvestiya*, le 21 avril 2020), « Famine, vols et suicides : à quoi le coronavirus a conduit les migrants » (*moslenta.ru*, le 23 avril 2020), « Nés dans l'isolement : les migrants tentent leur chance dans le trafic de drogue. La perte massive de travail des étrangers peut les conduire dans les rangs du crime organisé » (*Izvestia*, le 13 avril 2020), « Des millions de migrants menacent les Russes d'une « émeute de coronavirus » » (*Tsargrad.tv*, le 25 mars 2020), « L'égoïsme national » contre le « tsunami » migrant : en quoi consiste le salut de la Russie ? » (*Tsargrad.tv*, le 21 mai 2021), etc.

La pandémie touche à sa fin et le temps a démontré que la menace potentielle, que pouvaient représenter les immigrés étrangers pour la société russe et pour les services sociaux du pays, n'était pas fondée. En revanche, ce genre de publications révèle la place accordée par certains médias aux sentiments xénophobes, à la migrantophobie, à la division et au clivage qui peuvent exister entre « nous » et « eux », entre « amis » et « ennemis ». Citons, par exemple, un extrait de la publication du journaliste Vladimir Khomyakov : « La migration représente exactement le même virus qui, pour le moment, est endormi et ne se manifeste que par des symptômes individuels de convalescence. Mais dès qu'il se retrouve dans des conditions favorables, il peut très vite se transformer en un sérieux problème » (Khomyakov 2021). Malheureusement, les auteurs des publications xénophobes ne sont pas réprimandés de l'utilisation d'un vocabulaire extrême, de la diffusion d'informations biaisées, de la création d'une image négative des migrants (Ledeneva 2020: 95-103). Les réseaux sociaux sont parfois inondés par de telles publications qui ne font que provoquer la hausse des comportements xénophobes. Enfin, on peut constater que les publications dans les médias, notamment, sur Internet, relatives aux migrants couvrent les questions migratoires d'une manière peu objective, les événements étant interprétés à partir de positions ouvertement xénophobes et racistes.

Si les médias se rendaient compte du caractère évidemment vital de l'immigration pour la Russie et présentaient sous une autre lumière cette nécessité, le ressenti de la population changerait aussi en reléguant la xénophobie au second plan. Cela assainirait également la société elle-même en favorisant la tolérance envers les immigrés si nécessaires pour le développement économique du pays.

## **8. Les immigrants contribuent-ils à la hausse du niveau de la criminalité ?**

Au plus haut niveau du pouvoir, on peut souvent entendre que la criminalité est plus élevée parmi les immigrés venus de l'étranger proche et que ces chiffres sont en hausse

permanente. Le vice-président du Conseil de sécurité de la Fédération de Russie et l'ex-président russe Dimitri Medvedev a appelé le 29 novembre 2020 à empêcher la création d'enclaves de migrants ethniques en Russie « qui constituent des terrains propices à la criminalité » : « Ils sont souvent entraînés par leurs propres compatriotes dans des affaires criminelles, ils deviennent des cibles de recrutement pour des extrémistes et des organisations terroristes, et participent à des conflits publics de masse » (Currenttime 2021).

Les déclarations de ce type de la part des hauts fonctionnaires d'État ne sont pas nouvelles. Plusieurs d'entre eux ne manquent pas l'occasion de s'exprimer sur ce sujet favori de la criminalité propagée parmi des immigrés. Citons comme exemple la proposition faite le 12 mars 2012 par Viktor Ivanov, chef du Service fédéral de contrôle du trafic des drogues, de durcir la procédure d'entrée sur le territoire de la Russie pour les citoyens des pays d'Asie centrale. Auparavant, le 6 mars, le gouvernement russe avait décidé de proposer au président de la Russie de dénoncer l'accord bilatéral avec le Kirghizistan concernant la procédure simplifiée d'obtention de la citoyenneté russe.

Le 1<sup>er</sup> novembre 2021, Alexandre Bastrykin, président du Comité d'enquête de Russie, a annoncé la nécessité de mettre en place un enregistrement génomique obligatoire, c'est-à-dire le prélèvement d'un échantillon d'ADN pour tous les travailleurs migrants en provenance de l'étranger proche afin d'empêcher l'entrée des « éléments criminels » sur le territoire russe (Currenttime 2021). Il est déjà réalisé à l'encontre des personnes condamnées pour des crimes graves ou particulièrement graves.

La nécessité de résoudre d'urgence les problèmes liés aux migrants est également prônée par le vice-ministre du ministère de l'Intérieur Alexander Gorovoy, responsable des questions relatives à la migration. Selon lui, les travailleurs migrants commettent un crime sur trois dans le pays (Khomyakov 2021). En 2020, le nombre de délits accomplis par les étrangers a été de 34 400, ce qui représente 30,8 % du nombre total des délits dans le pays. De plus, 269 287 personnes n'ont pas respecté les règles de la législation du travail et parmi elles 33 531 ont été expulsées ou déportées («Миграционная ситуация...» [La situation migratoire...] 2020).

Selon le Centre russe de recherche sur l'opinion publique, ces quinze dernières années, le nombre de Russes, qui estiment que les immigrants contribuent à la hausse du niveau de la criminalité baisse lentement tout en restant, néanmoins, important : 57 % des répondants sont d'accord avec cette constatation contre 65 % en 2013.

**Tableau n° 10 : Les immigrants contribuent-ils à la hausse du niveau de la criminalité ?**

Année	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Avis partagés	Pas d'avis
2005	63	23	10	3
2013	65	23	8	4
2018	51	26	19	3
2021	57	18	20	5

Source : Centre russe de recherche sur l'opinion publique :  
[file:///C:/Users/33663/OneDrive/Bureau/2021-11-18\\_Mikhailova\\_E.\\_Trudovye\\_migranty\\_v\\_Rossii.pdf](file:///C:/Users/33663/OneDrive/Bureau/2021-11-18_Mikhailova_E._Trudovye_migranty_v_Rossii.pdf).

## 9. Le discours sur les migrants au sein des courants politiques

Force est de constater que les partis politiques en Europe consacrent beaucoup plus de place aux questions migratoires dans leurs programmes et campagnes électorales que les partis politiques russes.

Parmi les principaux courants politiques russes accordons une attention particulière au Parti libéral démocrate. Il se positionne en défenseur du peuple russe, et joue constamment la « carte » de la politique migratoire. On peut résumer en disant que le discours des libéraux-démocrates est passé de formes ouvertes de xénophobie à des formes plus voilées. Cependant, parallèlement à cette stratégie, les membres du parti expriment assez souvent des opinions de nature ouvertement raciste et islamophobe. L'ancien leader du Parti Vladimir Zhirinovski (1992-2022), décédé en avril 2022, s'est prononcé ainsi sur les migrants : « Les Russes n'iront pas en Sibérie pour vivre sans douche et avec des toilettes à l'extérieur. Pourquoi devraient-ils souffrir s'ils vivent en ville avec leurs familles ? Les migrants organisent des bagarres entre eux, parfois y entraînent même les Russes. L'option idéale est de vivre sans migrants. Néanmoins, s'ils viennent chez nous, il faut les utiliser dans le Grand Nord, en Extrême-Orient et en Sibérie ». Il estimait également que « s'il doit y avoir des migrants en Fédération de Russie, qu'ils viennent de Biélorussie, d'Ukraine ou des Balkans » (Nazaccent.ru 2022). Le Parti libéral-démocrate propose également d'introduire une interdiction d'entrée pour les travailleurs migrants en provenance d'États où le taux de natalité n'est pas légalement contrôlé et limité.

Le parti « La Russie juste » considère la migration légale de main-d'œuvre comme un moyen civilisé pour attirer la main-d'œuvre nécessaire au pays. La migration ne doit pas créer des enclaves ethniques étrangères à la culture russe, détruire l'équilibre ethnoculturel existant des territoires d'accueil. Pour cela, il faut établir des restrictions à la création de colonies compactes de migrants selon des critères ethniques. L'État doit veiller au respect des droits des migrants légaux, à la création de conditions de vie décentes, y compris pour l'éducation et les soins de santé. Quant aux migrants illégaux, ils doivent être expulsés du pays. Le Programme du parti souligne l'importance de la stimulation de l'afflux migratoire des populations russophones, des compatriotes des pays de l'étranger proche, notamment du personnel qualifié. Ceux qui ont un lien historique avec la Russie, qui s'identifient à la culture russe ou à la culture de l'un des peuples autochtones de Russie, devraient recevoir la citoyenneté selon une procédure simplifiée. Enfin, pour chaque pays « donateur », il est nécessaire d'établir des quotas de travailleurs migrants, qui tiennent compte du besoin de la Russie dans des spécialités en fonction des spécificités des régions. Ces quotas doivent tenir compte du niveau des relations politiques de la Russie avec le pays « donateur » (son orientation politique, son attitude envers la diaspora russe, sa responsabilité envers ses citoyens, etc.). (Le Programme)

Très curieusement, le programme populaire du parti au pouvoir « Russie unie » ne soulève aucun questionnement sur les problèmes liés à l'immigration. Quant au programme préélectoral du parti de 2021, quelques lignes seulement ont été consacrées à l'immigration : « Simplifier les procédures et créer des conditions favorables pour attirer des spécialistes qualifiés en Russie, principalement parmi nos compatriotes.

S'opposer strictement à l'immigration clandestine. Les personnes qui viennent légalement vivre et travailler en Russie doivent connaître la langue russe, respecter notre culture, notre histoire, nos coutumes » (Vseobzornik 2021).

Le positionnement des communistes russes relatif à l'immigration est très ambigu. Tantôt ils se prononcent pour durcir la législation sur l'immigration, tantôt ils prennent la défense des immigrants lors des expulsions arbitraires ou tentent de les impliquer dans des actions de masse « en renforçant la composante internationale du mouvement de protestation » (Newsland 2013).

Selon le leader du Parti de la liberté et de la justice Maxim Shevchenko, son courant politique est le seul qui a pour tâche de lutter contre l'immigration clandestine. Elle est incluse dans son programme électoral qui comporte aussi l'obligation de donner la priorité aux citoyens de la Fédération de Russie lors de la candidature à un emploi. Ce parti est souvent accusé d'être une invention du Kremlin pour attirer des voix du Parti communiste.

C'est le Parti libéral « Iabloko » qui accorde dans son programme une attention discrète aux problèmes des immigrés du point de vue de la défense des droits de l'homme et de la lutte contre la discrimination. Le Président du Parti Nicolas Rybakov se prononce ainsi sur les migrants travailleurs : « L'importation semi-légale de main-d'œuvre, privée de droits et bon marché, est depuis longtemps devenue la « base de ressources » de secteurs entiers de l'économie russe, de Moscou en premier lieu. N'oublions pas que des baraques, des ghettos et des pratiques littéralement esclavagistes se cachent derrière la façade européenne hipster de la capitale » (Yabloko.ru). Enfin, en Russie il existe un certain nombre d'autres associations et unions nationales-patriotiques (« L'Union slave », « Les Frères du Nord », « Les Russes », *etc.*) qui se construisent sur la base d'une rhétorique anti-immigration.

Le discours xénophobe à l'égard des migrants est opposé au discours néolibéral officiel. Les deux ont comme sujet de préoccupation la rhétorique de la menace. Cependant, ces menaces sont de natures différentes. Si dans le discours xénophobe les migrants s'opposent aux résidents locaux, dans le discours néolibéral, les migrants travailleurs sont indispensables pour le développement économique du pays sans lesquels l'avenir du pays en perte démographique serait menacé et son développement compromis. Le dépeuplement est susceptible d'entraîner une baisse des indices économiques et, par conséquent, du niveau de vie de la population russe. D'une certaine manière, les travailleurs migrants sont traités par l'État comme une « ressource » de main-d'œuvre au même titre que les ressources financières ou matérielles.

Dans le manifeste de l'organisation politique « Les démocrates russes » (mouvement de droite), la xénophobie et la migrantophobie sont ouvertement déclarées : « Un démocrate russe veut se battre pour les Russes, pour la Russie, et non pour les habitants de Russie », « Il ne veut pas avoir de nouveaux compatriotes en provenance d'Asie centrale », *etc.*

Ainsi, on peut en conclure que les principaux partis politiques russes n'accordent pas une attention suffisante à la politique migratoire de la Russie. Les partis russes sont majoritairement xénophobes mais ils s'expriment prudemment. De toute évidence, cet état de choses est lié à la crainte des partis et mouvements politiques russes de subir le

sort politique du parti « La Patrie » (« Rodina »), qui a été le premier à essayer de jouer la carte de la migrantophobie, très répandue dans la société russe. Il s'est glissé dans le « nationalisme de la vie quotidienne », ce qui lui a valu le retrait des listes électorales à la Douma de Moscou en 2005. Un autre exemple est le sort du Mouvement contre l'immigration clandestine qui s'est notamment manifesté dans les événements liés au conflit interethnique dans la ville de Kondopoga (Carélie) en 2006 entre les ressortissants du Caucase et les populations autochtones, à l'issu desquels il a été reconnu comme extrémiste et interdit en avril 2011 (Burda 2013).

Pour les années à venir, la politique migratoire de l'État occupera plus de place dans les programmes des partis politiques. On peut s'attendre à une hausse de la popularité des partis à vocation nationale patriotique avec des programmes basés sur la migrantophobie.

## 10. Le facteur des migrants comme moyen de pression politique

De nos jours, la question de l'immigration est devenue très politisée. Le discours officiel en la matière est marqué par beaucoup de contradictions et un manque de cohérence. Il reflète souvent le niveau des relations politiques avec les pays d'origine des migrants en question. Les sentiments anti-migrants sont très souvent utilisés comme un instrument de pression politique sur les pays de l'étranger proche. Cette méthode est très efficace parce que les migrants envoient régulièrement des sommes significatives dans leurs pays d'origine. Même pendant la pandémie, les transferts d'argent depuis la Russie ont été un énorme soutien pour la plupart des pays de l'étranger proche.

Tableau n° 11 : Les volumes de transferts d'argent de la Russie vers les pays de l'étranger proche, 2019-2020

	Pays	2019, volume de transferts, Mln USD		2020, volume de transferts, Mln USD	
			Moyenne par migrant		Moyenne par migrant
1.	Ouzbékistan	3 057,7	467	2 461,8	401
2.	Tadjikistan	668,9	214	1 736,9	156
3.	Kirghizistan	612,2	351	608,8	217
4.	Arménie	627,5	351	486,6	287
5.	Azerbaïdjan	411,7	486	298,6	467
6.	Ukraine	268,0	202	291,8	217
7.	Géorgie	289,1	567	238,4	572
8.	Moldavie	181,8	374	151,5	339
9.	Kazakhstan	183,8	526	79,9	308
10.	Biélorussie	83,6	229	76,3	219
11.	Abkhazie	8,21	313	15,2	148
12.	Lituanie	18,6	1088	9,9	780
13.	Lettonie	8,5	377	6,4	378
14.	Estonie	3,92	458	3,79	455
15.	Ossétie du Sud	0,3	276	0,28	306

16.	Turkménistan	0,17	139	0,08	125
	<b>Total</b>	6 423,99	401	6 466,25	336

Source : Денежные переводы из России в страны ближнего зарубежья [Les transferts d'argent de Russie vers les pays de l'étranger proche], © Sputnik

D'après le tableau, la pandémie n'a pas eu d'impact négatif sur les volumes d'envois de fonds de la Russie vers les pays de l'étranger proche. Par rapport à 2019, l'indicateur a même augmenté de 0,65 %. En 2020, plus de 13 millions d'immigrés en provenance des républiques de l'ex-URSS travaillaient en Russie et ont effectué des transferts d'un montant de 6 466,25 Mrd USD. Pendant cette période très difficile, les envois de fonds sont devenus un énorme soutien pour tous les pays en question, notamment pour l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Kirghizistan et l'Arménie. Les transferts des travailleurs migrants ont un effet stabilisateur pour les économies nationales. Ils représentent souvent une source non négligeable de devises dans leurs marchés de change, augmentent le pouvoir d'achat des populations, *etc.*

Les immigrants illégaux sont des cibles commodes pour les actions politiques : si, selon le concours des circonstances, il faut punir une ex-république soviétique, ses migrants deviennent potentiellement expulsables. En revanche, lorsque la Russie a besoin de main-d'œuvre, elle engage de bonnes relations avec ces mêmes pays de l'étranger proche. Ainsi, le gouvernement russe prend des mesures d'amnistie en légalisant des milliers de migrants illégaux d'un seul coup. À titre d'exemple on peut citer la détention de deux pilotes russes au Tadjikistan en 2012 : les autorités russes ont immédiatement mis en place des expulsions des immigrants tadjiks de Russie chez qui, de surcroît, le taux de tuberculose et de HIV s'est soudainement avéré élevé ! Ces mêmes méthodes avaient été utilisées par rapport aux migrants géorgiens et ukrainiens : en 2008, l'année de la guerre avec la Géorgie, et sous la présidence de Iouchchenko en Ukraine (2005-2010).

Les avis sur le fait que la Russie ne serait pas un pays très attractif pour les immigrants n'ont finalement pas été justifiés dans le temps. Tant qu'il existe des systèmes de visas avec les pays occidentaux, la Russie restera une terre d'accueil attractive pour les ressortissants de l'espace postsoviétique. Et ce n'est pas seulement par défaut, mais aussi par la connaissance suffisante de la langue russe, par proximité géographique et de mentalité.

## 11. Conclusion

Depuis la chute de l'URSS, la Russie est en permanence confrontée aux défis causés par des courants migratoires de l'espace postsoviétique. Déchiré entre le désir de promouvoir l'immigration afin de compenser ses pertes démographiques et les craintes de voir sa sécurité nationale menacée par une telle politique, l'État russe peine à mettre en place une véritable politique d'immigration. Les mesures prises par l'État pour lutter contre l'immigration clandestine restent insatisfaisantes. Tout cela se passe sur le fond de la montée des tendances xénophobes parmi la population russe.

Le discours anti-migrants en Russie se nourrit de divers mythes dont la surestimation de l'ampleur de la migration, y compris clandestine, la concurrence créée sur le marché du travail avec les populations locales, la hausse de la criminalité, la propagation de maladies contagieuses, le taux élevé de l'implication des migrants dans différents trafics, *etc.* Ces préjugés, en règle générale, concernent tous les migrants, aussi bien internes qu'externes, sans distinction. La méfiance croissante de la population locale à l'égard des migrants augmente les tensions dans la société.

Les médias, les personnalités d'État et les hommes politiques réagissent à leur manière aux énoncés contradictoires du pouvoir, tantôt soutenant, tantôt dénonçant l'immigration. En d'autres termes, le pouvoir forge largement l'opinion publique sur les questions d'immigration. La situation des migrants évolue à la fois sur le plan de la couverture médiatique de la vie des immigrés et en termes de mise en valeur des opinions sur eux parmi les populations locales. Un travailleur immigré est présenté comme une menace pour la sécurité des citoyens russes, comme un hôte indésirable, comme une source de menace pour l'ordre public, *etc.* La tolérance de la population locale à l'égard des migrants est principalement forcée. Les prédispositions anti-immigration sont en partie dues aux migrants eux-mêmes mais la société d'accueil porte également sa part de responsabilité. Certains hommes politiques, des idéologues nationalistes et les médias sont systématiquement obsédés par l'idée que la migration est un phénomène nocif. Ils sont les porteurs d'une phobie, dont l'objet est le migrant. Ils exploitent activement le mythe sur les emplois enlevés à la population locale, sur la criminalité élevée parmi les travailleurs migrants, *etc.*

La question de l'adaptation et de l'intégration des migrants dans la société d'accueil reste centrale dans le discours officiel. La mise en place de la politique d'adaptation et d'intégration des immigrés dans la société russe est lente, parfois même inefficace.

La question des migrants sert souvent d'instrument de pression et d'influence dans la politique étrangère. Une politique d'immigration souple et réfléchie joue incontestablement un rôle majeur dans le maintien de l'influence géopolitique et géoculturelle de la Russie.

La législation sur les migrants en Russie est très complexe et imparfaite. Elle se distingue par son caractère restrictif quand il s'agit des migrants souhaitant s'installer d'une façon permanente en Russie. L'analyse de plusieurs dispositions législatives prouve que ce sont les travailleurs migrants temporaires qui se trouvent au centre de la nouvelle politique d'immigration. Dans sa politique migratoire, il faut que la classe politique russe se rende compte de l'importance de l'immigration pour son développement économique et pour sa croissance démographique, ce qui met au second plan les débats qui surgissent périodiquement dans la société russe autour du sujet : la migration est-elle une menace ou une aubaine pour la Russie ?

### Références bibliographiques :

Burda, Mikhail, "The Issues of Migration Policy as a New Instrument of Political Forces Struggle." URL: [http://www.zpu-journal.ru/e-zpu/2013/3/Burda\\_Migration-Policy/](http://www.zpu-journal.ru/e-zpu/2013/3/Burda_Migration-Policy/).

- Centre russe de recherche sur l'opinion publique. URL : [file:///C:/Users/33663/OneDrive/Bureau/2021-11-18\\_Mikhailova\\_E.\\_Trudovye\\_migranty\\_v\\_Rossii.pdf](file:///C:/Users/33663/OneDrive/Bureau/2021-11-18_Mikhailova_E._Trudovye_migranty_v_Rossii.pdf) (consulté le 02/09/2022).
- Gazeta.ru. URL : <https://www.gazeta.ru/social/2021/12/28/14366833.shtml> (consulté le 02/09/2022).
- Gimpelson, Vladimir et Kapeliushnikov, Rostislav, *Age and Education in the Russian Labour Market Equation*, IZA Institute of Labor Economics, November 2017, n° 11126, p. 7-8.
- Khomiakov, Vladimir, « Granitsy zakryty, raboty net: Milliony migrantov grozyat russkim «koronavirusnym buntom» [Les frontières sont fermées, pas de travail. Des millions de migrants menacent les Russes d'une « émeute de coronavirus]. URL : [https://tsargradtv.turbopages.org/s/tsargrad.tv/articles/granicy-zakryty-raboty-net-milliony-migrantov-grozjatrusskim-koronavirusnym-buntom\\_244288](https://tsargradtv.turbopages.org/s/tsargrad.tv/articles/granicy-zakryty-raboty-net-milliony-migrantov-grozjatrusskim-koronavirusnym-buntom_244288) (consulté le 2 avril 2021).
- Khomyakov, Vladimir, « Natsional'nyy egoizm » protiv migrantskogo « tsunami » – v chom spaseniye Rossii ? [L'égoïsme national ? contre le « tsunami » migrant : en quoi consiste le salut de la Russie ?], le 21 mai 2021. URL : [https://tsargrad.tv/articles/nacionalnyj-jegoizm-protiv-migrantskogo-cunami-v-chem-spasenie-rossii\\_357325](https://tsargrad.tv/articles/nacionalnyj-jegoizm-protiv-migrantskogo-cunami-v-chem-spasenie-rossii_357325) (consulté le 02/04/2022).
- Le Programme du parti « La Russie juste ». URL : [http://www.spravedlivie.ru/i\\_programma\\_partii.htm](http://www.spravedlivie.ru/i_programma_partii.htm) (consulté le 02/04/2022).
- Ledeneva, Viktoria et Bezverbnaya, Natalia, “Forming the Image of a Migrant in the Media and Social Networks against the Background of the Covid-19 Epidemic (based on the results of content analysis of online publications),” *Scientific review, series 1, Economics and Law, No. 3 (COVID-19 and mobility)*, January 2020, p. 95-103.
- Mkrtchian, Nikita, « La politique d'immigration de la Russie », *Le courrier des Pays de l'Est*, n° 2 (1060), 2007, p. 54-63.
- Nazaccent.ru URL : <https://nazaccent.ru/content/36242-zhirinovskij-idealnyj-variant-zhit-bez.html> (consulté le 02/04/2022).
- Newsland. URL : <https://newsland.com/user/4296648050/content/kprf-namereno-privlekat-migrantov-k-uchastiiu-v-svoikh-aktsiakh/4534348> (consulté le 10/07/2022).
- Radvanyi, Jean et Laruelle, Marlène, *La Russie entre peurs et défis*, Armand Colin, Paris, 2016.
- Sntat.ru. URL : <https://sntat.ru/news/migraciya-za-2021-god-vyходcy-iz-kakix-stran-polucili-grazdanstvo-rf-i-razreseniya-na-rabotu-5834518> (consulté le 10/08/2022).
- Sobolevskaya, Olga, “Russian Demography is Full of Pitfalls,” 21 April 2015. URL : <https://iq.hse.ru/en/news/177665348.html> (consulté le 31/03/2022).
- Tsapenko, Irina et Grishin, Igor (dir.), *Integratsiya inokul'turnykh migrantov: perspektivy interkul'turalizma* [L'intégration des migrants de culture étrangère : les perspectives de l'interculturalisme], IMEMO RAN, Moscou, 2018.
- Vseobzornik.ru URL : <https://vseobzornik.ru/predvybornaya-programma-edinoj-rossii-2021/> (consulté le 02/04/2022).
- Yabloko. URL : <https://yabloko-altai.ru/archives/16442> (consulté le 10/07/2022).
- Zhelinine, Alexandre, « Migranty vnov' vostrebovany v Rossii » [Les migrants sont de nouveau demandés en Russie]. URL : <http://www.rosbalt.ru/blogs/2017/09/26/164-8884.html> (consulté le 31/03/2022).

*Kontseptsiya gosudarstvennoy migratsionnoy politiki Rossiyskoy Federatsii na 2019-2025 gody* [Concept de la politique migratoire en Russie pour la période 2019 à 2025]. URL : <https://docs.cntd.ru/document/551516499> (consulté le 31/03/2022).

«Migratsionnaya situatsiya v Rossiyskoy Federatsii za 2020 god» [La situation migratoire en Fédération de Russie en 2020]. URL : <https://e-cis.info/cooperation/3782/91012/> (consulté le 11/08/2022).

«Migratsionnaya situatsiya v Rossiyskoy Federatsii za 2021 god» [La situation migratoire en Fédération de Russie en 2021]. URL : <https://e-cis.info/cooperation/3823/-99651/?ysclid=15rz8iu85152353653> (consulté le 20/03/2022).

## OFFICIAL DISCOURSE VERSUS INDIGENOUS VOICES? RUSSIAN NARRATIVE AND LIFE STORIES FROM THE SIBERIAN (FAR) NORTH

DOMINIQUE SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG\*

<https://orcid.org/0009-0002-6564-8118>

NATIONAL INSTITUTE OF ORIENTAL LANGUAGES AND CIVILIZATIONS

**Abstract:** Due to its territorial expansion over the centuries, Russia has constantly incorporated the most diverse peoples and languages. At a time when the Federation wants to find a great national narrative, the authorities put forth the necessity “to protect historical truth” (Article 67.1 § 3 of the Constitution) to impose a memory policy, to the exclusion of all others. Thenceforth, the monopoly of the State on history, promoted by institutions of historical propaganda and passed on throughout society, condemns the silencing of the unedited memory of communities that do not have the same reading of past events. This is why, through a historical and anthropological approach based on old sources and the word collected in the tundra and taiga until 2019, the point will be to put into perspective the Russian national narrative, thanks to the reading of the minority indigenous peoples of (sub)Arctic Siberia.

**Keywords:** colonization; indigenous life stories; Russian national narrative; (sub)Arctic Siberia.

### DISCOURS OFFICIEL CONTRE PAROLE AUTOCHTONE ? NARRATIF RUSSE ET RÉCITS DE VIE DU (GRAND) NORD SIBÉRIEN

**Résumé :** Par son expansion territoriale au fil des siècles, la Russie n’a cessé d’incorporer les peuples et les langues les plus divers. À l’heure où la Fédération veut fonder un grand récit national, elle argue de « protéger la vérité historique » (article 67.1 § 3 de la Constitution) pour imposer une politique mémorielle, à l’exclusion de toute autre. Dès lors, ce monopole de l’État sur l’histoire, promu par des institutions de propagande historique et relayé dans toute la société, condamne au silence la mémoire inédite de communautés qui ne font pas la même lecture des événements du passé. C’est pourquoi il s’agira, dans une approche historique et anthropologique fondée sur des sources anciennes et la parole collectée dans les toundras et les taïgas jusqu’en 2019, de mettre en perspective le récit national russe grâce à la lecture des peuples autochtones minoritaires de la Sibérie (sub)arctique.

**Mots-clefs :** colonisation, récits de vie autochtones, récit national russe, Sibérie (sub) arctique

---

\* dominique.samson@inalco.fr



*Mon séjour forcé en Extrême-Orient dura plus de dix-huit ans.  
Constamment désireux de retrouver ma terre natale,  
je me suis évertué, autant que possible,  
à me débarrasser du douloureux sentiment d'être un exilé asservi,  
arraché de ceux qui m'étaient les plus chers.  
C'est ce qui m'a naturellement fait me tourner vers les indigènes de Sakhaline,  
les seuls à éprouver de l'attachement pour cette terre,  
la leur depuis des temps immémoriaux,  
détestée par ceux qui y avaient créé le bague.*  
(Piłsudski 1912)

## 1. Introduction

« Koutchoum [...] reçut un signe de Dieu : soudain les cieux s'ouvrirent aux quatre coins de l'Univers, et des guerriers lumineux, armés, ailés et menaçants marchèrent sur lui » (Kolesov 2000: 89-90). Rejetant dans l'ombre les échecs répétés des campagnes militaires, la victoire fortuite en 1582 de l'*ataman* Ermak sur Koutchoum, le khan de Sibérie, initie « une course vers le soleil » – selon l'expression des sources anciennes russes –, jusqu'à la côte pacifique (1649), puis l'Alaska où une première colonie sera fondée en 1784.

Parmi les sources précieuses sur l'expansion vers l'Est dont nous disposons<sup>1</sup> la *Brève chronique sibérienne* ou *Chronique de Koungour* est largement consacrée au fait d'armes de Ermak. Mais loin de simplement documenter une histoire événementielle, la chronique élabore déjà un discours officiel. En effet, par la volonté même de mettre en parallèle la conquête de l'outre-Oural et les Saintes Écritures, la mémoire historique prend une toute autre dimension. « Les chefs cosaques [qui] firent fusiller ou pendre les principaux auteurs d'une opiniâtreté dangereuse pour les Russes » et intimidèrent tant et si bien, « par la terreur », les Sibériens sommés de prêter le serment de « soumission et fidélité à la Russie, en baisant un sabre teint de sang », les Tatars égorés pendant leur sommeil et des Cosaques qui « se baignent dans le sang des infidèles » (Karamsin 1823: 499) : toutes ces morts ne sont que le cadavre de « la vieille Sibérie » païenne ou mahométane, monde inique et corrompu qui s'est condamné lui-même pour renaître grâce aux « chrétiens étincelants comme des chandelles »<sup>2</sup> de l'orthodoxie russe. Par la conquête, les Russes révèlent moins l'Asie septentrionale au monde civilisé, qu'ils ne révèlent le dessein divin dont ils sont le bras armé. Les chroniques n'affirment-elles pas que Dieu a doté Ermak de la force et de la vaillance et que le Christ est du côté des conquérants, qui bénit les batailles, la politique d'*amanat* (prise d'otages) et la mort répandue en son nom ? Ainsi l'annexion de la Sibérie devient-elle juste, et le droit du plus fort, une vertu (Kivelson 2015: 69-105).

<sup>1</sup> Rédigée à la demande du souverain russe dans les années 1560-1570, le *Лицевой летописный свод* est une chronique historique illustrée monumentale et mondiale, de la Création jusqu'à la prise de Kazan (1552). Voir : (Kazakova 2009). Quant à la *Краткая сибирская летопись (Кунгурская)*, enrichie de 154 vignettes et datée de 1680 à 1720, elle est attribuée à Semion Remezov, un clerc de Tobolsk (Remezov 1880).

<sup>2</sup> Par contraste avec « les Tatars, noirs comme du charbon », comme le dit une vieille chanson russe (Samson 2005: 202).



Fig. n°1. La conquête de la Sibérie selon le peintre khanty Mitrofan Tebetev (1978)



Figure n°2. « Et après l'apparition du Sauveur, Ermak et les Cosaques virent que la bannière à Son image, vénérée parmi les Cosaques, se déplaçait elle-même en aval, le long de la rive gauche. Les impurs décochèrent des flèches sans nombre, telle la pluie, depuis la montagne jusque sur les barques. Mais Dieu protégea l'endroit, et Ermak et les siens le traversèrent, sans qu'un seul de leurs cheveux ne tombât. Une fois qu'ils furent à bon port, la bannière avait repris sa place » (Remezov 1880 : 45).

Dès lors, la chronique acquiert une fonction politique : elle exalte la grandeur des grands-princes de Moscou et légitime leurs droits sur les terres et sur ces « hommes inconnus du pays d'Orient »<sup>3</sup>, désormais « sous la main puissante du Tsar », à l'instar des poussins sous l'aile protectrice de leur mère, représentés dès la première vignette de la *Chronique de Koungour*. Enfin, la *Chronique de Remezov* inscrit la Moscovie dans l'espace des puissances européennes. Quant au Cosaque de grand chemin Ermak, il devient le parangon du patriote vertueux et du « génie » messianique national dans la pensée russe.<sup>4</sup>

Aujourd'hui, alors que la mémoire historique est placée par le pouvoir russe au cœur de la puissance et de l'avenir du pays, l'histoire est moins un objet de recherche qu'une politique mémorielle destinée à uniformiser, figer et sacraliser, ce qui, par essence, ne l'est pas. Dans cette perspective, une lecture hagiographique de l'expansion russe vers l'Est s'impose et se diffuse, comme dans cet ouvrage du Père Gueorgui Kreïdoun *La mission spirituelle de l'Altaï (1830-1919)*, paru en 2008 :

[...] L'incorporation de la Sibérie au sein de l'Empire s'est faite humainement, la force est demeurée l'exception et le dernier recours. Quant au processus d'intégration de ce territoire dans l'État russe, il a une différence fondamentale avec la colonisation, par exemple, du continent américain par les Européens. Celle-ci a entraîné la destruction du patrimoine des autochtones, leur extermination physique. En Sibérie, tout en a été autrement : grâce au peuple russe, la population autochtone a assimilé des techniques avancées de travail et reçu l'écriture. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, le nombre d'ethnies de Sibérie a quadruplé. L'entrée de la Sibérie dans l'espace russe a signifié le désenclavement économique, politique et culturel des autochtones de cette région, y compris des nomades de l'Altaï (Kreïdoun 2008: 29-30).

Au-delà de ce discours de circonstance, il convient de rappeler que l'histoire est le plus souvent écrite par le « civilisateur » lui-même – artisan d'une culture bientôt dominante –, dans sa propre langue, jusqu'à façonner, consciemment ou non, l'image des civilisés/colonisés, voire la « non-image » que ceux-ci auront d'eux-mêmes (Istomine 2012 ; Sumarokov 2014). En effet, l'histoire d'une conquête, et plus encore de la colonisation qui suit – même si la vision russe privilégie les termes de *присоединение, освоение* –, s'écrit à deux. On a tôt fait de mettre l'Autre hors-jeu en décrétant qu'il n'a pas d'écriture ou en ne rendant compte que d'une intelligentsia autochtone acquise au pouvoir. En l'occurrence, dans le (Grand) Nord sibérien, les communautés sont douées de parole, d'une tradition orale et dotées de rituels qu'elles ont « historicisés » au fil de leurs relations avec le monde russe. Ainsi, les autochtones ont-ils pris part au processus, sans même que le colonisateur/civilisateur n'y prête attention. Leurs stratégies de résistance ou d'adaptation, face aux mots d'ordre de celui-ci, témoignent de la conscience de leur histoire (Samson 2009 ; Lambert 2015).

<sup>3</sup> À propos des peuples sibériens, voir la chronique anonyme de Novgorod de la fin du XV<sup>e</sup> siècle *Сказание о человецех незнаемых в восточной стране* [Le Dit des hommes inconnus du pays d'Orient] : (Firsov 1866: 30-31).

<sup>4</sup> Voir : (Dmitriev 1794), (Plavichtchikov 1803), (Ryleev 1821), (Khomiakov 1826), (Tolstoï 1875), etc.

Pour des raisons évidentes, l'histoire des relations russo-autochtones en Sibérie (sub)arctique fait l'objet de lectures encore contradictoires (Iadrintsev 1882 ; Ogorodnikov 1921 ; Ogryzko 1973 ; Forsyth 1992 ; Slezkine 1994, Steller 1999 ; Patkanov 1999). Parce que le discours russe actuel sur l'interprétation de l'Histoire par l'État est bien documenté par l'arsenal législatif mis en place, d'une part, et par les travaux des chercheurs, d'autre part – quel que soit leur point de vue –, cet article entend éclairer par contraste, à partir de la lecture des sources anciennes (littérature missionnaire, relations de voyage, journaux d'exilés, tradition orale autochtone) et de terrains dans les toundras et les taïgas (sub)arctiques jusqu'en 2019, une lecture autochtone de l'histoire, souvent méconnue ou marginalisée, à travers quelques exemples d'abord dans la Sibérie impériale, puis dans la Sibérie soviétique et enfin, dans la Sibérie d'aujourd'hui.

## 2. « Un Russe était ici tout à l'heure »

Penser l'expansion vers l'Est en termes de rachat de Ermak, d'apport de techniques nouvelles et de l'écriture montre la difficulté de se déprendre de sa propre vision du monde. En fait, les descriptions médiévales à propos d'êtres fantastiques vivant sans foi ni loi, se nourrissant de viande crue et de sang, au corps entièrement velu, à la tête de chien ou encore avec une poitrine en guise de tête se sont heurtées à la réalité de la conquête : une forêt d'hommes levée pour le combat. Des foyers de résistance éclatent dans toute la Sibérie, qui, suivant les régions, pourront perdurer jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme le dernier mouvement de résistance des Itelmènes en 1731 (Perevalova 2017 ; Zouev 2007). De ces sociétés acéphales émergent alors des chefs de guerre tels Agai de la Konda dont le trésor fantastique – deux couronnes d'argent, une cuiller d'argent, un gobelet d'argent, un bracelet d'argent en spirale, “de précieuses draperies” ainsi que quatre cent vingt-six fourrures d'hermine, treize de renard, soixante et une de castor et mille d'écureuils – sera confisqué par les Russes en guise de représailles (XVI<sup>e</sup> siècle) ; les Ostiaks Nimn'ian, défenseur de sa cité au milieu de deux mille hommes, et Samar le puissant, allié à huit autres princes, dans la vie comme dans la mort ; les deux frères Samoyèdes de l'Énisseï (act. Énètes), du célèbre Bâln dont l'arme la plus fidèle était en bois de merisier à grappes ; ou encore Vonja, l'Ostiako-Samoyède (act. Selkoupe) de la Horde d'Or, si rusé et inventif qu'on rapporte que « ni dans le feu, il ne se consume, ni dans l'eau, il ne sombre ». Ainsi le premier contact de nombre d'autochtones avec le monde russe aura été la guerre, et le deuxième, attesté à partir de 1660, le serment d'allégeance – payer l'impôt en fourrure (*iasak*) et ne pas fomenter de rébellion.



Figure n°3. Le prince Taïchine au centre, son épouse, ses deux fils et son interprète (Obdorsk, fin XIX<sup>e</sup> siècle) ;

© avec l'aimable autorisation du Complexe muséal Chemanovski de Salekhard

Aux chefs de guerre qui ont survécu, les Russes proposent un titre princier pour faire l'interface entre la Couronne russe et ses sujets du Nord : leur fonction est de rendre une justice sommaire (pour toute affaire sérieuse, la justice russe est le seul recours), de collecter l'impôt dont un modeste pourcentage leur revient et de veiller à prévenir tout soulèvement. Ainsi apparaissent officiellement les dynasties des Alachev, des Taïchine, etc., dont les membres se convertissent parfois à l'orthodoxie. Ce nouveau statut de rouage de l'État n'empêche pas un certain pragmatisme, puisque des princes retournent souvent à leur ancienne liberté et au chamanisme. Pour avoir voulu brûler, à la tête de quelque deux mille hommes, la cité russe honnie de Beriozovo au printemps 1607, Vassili Taïchine d'Obdorsk sera condamné à mort, avec le prince Chatrov Lougouev du Liapine, leurs deux cadavres obscènes se balançant au bout de la potence, dit-on, jusqu'au printemps 1610. La leçon se voulait exemplaire. Le monde autochtone n'y a vu que la promesse d'une aurore boréale<sup>5</sup>, et a trompé la mort en perpétuant le souvenir de leur beauté qui « irradiait dans la nuit, tel le crépuscule du matin », leur corps « pareil à une masse pure d'or et d'argent » sous « leur vêtement qui sauve l'âme » (Patkanov 2003: 47, 49) [la cote de mailles, N.d.A.].

Au-delà de la résistance qui a perduré sous diverses formes, des suicides collectifs chez les Tchouktches jusqu'à l'attribution des emblèmes du pouvoir russe (cheval,

<sup>5</sup> Certains groupes ostiaks (act. khanty) expliquent les aurores boréales par l'ascension des âmes de guerriers morts au combat ou de gens déchiquetés par les ours.

bottes, veste fendue, tabatière) aux divinités tutélaires, en passant par les armes, les communautés ont tenté d'interpréter, comme elles le font d'un rêve, le sens de l'avènement du « temps russe » dans leur univers.

Le discours élaboré a pris diverses formes suivant les toundras et les taïgas. Chez les Vogouls (act. Mansi) de la Konda, le voyageur et écrivain russe Porfiri Infantev collecte en 1892 une légende qui explique l'irruption de ces humains autres, « sanglés de cuivre et de fer, à qui rien ne résiste, parce qu'ils ont dans leurs mains le tonnerre et l'éclair » (Infantev 1910: 170) – dans la chronique de Remezov, les autochtones parlaient de « flèches invisibles » pour désigner les balles des armes à feu. Selon les Vogouls de la Konda, les Cosaques de Ermak sont un châtiment envoyé par l'esprit *Ourman khoum* en raison des offenses faites à son culte par le prince vogoul Satyga<sup>6</sup>. Si certains éléments corroborent les sources anciennes (Bakhrouchine 1955: 143-151), la tradition orale ne fait pas état du baptême du prince, mais de la vengeance de son épouse zyriène, fille d'une lignée tuée lors d'une campagne militaire de Satyga. Par ses conseils malveillants, elle le perd, suscitant la colère de son peuple, mais aussi celle d'*Ourman khoum*, qui fait s'abattre le fléau des Cosaques sur la principauté vogoule, précipitant ainsi sa chute. Il convient de rappeler que Satyga apparaît également dans la célèbre chronique de la campagne d'évangélisation consignée par le Petit-Russien Grigori Novitski, *Brève description du peuple ostiak (1715)* (Novitski 1973), où le prince vogoul et quelques centaines d'hommes armés ourdissent un funeste complot contre le métropolite de Tobolsk et de Sibérie Filofei Lechtchinski pour mettre un terme à la politique russe de conversion. Cela fait écho à ce qui est communément appelé « Le chant du baptême », un chant collecté par l'ethnolinguiste Antal Reguly (1819-1858) en décembre 1843, et où Satyga – par contraste – fait figure de victime : fait prisonnier, il est emmené en prison à Tobolsk et baptisé de force (Lambert 2015 : 27-51).

Quant aux Selkoupes, ils développent eux aussi l'idée d'un temps délétère depuis l'arrivée des Russes. Dans la tradition orale collectée par le linguiste Kai Donner lors de ses deux terrains en Sibérie (1911-1913 et 1914), il est question du Diable aux sept dents (*sēld'ə tiwən tābi jawol*), en quête de chair humaine. Itcha, le héros culturel selkoupe, protège alors les siens en donnant, trois ans durant, des pierres en guise de viande. Mais arrivé dans le Nord, le Christ (*Kəristos*), ce père de tous les Russes, contente le diable. Devant l'influence croissante du Diable et du Christ, Itcha se retire au-delà des mers, emportant dans sa « dormition », la paix et l'abondance, mais prévient le Christ qu'il reviendra un jour : « Aujourd'hui est tien, mais demain sera mien ». Et Itcha rassemblera alors tous les siens et chassera les étrangers hors de sa terre. (Donner 1913: 8)

Comment comprendre ce point de vue autochtone sur le Christ « pourvoyeur de gibier » pour le Diable aux sept dents ? Cette perception s'apparente sans doute à la dégradation des conditions de vie autochtones au fil du « temps russe » (Poliakov 1877 ; Sleptsova 1908) : d'un point de vue sanitaire (alcool, variole, épizooties), économique (endettement), mais aussi écologique (incendies, raréfaction du gibier, destruction de sites sacrés). Moins d'un siècle après la conquête, la zibeline a presque disparu de Sibérie, et en près d'un siècle (1803-1893), dans le seul *rajon* [unité administrative,

<sup>6</sup> Baptisé sous le prénom de Grigori, le prince de la Konda règnera jusqu'en 1732. (Lambert 2015 : 27-51)

N.d.A.] de Beriozovo, par exemple, la population ostyake a chuté de 10 % et vogoule, de 24 %, selon les études statistiques du professeur A.I. Iakobi, en visite dans le Nord à cette époque<sup>7</sup>. En recoupant les sources, des mémoires d'exilés politiques illustrent concrètement le phénomène, lorsqu'ils rendent compte d'une série de famines dans le Nord : « Les Ostiaks ont littéralement péri par centaines ; on pouvait trouver des yourtes dont les habitants défunts agonisaient, des isbas où gisaient des cadavres sans sépulture » (Dounine-Gorkavitch 1911: 88). Tous ces maux attestés par des lectures croisées de l'époque – relations de voyage (Infantev 1910 : 71), journaux d'exilés (Mandrika 1997 ; Rochtchevskaïa 1998) ou de missionnaires (Spiridon 1968 ; Chemanovski 2005) – font écho à l'expérience du vieux chasseur vogoul d'Orontour, Ivan, qui voit son univers se déliter en même temps qu'il se russifie : « Ici, avant, on vivait mieux et plus richement. Maintenant qu'ils ont construit à Chaïm, il y a 35-40 ans, une église, tout a disparu : les eaux sont vides de poissons, les bêtes à fourrure ont déserté les forêts » (Infantev 1910 : 71). Pour nombre d'autochtones, se convertir, c'était devenir russe ; vivre à la russe, c'était perdre son âme.

. Sur le terrain, les missionnaires russes – moins suspects, peut-être, que les exilés politiques de propos « révolutionnaires » – sont eux-mêmes parfois douloureusement pris dans le miroir de la réalité et du discours autochtone. Ainsi, au sud de la Sibérie cette fois, la construction du Transsibérien vantée par les autorités impériales, prend-elle un tout autre relief dans les propos d'un lama bouriate, rapportés par l'archimandrite Spiridon qui a été missionnaire dans la région un peu avant 1896 et jusqu'en 1906 :

Et nous nous réjouissions, nous pensions que les Russes introduiraient dans notre existence barbare la lumière et l'amour de la doctrine chrétienne. Nous attendions avec impatience que la voie ferrée approchât de nous. Et ce moment arriva enfin... pour notre effroi et notre malheur. Vos ouvriers entraient dans nos huttes déjà ivres, enivraient les Bouriates, débauchaient nos femmes, et nous vîmes naître chez nous l'ivrognerie, les pillages, les meurtres, les querelles, les rixes, les maladies. Jusqu'alors nous ne connaissions pas l'usage de la serrure, nous n'avions pas de voleurs, encore moins d'assassins. Et maintenant que nos Bouriates ont goûté à votre civilisation, et connaissent, à votre idée, ce qu'est la vraie vie, nous ne savons plus comment en venir à bout (Spiridon1968 :65-66).

En effet, l'éthique et la probité autochtones sont vantées par les sources de l'époque. Dans les quelque 120 affaires traitées par la Direction indigène d'Obdorsk entre 1881 et 1901 par exemple, le vol est le délit le plus courant : rennes (d'une à 62 têtes), traîneaux, simple aiguillon, lasso, couteaux, haches, vêtements, peaux, et plus rarement argent, alcool et briques de thé (Dounine-Gorkavitch 1909 : 26-33); encore ne s'agit-il pas de s'enrichir, mais de survivre aux épizooties (Jitkov 1909: 16). À l'inverse, les voyageurs sont paradoxalement frappés par les effets de la civilisation sur les communautés indigènes du Nord : « Parmi les baptisés, il est plus de voleurs,

---

<sup>7</sup> Les chiffres sont naturellement à prendre avec précaution, qui sont fondés essentiellement sur les registres paroissiaux (à titre d'exemple, les enfants non baptisés ou les défunts qui n'ont pas eu d'enterrement orthodoxe ne sont pas pris en compte).

d'ivrognes et de fainéants que parmi les chamanistes » (Bartenev 1896: 9) ; le naturaliste allemand Alfred Brehm, membre d'une expédition en Sibérie occidentale de 1876 à 1877, déclare ainsi qu'il « goûte plus la société des Ostiaks païens et la rencontre avec un peuple encore primitif qu'avoir commerce avec une fraction qui paraît l'ombre de ce que cette nation fut et continue d'être » (Brehm 1999: 75). De même, l'écrivain russe Konstantin Nosilov qui revient chez les Vogouls de la Sosva septentrionale, dix ans plus tard, ne reconnaît ni les lieux, ni les êtres, défigurés par la civilisation. Avec le développement des bateaux à vapeur et l'arrivée de nombreux colons dans des lieux de vie jusqu'alors plus ou moins inaccessibles, alcoolisme, filouterie et vol sont désormais monnaie courante ; les hommes ont perdu leurs nattes pour une coupe de paysan russe, les femmes qui venaient vous saluer sur le ponton avec des plats se cachent désormais, et même les portes ont changé, qui sont désormais fermées par un cadenas. Seuls les chiens échappent encore à la russification :

Et mes beaux rêves de voir les voies fluviales donner à mes Vogouls un moyen de subsistance, d'écouler leurs marchandises, de voir la chasse et la pêche les arracher des griffes de la misère et des riches créanciers et leur apporter le meilleur, de les voir s'instruire sous l'influence russe, refaire, améliorer leur vie, se russifier, se familiariser avec le mode de vie sédentaire et l'adopter, de devenir chrétiens, à l'image des Russes : tout cela n'était que des rêves vides et creux. La vie, les circonstances et la réalité n'ont rien fait pour les sauvages et, comme par un fait exprès, les résultats ont été tout à fait contraires.

[...] Oui, c'est une russification, mais pitoyable. [...] Que faire à présent ? De nouveau se battre ? De nouveau prendre la défense du sauvage ?

Je crois que oui, mais il faut à présent le défendre de la civilisation, aussi triste et amer que cela puisse paraître (Nosilov 1997: 168-170).

Quant à l'exilé Sergueï Chvetsov, il tente de répondre à la question que suscite sa découverte du pays sibérien : qu'a donné la colonisation russe à la région de Sourgout ? Rien de positif (*Ничего в смысле положительном*), à ses yeux d'observateur (Chvetsov 1998: 109-111).

Les nouveaux arrivants restent étrangers à la population locale et ses intérêts ; le plus souvent, ils finissent par perdre leurs savoir-faire originels, sans pour autant égaler ou améliorer ceux des indigènes. En ce qui concerne les Ostiaks de la région, ils y ont encore moins gagné :

[...] d'après les sources historiques qui nous sont parvenues, les Ostiaks étaient au moment de l'entrée des Russes en scène, une nation forte, riche, qui vivait bien ; leur culture était alors supérieure à celle qui est la leur aujourd'hui. Et tout cela a été sacrifié par la colonisation russe : au lieu d'une tribu forte et riche, il ne reste que quelques milliers de miséreux, qui sont tombés dans la condition de bétail, loqueteux, ivres, souffrant de la syphilis et autres maladies similaires. Un bien triste résultat en vérité ! Fallait-il coloniser la région pour cela ?

Dans un récit paru en feuilleton dans le *Journal de Genève* du 12 au 27 mai 1887, le jeune Albert Roussy qui a été trois ans – de 1883 à 1886 – précepteur dans la famille Soukatcheff d'Irkoutsk, évoque lui aussi la dégénérescence autochtone : « Ces

misérables individus que je viens de voir sont les descendants d'un peuple qui, avant la conquête russe, avait une organisation qu'il ne possède plus du tout ; les Ostiaks habitaient des villes, mais les conquérants les ont forcé de reculer au nord, et maintenant leurs villes n'existent plus et sont remplacées par de tristes villages. Ils sont soumis à leurs maîtres et paient un impôt annuel de 4 roubles par tête » (Roussy 1887).

Les sociétés indigènes semblent ainsi sur le point de disparaître : nombre de sources de l'époque font état de leur *вымирание*. Loin du lumineux discours sur le dessein divin, promu par la *Chronique de Remezov*, la conquête a instauré une relation complexe entre le « civilisateur » et le « civilisé » qui est toujours d'actualité au XIX<sup>e</sup> siècle et dont les autochtones dénoncent souvent la face cachée, tel le vieil Ostiak dans les yourtes de Kinjol, rencontré par le père Chemanovski, recteur de la mission d'Obdorsk :

Laissez-nous en paix avec vos conseils et votre tutelle. Nous n'avons pas besoin de vous. Si vous ne vous étiez pas déjà mêlés de notre existence, elle aurait à présent suivi un cours différent. Un cours sain, qui aurait permis notre développement, alors que vous, apprentis sorciers, l'avez freiné. Vous nous avez fait prendre du retard pour de nombreuses et longues années. Mais nous ne sommes pas au bout de nos forces. Vous affirmez vous, les Russes, que nous mourons, périssons. C'est faux. Nous sommes doués de vie. Même lentement, notre population croît. Vous tentez de nous mettre sous tutelle en affirmant que le fort vaincra le faible, que la culture supérieure avale l'inférieure, la nation saine, la malade. Mais nous, aussi faibles que nous soyons, nous veillons, nous protégeons notre culture de votre supériorité. Si nous sommes malades, vous n'êtes pas plus sains. Nous ne sommes morts que pour vous et votre culture, pas pour nous-mêmes. Laissez-nous respirer loin de votre sollicitude et nous nous rétablirons. Parce que nous avons su demeurer ostiaks, malgré vos nombreuses tentatives de faire de nous des Russes (Chemanovski 1910 :133-134).

Ce discours s'exprime aussi dans la tradition orale, comme dans ce récit collecté par V.I. Jochelson, le 13 avril 1901, auprès de Ñe'uñuto, épouse koriakie d'un éleveur de rennes dans le pays de la Topolovka, où le Créateur, Tenanto'mwan, est surpris par les siens en train de manger les provisions de baies d'hiver, après l'affront qu'il a subi de la part du chef russe (Charrin 1983: 62-63), ou dans celui confié par Ty'kken, elle aussi épouse d'un éleveur de la Topolovka, qui remet avec humour le civilisateur à sa place :

Le Créateur, Tenanto'mwan, partit pour la chasse au phoque. Il en vit un sortir de l'eau et s'allonger sur le rivage. Mais Tenanto'mwan n'avait pas pris de harpon avec lui.

– Je n'ai pas envie de retourner à la maison pour un harpon, mais il n'y a personne qui puisse me l'apporter, dit le Créateur. Je vais envoyer mon pénis.

Il coupa son pénis et lui dit :

– Va voir Miti et demande-lui un harpon.

Le pénis s'en alla. Il arriva chez Miti et resta là debout. Elle ne le reconnut pas.

– Une tête rouge est arrivée, elle ne sait pas parler, elle reste silencieuse ; ça doit être un Russe, pensa Miti.

Elle appela Illa, son neveu. Illa entra.

Le pénis dit alors :

– *Opo pondro, opo pondro.*

– Que dis-tu ?, demanda Illa Nous n’arrivons pas à te comprendre.

Le pénis ne réussit pas à se faire comprendre et retourna vers le Créateur les mains vides. Le Créateur lui demanda :

– Et bien, tu n’as rien rapporté ?

Le pénis ne put que répondre :

– *Bl-bl-bl.*

Le Créateur pensa que son épouse n’avait pas voulu lui donner le harpon. Il remit son pénis à sa place et rentra chez lui. Il pénétra dans la maison souterraine et Miti lui dit alors :

– Un Russe était ici tout à l’heure.

Le Créateur lui demanda :

– Quel Russe a bien pu venir ici ?

Miti lui répondit :

– Je t’assure, un Russe à la tête rouge est venu ici, mais nous n’avons pas réussi à le comprendre. Il a simplement dit : *Opo pondro, opo pondro.*

– Ce n’était pas un Russe, répliqua le Créateur. J’avais coupé mon pénis et je l’avais envoyé chercher un harpon, car je n’avais rien pour attraper les phoques.

C’est tout.

(Charrin 1983: 100-101)

Cette lecture de l’histoire peut aussi être ritualisée, comme lors de cet ancien culte cynégétique qui devient un grand rituel collectif sous le nom de Danse (Jeux) de l’Ours au XIX<sup>e</sup> siècle, en réponse aux pratiques politiques et religieuses du colonisateur (Lambert 2009:181-203). Les Russes y sont explicitement accusés de la mort de ce fils céleste, puisqu’ils ont fabriqué les armes. Ainsi espère-t-on détourner la colère de l’ours qui voit tout et entend tout, mais également qu’il vous débarrassera des Russes croisés sur son chemin. De même, en cas de maladie, le chamane peut guérir le patient en transférant le mal sur un Russe présent, ou faute de Russe, sur un chien.

Toujours dans cet esprit, le linguiste, ethnographe et photographe Kai Donner rend compte sans fard de la forme moins symbolique qu’a pu prendre un sentiment antirusse dans le Nord :

Mais des guerres sauvages ne furent pas seules à entretenir chez les indigènes la haine des Russes et de tout ce qui est russe. Autrement, on ne pourrait pas comprendre que cette haine ait persisté et soit aussi forte qu’elle est encore. (...) Mais ce n’est pas seulement dans les légendes et dans les chants, c’est aussi dans la réalité qu’on peut dire que la haine vit encore. L’auteur de ces lignes connaît plusieurs cas, où, au XIX<sup>e</sup> siècle, les indigènes, en laissant les marchands russes seuls et sans rennes dans les toundras, ont contribué à leur disparition, c’est-à-dire à leur mort d’inanition et de froid. Lors de la révolution russe, en 1917, et à l’occasion des troubles et des guerres civiles qui suivirent, la haine se remit à flamber contre les oppresseurs multiséculaires. Je connais des cas où les indigènes, manifestement influencés par l’exemple des événements des années précédentes et des meurtres sans fin entre Russes, molestèrent et tuèrent de bon cœur les Russes en général sans distinction de partis, ni d’opinions. Ils se délectaient à venger, comme ils le croyaient, de vieux torts. Cette attitude et ces agissements se sont produits tout à fait

sans être remarqués, au milieu des troubles publics de l'époque et dans l'isolement complet des diverses régions, naturel dans les temps troublés » (Donner1946 : 153).

En conclusion, il apparaît, d'une part, qu'à lumière de la mission civilisatrice dont la Russie se pense investie « l'assimilation des indigènes à la civilisation russe était à la fois chose naturelle, inévitable et désirable » (Raëff 1989: 322) et, d'autre part, que les communautés des toundras et des taïgas ne se plaignent pas des conditions de vie dans le Nord que le colonisateur/civilisateur qualifie volontiers d'« hostiles » ou d'« extrêmes », mais bien du monde russe lui-même. C'est pourquoi, loin d'être passives, elles n'ont cessé de « rejouer » l'histoire sous diverses formes (résistance armée, discours symbolique, fuite plus au Nord, etc.) pour déjouer le défi violent de la conquête.

### **3. « Hourra, camarades ! »**

À son tour, la Révolution va devoir conquérir les communautés du Nord. Même si dans certaines régions comme au Iamal, les autochtones savent que le Tsar rouge a fini par chasser le Tsar blanc après une guerre civile, ils ne mesurent pas, encore en 1928, ce qui les sépare du nouveau pouvoir : à la lumière de leur expérience ancienne avec l'environnement, ces éleveurs de rennes et chasseurs-pêcheurs sont dans une relation d'échange – ils ont appris à développer un art de vivre où le chasseur s'insère dans la nature, jusqu'à aller mourir dans la forêt pour devenir gibier à son tour –, là où le pouvoir soviétique entend soumettre l'espace à la seule force de l'homme soviétique, comme cela a été proclamé lors du premier congrès des écrivains sibériens à Novossibirsk, en mars 1926 : « Que la molle poitrine de la Sibérie soit revêtue de la cuirasse de ciment des villes, armée de la gueule de pierre des cheminées d'usine, corsetée par les lignes de chemin de fer ! Que soit brûlée et abattue la taïga, que soient piétinées les steppes ! Qu'il en soit ainsi et ainsi il sera ! Inévitablement. Ce n'est que sur le ciment et sur le fer que sera édifiée l'union fraternelle des hommes, la fraternité de fer de toute l'humanité » (Migairou 1993: 112-122).

Les Bolcheviks héritent de la diversité géographique et humaine de l'Empire – en 1897, les non Russes constituaient 60 % de la population du pays, à force d'expansion territoriale. Par contraste avec l'époque impériale, tous les peuples sont déclarés égaux le 2 novembre 1917 ; en effet, les Bolcheviks ont pour ambition de rallier autour de leur projet de société le plus grand nombre possible de peuples ou communautés aux langues, cultures et mœurs différentes et souvent méconnues.

Plus familier des ouvriers et des paysans que des éleveurs de rennes, le nouveau pouvoir fait d'abord appel à d'anciens opposants du tsarisme, exilés en Sibérie avant la Révolution, comme Vladimir Bogoraz, pour l'assister dans sa connaissance, mais aussi sa gestion des peuples et des questions du Nord. Le projet de réserves sur le modèle américain proposé par Vladimir Bogoraz dans les années 1920 est néanmoins refusé ; de même, la suggestion d'une République Polaire des Khantys et des Mansis par Piotr Sosounov est rejetée et lui vaut la prison. La ligne du Parti veut que les sociétés « enjambent les millénaires » pour passer d'un « patriarcat décadent » à la nouvelle communauté historique socialiste que sera le « peuple soviétique ».

Une série de mesures sont supposées faciliter l'intégration des peuples du Nord : en 1923, une politique d'*indigénisation* vise à terme l'élaboration d'élites « nationales » (au sens russe, c'est-à-dire des nationalités) ; en 1924, un Comité du Nord est chargé des questions spécifiques de cette aire géoculturelle ; un Statut provisoire des nationalités et des tribus des confins septentrionaux de la RSFSR est promulgué et un remarquable recensement boréal, effectué à partir de 1926 ; les langues autochtones sont normées, c'est-à-dire dotées d'alphabets et de manuels, afin de créer des langues littéraires<sup>8</sup> ; enfin, les communautés du Nord sont « élevées » au rang de peuples et dotées du nom vernaculaire qu'elles se donnent à elles-mêmes et qui figure bientôt dans les nouvelles unités administratives créées – même si, dans les faits, celles-ci sont aux mains des cadres du Parti. D'ailleurs, les mots d'ordre se succèdent, qui tous obéissent à l'idéologie, la *partijnost'* ou « ligne du Parti » pour tout horizon. La Nouvelle Vie a un visage brutal : lutte des classes, soviétisation, sédentarisation, athéisme militant, « éléments socialement nuisibles », contre-révolutionnaires, troïka, prison. Cette culture urbaine, écrite, radicale, demeure étrangère aux cultures autochtones façonnées par les vastes espaces, l'oralité et le chamanisme que caractérise son art perpétuel de la négociation avec toutes les formes de vie. Elle divise, alors que la solidarité est essentielle dans l'existence de ces petits groupes disséminés sur d'immenses territoires. Ainsi, les rapports de force créés par les autorités (exclusion des soviets indigènes, menaces, vagues d'arrestation) donnent-ils aux communautés des toundras et des taïgas le sentiment d'une déclaration de guerre.

À travers la Sibérie, la résistance s'organise<sup>9</sup>, souvent autour de chamanes. Dans le pays du Kazym, dans les toundras du Jamal, dans le Taïmyr, en Tchoukotka, mais aussi chez les Événks et les Évènes de Iakoutie, en Bouriatie et dans l'Altai, les actions se multiplient. Faute d'obtenir de véritables pourparlers de la part des autorités locales, des factoreries sont pillées, des troupeaux, repris aux soviets – ainsi dans le kolkhoze nénése *Eddaj Iller* (« Nouvelle vie »), 50 % du cheptel collectivisé est rendu à ses propriétaires, souvent parents des kolkhoziens, et pour faire un exemple, le plénipotentiaire du GPU le camarade Mourachkine se voit à son tour dépossédé de ses rennes et contraint d'errer à pied dans la toundra (Radtchenko 1994: 239). Ailleurs, comme dans le Taïmyr en 1932, ce sont des prises d'otages et un télégramme du chamane Barkhatov adressé « aux peuples du monde » pour alerter sur l'arbitraire, le harcèlement moral et financier que fait régner la dictature du prolétariat. En Tchoukotka, un détachement rouge armé de deux mitraillettes a été dépêché dans les campements. Dans l'un d'eux, les hommes ont découvert deux *iarangas* (tentes d'éleveurs dans l'est sibérien) et à proximité, des rennes gisant dans la position des animaux sacrifiés lors des funérailles. Et dans les *iarangas* gisaient tous les habitants du campement : des hommes, leurs épouses et leurs enfants. Un suicide collectif pour aller nomadiser dans l'Autre monde, puisque dans la toundra il était à présent impossible de se cacher des Russes (Charypova 2017: 79-104). Dans le pays du Kazym, à l'hiver 1933, une délégation soviétique est assassinée, suite à une assemblée rituelle où, cette fois, les esprits ont demandé la mort des Russes pour avoir profané une île sacrée (Samson 2007/2008 ; Moldanova 2007 ; Aïpine 2010). Le cruel roman

<sup>8</sup> Sur les limites de cet exercice et ses conséquences actuelles, voir : Samson 2022: 221-268.

<sup>9</sup> Voir, par exemple : Radtchenko 1994 ; *Studies...* 2005 ; Laptander 2014 ; Charypova 2017.

de l'écrivain khanty Eremeï Aïpine *La Mère de Dieu dans des neiges de sang* (2002), consacré à ces événements, a été adapté à l'écran dans une version assez libre : *La saga des Khanty* (2009, coul., 90 mn).



Figures n° 4 & 5 : Scènes du tournage de [*La glace rouge*] *La saga des Khanty* d'Oleg Fesenko (2009);

© archives personnelles, Dominique Samson Normand de Chambourg

Le discours russe, tout à sa lutte des classes et sa chasse aux ennemis du peuple, ne voit dans cette résistance qu'un mouvement contre-révolutionnaire, aussitôt réprimé dans la violence. À l'issue de cette résistance, dans le Kazym, la chasse à l'homme menée par des commandos punitifs fut exemplaire et l'affaire n° 2/49, *Du soulèvement armé contre le pouvoir soviétique des Autochtones de la toundra du Kazym*, instruite en 8 tomes. La « richesse » des contre-révolutionnaires fut inventoriée et confisquée au profit de l'État : 979 rennes, diverses fourrures pour une valeur de 2 095 roubles et 11 kopecks, des baies, de la viande de renne pour quelque 2 000 roubles, du poisson à

hauteur de 89 roubles 65 kopecks (Radtchenko 1994: 227). Encore en 1993, la demande des familles de réhabiliter les leurs a été rejetée par le Parquet de Tioumen.

Comme à l'époque impériale, les autochtones ont historicisé leur tradition orale, intégrant cette fois les répressions ainsi que les progrès techniques (le téléphone, en l'occurrence), dont cet extrait de récit de vie collecté auprès d'un Mansi né en 1931<sup>10</sup>, qui le tenait de son père, se fait l'écho :

Ainsi donc, lorsque à la fin des années 1920 et au début des années 1930, il a été décidé de liquider tous les chamanes, Kolia [Mikola, comme on l'appelait] a été attrapé, embarqué à bord d'un bateau, enfermé à clef dans la cale, pour être emmené à Beriozovo. Ils voguent normalement, lorsqu'ils s'aperçoivent que le vieux Mikola vient de bondir hors du bateau et s'enfuit dans l'eau ; il fuit à la surface de l'eau. Le policier tire et touche directement le dos. Mikola sombre, puis réapparaît et s'éloigne à la nage. À trois reprises, on lui tire dessus, et chaque fois, il sombre et refait surface. Le troisième coup de feu l'a touché en plein cœur, mais rien, il a continué sa course, gagné la rive et disparu dans la forêt. Ils arrivent à Beriozovo et disent : « Il s'est enfui ». « Vous l'avez laissé s'échapper, cherchez et attrapez-le », ordonnent les autorités.

Bon, ils l'ont attrapé une nouvelle fois. Ils l'emmènent à Beriozovo. Ils sont assis à côté, ne le laissent pas seul une minute. Ils sont arrivés à Beriozovo. Ils l'ont jeté dans une cellule aux petites fenêtres ; ils ont fermé la porte à clef. Ils pensent qu'il ne fuira nulle part, parce qu'il n'y a aucune issue possible. Le lendemain, ils ouvrent la cellule, mais elle est vide. Il s'était enfui de nouveau. Ils sont partis à sa recherche. Ils l'ont attrapé. Ils l'ont emmené, pieds et poings liés, à Beriozovo. « Deux fois déjà il s'est enfui. À présent, nous allons tuer ce chamane, car c'est un chamane visiblement, on voit tout de suite que c'est un chamane. » Ils l'ont dépecé en petits morceaux, l'ont traîné jusque dans une tombe, sans cercueil, et l'y ont enterré, simplement. Par la suite, ils entendent qu'il est vivant, qu'il vit chez lui. Ils ont décidé de vérifier. Ils ont creusé la tombe, et là en vérité il n'y avait pas le moindre petit os.

Ils ont téléphoné à Staline pour parler de ce chamane. Staline dit : « On ne peut pas tuer des gens si rusés ; au contraire, il nous faut trouver ces gens-là, ils peuvent nous être utiles » (L'affaire se passait avant la guerre).

Il a été décidé d'envoyer le vieux Mikola ainsi qu'un autre Khanty, un chamane lui-aussi, à Moscou. Ils les ont jetés dans une cellule. Une nuit, ceux-ci ont décidé de s'enfuir. Le vieux Mikola a traversé le mur, tandis que le second a décidé de passer par la fenêtre, mais un garde l'a aperçu et l'a abattu.

Le vieux Mikola a décidé de partir pour la forêt afin que l'on ne s'en prenne pas à sa famille, à ses enfants, son épouse. Depuis lors, il ne s'est pas montré, ne passant que rarement chez lui, et seulement de nuit. De sorte qu'aucun étranger n'a appris qu'il était toujours vivant. Il a vécu longtemps, très âgé, sans que personne ne l'aperçoive de jour.

Aux commandos punitifs qui ont endeillé les taigas et les toundras succède bientôt la Grande Terreur (1937-1938) qui vide les campements sous les prétextes les plus

<sup>10</sup> Eu égard à l'actualité dramatique depuis février 2022, il a semblé plus éthique de préserver l'anonymat des informateurs dans cet article.

sommaires et remplit les « martyrologes » d'âmes mortes réduites à des dates : la naissance, l'arrestation, le jugement, l'exécution, la réhabilitation (Goldberg 1999: 142).

Alors que leurs grands-parents ou parents sont parfois morts dans la haine du pouvoir soviétique, comme la mère de X... de la toundra d'Antipaiouta, la génération née à la fin des années 1940 – au début des années 1950, a souvent grandi dans un monde autre, entre l'interdiction des langues autochtones à l'école d'après-guerre jusque dans les années 1980, la fermeture de campements et villages jugés « sans perspective » et les débuts de l'expansion industrielle et d'un extractivisme prédateur. Le monde était soviétique. Dans ce contexte, maintenir un mode de vie traditionnel perdait alors de son sens, pour certaines familles : quel avenir des enfants pourraient-ils avoir dans la toundra ou la taïga ? L'avenir était ailleurs. Des autochtones ont donc participé activement à l'édification du socialisme, comme cette Nganassane, dont l'extrait de récit de vie a été collecté en 1997 :

Ici même, dans cette pièce, j'ai travaillé en tant que secrétaire de l'organisation du Parti du kolkhoze de Volotchanka. Nous avions alors au mur le portrait de Lénine et le slogan : « Le Parti : l'intellect, l'honneur et la conscience de notre temps ». Nous avions vraiment foi en ces mots. Nous étions convaincus que c'était la vérité. J'ai rejoint le parti par conviction, pas pour faire carrière. Depuis notre enfance, on nous endoctrinait d'abord chez les pionniers, ensuite avec les komsomols. Je suis une enfant de mon époque.

Ici, à cette table, j'appelais les gens de ma tribu à une nouvelle vie. J'étais alors vraiment persuadée que quand nous transférions les gens depuis la toundra vers les villages, nous améliorions leur vie, nous la rendions plus facile. C'est seulement maintenant, alors que je vais avoir 50 ans, que je comprends l'erreur fatale que nous avons commise. Nous les avons privés de leur mode de vie traditionnel, sans rien leur donner en échange. Le Parti a fait cette erreur, et moi j'ai dit aux gens quelle était la volonté du Parti. Maintenant, je suis moi-même coupable. Les habitants de Volotchanka étaient éleveurs de rennes, chasseurs et pêcheurs. Ils gagnaient leur vie par leur travail. De leurs propres mains. Dans l'histoire, les livres qui étaient publiés avant, il était écrit à propos de mon petit peuple, les Nganassanes, qu'il était fier, fort et courageux. Indomptable, maître de son territoire, invincible. Grâce à notre idéologie, nos convictions, nous les avons rassemblés dans les villages. D'un seul coup, nous les avons déplacés et installés dans les villages. Nous avons tout gâché. Nous leur avons promis un avenir radieux, mais nous ne leur avons rien donné. J'estime que c'étaient des mensonges. Que je suis coupable d'avoir mené des gens à cette situation. Je ne sais pas quoi faire à présent et quoi dire aux gens à propos de tout ça. Pour eux, j'étais et je suis toujours une créature de l'ère communiste. Aujourd'hui des anciens et des anciennes ne savent peut-être pas que ce Parti n'existe même plus.

On peut dire qu'en une nuit, ma vie a totalement changé. Un soir, j'ai quitté mon bureau en tant que secrétaire du comité du Parti. Et le lendemain matin, quand je suis arrivée au travail, je n'étais déjà plus personne. Il n'y avait plus de Parti. Je me tenais là, à l'entrée du bureau, incapable de comprendre. Ce n'est pas que j'étais inquiète de me retrouver au chômage. Je suis institutrice. Et on a toujours besoin de nous. Mon salaire était garanti, mais mon âme était tourmentée. Imaginez un peu.

J'avais le sentiment à ce moment-là, qu'on m'arrachait le cœur et que sous mes yeux, on le jetait dans la boue. C'était affreux. Et je crois que pas seulement moi, mais beaucoup de gens de ma génération éprouvaient la même chose.

Ma plus grande déception fut l'attaque de mes camarades communistes de la veille, quand ils m'ont informé qu'ils se considéraient démocrates. Quand ils ont jeté leur carte de membre du Parti communiste, qu'ils portaient dans leur poche de gauche, sur leur cœur. Mais moi je ne pouvais pas, absolument pas, me joindre à ces gens-là. Ma famille et moi avons quitté Volotchanka. Je n'ai pas déménagé pour les avantages de la ville. Je me suis enfuie, loin de moi-même, de mon peuple, loin de cette vie torturée, de ces questions sans réponse.

(Lapsui 1997)

En définitive, après la fragilisation de l'univers autochtone dans la Sibérie impériale, les cultures des toundras et des taïgas sont « saignées », à l'époque soviétique, notamment par la modification coercitive du déplacement, appliquée par les travailleurs du Parti, et par la folklorisation qui résulte du mot d'ordre « nationales de forme, socialistes de fond ». Dans les représentations des nouvelles générations, le sacré n'est plus dans les toundras et les taïgas, mais dans la place Lénine, face au bâtiment du Comité local du Parti, et dans le monument aux morts de la Grande Guerre Patriotique où, les jeunes mariés viennent sacrifier une poignée de fleurs. Avec cette nouvelle sacralisation de l'espace autour duquel s'organisent les villes soviétiques, « Hourra camarades » devient comme la nouvelle antienne de la victoire sur « les forces obscures » du passé et de « la conscience citoyenne » (*Советская Арктика [L'Arctique soviétique]* 1937: 74) lumineuse, fruit de la politique nationale des « artisans du bonheur humain, Lénine et Staline » (*La Jeune Garde* 1949: 248). Elle « consacre » une ligne de fracture entre une petite élite, comme Anna, et les communautés.

#### 4. « L'Arctique, terre de dialogue »

Un jour, X..., Khanty de l'Est, m'a dit que la première chose dont il avait pris conscience, aussitôt venu au monde, c'était la neige :

Une neige infiniment blanche. Infiniment pure. Un monde alentour, aveuglant de cristaux de neige blanche et de glace. Un haut ciel de neige blanche. Une terre de neige blanche. Des arbres de neige blanche. Une rivière de neige blanche. Un lac de neige blanche. Et même Maman et Papa étaient de la neige la plus blanche et de glace. Et lorsqu'ai grandi, j'ai attrapé avec ma langue de légers flocons. Ils fondaient dans ma bouche et je ressentais leur fraîcheur singulière. J'ai goûté de petits morceaux de glace. Je sentais sur mes lèvres leur fermeté froide. Et un peu plus tard, lorsque Maman me versait de l'eau le matin pour que je me lève, je ne m'étonnais pas d'y voir flotter des fragments de glace. Parce que j'étais né avec les glaces. Un matin, lorsque je me suis réveillé dans le *tchoum* (tente d'éleveur de l'ouest sibérien) d'hiver avec une mèche blanche sur la tête, je ne me suis pas étonné non plus. Parce

que j'étais né avec les neiges. Il n'y avait là rien d'étonnant, si la nuit, le froid avait ondulé et blanchi mes cheveux. En un mot, les avait faits de neige.<sup>11</sup>



Figure n° 6 : Campement d'automne ; © Dominique Samson Normand de Chambourg

La plupart de ceux qui mènent encore un mode de vie traditionnel (*традиционники*) sont reliés à la terre « avec » laquelle ils vivent, non seulement par des liens physiques, mais aussi mentaux, émotionnels et spirituels. Mais à la tête depuis mai 2021, et ce pour deux ans, du Conseil de l'Arctique<sup>12</sup>, la Russie a officialisé sa nouvelle bataille : « Lomonossov a dit que la Russie grandirait par la Sibérie. Au cours des prochaines décennies, la Russie va grandir par l'Arctique et les territoires du Nord. Ce sont des choses assez évidentes ». Le rêve de l'écrivain Youri Rytkhéou de voir, dans un avenir suffisamment proche, la neige retrouver sa blancheur sur tout le littoral de la toundra et l'homme du Nord se sentir le maître réel de son existence, si fragile et palpitante dans cette contrée des froids longs et sévères (Rytkhéou 1991: 37), s'éloigne une fois encore. L'expansion industrielle est une troisième forme de conquête.

Souvent, les discours russes officiels soulignent que les plus grandes richesses du Nord ne sont pas le pétrole et le gaz, mais la diversité de cultures des peuples du Nord. Encore à la fin de l'époque soviétique, les choses étaient plus nuancées, comme le montre le terrain, à travers cet extrait de récit de vie collecté par mes soins auprès d'un chef de chantier qui évoque une pratique parmi d'autres, encore en vigueur en 1977 :

Après notre rencontre, Ivan Semionovitch Sopotchine et ses fils se sont présentés pour la première fois à la base, avec des fourrures de loutre, de renard commun et de renard polaire. Ils échangeaient tout cela contre de l'eau de Cologne et des parfums. Bien sûr, ce n'était pas Ivan Semionovitch Sopotchine qui demandait un tel troc.

<sup>11</sup> Matériaux de terrain anonymisés de l'A.

<sup>12</sup> Dès le 3 mars 2022, une déclaration commune de sept États membres a annoncé la suspension du travail du Conseil, puis le 8 juin, « une reprise limitée des travaux dans le cadre de projets qui ne nécessitent pas la participation de la Fédération de Russie ».

Mais ceux qui désiraient acheter des fourrures ne lui proposaient rien d'autre : ni argent, ni nourriture. En l'occurrence, c'était un marchandage forcé. La veille, un modeste magasin avait ouvert, qui ne vendait pas de vodka – la direction locale avait décrété la loi « sèche » –, mais avait de l'eau de Cologne et des parfums dans ses rayons.

Ivan Semionovitch Sopotchine a pris un flacon d'eau de Cologne, l'a débouché et a déversé quelques gouttes sur sa tête, puis le reste dans sa bouche. Ainsi Ivan Semionovitch Sopotchine ivre et ses fils sont-ils repartis pour leur campement sur leurs attelages de rennes, sans un gramme de farine, de sucre ou autres provisions.

Cela m'a horrifié, stupéfié. J'ai pris sur moi d'interdire ici, sur la base du chantier, l'échange de fourrure, de viande et de poisson contre de la vodka, de l'eau de Cologne et des parfums. Ces derniers temps, le contingent d'employés s'était grandement accru, parmi eux beaucoup d'anciens *zek* [prisonniers du Goulag]. Cela ne me faisait pas peur. Du haut de mes 22 ans, j'ai décidé d'y mettre bon ordre, d'aider les miens à écouler normalement leurs fourrures, leur viande, leur gibier et leur poisson.<sup>13</sup>

Une pratique toujours attestée après la disparition de l'URSS, comme en mars 1992, lorsque quatre-vingt-cinq Khanty du pays d'amont du Trom-Agan ont fini par adresser au président Elstine une lettre à propos de l'exploitation du gisement de Tian, dans le *rajon* de Sourgout, qui les acculait au vide :

[...] Les *neftianiki* [les pétroliers] nous ont chassés, nous chassent de notre terre, pillent nos *tchoum*, nos *labaz* [cache à nourriture], tuent nos rennes pour la viande, pêchent notre poisson, tirent sur notre gibier, nous trompent et nous font boire. Et les représentants du pouvoir soviétique prennent le parti des pétroliers. [...] Monsieur Eltsine ! Nous aussi sommes des êtres humains ! Nous voulons vivre sur notre terre, élever nos enfants selon nos coutumes. Sans notre terre, nous ne sommes pas un peuple. Pourquoi permets-tu qu'on nous mène au désespoir ? Pourquoi nous pousses-tu, nous autochtones, à haïr ceux qui nous enlèvent notre terre ? Ainsi peut naître une guerre armée, lors de laquelle, nous le savons, nous mourrons. Les pétroliers ont du pétrole, simplement ils ne veulent pas l'extraire de façon responsable. Ils peuvent parfaitement se passer de notre dernière terre, et donner au pays autant de pétrole qu'il en a besoin.<sup>14</sup>

Malgré la politique formelle d'accords, désormais privilégiée entre l'industrie et les familles autochtones, les relations entre les deux parties restent complexes, comme l'a rappelé en 2015 la comparution en justice de l'éleveur et gardien du lac sacré d'Imlor, Sergueï Ketchimov, qui dénonce régulièrement les méthodes des pétroliers (Samson 2019: 109-150).

En ce premier XXI<sup>e</sup> siècle, pour les éleveurs de rennes et les chasseurs-pêcheurs des toundras et des taïgas, la diminution des pâturages ainsi que la question des droits fonciers sont un défi capital. D'autant qu'après une phase d'avancée et d'alignement sur les standards de la législation internationale (1993-2001), les décennies suivantes se

<sup>13</sup> Matériaux de terrain anonymisés de l'A.

<sup>14</sup> Matériaux de terrain anonymisés de l'A.

caractérisent jusqu'à aujourd'hui par une forme de stagnation, sinon de régression : en 2013, par exemple, les « Territoires à usage traditionnel », où vivent les peuples autochtones du Nord, de Sibérie et de l'Extrême-Orient, ont été officiellement exclus de la liste des « territoires naturels spécialement protégés », permettant ainsi la levée des interdictions de construction et d'exploitation qui protégeaient un territoire et ses habitants (Samson 2021: 414-427). Ainsi l'histoire se répète-t-elle : comme dans les années 1930 où l'exploitation du Noum-to ou lac divin avait précipité la guerre du Kazym, des tensions sont apparues en 2016 à propos du parc naturel du Noum-to où une compagnie, déjà présente sur 60 % de la superficie, remet à présent en question les zones protégées depuis une vingtaine d'années, parce que la situation et les techniques ont évolué. Alors que la Russie a adopté une loi sur l'offense faite aux croyants en 2013 qui permet d'interdire un certain nombre de concerts, spectacles ou expositions, les habitants tentent de faire valoir ce droit pour les sites sacrés du parc.

La désacralisation de la terre continue outre-Oural, où une légende noire n'en finit pas de s'écrire, endeuillant les dieux, les bêtes et les humains, comme l'a exprimé Youri Vella (1948-2013), éleveur de rennes et poète nénètse des forêts, dans son poème « Dans le Bois sacré » :

Prie,  
Peut-être tes mots seront-ils entendus  
Et Celui qui veille sur la taïga fera lever les forêts,  
Débitées en routes...  
Prie,  
Peut-être tes mots seront-ils entendus,  
Et Celle qui veille sur la lignée redonnera-t-elle vie  
à qui est mort ou a succombé,  
Noyé dans l'eau-de-vie.  
Prie,  
Peut-être tes mots seront-ils entendus,  
Et la Déesse de l'Agan  
rétablira non seulement ses eaux pures de tout mazout,  
mais ses rives,  
les habitants  
qui peuplent ses rives...  
Aujourd'hui je veux prier ardemment.  
Prier pour moi,  
Prier pour mes enfants et petits-enfants.  
Prier  
Pour ceux  
Noyés dans l'Ob parce qu'ils ont prié  
dans les années trente,  
quarante,  
cinquante...  
Mais les dieux se taisent.  
Pieds nus,  
Pillés, Fusillés.

(Vella 2002: 150)

Pour mettre les autorités russes face à leurs responsabilités, Youri Vella a aussi utilisé une voie plus officielle : le télégramme. À l'occasion d'un violent conflit avec la compagnie *Loukoil* en 2003, il a en effet écrit au Kremlin pour dresser un état des lieux : la peur et les pressions exercées sur les éleveurs de rennes par des représentants de la compagnie ; le silence du président de *Loukoil* et du gouverneur, sans doute d'avis « qu'un contribuable aussi considérable que la compagnie pétrolière doit avoir le droit d'anéantir nos lacs, nos rivières et nos pâturages et le droit de violer les droits civiques qui nous ont été donnés par la Constitution de la Russie » ; le blocage avec un excavateur et le sabotage du pont reliant le campement de Youri Vella au village de Variogane par des hommes de *Loukoil*, et donc l'impossibilité désormais de regagner le village où était « en train de paître, Votre renne, Monsieur le Président. De votre intervention dépend aujourd'hui le bien-être des miens et de Votre renne ». En effet, Youri Vella a consacré un renne à chaque président, liant ainsi leur existence. Le courrier est arrivé à destination, puisque l'éleveur a reçu une lettre du représentant plénipotentiaire du président de la Fédération de Russie dans le district fédéral de l'Oural, annonçant que l'affaire était désormais du ressort de ses services. Youri Kylevitch avait averti que si les autorités du pays ne faisaient rien pour réguler l'expansion industrielle sur les territoires claniques traditionnels, il mènerait son troupeau jusqu'à Khanty-Mansisk et l'abattrait devant les médias. L'éleveur voulait que le renne ait une bonne influence sur le président – quel qu'il soit – et ses actions : « Si le président ne peut pas défendre mon pâturage, ma terre, je sentirai sa vanité, son impuissance, et dans ce cas je devrai abattre mon troupeau et le premier à tomber sous le coup, sous le couteau, ce sera le renne du président. Concrètement, ce sera de sa faute. Dans ce cas, un tel président n'a pas le droit d'avoir des rennes. Je tenterai de faire cela publiquement, mais j'espère que cela ne se produira pas et que le renne aura une heureuse influence sur notre président. Tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes, si le président aide à protéger nos pâturages d'une profanation par les Gens du Pétrole ».



Figure n°7: Détail d'un village saisonnier khanty abandonné lors du boom pétrolier  
© Dominique Samson Normand de Chambourg

Lors de l'édition 2010 du forum « Arctique, terre de dialogue », le discours officiel des autorités était clair : « La Russie a quelques priorités dans sa politique arctique. La première : la création de conditions de confort et de qualité de vie pour les gens, la préservation du mode de vie original des peuples autochtones. Aucun projet industriel ne verra le jour sans considérer les exigences écologiques. C'est le principe de base de la position du gouvernement. La grandeur de l'Arctique est au-dessus de ces barils de pétrole et volumes de gaz dont nous pouvons bénéficier. » Youri Vella aura attendu en vain l'adéquation entre les discours officiels et le terrain, proposant sa propre lecture de la réalité dans son poème « Valeur suprême » qui a en exergue *Дети – наше будущее (из выступлений российских лидеров)* [Les enfants sont notre avenir (extrait des discours des leaders russes)]:

Aujourd'hui, Mon État n'a que faire des éleveurs de rennes. Il a besoin de robots-soldats sans cervelle, mais modèles. Il n'a que faire de gens de la terre aux mains en or. Il a besoin de soldats modèles tueurs d'hommes, doués pour les ordres. Pas besoin de savoir réfléchir, penser, rêver, mais savoir tuer. Tuer et être tués. Tu allumes la télévision : c'est un programme éducatif où avec force détails, précisément, nous apprenons à nos enfants comment il faut porter un masque, se vautrer dans le sable et la glaise, se fondre avec l'eau et la pierre, pour ne pas être tué, et soi-même, en expert, porter le coup imparable.

Et si cela ne marchait pas ? Si ton adversaire s'avérait plus habile ? S'il était mieux armé que toi ?

Et quoi, ce n'est pas un drame. Apprends fils (fille) à mourir dignement ! Car la valeur suprême de la civilisation : tuer, tuer ses semblables et apprendre à être tué...

Aujourd'hui, nous n'apprenons pas publiquement à nos enfants à faire lever le blé...

Aujourd'hui nous n'apprenons pas publiquement à nos enfants à libérer les oiseaux.

Aujourd'hui, la viande de renne produite n'est utile à personne.

Il est important d'enseigner à nos enfants l'art de tuer, de tuer et d'être tué (Vella 2013 :136-137).

En conclusion, comme dans la Russie impériale où ces « gens d'une autre terre » [*туземцы*], « d'une autre lignée » [*инородцы*], « d'une autre foi » [*иноверцы*] ou « de l'impôt en fourrure » [*ясачные люди*] avaient vu le gibier se raréfier et les maladies/épizooties se propager avec l'avènement des Russes et de leur foi, comme dans la Russie soviétique où ces « petits peuples du Nord » [*малые народы севера*] ont vu les toundras et les taïgas être « déshumanisées » (lieux de vie fermés, sédentarisation en milieu semi-urbain) et perdre leur âme (lutte contre le chamanisme) sous l'effet des Russes et de leur idéologie, les *традиционники* d'aujourd'hui voient ce qui était l'exception dans la vie d'un éleveur devenir une série de désastres au fil des ans, avec les Russes et leurs machines : inondations, incendies, fièvre charbonneuse, Covid-19, le retour du bruit des armes. Ce ressenti d'une partie des autochtones encore enracinée dans son paysage culturel a été réactualisée sous une forme inattendue en 2019, lorsqu'un « chamane » iakoute a entrepris un voyage chamanique de son temps : marcher sur le Kremlin.

La succession de catastrophes en Sibérie et la peur qui habite les gens ont montré, selon Alexandre Gabychev (1968), que la nature désapprouvait le pouvoir russe et que des forces du mal étaient à l'œuvre au Kremlin. L'humain n'a-t-il pas été créé pour

cultiver et prendre soin de la terre (Genèse, 2,15) ? C'est précisément dans la forêt où il s'était retiré deux ans et demi que celui qui génère sa force de la terre sacrée de ses ancêtres (...) – le pays de Viliouï –, s'est dit guidé et inspiré par les esprits pour aller chasser les forces obscures du Kremlin, exorciser le démon, purifier la terre par un rituel. En mars 2019, Alexandre Gabychev va donc entreprendre depuis Iakoutsk, un voyage chamanique sans tambour, mais à pied, avec dans son sillage *Iakoutie 14*, une sorte de remorque contenant tout son univers (yourte, poêle, vêtements, nourriture, épée rituelle). Un voyage sans retour : après quatre tentatives et autant d'arrestations, Sachka-chamane comme on l'appelle volontiers, est finalement condamné sur décision du tribunal de Iakoutsk, le 26 juillet 2021, à un internement d'une durée indéfinie dans l'hôpital psychiatrique de Novossibirsk, pour y subir un traitement « intensif » obligatoire ; son appel a été débouté le jeudi 23 septembre, et le jugement ordonnant son internement forcé pour une durée indéterminée, confirmé, en vertu de l'article 280 sur l'extrémisme.

Dans ses déclarations, Alexandre Gabychev avait jeté l'anathème sur l'autoritarisme et les prisons et invité ceux qu'il rencontrait ou l'écoutaient, lors de sa traversée, à vivre libres, appelant un « espace de paix, de liberté et de solidarité ». À ce propos, il convient de rappeler que le chamanisme sibérien s'est développé dans des sociétés sans État central, numériquement faibles et généralement égalitaires ; quant au droit coutumier autochtone, il n'est pas fondé sur la punition – il ignore donc la prison –, mais sur la réparation. Le droit russe actuel qui s'évertue, notamment depuis 2014, à produire du non droit et à aggraver les peines encourues, pour tout acte, même non violent tel un piquet solitaire qui peut dès lors être désormais qualifié d'extrémisme ou de terrorisme, a donc permis de condamner le chamane pour « appel à l'extrémisme »<sup>15</sup>. A. Gabychev, lui, se définit comme un « chamane » (combattant) et un « fol en Christ », deux figures de la spiritualité d'Orient, que leur lien direct avec les esprits ou Dieu affranchit de bien des normes sociétales et dote d'un véritable rôle social. Dès 2019 et le premier rassemblement autour du pèlerin de la forêt, les autorités diocésaines orthodoxes de Tchita avaient préféré exprimer des doutes sur la santé mentale du chamane. Pourtant, il ne faisait que rappeler à l'Église sa vocation : servir la Création, plutôt que bénir des chars porteurs de mort. Étranger à la tentation du phylétisme condamné comme hérésie depuis 1872, mais qui semble prévaloir autour de lui, il prêchait, comme avant lui l'évêque Vladimir dans *Le Bulletin du diocèse de Tomsk* en son temps (1900), la magnificence de la nature – sibérienne en l'occurrence – propre à faire ressentir l'insignifiance de l'existence corporelle humaine, mais plutôt l'enthousiasme, l'élévation de l'âme. Dans cette nature précisément, loin de toute vanité humaine, l'être pouvait se sentir plus proche du ciel et élever sa pensée. À la différence d'un pouvoir décidé à se maintenir quel qu'en soit le prix, Alexandre Gabychev avait annoncé qu'une fois sa mission accomplie, il se retirerait dans la forêt.

Au-delà des controverses et des soutiens que le « chamane » sibérien aura pu inspirer, il est révélateur de voir qu'à l'égal des Khanty et aux Mansis qui n'avaient pas hésité à parer leurs divinités tutélaires des emblèmes d'un pouvoir exogène autrefois,

---

<sup>15</sup> En outre, le tribunal a déclaré Alexandre Gabychev « aliéné » et coupable d'« usage de la violence contre des policiers » pour s'être défendu lors de son arrestation avec son épée rituelle, qui aurait blessé légèrement l'un de ses assaillants.

les transcendant en cavaliers célestes vêtus à la russe, pour agir sur le monde, aujourd'hui c'est la figure de Sachka-chamane qui a bientôt été parée d'attributs chrétiens orthodoxes – les ailes d'un ange ou les traits d'une icône. Comme pour l'armer plus efficacement dans sa mission rituelle, comme pour rappeler au formalisme de l'Église orthodoxe russe la folie de saint Maxime de Moscou qui, déjà au xv<sup>e</sup> siècle, déplorait *la maison qui a un coin aux icônes, mais une conscience à vendre, et le Signe de Croix qu'on professe mais qui n'est pas une prière.*



Figure n° 8 : Capture d'écran « Pour le retour de la liberté en Russie. La voie du chamane ». © DW/K Mukhtarulin



Figure n° 9 : « Va et exorcise » – « L'icône » de Sachka-chamane par l'artiste sibérien Konstantin Emerenko, 2019. © Timour Khanov

À l'inverse de la souplesse des sociétés autochtones aguerries par l'histoire, on voit aujourd'hui nombre de civilisateurs de par le monde se raidir sur ce qu'ils appellent leurs « valeurs traditionnelles », vantées comme la vérité, le salut. On ne peut que s'étonner d'un tel discours, puisque la valeur a un sens « boursier » : c'est ce qui est évalué, donc ce qui monte ou qui descend. Ou comme l'écrivait Nietzsche : « le secret de la valeur est de l'évaluer avec l'évaluateur ». C'est-à-dire l'humain. Il n'est donc, par définition, question d'aucune stabilité. De même, le terme de « traditionnel » pose aussi question, qui est utilisé par ses partisans en référence à quelque chose qui serait non pas relatif, mais absolu. Encore faut-il ne pas confondre les traditions (ce que faisaient mes parents, mes grands-parents, mes arrière-grands-parents et que je reprends à mon compte) et la tradition, ce filtre culturel qui fait qu'une société accepte ou rejette un phénomène nouveau en fonction d'un prisme précis. D'ailleurs, une quelconque glorification en matière de valeurs et de traditions fait-il sens ? Lorsqu'on parle d'interaction entre deux espaces culturels, peut-on raisonnablement les tenir chacun pour originel et pur ? Chacun résulte lui-même d'une évolution antérieure dans le temps et l'espace, chacun a une histoire faite d'hybridations successives. Malgré cela, sans doute à cause des blessures infligées par l'histoire, on voit des mondes fonder leur identité sur une configuration provisoire qu'il s'agit de perpétuer à tout prix, au mépris du réel, parfois au mépris de la vie elle-même : cette identité cesse d'être le fruit naturel d'une société en mouvement, pour devenir une construction artificielle et figée, destinée à perpétuer un ordre humain plus que divin.



Figure n° 10 : Un prince khanty et Ermak, saynète de théâtre ; campement ethnographique pour la jeunesse autochtone.

© Olga Kravchenko, 2005 ; archives personnelles de D. SNdC

## 5. Conclusion

Par contraste avec ce modèle civilisationnel, la Sibérie tend à l'universel. Sa mosaïque d'interpénétrations culturelles, ethniques et religieuses, lui impriment une dynamique pluriséculaire. Depuis longtemps, l'archéologie et l'anthropologie ont observé des phénomènes de superpositions ou de métissage. Les Nénètses, les Khanty et les Mansi sont un exemple éclairant : si aujourd'hui encore ils sont de ce monde, ce n'est pas parce qu'ils contemplent les siècles depuis un passé hiératique, mais parce qu'ils n'ont cessé de s'adapter, de se perdre et de se construire avec ou contre les défis qu'on leur imposait. Un art de vivre qui tient en ces quelques mots d'Anastasia (1944), Nénètse des toundras : « Je suis née en Russie. Aussi indigne puisse-t-elle sembler, elle est mon pays. Je n'ai pas à juger. Sans doute parce que, sur les lèvres de ma mère, j'entends encore un souffle âpre : Ma petite fille, conduis-toi bien. Tu n'es en tout et pour tout ici-bas qu'un hôte de passage. En vérité, un invité peut-il mal se comporter ? Comme tu es venue, tu repartiras ».

Par contraste avec la volonté des autorités d'écrire un narratif qui unifierait les corps politique et social pour défendre la nation menacée par d'éternels ennemis, les récits de vie collectés attestent que dans l'incertitude du lendemain provoquée par l'État russe et sa logique de sédentaire qui menace le mode de vie autochtone, la force humaine est parfois bien plus dangereuse que les forces naturelles et surnaturelles des toundras et des taïgas.

## Références bibliographiques :

- Aïpine, Eremeï, *La Mère de Dieu dans des neiges de sang*, Paulsen, Paris, 2010.
- Bakhrouchine, Sergueï, « Ostyatskiye i vogul'skiye knyazhestva v XVI-XVII vv. » [Les principautés ostiakes et vogoules aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles], in Bakhrouchine, Sergeï, *Nauchnyye trudy* [Travaux scientifiques], vol. 3, Académie des Sciences, Moscou, 1955, p. 143-151.
- Bartenev, Viktor, *Na kraynem severo-zapade Sibiri* [Aux confins de la Sibérie nord-occidentale], Typo-litografia, SPb, 1896.
- Brehm, Alfred, « Ostyaki-yazychniki. Narody Kraynego Severa i Dal'nego Vostoka v trudakh issledovateley (XVII-nachalo XX v.) » [Les Ostiaks païens. Les peuples du Grand Nord et de l'Extrême-Orient dans les travaux des chercheurs (XVII<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle)], *Severnnyye prostory*, Moscou, 1999.
- Charrin, Anne-Victoire, *Le petit monde du Grand Corbeau. Récits du Grand Nord sibérien*, PUF, Paris, 1983.
- Charypova, Anfisa, *Chukotka – sud'ba moya* [La Tchoukotka – mon destin], Lema, Saint-Petersbourg, 2017.
- Chemanovski, Ivan, *Pravoslavnyy blagovestnik* [Le Messager orthodoxe], n° 3, 1910.
- Chemanovski, Ivan, *Izbrannyye trudy* [Travaux choisis], Sovetski sport, Moscou, 2011.
- Chvetsov, Sergueï, « Ocherki surgutskogo kraya » [Études sur la région de Sourgout], in Rochtchevskaïa, Larissa et Beloborodov, Valeri (dir.), *Tobol'skiy sever glazami politicheskikh ssyl'nykh, XIX-nachalo XX veka* [Le Nord du gouvernement de

- Tobolsk vu par les exilés politiques, XIX<sup>e</sup>- début du XX<sup>e</sup> siècle], Éditions de l'Oural médian, Ekaterinbourg, 1998.
- Donner, Kai et Samoyed Epic, *Suomalais-Ugrilaisen seuran*, Aikakauskrija, n° 30, Helsinki, 1913.
- Donner, Kai, *La Sibérie – Les temps anciens*, NRF Gallimard, Coll. « L'espèce humaine », Paris, 1946.
- Dounine-Gorkavitch, Aleksandr, *Tobol'skiy sever. Etnograficheskiy ocherk mestnykh inorodtsev* [Le nord du gouvernement de Tobolsk. Essai ethnographique des indigènes locaux], Typographie V. Kirshbaum, SPb, 1911.
- Firsov, Nikolai, *Polozheniye inorodtsev Severo-Vostochnoy Rossii v Moskovskom gosudarstve* [La situation des indigènes du Nord-Est de l'État russe], Typographie de l'Université de Kazan, Kazan, 1866.
- Forsyth, James, *A History of the Peoples of the Siberia: Russia's North Asian Colony (1581-1990)*, Cambridge Univ. Press, Cambridge, N. Y., 1992.
- Infantev, Porfiri, *Puteshestviye v stranu vogulov* [Voyage au pays des Vogouls], Éditions N.V. El'manova, SPb, 1910.
- Goldberg Rafael (dir.), *Kniga rasstrelyannykh. Martirolog pogibshikh ot ruki NKVD v gody bol'shogo terrora (Tyumenskaya oblast')* [Le livre des fusillés. Martyrologe des exécutés par le NKVD pendant la Grande Terreur (région de Tioumen)], en 2 tomes, tome II, Éditions « Le Courrier de Tioumen », Tioumen, 1999.
- Iadrintsev, Nikolai, *Sibir', kak koloniya* [La Sibérie comme colonie], Tipographie M.M. Stasjulevič, SPb, 1882.
- Istomine, Kirill, "Once again on the Problem of Alcoholism and Suicide among the Indigenous Peoples of the Russian North", *Sibirica*, Vol. 11, No. 3, Berghahn Journals, 2012, New-York – Oxford, p. 1–19.
- Jitkov, Boris, *Kratkiy otchët o puteshestvii na poluoostrov Yamal* [Bref compte-rendu de voyage dans la péninsule du Iamal], M.M. Stasioulevič, SPb, 1909.
- Karamsin, Nikolai, *Histoire de l'Empire russe*, tome neuvième, Bossange Père, Paris, 1823.
- Kazakova, Elena (dir.), *Litsevoy letopisnyy svod XVI veka* [Chronique enluminée du XVI<sup>e</sup> siècle], 38 vols, AKTEON, Moscou, 2009.
- Kivelson, Valerie A., "Rivers of blood: Illustrating violence and virtue in Russia's early modern empire", *Journal of the British Academy*, 3, 2015, p. 69-105.
- Kolesov, Vladimir, *Drevnyaya Rus': naslediye v slove. Mir cheloveka* [La Russie ancienne : l'héritage dans le mot. Le monde de l'homme], Filologičeskij fakul'tet SPbU, SPb, 2000.
- Kreïdoun, G.A. (protoierej), *Altayskaya dukhovnaya missiya v 1830-1919 gody: struktura i deyatel'nost'* [La Mission spirituelle de l'Altaï (1830-1919) : structure et activités], Litagent « PSTGU », Moscou, 2008.
- Laptander, Roza, « Kochuyushchaya istoriya v ustnykh rasskazakh yamal'skikh nentsev » [L'histoire nomade dans la tradition orale des Nénèstes de Iamal], in Davydov, Vladimir, Arziutov, Dmitry (dir.), *Sibirskiy sbornik-4. Grani sotsial'nogo: Antropologicheskiye perspektivy i issledovaniya sotsial'nykh otnosheniy i kul'tur (Pamyati rossiyskogo etnografa-tungusoveda Nadezhdy Vsevolodovny Yermolovoy)* [Recueil sibérien-4. Les frontières sociales : perspectives anthropologiques et recherches socioculturelles (en mémoire de

- Nadejda Vsevolodovna Ermolova, l'ethnographe et spécialiste des Toungouses)], MAE, RAN, SPb, 2014.
- Lambert, Jean-Luc, « Les missions orthodoxes du début du XVIII<sup>e</sup> siècle vues par les Ougriens de l'Ob (Sibérie de l'Ouest), Représentations et réélaborations autochtones », in Li, Shenwen, Laugrand, Frédéric et Peng, Nansheng (dir.), *Rencontres et médiations entre la Chine, l'Occident et les Amériques. Missionnaires, chamanes et intermédiaires culturels*, Presses de l'Université Laval, 2015, Québec, p. 27-51.
- Lambert, Jean-Luc, « Quand le dieu céleste envoie son enfant-ours aux hommes : Essai sur les interactions religieuses chez les Ougriens de l'Ob (XVIII<sup>e</sup>-début XXI<sup>e</sup> siècles) », *Slavica Occitania. La religion de l'Autre : réactions et interactions entre religions dans le monde russe*, Dany Savelli (dir.), 28, 2009, p. 181-203.
- Lapsui, Anastasia et Lehmuskallio, Markku, *Anna*, Finlande, 1997, 55 min., 16mm, couleur.
- Migairou, Laurent, « Campagnes perdues, villes impossibles », in Coldefy-Faucard, Anne (dir.), *Quelle Russie ? Les racines et les rêves d'une société dépaycée*, Autrement, Paris, 1993, p. 112-122.
- Mandrika, Youri (dir.), *Обряды, обычаи, поверья. Сборник статей* [Rites, coutumes, croyances. Recueil d'articles], SoftDesign, Tioumen, 1997.
- Moldanova, Tatiana, *Les caresses de la civilisation*, Paulsen, Paris, 2007.
- Nosilov, Konstantin, *У вогулов* [Chez les Vogouls], SoftDesign, Tioumen, 1997.
- Novitski, Grigori, Hajdú, Peter & Ferincz, Istvan, *Kratkoye opisaniye o narode ostyatskom (1715)* [Brève description du peuple ostiak (1715)], *Studia uralo-altaica*, vol. 3, Université de Szeged, 1973.
- Ogorodnikov, Vladimir, *Russkaya gosudarstvennaya vlast' i sibirskiye inorodtsy v XVI – XVIII vv.* [Le pouvoir russe et les indigènes sibériens (XVI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles)], Gosizdat, Irkutsk, 1921, p. 69-113.
- Ogryzko, Iosif. *Ocherki istorii sblizheniya korennoego naseleniya Kamchatki (konets XVII – nachalo XX vekov)* [Essai sur l'histoire du rapprochement russo-autochtone au Kamtchatka (fin XVII<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècles)], Presses universitaires de l'Université de Leningrad, Leningrad, 1973.
- Patkanov, Serafim, *Ocherki kolonizatsii Sibiri. Sochineniya v dvukh tomakh* [Essais sur la colonisation de la Sibérie. Œuvres en deux tomes], vol. 2., Éditions Yu. Mandrika, Tioumen, 1999.
- Patkanov, Serafim, *Sochineniya v 5-ti tomakh: tip ostyatskogo bogatyrya po ostyatskim bylinam i geroicheskim skazaniyam. Irtyshskiye ostyaki i ikh narodnaya poeziya* [Œuvres en cinq tomes. Le type du preux ostyak d'après les bylines ostyaks et les dits héroïques. Les Ostyaks de l'Irtych et leur poésie populaire], Mandr i Ka, Tioumen, 2003.
- Perevalova, Elena, *Obskiye ugry i nentsy zapadnoy Sibiri: etnichnost' i vlast'* [Les Ougriens de l'Ob et les Nénètses de Sibérie occidentale : ethnicité et pouvoir], thèse pour l'obtention du diplôme de docteur en sciences historiques, Ekaterinburg, 2017.
- Pišsudski, Bronislaw, *Materials for the Study of the Ainu Language and Folklore*, Imperial academy of sciences (Spasowicz fund), Cracovie, 1912.

- Poliakov, Ivan, *Pis'ma i otchety o puteshestvii v dolinu r. Obi* [Lettres et comptes rendus à propos d'un voyage dans la vallée de l'Ob], Typographie de l'Académie impériale des Sciences, SPb, 1877.
- Raëff, Marc, « Un empire comme les autres ? », *Les Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 30, n° 3-4, juillet-décembre, Paris, 1989, p. 321-328.
- Radtchenko, N. et Smirnova, Maïa, *Sud'by narodov Ob'-Irtyskogo severa. Iz istorii natsional'nogo gosudarstvennogo stroitel'stva 1822-1941* [Le destin des peuples du nord de l'Ob et de l'Irtych. De l'histoire de l'édification nationale], IPP Tioumen, Tioumen, 1994.
- Remezov, Semion, *Kratkaya sibirskaya letopis' (Kungurskaya)* [Brève chronique sibérienne (de Koungour)], Tipographie F.G. Eleonskogo, SPb, 1880.
- Rochtchevskaïa, Larissa et Beloborodov, Valeri (dir.), *Tobol'skiy sever glazami politicheskikh ssyl'nykh, XIX-nachalo XX veka* [Le nord du gouvernement de Tobolsk vu par les exilés politiques, XIX<sup>e</sup>- début du XX<sup>e</sup> siècles], Éditions de l'Oural médian, Ekaterinbourg, 1998.
- Roussy, Albert, « En Sibérie », *Journal de Genève*, du 12 au 27 mai 1887.
- Rytkhèou, Youri, « CHèrnyye snega » [Les neiges noires], *Narodov malykh ne byvayet* [Il n'y a pas de petits peuples], Molodaïa Gvardia, Moscou, 1991.
- Samson Normand de Chambourg, Dominique, « Du jardin secret des Lykov, vieux-croyants de Sibérie », *Le jardin. Figures & métamorphoses*, Éditions universitaires de Dijon, 2005, p. 191-204.
- Samson Normand de Chambourg, Dominique, « Un sciamanesimo senza sciamane ? Gli Giochi del Oso dei Khanty del Kazym (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> s.), *Il Polo*. Convegno di studi internazionali *Sciamanesimo artico e subartico* (8 décembre 2007), Istituto Geografico Polare / Arctos edizioni, Fermo, 2009, p. 37-54.
- Samson Normand de Chambourg, Dominique, « On n'entre pas dans un monastère étranger avec sa propre règle : monde russe & peuples autochtones minoritaires », *Regards de l'Observatoire franco-russe*, L'Inventaire/Nouveaux Angles, Paris/Moscou, 2021, p. 414-427.
- Samson Normand de Chambourg, Dominique, « La guerre perdue des Khantes et des Nénètses des forêts (la soviétisation dans le district Ost'jako-Vogul'sk, 1930-1938) », *Études mongoles et sibériennes. Une Russie plurielle. Confins et profondeurs*, Centre d'Études Mongoles & Sibériennes/École Pratique des Hautes Études, 2007/2008, Paris, p. 119-195.
- Samson Normand de Chambourg, Dominique, « “We Are Not Dead Souls”: The Good Petroleum Fairies and the Spirits of the Taiga in Subarctic Siberia », *Sibirica*, Marlène Laruelle (dir.), vol 18, n° 3, Berghahn Journals, 2019, New York – Oxford, p. 109-150.
- Samson Normand de Chambourg, Dominique, « “Un troisième ciel sans impôts, sans maladie et sans Russes”. Des vices chrétiens et des vertus chamanistes dans l'Arctique sibérien (XXI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle) », in Taussig, Sylvie (dir.), *La vertu des païens*, Kimé, Paris, 2019, p. 637-689.
- Sleptsova, Maria, *У остяков [Chez les Ostyaks]*, Typographie Elektron Stoïkov, SPb, 1908.
- Slezkine, Youri, *Arctic Mirrors: Russia and the Small Peoples of the North*, Ithaca & L.: Cornell Univ. Press, 1994.

- Spiridon (archimandrite), *Mes missions en Sibérie*, Éditions du Cerf, Paris, 1968.
- Steller, Georg, *Opisaniye zemli Kamchatki* [Description de la terre du Kamtchatka], Kamčat. pečat. dvor, Petropavlovsk-Kamtchatski, 1999.
- Studies in Folk Culture. The Northern Peoples and States : Changing Relationships*, vol. V, Tartu University Press, Tartu, 2005.
- Sumarokov, Yury, Brenn, Tormod, Kudryavtsev, Alexander and Nilssen, Odd, “Suicides in the indigenous and non-indigenous populations in the Nenets Autonomous Okrug, Northwestern Russia, and associated socio-demographic characteristics”, *International Journal of Circumpolar Health*, 2014, 73:1.
- Vella, Youri, *Triptikhi* [Triptyques], GUIPP, Khanty-Mansisk, 2002.
- Vella, Youri, « Naivysshaya tsennost' » [La valeur suprême], *Pogovori so mnoy* [Parle avec moi], Print-Klass, Khanty-Mansisk, 2013, p. 136-137.
- Zouev, Andreï, « Kamchatskiy bunt 1731 g.: iz istorii rusko-itel'menskikh otnosheniy » [Le soulèvement du Kamtchatka en 1731. De l'histoire des relations russo-itelmènes], *Voprosy istorii Kamchatki* [Questions d'histoire du Kamtchatka], n° 3, «Novaïa kniga», Petropavlovsk-Kamtchatski, 2007, p. 108-191.
- Kratkaya sibirskaya letopis' (kungurskaya) so 154 risunkami*, F.G. Eleonski, SPb, 1880.
- Sovetskaya Arktika* [L'Arctique soviétique], n° 11, 1937.

## LEGISLATIVE DISCOURSE AND PROHIBITED DISCRIMINATION CRITERIA: WHAT IS NOT WELL STATED CANNOT BE WELL QUALIFIED

LAURENCE PÉRU-PIROTTE\*  
<https://orcid.org/0009-0005-8810-1520>  
UNIVERSITY OF LILLE

**Abstract:** Discrimination is the difference in treatment based on criteria prohibited by law. It appears that the choice of criteria, as well as the way in which they are called by the legislator and then recognized by the courts is influenced by the discourse of the political powers in place. The article will focus in particular on the ambiguities relating to discrimination based on origin. The legislator is unable to sanction discrimination based on origin because it cannot qualify it without the power in place providing any key to do so. This results in difficulties in interpreting the criteria linked to origin expressed in the form of an unsatisfactory list. Solutions can be provided, in particular by clarifying the latter and by giving the generic term “racial and racist” discrimination.

**Keywords:** discrimination, origin, racist, racial, qualification, sanction, interpretation

## DISCOURS DU LÉGISLATEUR ET CRITÈRES DE DISCRIMINATION INTERDITS : CE QUI N’EST PAS BIEN ÉNONCÉ NE PEUT ÊTRE BIEN QUALIFIÉ

**Résumé :** Les discriminations sont des différences de traitement fondées sur des critères interdits par le droit. Il apparaît que le choix des critères, mais aussi la façon dont ils sont appelés par le législateur puis reconnus par les tribunaux est influencée par le discours des pouvoirs politiques en place. L’article portera en particulier sur les ambiguïtés portant sur les discriminations à raison de l’origine. Le législateur n’arrive pas à sanctionner les discriminations liées à l’origine car il ne peut pas les qualifier, le pouvoir en place n’ayant pas donné les clés pour le faire. Il en résulte des difficultés d’interprétation des critères liés à l’origine exprimés sous la forme d’une liste insatisfaisante. Des solutions peuvent être apportées, notamment en clarifiant cette dernière et en donnant le terme générique de discrimination « raciale et raciste ».

**Mots-clés :** discrimination, origine, raciste, racial, qualification, sanction, interprétation

---

\* [laurence.peru-pirrotte@univ-lille.fr](mailto:laurence.peru-pirrotte@univ-lille.fr)



## 1. Introduction

En droit français les discriminations fondées sur « l'origine » (le terme est provisoire) sont des différences de traitement motivées par l'un des critères suivants : l'origine, l'appartenance, la non-appartenance, vraie ou supposée, à une ethnie, une nation ou une prétendue race, l'apparence physique, le nom de famille, le lieu de résidence ou la domiciliation bancaire, la capacité à s'exprimer dans une langue autre que le français (Code pénal 225-2 ; Code du travail L1132-1). Les « *convictions religieuses* » (Code du travail L1132-1) et « *l'appartenance, vraie ou supposée à une religion déterminée* » (Code pénal 225-2) font aussi partie de cette liste (Défenseur (2) 2020: 4).

Le droit français est doté d'un système antidiscriminatoire rigoureux et très précis concentré dans quelques textes, notamment les articles 225-1 et suivants du Code pénal, les articles L1132-1 et suivants du Code du travail, la loi n°2008-496 du 27 mai 2008 portant diverses mesures d'adaptation du droit communautaire dans le domaine de la lutte contre les discriminations (J.O.R.F 28 mai 2008). Il punit de sanctions civiles (nullité de la mesure, remise en l'état, dommages et intérêts) et pénales (trois ans d'emprisonnement et 45 000 euros d'amende) les différences de traitement qui sont fondées sur des critères qu'il recense (environ 25 actuellement) dans les domaines de l'éducation, du logement, de l'emploi et des biens et services. Lorsqu'une personne a établi une présomption de discrimination (en rapprochant un acte, tel un refus d'embauche, d'un critère interdit, comme l'origine), l'auteur présumé doit se défendre. Pour ce faire il peut d'abord démontrer que son acte est motivé par des considérations objectives et étrangères à toute discrimination (par exemple, le candidat a été évincé parce qu'il n'a aucune expérience pour ce type d'emploi à la différence de celui qui a été retenu) ; il peut ensuite démontrer que son acte est motivé par le critère de discrimination interdit (l'origine) mais qu'un texte de loi lui permet de le faire (par exemple, sur ce type d'emploi il faut être Français) ; et il peut enfin démontrer que son acte est motivé par le critère interdit, mais que sa décision est dictée par une exigence professionnelle essentielle et déterminante (comme la nécessité de satisfaire la clientèle ou l'image de marque de l'entreprise), que le motif est légitime et la mesure proportionnée. Sur les questions d'origine, la jurisprudence n'admet pas ce dernier motif légitime (cf. CJCE, 10 juillet 2008, Feryn, C-54/07 ; CA Versailles, 28 octobre 2010, n°09/02217). Le régime de la preuve a été aménagé pour qu'elle soit plus facilement établie, et depuis 2016 les actions de groupe sont possibles en matière de discrimination. Le volet prévention des discriminations est également activé et le législateur permet des mesures de rattrapage ou discriminations positives (à titre d'exemples : formation des recruteurs, plan diversité, politique de la ville...).

Un dispositif complet, clair. Pourtant, alors que 50 ans nous séparent de la première loi qui a interdit les discriminations *liées* à l'origine, force est de constater que le dispositif anti-discriminatoire n'est pas efficient en ce qui concerne les discriminations fondées sur ce groupe de critères. On peut prendre plusieurs indicateurs : le « *ressenti discriminatoire* » régulièrement mesuré<sup>1</sup>, le peu de saisines judiciaires, le peu de condamnations (Défenseur (2) 2020: 50-56).

---

<sup>1</sup> Le Défenseur des Droits et l'OIT interrogent régulièrement la population active sur son ressenti discriminatoire. Ainsi peut-on lire que « plus d'un quart de la population active considère que les individus

Cette situation n'est pas tolérable et est même dangereuse aux plans individuel (atteinte à la dignité, perte de confiance en soi, frustration, et même pauvreté) que de la cohérence de société (risque de communautarisme) (Défenseur (2) 2020: 33-38). Les problèmes de preuve, la défiance des victimes envers les institutions judiciaires, le renoncement sont des explications du manque d'efficacité du dispositif de lutte contre les discriminations. Il y a des théories, par exemple celle développée par le Défenseur des droits de l'invisibilisation par les pouvoirs publics de ces discriminations : « Comment est-il possible, alors qu'elles sont aujourd'hui pleinement identifiées grâce aux études existantes, que ces discriminations soient rendues à ce point invisibles dans le débat public et **qu'il n'existe plus aucune véritable politique publique dédiée à la lutte contre les discriminations raciales ?** » (souligné dans le texte original, Défenseur (2) 2020: 6).

Mon propos est de revenir à la source et de poser la question de savoir si une des explications ne viendrait pas tout simplement du fait qu'on (la doctrine, les juges, les victimes) ne *sait pas* qualifier, c'est-à-dire *nommer* ces discriminations fondées sur l'origine parce que le législateur – le pouvoir en place – ne nous a pas donné les clés pour le faire, parce que son discours sur ce point n'est pas clair quand il n'est pas tout simplement absent. L'absence de qualification empêche l'application du régime juridique des discriminations qui devrait aboutir à sanctionner les discriminations.

Dans un premier temps, je reviendrai sur les différentes étapes de la construction de la liste des critères antidiscriminatoires liés à l'origine : une construction par petites touches, aux motivations variées mais sans ligne directrice. Pour ce faire, je m'appuierai sur les exposés des motifs des lois et des débats parlementaires qui reflètent bien l'état d'esprit du pouvoir en place au moment où elles ont été votées. Nous aurons alors des éléments de contexte. Viendra alors le deuxième temps : celui de l'analyse de ces critères difficiles à comprendre qui mènera au constat qu'effectivement, ils ne permettent pas de qualifier les discriminations – ou en tout cas *pas toutes* les discriminations fondées sur l'origine. Le troisième temps sera celui des préconisations.

## **2. La construction de la liste des critères de discrimination liés à l'origine : par petites touches, aux motivations variées mais sans ligne directrice**

Le législateur est intervenu une dizaine de fois pour aboutir à la constitution de la liste des critères liés à l'origine telle que je l'ai présentée en introduction. Il me semble possible d'identifier quatre motivations différentes de la part du législateur : la lutte contre le racisme, la réponse aux injonctions de l'Union européenne, la politique de la ville et enfin le fait de céder à la pression des populations ultra-marines.

---

sont souvent ou très souvent discriminés au cours de leur vie, quel que soit le critère envisagé » et que « Les personnes actives perçues comme non-blanches soulignent davantage l'ampleur des discriminations liées à l'origine (62% considèrent qu'elles se produisent souvent ou très souvent, contre 44% pour les personnes perçues comme blanches), à l'apparence physique (52% contre 36%), [...] et au lieu de résidence (42% contre 23%) » (Défenseur (3) 2020: 9).

## 2.1. La lutte contre le racisme

C'est en 1972 que le premier dispositif de lutte contre les discriminations liées à l'origine a été introduit par le législateur (Loi n°52-745 du 1<sup>er</sup> juillet 1972 relative à la lutte contre le racisme, dite *loi Pleven*, J.O.R.F. 2 juillet 1972). Le contexte est celui de la ratification, un an plus tôt, de la Convention de l'ONU de 1965 relative à l'élimination de toutes les formes de discriminations raciales. Au départ, le gouvernement n'était pas favorable à cette loi qui dépasse le cadre des discriminations et vise à renforcer la lutte contre le racisme et l'antisémitisme par la création des délits d'injures et de diffamations racistes et des délits de provocation à la haine raciale. Il considérait en effet que la ratification apportait les solutions nécessaires. C'est pourquoi l'initiative est venue des parlementaires : le député Alain Terrenoire a présenté une proposition synthèse de pas moins de six propositions déposées par différents groupes parlementaires. La loi a été votée à l'unanimité tant à l'Assemblée nationale qu'au Sénat. Le titre III de la loi intitulé « *De la répression des discriminations raciales* » interdit pour la première fois les discriminations fondées sur l'origine dans l'emploi et la fourniture de biens et services. Sont punies les discriminations motivées par « *l'origine, l'appartenance ou la non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée* ». Cette loi fait des discriminations fondées sur ces critères des délits punis par le Code pénal, dans le but de permettre l'égalité réelle entre les personnes. Toute loi de pénalisation est l'indicateur d'une volonté politique forte : il s'agit de réparer les atteintes à la société toute entière. Le signal est fort pour le juriste, mais le dispositif antidiscriminatoire n'est pas expliqué lors des débats parlementaires.

## 2.2 La mise en conformité au droit européen

La loi n°2001-1066 du 16 novembre 2001 relative à la lutte contre les discriminations (J.O.R.F 17 nov. 2001), impulsée par le groupe socialiste, avait pour objet, à la faveur de la transposition de la directive 97/80/CE du Conseil du 15 décembre 1997 relative à la charge de la preuve des discriminations fondées sur le sexe, d'améliorer le dispositif de lutte contre les discriminations dans l'emploi salarié. L'apparence physique et le patronyme ont été ajoutés dans les Codes pénal et du travail à la liste des critères interdits de discrimination en même temps que l'âge et l'orientation sexuelle par la commission des affaires culturelles familiales et sociales de l'Assemblée nationale. La motivation donnée est de combattre la discrimination « sous toutes ses formes », les pratiques discriminatoires étant « pernicieuses parce que quotidiennes et souvent anodines en apparence. [...] Ces inégalités minent la confiance dans la capacité de notre société à assurer à tous les mêmes chances et les mêmes droits » (Rapport Assemblée 2000). Il s'agit aussi d'assurer la paix sociale face à un phénomène en augmentation (Rapport Sénat 1995-1996). À y regarder de plus près, les critères ont été intégrés dans la loi en réaction à des faits divers particulièrement choquants relevés par le rapporteur à l'Assemblée Nationale Philippe Vuilque (Rapport n°2609, Introduction, I) tels que « le licenciement d'une vendeuse au rayon fromage aux motifs qu'elle ne

correspondait pas, en raison de la couleur de sa peau, à l'image du rayon » ou encore une offre d'emploi pour le service entretien d'une entreprise qui spécifiait : « profil : race blanche » et demandait une bonne tête. Étaient encore citées les annonces requérant un(e) candidat(e) « non typé(e) ». Plus loin le rapporteur ajoutait : « on craint la réaction de la clientèle, des usagers, on, renonce donc à employer, ou tout au moins dans un endroit visible, un salarié en raison de son origine ou de sa couleur de peau ». On demande à un salarié à l'état civil « trop typé » d'adopter dans le milieu professionnel une nouvelle identité plus « française » : pour les clients Farida devient Fabienne.» Cette fois l'objectif d'assurer l'égalité des chances et de maintenir la paix sociale sont clairement mentionnés, mais il est permis de se demander si le choix des critères pris pour renforcer la liste des motifs interdits de discrimination liés à l'origine a été fait avec suffisamment de recul.

La loi n°2008-496 du 27 mai 2008 portant diverses mesures d'adaptation du droit communautaire dans le domaine de la lutte contre les discriminations (J.O.R.F 28 mai 2008 ; pour un commentaire exhaustif cf. (Péru-Pirotte 2008: 1314), portant diverses mesures d'adaptation du droit communautaire, a été prise sur pression de la Commission, peu de temps avant que la France n'assume pour six mois la Présidence de l'UE. La Commission reprochait notamment à la France d'avoir restreint la transposition de la directive 2000/43 du 29 juin 2000 relative à la mise en œuvre du principe de l'égalité de traitement entre les personnes sans distinction de race ou d'origine ethnique au domaine de l'emploi et de ne pas avoir repris le concept européen de discrimination (Commission 2007).

La loi de 2008 a été présentée comme « pragmatique » (Rapport Assemblée 1998 : 5) mais le texte a effectivement considérablement élargi le champ des discriminations liées à l'origine en étendant son domaine, par exemple, à l'emploi non salarié, à la protection sociale, à la santé, à l'éducation, aux services mais aussi en adoptant le concept large de discrimination européen (discrimination directe, indirecte, harcèlement discriminatoire et provocation à la discrimination). Il a encore permis un aménagement de la charge de la preuve et apporté une meilleure protection des témoins et des victimes de discrimination.

Bref, la loi de 2008 a amélioré le dispositif de lutte contre les discriminations y compris raciales mais sans toucher aux critères déjà identifiés comme liés à l'origine en droit français.

### **2.3 La politique de la ville**

L'article 15 de la loi n°2014-173 du 21 février 2014 de programmation de la ville et de cohésion urbaine a introduit le critère du lieu de résidence dans l'ensemble du dispositif discriminatoire (J.O.R.F 22 février 2014, commentée par ex : (Péru-Pirotte 2014: 18-19). Cette fois encore le projet initial ne le prévoyait pas, l'idée a été soumise par l'Assemblée nationale lors de l'examen en commission, sur la proposition du député Daniel Goldberg. Pourtant la loi s'inscrit « dans l'engagement pris par le Président de la République de réinstaurer la justice dans tous les territoires, notamment dans les quartiers populaires » et à remédier « aux inégalités profondes et persistantes »

dont sont l'objet leurs habitants, notamment du fait de discriminations dans l'accès à l'emploi « liées à l'origine ou l'adresse » (Conseil 2013). Au-delà, la pénalisation des discriminations à raison du lieu de résidence n'est pas anodine, elle résulte de la volonté des parlementaires de dissuader les auteurs de telles discriminations. Or, cette pénalisation n'était pas préconisée par la HALDE, et il est rare que des lois non *ad hoc* modifient le Code pénal, en raison de la difficulté de respecter le principe de légalité des délits et des peines. C'est encore un signal fort qui est donné : en 2014, la société ne tolère plus de discrimination à raison du lieu de résidence et toute discrimination à l'encontre de « quiconque » à raison de ce critère est un délit.

## 2.4 Le lobbying ultramarin pour obtenir l'égalité réelle

La loi n°2016-1547 du 18 novembre 2016 de modernisation de la justice au XXI<sup>e</sup> siècle (J.O.R.F. le 18 novembre 2016) remplace le mot « *race* » par l'expression « *prétendue race* » et ajoute « *la capacité à s'exprimer dans une autre langue que le français* » dans le Code pénal et la loi de 2008. La loi n°2017-256 du 28 février 2017 de programmation relative à l'égalité réelle et portant autres dispositions en matière sociale et économique (J.O.R.F 1<sup>er</sup> mars 2017) apporte la même modification dans le Code du travail, en même temps qu'elle ajoute dans les trois textes le critère de la domiciliation bancaire. L'objet de la première loi était ailleurs : il s'agissait de refondre le système judiciaire et c'est au moyen d'amendements déposés par des parlementaires que les modifications ont été apportées. La seconde loi, en revanche, avait pour objectif de permettre l'égalité réelle entre les populations ultramarines et hexagonales. Le critère de la race était en question dans les travaux parlementaires depuis un moment (*cf.* proposition de loi n° 1305 visant à lutter contre les discriminations liées à l'origine, réelle ou supposée, le 9 décembre 2008), et à la fin de la campagne présidentielle de 2012 François Hollande, dans un discours le 9 mars sur l'Outre-mer, avait déclaré vouloir supprimer le mot « *race* » de la Constitution. Des tentatives avaient avorté notamment en 2013 (Proposition de loi n°218 tendant à la suppression du mot « *race* » de notre législation, 27 décembre 2012) et en 2018 (vote en première lecture à l'Assemblée nationale à l'unanimité, seconde séance du 12 juillet 2018) la Constitution n'ayant finalement pas été réformée. Quant au critère de la langue, c'est, discrètement, au moyen d'amendements soutenus par le groupe socialiste qu'il a été introduit à la demande des représentants des populations ultramarines.

Au terme de cette partie retraçant la construction de la liste des critères interdits liés à l'origine, il me semble que l'on peut en déduire qu'il n'y a pas eu de ligne directrice. Il en résulte des critères qui posent des difficultés d'interprétation.

## 3. Des critères difficiles à comprendre

Il me semble que la liste des critères liés à l'origine, à savoir « *l'origine, l'appartenance la non-appartenance, vraie ou supposée, à une ethnie, une nation ou une prétendue race ou religion déterminée, l'apparence physique, le nom de famille, le lieu de*

*résidence ou la domiciliation bancaire, la capacité à s'exprimer dans une langue autre que le français* », pour reprendre la terminologie du Code pénal, est difficile à comprendre.

En effet, tout d'abord, dans la mesure où le législateur n'a pas défini les termes employés<sup>2</sup>, la doctrine et la jurisprudence ont dû s'employer à le faire en laissant beaucoup d'incertitudes. Ensuite, cette liste n'est pas satisfaisante : elle est à la fois trop et pas assez complète, en particulier, parce qu'elle ne permet pas clairement d'identifier les discriminations qui ne sont pas racistes. Enfin, elle me semble sinon créer, au moins alimenter, des stéréotypes que le dispositif antidiscriminatoire s'attache à combattre.

### 3.1. Des interprétations rendues nécessaires

La nécessité de comprendre les critères liés à l'origine est apparue dès 1972, mais elle a perduré ensuite, chaque fois que la liste s'est enrichie.

En 1972, les critères retenus sont « *l'origine, l'appartenance ou la non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée* ». Ces critères ne sont jamais analysés un par un et sont toujours considérés comme formant ensemble un seul critère – *jamais nommé*, mais qui relève de la définition juridique de la discrimination raciale donnée par l'article 1<sup>er</sup> de la Convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale du 21 décembre 1965, ratifiée par la France, comme indiqué plus haut, quelques mois avant l'adoption du texte. Il s'agit de « *toute distinction, exclusion ou préférence fondée sur la race, la couleur, l'ascendance ou l'origine nationale ou ethnique qui a pour but de détruire ou de compromettre la reconnaissance, la jouissance ou l'exercice, dans des conditions d'égalité, des droits de l'homme et des libertés fondamentales dans les domaines politiques, sociaux et culturels, ou dans tout autre domaine de la vie publique* ». Les critères originaux ont ainsi été compris comme permettant de qualifier les discriminations racistes donc intentionnelles. Et c'est d'ailleurs l'interprétation qu'en ont fait les tribunaux puisqu'ils ne qualifiaient les discriminations qu'après avoir retenu un dol spécial : la preuve rapportée non seulement de la conscience de faire une discrimination, mais aussi de l'intention de le faire. Cette pratique persiste (*cf.*, par exemple, Cass. crim., 14 novembre 1989, n°88-81.817; Cass. crim., le 23 juin 2009, n° 07-85.109 ) et elle est relevée par le Défenseur des droits : « Certaines contraintes et spécificités de la rhétorique du droit pénal, notamment les exigences particulièrement lourdes de la preuve de l'intention de la discrimination rendent le recours pénal peu opérationnel » (Défenseur (1) 2020: 9). La recherche d'un dol général (la conscience de faire une différence de traitement à raison d'un critère interdit) aurait permis de qualifier et donc de sanctionner les discriminations d'habitude, non racistes.

L'acception des discriminations liées à l'origine comme étant des discriminations racistes a été confortée par les précisions qui ont été ultérieurement et discrètement

---

<sup>2</sup> Ceci est particulièrement ennuyeux, s'agissant de textes pénaux, au regard du principe de légalité des délits et des peines.

apportées – de manière heureuse d’ailleurs, à cette liste originale. En effet, le dispositif a été précisé et permet clairement de qualifier la discrimination à partir d’une perception erronée qu’a un auteur de la victime de discrimination : l’appartenance à une ethnie, une nation est « vraie ou supposée » (précision a été apportée par l’article 32 de la loi n°77-574 du 7 juin 1977 portant diverses dispositions économiques et financières : J.O.R.F. 8 juin 1977) et il n’est plus question de race mais de « prétendue race ». Le passage à la « prétendue race » a suscité de nombreux commentaires. Il s’agit de cesser d’alimenter le racisme puisqu’il est prouvé (Hamon 2019: 459 ; Pagnerre 2017 : 44s) qu’il n’existe qu’une seule race humaine et il ne faut pas permettre une banalisation du racisme (Ringelheim 2018:92). Mais les partisans de ne pas modifier le texte (Hamon 2019: 462-464) faisaient valoir que les auteurs de discriminations racistes sont eux persuadés qu’il existe plusieurs races, que les victimes elles-mêmes de ce type de discriminations se saisissent de la notion pour réclamer réparation, que les changements apportés restent confidentiels car les textes supérieurs (la Constitution, la Directive 2000/43/CE pour ne citer qu’eux) n’ont pas été modifiés. Bref, ils craignaient un affaiblissement de la protection. Je partageais cet avis quand il s’agissait de supprimer purement et simplement le mot « race » ou de le remplacer par des termes tels que « origine étrangère », « origine immigrée », « diversité », « origine ethnique », « minorité ethnique » (Hamon 2019: 462-464). Ces références ne me paraissent pas suffisantes pour permettre de qualifier les discriminations racistes parce que intentionnelles. Cette réserve est levée par le mot « prétendu » qui me semble conserver cette intention raciste.

En 1975, le mot « origine » a été séparé du reste du groupe de manière fortuite, pour des raisons rédactionnelles, à la faveur de la loi qui a introduit le sexe et la situation de famille comme critères interdits dans le Code pénal (Loi n°75-625 du 11 juillet 1975 modifiant et complétant le Code du travail en ce qui concerne les règles particulières du travail des femmes ainsi que l’article L.298 du Code de la sécurité sociale et les articles 187-1 et 416 du Code pénal, J.O.R.F 13 juillet 1975). Certains auteurs se sont alors demandé si on ne pouvait pas lui donner une signification plus large qui permettrait de qualifier les discriminations à raison de l’origine sociale. Ainsi Renée Koring-Joulin écrivait-elle : « Détaché de la notion de racisme lato sensu, il semble [...] évoquer davantage l’enracinement biologique familial et social d’un individu que son attachement racial et national » (Koring-Joulin 1986: 25). Pourquoi pas ? Le droit international comptait déjà des critères de ce type : l’origine sociale, la fortune, la naissance (Déclaration universelle des droits de l’homme, art. 2 ; Convention européenne des droits de l’homme, art. 14, Pacte international relatif aux droits civils et politiques, art. 2). Mais d’autres auteurs étaient contre une telle interprétation, considérant que la notion perdrait tout intérêt et qu’il en résulterait un affaiblissement de la protection des personnes contre les discriminations motivées par une intention raciste (Brill 1977: 35s, 43) ou, au contraire, un élargissement de la loi pénale arbitraire et contraire au principe de sa stricte interprétation, à des comportements difficiles à cerner, susceptibles, par exemple, d’être qualifiés de « racisme anti-bourgeois » ou de racisme « anti-jeunes ». Pierre Berthiau ajoutait qu’il en résulterait un accroissement des difficultés à établir la preuve de la discrimination (Berthiau 1999: 6). Jamais, à ma connaissance, la jurisprudence n’a utilisé « l’origine »

sous ce sens : elle a toujours associé « l'origine » dans sa conception originelle. Les critères sociaux et de pauvreté ont été ajoutés plus tard, par la loi n°2016-832 du 24 juin 2016 visant à lutter contre les discriminations à caractère social (J.O.R.F le 24 juin 2016) qui a inséré dans le dispositif antidiscriminatoire le critère de « *la particulière vulnérabilité économique de la personne, qu'elle soit apparente ou connue de l'auteur de la discrimination* ». En revanche il est possible que les tribunaux aient retenu ce terme pour qualifier des discriminations non intentionnelles.

Plus récemment, la nécessité de trouver une interprétation aux critères liés à l'origine a concerné l'apparence physique choisie, on l'a dit, en réaction à des faits divers. Dans les affaires citées par le rapporteur à l'Assemblée nationale, ce sont la race, la couleur, le type ethnique, la nationalité qui étaient en cause. Les critères historiques étaient suffisants pour qualifier ces discriminations. Or, le critère de l'apparence physique – non défini par le législateur, a une portée plus large que l'origine : il peut faire référence à l'état de santé (je ne recrute pas une personne parce que je la trouve obèse), au genre (je licencie cet homme parce qu'il porte des boucles d'oreilles au travail), aux mœurs (ce banquier porte un bermuda au travail) ou à la religion (cette salariée porte un voile). Bref ! Loin de renforcer le dispositif de lutte contre les discriminations liées à l'origine, le critère de l'apparence physique le dilue. Il aurait fallu aller jusqu'au bout de la démarche et parler de « couleur », comme cela est fait dans d'autres textes cités ci-dessus.

Il faut encore s'arrêter sur le faux mystère de la langue. La doctrine (Mehrez 2017 ; Perrier 2017: 373-374 ; Thiébart 2017: 1s) s'est en effet attachée à comprendre ce que signifie « *la capacité à s'exprimer dans une autre langue que le français* ». Est-ce le fait que la personne ne parle pas le français, parle une autre langue en plus du français, ou ne parle pas de langue du tout ? Le critère permet de combattre les discriminations liées à l'origine dans la mesure où la langue est effectivement un marqueur de l'origine. Mais dans ce cas on peut se demander s'il était utile de l'introduire dans le dispositif antidiscriminatoire car, d'une part, il fait doublon (Mehrez 2017 ; Perrier 2017: 373-374 ; Thiébart 2017: 1s) et, d'autre part, il doit permettre à l'auteur présumé de discrimination d'échapper à la sanction par la preuve d'une exigence essentielle et déterminante motivée par un but légitime. Pourquoi alors l'avoir introduit ? C'est à la demande des populations ultramarines alors que l'État français refuse toujours la reconnaissance des langues régionales et minoritaires en se fondant sur l'article 1<sup>er</sup> de la Constitution qui pose le principe de l'indivisibilité de la République : un seul peuple, une seule langue (Péru-Pirotte 2020: 167). C'est donc le fait de maîtriser une autre langue que le français et les langues étrangères et régionales qui sont ici visés (Mehrez 2017). Le loup est dans la bergerie... C'est sans doute pour cette raison que le Défenseur des Droits adopte une position réservée. Il avait accueilli l'introduction du critère en soulignant les difficultés de hiérarchie des sources : « Ainsi est subrepticement introduite dans notre législation la notion de discrimination linguistique, permettant ainsi à un régionaliste ou à un étranger déclarant ne pas maîtriser le français de se réclamer de l'arsenal anti-discriminatoire pour contester un refus d'emploi ou de service. Une sorte de substitut pénal à la charte des langues régionales ou minoritaires jamais ratifiée en raison de son caractère inconstitutionnel » (Défenseur (1) 2020: 8). Et il indique sur son site, consulté le 18 mars 2022, que le

critère « capacité à s'exprimer dans une autre langue que le français » « peut faire l'objet de plusieurs interprétations très distinctes. Les tribunaux indiqueront celle qu'il convient de retenir ».

Les critères du lieu de résidence, du nom de famille et de la domiciliation bancaire ont également donné lieu à interprétation. Par lieu de résidence, il faut entendre, comme le préconisait la HALDE (Défenseur 2011), l'adresse ou « le code postal » comme cela résulte des débats parlementaires (Arseni 2013). C'est un critère, comme celui du nom de famille, qui est facilement démontrable mais leur utilisation à la place des critères originaux aboutit à ne pas traiter la question des discriminations liées à l'origine mais non racistes de manière frontale (à propos du nom de famille, cf. (Sweeny 2020: 203s, 204). Ils contribuent, comme dit plus haut, à les rendre invisibles (Défenseur 2020: 5). Quant au patronyme devenu nom de famille, sauf dans le Code pénal, ce critère est entendu de manière stricte puisqu'il ne permet pas de qualifier les discriminations sur le prénom, ce qui n'est pas anodin car les discriminations sur le prénom sont fréquentes en droit du travail (cf. (Défenseur (2) 2020: 19). Enfin, la domiciliation bancaire est un « OVNI » : c'est un critère qui fonctionne car il permet de qualifier des discriminations, mais il n'est pas forcément lié à l'origine « ethnique » ; il peut faire référence à l'origine sociale, comme d'ailleurs le lieu de résidence.

### **3.2. Une liste qui ne permet pas de lutter contre toutes les discriminations liées à l'origine**

Le propos est ici de montrer que la liste des critères liés à l'origine, en plus d'être difficile à comprendre, ne permet pas de lutter contre les discriminations pour plusieurs raisons : elle alimente des stéréotypes, elle comporte des doublons et elle est incomplète.

Il m'apparaît d'abord que la liste des critères liés à l'origine alimente les stéréotypes. La liste des critères retenus par le législateur de 1972 – qui n'a pas été justifiée, s'inspire du texte de la Convention de 1965 mais en diffère sur deux points : elle ne comporte pas le critère de la couleur<sup>3</sup> et elle inclut celui de la religion. Certes le législateur avait alors en tête de lutter contre le racisme et les discriminations religieuses, en particulier antisémites. Mais sur la partie discrimination de la loi de 1972 il est permis – même si osé, de se demander si le législateur lui-même n'a pas dès la genèse du dispositif antidiscriminatoire brouillé son message en étant lui-même victime de stéréotypes et de préjugés par l'association d'une origine/nationalité à une religion qui pourrait, par exemple, se manifester par une affirmation du type : les Français sont tous blancs et catholiques, les personnes d'origine maghrébine sont toutes musulmanes. Il faut séparer origine et religion, tout comme on sépare sexe et religion. D'ailleurs, les discriminations religieuses, comme les discriminations à raison du sexe, ont un régime juridique qui leur est propre. Un autre stéréotype peut être trouvé à propos du lieu de résidence. L'article 225-3 du Code pénal crée, en effet, une immunité pénale pour « les discriminations liées au lieu de résidence lorsque la

---

<sup>3</sup> Cette lacune fera l'objet d'un commentaire un peu plus bas.

*personne en charge de la fourniture d'un bien ou d'un service se trouve en situation de danger manifeste* ». On peut se poser la question de savoir si, dans le silence des travaux parlementaires, cette disposition a été introduite par pragmatisme ou s'il s'agit d'un effet insidieux du syndrome que l'on pourrait qualifier « du bijoutier », issu de préjugés « d'effet de quartier ».

La liste des critères liés à l'origine a encore le défaut d'être trop longue, et les ajouts des critères de la langue, de l'apparence physique et du nom de famille<sup>4</sup> me semblent inutiles car, dans la mesure où ils sont tous des marqueurs de l'origine, ils en sont des doublons. Il n'est pas besoin de les individualiser comme critères, ce sont des outils qui permettent la preuve des discriminations liées à l'origine. De plus, on a vu que le critère de l'apparence physique dilue la notion d'origine, et que celui de la langue est une vraie bombe à retardement.

Il me semble enfin que la liste des critères liés à l'origine, telle qu'elle est écrite, est incomplète. En premier lieu, elle ne reprend pas « la couleur » qui figure dans la Convention de 1965. Ceci s'explique peut-être par le passé colonial et esclavagiste de la France, sur lequel les générations récentes ne sont que très peu instruites (les programmes scolaires en faisant largement l'impasse) mais qui pèse comme un secret de famille sur la nation. La liste est encore incomplète car elle ne permet pas de qualifier à la fois les discriminations racistes et celles qui ne le sont pas parce qu'elles sont le résultat de stéréotypes et préjugés et ne sont ni intentionnelles ni motivées par une « idéologie fondée sur la croyance qu'il existe une hiérarchie entre les groupes humains, autrefois appelés « races » » (Petit Larousse). Le terme « origine » pour définir ces discriminations non racistes n'est pas efficient sinon ces discriminations seraient combattues avec succès.

Ainsi, les difficultés d'interprétation, l'imperfection de la liste des critères liés à l'origine confortent l'intuition selon laquelle une des causes de l'absence d'effectivité de la lutte contre ces discriminations réside dans le fait que l'on ne parvient pas les nommer correctement. Par conséquent, il n'est pas possible de les qualifier, et partant, de les traiter (Dans le même sens : (Fassin 2006: 33), (Ringelheim 2018: 93) ; (Mercat 2017: 361-362)). Il faut maintenant proposer quelques pistes de remédiation.

#### **4. Quelques pistes de remédiation**

Il me semble que le dispositif serait plus efficient si quelques remédiations étaient opérées. À cet effet, il faudrait en premier lieu trouver un terme générique pour ces discriminations afin de pouvoir les nommer, et donc les qualifier. Je propose que les discriminations liées à l'origine soient appelées discriminations « racistes et raciales ». Ces deux adjectifs sont proches mais ce ne sont pas des synonymes : le terme « raciste » permet, c'est une évidence, de combattre les discriminations racistes et le terme racial (synonyme : « ethnique » (Le Robert)) donnera l'opportunité de combattre les discriminations qui ont été oubliées dans le processus d'interprétation de la liste

---

<sup>4</sup> On mettra à part le critère de la domiciliation bancaire qui n'est pas seulement un marqueur de l'origine mais qui est aussi un marqueur social.

mais qui sont les plus nombreuses : les discriminations non conscientes, d'habitude, qui sont l'effet de stéréotypes et de préjugés.

En second lieu, il faudrait clarifier la liste des critères raciaux, et en revenir aux critères originaux tels qu'ils ont été nuancés : « *origine, appartenance, vraie ou supposée à une ethnie, une nation, une prétendue race* ». Il a été montré plus haut que les ajouts postérieurs (l'apparence physique, le lieu de résidence, le nom de famille, la domiciliation bancaire) n'améliorent pas réellement le dispositif de lutte contre les discriminations raciales et racistes. Il me semble que le « lieu de résidence », « la domiciliation bancaire » et « l'apparence physique » sont à détacher des critères raciaux car ils sont aussi des marqueurs de l'origine sociale, du sexe, de l'identité de genre, de la religion... Bref, ils peuvent s'appliquer à de nombreuses discriminations. Le critère de la langue devrait être conservé mais pour le rendre effectif une modification de la Constitution sera nécessaire et il faudrait simplifier la formulation en retenant tout simplement : « la langue ». Enfin, s'il fallait compléter la liste des discriminations raciales et racistes, alors on pourrait ajouter « la couleur ».

En troisième lieu, il faudrait se garder de faire amalgames : on ne peut pas assimiler les discriminations raciales et celles fondées sur la religion<sup>5</sup> dont le régime juridique est, on l'a dit, différent. Je pense aussi qu'il faut se garder d'amalgamer origine et pauvreté et contrôles policiers abusifs et discrimination<sup>6</sup>. Ces amalgames créent ou confortent des stéréotypes qui sont à leur tour sources de discrimination.

En quatrième lieu, il faudrait rester pragmatique : lorsque la discrimination peut être qualifiée à partir de plusieurs critères (par exemple, l'âge et l'origine) mieux vaut retenir celui qui sera le plus efficace pour qualifier la discrimination.

Enfin, la lutte contre les discriminations raciales et racistes nécessite que soit correctement formé chaque acteur de la vie civile et judiciaire, de l'éducateur jusqu'au magistrat. À cet égard, la mise en place de politique publique spécifique pourrait aider. Cela n'a pas encore été fait : « la concurrence d'autres paradigmes, particulièrement celui de la promotion de la diversité, est venue freiner l'émergence d'une véritable politique de lutte contre les discriminations fondées sur l'origine. La mobilisation politique sur ces questions a été rapidement reléguée aux territoires de la politique de la ville et s'est progressivement effacée au bénéfice d'une approche centrée sur les enjeux républicains de sécurité, de laïcité et d'antiracisme » (Défenseur 2020: 9).

---

<sup>5</sup> Ces amalgames ont « la vie dure » et sont même faits aujourd'hui par le Défenseur des Droits : « les discriminations fondées sur l'origine peuvent être appréhendées non seulement par le critère de l'origine mais également par d'autres critères prohibés de discrimination tels l'appartenance ou la non-appartenance, vraie ou supposée à une ethnie, une nation ou une prétendue race ; l'apparence physique ; le nom ; l'appartenance, vraie ou supposée, à une religion déterminée ; le lieu de résidence ; la capacité à s'exprimer dans une autre langue que le français » (c'est moi qui souligne), in (Défenseur (1) 2020: 4).

<sup>6</sup> Cf. Défenseur des Droits : « Afin de lutter contre les discriminations dans leur dimension systémique, il apparaît crucial de lutter conjointement sur deux fronts, en déployant tout à la fois : des stratégies publiques contre la pauvreté, le chômage ou l'insalubrité et des politiques contre les discriminations liées à l'origine, avec des objectifs antidiscriminatoires ambitieux » (c'est moi qui souligne), in (Défenseur (1) 2020: 10).

## 5. Conclusion

À travers cette étude, et au-delà de l'intérêt qu'elle me semble avoir pour la lutte contre les discriminations raciales et racistes, j'ai voulu démontrer que le juriste (doctrine, avocats, magistrats) est « lié » par le texte du législateur. Si la terminologie n'est pas choisie avec suffisamment de soin et de recul, si les débats parlementaires ne permettent pas de retrouver ce qui a été voulu, en somme si le discours n'a pas été assez clair, alors la portée réelle des textes peut être différente de celle qui a été imaginée par ses auteurs.

## Références bibliographiques :

- Assemblée Nationale, 2<sup>e</sup> séance du 12 juillet 2018. URL : <https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/comptes-rendus/seance/session-extraordinaire-de-2017-2018/deuxieme-seance-du-jeudi-12-juillet-2018> (consulté le 10/05/2022).
- Berthiau, Pierre, « Discriminations raciale et autres », art. 225-1 à 225-4, fasc. J. Cl. Pénal 1999.
- Brill, Jean -Pierre, « La lutte contre les discriminations raciales dans le cadre de l'article 416 du Code pénal », *Rev. Sc. Crim.* 1977.
- Code pénal 225-2. URL : [https://www.dalloz.fr/documentation/Document?id=CODE\\_-CPEN\\_ARTI\\_225-2&scroll=CPEN063332](https://www.dalloz.fr/documentation/Document?id=CODE_-CPEN_ARTI_225-2&scroll=CPEN063332) (consulté le 12/05/2022).
- Code du travail L1132-1. URL : [https://www.legifrance.gouv.fr/codes/section\\_lc/-LEGITEXT000006072050/LEGISCTA000006160704/](https://www.legifrance.gouv.fr/codes/section_lc/-LEGITEXT000006072050/LEGISCTA000006160704/) (consulté le 12/05/2022).
- Commission européenne, avis motivé du 27 juin 2007. URL : [https://ec.europa.eu/commission/presscorner/detail/fr/IP\\_07\\_899](https://ec.europa.eu/commission/presscorner/detail/fr/IP_07_899) (consulté le 14/05/2022).
- Conseil des ministres, 2 août 2013, communiqué. URL : <https://www.vie-publique.fr/discours/188722-conseil-des-ministres-du-2-aout-2013-la-modernisation-de-letat-actionn> (consulté le 20/05/2022).
- Défenseur des Droits, Délibération n° 2011-121 du 18 avr. 2011 relative aux discriminations à raison du lieu de résidence : un nouveau critère à inscrire dans la loi.
- Défenseur des Droits, *Avis n°16-19*, Paris 2016.
- Défenseur (1) des Droits, *Avis n°20-11*, Paris 2020.
- Défenseur (2) des Droits, *Discriminations et origines : l'urgence d'agir*, Paris, 2020.
- Défenseur (3) des droits/OIT, *13<sup>e</sup> baromètre : La perception des discriminations dans l'emploi*, Paris, 2020.
- Fassin, Didier « Nommer, interpréter. Le sens commun de la question raciale » in Fassin, Didier et Fassin, Éric (dir.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 2006, p. 17-36.
- Hamon, Francis, « Quelques réflexions sur la diabolisation du mot « race » », *Constitutions*, octobre-décembre 2019.
- Journal Officiel de la République Française (J.O.R.F)
- Loi n°2014-173 du 21 février 2014 de programmation de la ville et de cohésion urbaine, le 22 février 2014 ;

- Loi n°2016-1547 du 18 novembre 2016 de modernisation de la justice du XXI<sup>e</sup> siècle, le 18 novembre 2016 ;
  - Loi n°2017-256 du 28 février 2017 de programmation relative à l'égalité réelle et portant autres dispositions en matière sociale et économique, le 1<sup>er</sup> mars 2017.
- Koering-Joulin, Renée, « Le droit pénal français et les atteintes discriminatoires » *RID pénal*, 1986.
- Le Petit Larousse. URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/racisme/65932> (consulté le 02/06/2022).
- Le Robert. URL : <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/racial> (consulté le 05/06/2022).
- Mehrez, Florence « Les discriminations linguistiques font leur entrée dans le Code du travail », actuEL RH, Éditions législatives, 13 janv. 2017.
- Mercat-Bruns, Marie, « Racisme au travail, les nouveaux modes de détection et les outils de prévention », *Dr. social* 2017, p. 361 s.
- Pagnerre, Yannick, « Nouveau domaine du principe de non-discrimination, entre forces créatrices et subversives », *Droit social*, n° 1, 2017, 44s.
- Perrier, Jean-Baptiste, « L'adaptation des incriminations », *RSC* 2017 p. 373 s, IA.
- Péru-Pirrotte, Laurence, « La lutte contre les discriminations : loi n°2008-496 du 27 mai 2008 », *JCP S*, 2008, n°23, étude 1314.
- Péru-Pirrotte, Laurence, « Les discriminations à raison du lieu de résidence désormais interdites », *JCP S* 2014, étude n°1195, p. 18-19.
- Péru-Pirrotte, Laurence, « L'État français et les peuples autochtones de la Guyane : entre rigidité et pragmatisme », in Poghosyan, Samuel, Galstyan, Garik et Hovhannisyan, Edgar (dir.), *The collapse of empires in the 20<sup>th</sup> century, new states and new identities*, Erevan, LUSAKN, 2020, p. 159-181.
- Rapport. Assemblée nationale n° 695, le 16 février 1998. URL : <https://www.assemblee-nationale.fr/rap-reso/r0695.asp> (consulté le 10/06/2022).
- Rapport Assemblée Nationale, n°2609, Introduction, I, 10 octobre 2000. URL : <https://www.assemblee-nationale.fr/11/rapports/r2609.asp>
- Rapport Sénat n° 155, 1995/1996. URL : <https://www.senat.fr/rap/r95-155/r95-1551.pdf> (consulté le 15/06/2022).
- Ringelheim, Julie « Nommer les groupes discriminés pour mieux combattre la discrimination : la fin d'un tabou ? », *Recherche et formation*, 2018, p. 83-94.
- Sweeny, Morgan, « Les critères discriminatoires, vision du travailliste », *Droit social*, 2020, p. 203 s.
- Thiébart, Patrick et David, Déborah « La discrimination au travail, ce qui change », *JCP S* 2017, 1078, p.1 s.

## CONSEQUENCES OF US RECOGNITION OF JERUSALEM AS THE CAPITAL OF ISRAEL IN ARAB MEDIA DISCOURSE: THE CASE OF AL JAZEERA AND AL ARABIYA

BOUALEM FARDJAOU<sup>\*</sup>  
<https://orcid.org/0009-0003-2753-108X>  
UNIVERSITY OF LILLE

**Abstract:** The analysis of two Arab media outlets, *Al Jazeera* and *Al Arabiya*, makes us shape a different opinion about the recognition of Jerusalem as the capital of Israel by the United States. This recognition is that the conflict over the city between Israelis and Palestinians is turning into geopolitical tension at the regional level in addition to its internal dimension, which concerns the practice of politics in the United States.

**Keywords:** Arab media, geopolitics, international relations, Jerusalem

### LES RÉPERCUSSIONS DE LA RECONNAISSANCE PAR LES USA DE JÉRUSALEM COMME CAPITALE D'ISRAËL DANS LE DISCOURS MÉDIATIQUE ARABE : CAS DES DEUX ORGANES DE PRESSE, *AL JAZEERA* ET *AL ARABIYA*

**Résumé :** L'analyse de deux organes de presse arabes, *Al Jazeera* et *Al Arabiya*, nous amène à faire un constat différent de la reconnaissance des États-Unis de Jérusalem comme capitale d'Israël. Cette reconnaissance est le conflit sur la ville entre Israéliens et palestiniens se muent en tension d'ordre géopolitique à l'échelle régionale en plus de sa dimension interne qui concerne la pratique de la politique aux États-Unis.

**Mots-clés :** médias arabes, géopolitique, relations internationales, Jérusalem

#### 1. Introduction

Depuis son accession au pouvoir, le président américain Donald Trump n'a cessé de mettre en avant sa capacité de négocier et a même réussi à le démontrer dans le dossier du nucléaire de la Corée du Nord. Mais il a démontré aussi un acharnement sans équivoque contre tout ce qu'a réalisé son prédécesseur Barack Obama, notamment sur

---

\* [boualem.fardjaoui@univ-lille.fr](mailto:boualem.fardjaoui@univ-lille.fr)



le dossier de la sécurité sociale aux États-Unis et sur le dossier du nucléaire iranien. Il a tout simplement rejeté, dans ce dernier dossier, l'accord signé entre l'Iran et les autres puissances mondiales.

La réaction américaine au sujet du dossier du nucléaire iranien avait suscité des réactions diverses dans le monde arabe entre ceux qui y étaient favorables à cause des conflits entre ces pays menés par l'Arabie saoudite et l'Iran dans divers dossiers régionaux, et ceux qui considéraient que cet accord amènerait plus de stabilité régionale. Parmi ces derniers on peut citer le Qatar qui a mené, depuis les années 1990, une politique indépendante de celle de l'Arabie saoudite, pays dominant le Conseil de Coopération des pays du Golfe, CCG.

Au contraire du dossier du nucléaire iranien, les décisions de l'administration américaine ces deux dernières années au sujet de la question palestinienne n'ont suscité que l'hostilité générale des médias des pays arabes. En cause la volonté de Trump de « liquider » la question palestinienne en faveur d'Israël. En tout cas, c'est le discours des médias qui met en avant l'étroitesse des rapports entre les deux gouvernements américain et israélien. Les décisions américaines sont considérées comme une manière de punir l'organisation de libération de Palestine (OLP), qui a condamné la reconnaissance de Jérusalem comme capitale d'Israël et a refusé le plan appelé « le deal du siècle » dont le contenu n'est pas encore connu.

Ce sont plusieurs décisions du président américain qui ont été la source du déclenchement d'une telle hostilité : la reconnaissance unilatérale de Jérusalem comme capitale d'Israël, sujet de cet article, la réduction des aides à l'UNRWA puis leur arrêt complet, le déplacement de l'ambassade américaine de Tel-Aviv à Jérusalem, l'arrêt des aides à l'Autorité palestinienne, l'arrêt des aides aux hôpitaux de Jérusalem et enfin la fermeture du bureau de la représentation de l'OLP à Washington et l'expulsion de ses représentants.

## **2. Reconnaissance de Jérusalem comme capitale d'Israël**

La reconnaissance de Jérusalem comme capitale d'Israël par Donald Trump, le 6 décembre 2017, a suscité de la désapprobation dans l'ensemble de la classe politique et médiatique du monde arabe, toutes tendances confondues. Elle a mis à mal le rôle des États-Unis comme médiateurs privilégiés dans les négociations israélo-palestiniennes. Pour rappel, cette décision fait suite aux promesses de Trump à la fin de 2016 lors de la campagne à la présidentielle.

Ce choix de l'administration américaine a modifié l'orientation de sa diplomatie qui a toujours reporté cette reconnaissance à l'après la signature d'un accord de paix entre les belligérants. C'est aussi une décision à l'encontre de la résolution 478 du Conseil de sécurité de l'année 1980<sup>1</sup> qui a fait suite à la décision du gouvernement israélien de la même année de considérer Jérusalem comme « capitale unie et éternelle » d'Israël. C'est notamment un coup donné aux espérances des Palestiniens suscités par l'accord

---

<sup>1</sup> La résolution 478 du Conseil de sécurité de l'ONU adoptée le 20 août 1980, qui fait suite à la résolution 476 adoptée le 30 juin 1980, demande la fin de l'occupation de Jérusalem et des modifications « du caractère juridique et géographique de la ville ».

d'Oslo de 1993 ; les Palestiniens souhaitent faire de la partie orientale de la ville leur capitale.

Mais cette décision n'est présentée que comme une application de la loi votée par le Congrès américain en 1995 qui demande le déplacement de l'ambassade américaine de Tel-Aviv à Jérusalem et de la reconnaissance de cette ville comme capitale de l'État d'Israël.

Les présidents américains Bill Clinton, George Bush fils et Barack Obama ont toujours repoussé l'application de cette décision en signant son report tous les six mois. L'objectif de ces reports successifs avancés par les administrations américaines était la protection des intérêts sécuritaires nationaux et le maintien d'une position d'équilibre entre les Israéliens et les Palestiniens.

### **3. Les objectifs de cette reconnaissance**

Cette reconnaissance selon les observateurs arabes est liée à plusieurs affaires. Les enquêtes menées contre plusieurs des proches de Trump dans l'affaire de l'intervention russe dans les élections présidentielles, comme Michael Thomas Flynn qui était son Conseiller à la sécurité nationale du début de son mandat jusqu'au 13 février 2017, date de sa démission à cause de fausses déclarations faites au Bureau fédéral des investigations au sujet de l'intervention russe. Ces investigations touchaient aussi un de ses proches, Jared Kushner, gendre du président qui a eu ou aurait eu des contacts avec la Russie (Smialowski 2018 ; Paris 2017).

Malgré les accusations au sujet de Jared Kushner d'être un soutien à Israël, le président américain l'investit de la mission de définir sa politique au Moyen-Orient et d'être le médiateur dans les négociations israélo-palestiniennes. Mais Kushner peut avoir de bonnes relations dans le Monde arabe à l'image du prince saoudien Mohammed Ben Salmane (MBS) avec lequel il a des relations privilégiées. Les observateurs arabes pensent que cette reconnaissance aurait l'objectif de détourner l'attention sur son administration et sur lui-même à cause de ce dossier russe.

L'autre objectif est de « cumuler les soutiens des lobbys sionistes influents à Washington » et « satisfaire les bases du parti républicain qui soutient ce transfert, surtout les conservateurs et les évangélistes ». Il aurait voulu contenter aussi ceux qui l'ont aidé financièrement pour arriver à la Maison-Blanche sous la condition de « reconnaître Jérusalem comme capitale d'Israël ».

Les seuls intérêts internes n'expliquent pas, à eux seuls, ce choix américain de reconnaître Jérusalem comme capitale d'Israël. La situation régionale au Moyen-Orient facilite ce choix : premièrement, les tensions internes aux États et les guerres civiles ; deuxièmement, la chute des nationalismes et des États nationalistes ; troisièmement, les divisions au sein du Conseil de coopération du Golfe CCG et au sein de la Ligue des États arabes. Toutes ces circonstances ont permis aux États-Unis d'imposer cette nouvelle situation sans réaction contraignante de la part de ces États de monde arabe.

Même si les commentateurs sont globalement d'accord sur la réprobation de cette décision américaine et sur l'essentiel de ses causes ou de ce qui a permis cet état de fait, ils ne sont pas d'accord sur l'implication des États de la région.

La chaîne d'information *Al Jazeera* qatarie (Al Jazeera 2017) considère que l'Arabie saoudite et l'Égypte n'ont pas eu la réaction attendue d'eux comme deux principaux acteurs arabes. Leurs objectifs seraient d'attirer ou de conserver le soutien de la nouvelle administration américaine dans les conflits internes, notamment les opposants au prince saoudien Mohammed Ben Salmane, et la reconnaissance pour le président égyptien Al Sissi de son autorité sur le pays qu'il n'a pas eu avec le prédécesseur du président américain, Barack Obama. Alors que pour la concurrente saoudienne de la chaîne du Qatar, la chaîne d'information *Al Arabiya* (Al Arabiya (1) 2022), les réactions du roi saoudien, cette fois-ci Salmane Ben Abdelaziz, et du gouvernement saoudien sont très différentes de ce que dépeint la chaîne qatarie. Le ministre saoudien des affaires étrangères, Adel Al Jabir, rapporté par la chaîne *Al Arabiya*, considère que la question palestinienne est une « priorité absolue » pour le gouvernement saoudien. Il soutient la création d'un État palestinien dans les frontières de 1967 avec comme capitale Jérusalem-Est, ce qui est la position traditionnelle de l'Arabie saoudite et de la Ligue des États arabes. Il a aussi appelé à soutenir l'UNRWA suite à la suppression des aides américaines à cette organisation onusienne. De son côté, devant le Premier ministre israélien Benjamin Netanyahu, le président égyptien Abdel Fattah al-Sissi défend, toujours selon le même organe de presse, la cause palestinienne et la création d'un État palestinien dans le cadre que dicte le droit international (Al Arabiya (2) 2018).

Le journal libanais à capitaux saoudiens *Al Hayat* est un autre acteur dans les dissensions inter-arabes. Il soutient le Fatah et l'OLP palestiniens contre le Hamas à Gaza. Il rapporte les déclarations émanant du Fatah encensant les positions de l'Égypte et d'autres pays arabes, sans les citer nommément (on pense notamment à l'Arabie saoudite), qui se battent contre le projet du président américain Trump « Le deal du siècle » qui aurait comme objectif la division des territoires palestiniens en deux États, l'un à Gaza et l'autre en Cisjordanie, et accusant le Hamas et ses soutiens arabes, sans les nommer (on pense notamment au Qatar), d'être l'instrument d'Israël pour l'application de ce projet (Al Hayat 2018).

Les accusations de collusion entre les deux chaînes d'information traduisent avant tout les tensions entre le Qatar et les autres pays du CCG, plus l'Égypte. L'isolement du Qatar à cause de ses positions opposées sur les dossiers régionaux a joué un rôle dans le raidissement des positions de ces deux chaînes à l'encontre des principaux acteurs arabes régionaux. Plusieurs articles du site Internet de la chaîne qatarie accusent de manière directe l'Arabie saoudite et ses alliés, surtout l'Égypte, d'être la cause principale de la liberté d'agir des États-Unis et d'Israël dans le dossier palestinien. De l'autre côté, la chaîne saoudienne accuse le Qatar d'avoir soutenu le Hamas palestinien et participer de la sorte à la division inter-palestinienne qui ne permet pas à l'Autorité palestinienne (AP) de négocier en force avec Israël. Elle accuse le Qatar notamment de diviser les pays arabes en se rapprochant de l'ennemi héréditaire de l'Arabie saoudite, l'Iran et de la Turquie qui suscite les peurs de plusieurs pays arabes à cause de sa politique régionale considérée comme hégémonique.

Du côté égyptien, la chaîne saoudienne accuse le Qatar et sa chaîne de soutenir les Frères musulmans contre le gouvernement égyptien et accuse le Hamas palestinien, en

reprenant des déclarations de responsables palestiniens, d'être en collusion avec Israël sur le projet américain « Le deal du siècle » (*Al Arabiya* (3) 2018), qui sachant le n'est pas encore connu.

Il est à rappeler que la presse arabe de manière générale et les deux organes analysés dans cet article mettent en avant, et très souvent, un supposé conflit religieux entre sunnisme et chiisme dans plusieurs dossiers régionaux : le Liban, l'Irak, le Yémen et la Palestine. Ce conflit est avant tout un conflit politique entre États, l'Iran et l'Arabie saoudite principalement. Il fait appel à la foi et à l'histoire et surtout à la solidarité interétatique comme vecteur d'unité ou d'opposition.

Les Émirats arabes unis sont un autre acteur régional principal dans la gestion des conflits au Moyen-Orient. Ils ont été très actifs dans le dossier yéménite et iranien, mais leur influence sur le conflit israélo-palestinien est restée pendant très longtemps insignifiante. La signature des « accords d'Abraham » – avec l'approbation de l'Arabie saoudite, qui ont mené à la « normalisation » des relations avec Israël – a fait de ce pays un acteur central dans une forme de nouvelle coalition anti-iranienne élargie. D'aucuns pensent que ce rapprochement entre Israël et certains États arabes de la région a l'objectif de faire face à l'influence turque. La Turquie, comme l'Iran, aurait la possibilité de récupérer la question palestinienne et le leadership de l'« axe de résistance » anti-américain et anti-israélien. Bien évidemment, cet accord est présenté différemment par les Émiriens. Ils ont le sentiment « d'avoir arraché une énorme concession aux Israéliens sur la question de l'annexion des territoires palestiniens. Selon leur ministre aux Affaires étrangères, Anwar Gargash, l'accord prévoit l'arrêt de l'annexion alors que, pour le côté israélien, il ne s'agissait que d'une suspension temporaire de celle-ci. En tout cas, le réalisme (*realpolitik*) et les intérêts économiques, politiques et sécuritaires des Émirats arabes unis, et d'autres États signataires des « accords d'Abraham », l'emportent ici sur la position traditionnelle des États arabes et de la Ligue des États arabes qui brandissaient le principe de « la terre contre la paix » (Peyronnet 2020).

#### 4. Conclusion

L'analyse de deux organes de presse arabe opposée, *Al Jazeera* et *Al Arabiya*, nous mène à faire un constat différent de cet épisode de tension causée par la reconnaissance des États-Unis de la ville de Jérusalem comme capitale de l'État d'Israël.

Cette reconnaissance et le conflit sur la ville entre Israéliens et Palestiniens se muent en tension d'ordre géopolitique à l'échelle régionale en plus de sa dimension interne qui concerne la pratique de la politique aux États-Unis. Ces derniers sont définitivement décrédibilisés par la presse de manière générale dans leur rôle de médiateur en chef dans les négociations entre les Palestiniens et les Israéliens. Cette impression n'est pas nouvelle, car la presse et les commentateurs dans le monde arabe ont toujours considéré que les États-Unis étaient partiaux au profit d'Israël. La différence est que cette nouvelle administration américaine a mis en question les droits reconnus des Palestiniens : Jérusalem comme capitale du futur État palestinien et le droit de retour des réfugiés. La presse considère notamment que les États-Unis mettent

en danger leurs intérêts dans la région en s'alignant totalement sur les positions du gouvernement israélien de Benjamin Netanyahu qui est considéré comme le gouvernement le plus à droite de l'histoire de l'État d'Israël.

Du point de vue des théories des relations internationales, le gouvernement américain suit une approche qui peut être interprétée de deux manières.

Premièrement, c'est l'approche idéaliste issue de la théorie libérale des relations internationales. C'est une approche idéologique et rigide qui exclue les acteurs principaux étatiques et non étatiques de la résolution du conflit israélo-palestinien. La volonté américaine d'imposer une solution aux Palestiniens « résulte de la politique de la force qui conduit à chercher la sécurité dans un contexte international privé d'autorité suprême qui impose l'ordre » (Fardjaoui 2017: 193 ; Smith 1986: 107), l'ONU n'ayant qu'un rôle secondaire dans la résolution du conflit.

Les répercussions de la reconnaissance de Jérusalem comme capitale d'Israël et le conflit israélo-palestinien de manière générale prennent, selon une partie de la presse arabe, notamment les deux organes analysés pour cet article, une dimension autre que politique. Ces chaînes mettent en avant le conflit entre sunnisme et chiisme dans plusieurs dossiers régionaux, le Liban, l'Irak, le Yémen et la Palestine. Dans le cadre du dernier dossier, l'hostilité au Hamas est déterminée, entre autres, par les relations qu'entretient ce parti palestinien avec l'Iran et le Hezbollah libanais (mouvement chiite). L'enjeu pour l'Arabie saoudite et ses alliés est de contrecarrer les ambitions régionales iraniennes par tous les moyens, y compris obtenir, maintenir ou renforcer le soutien américain quitte à faire des concessions dans le dossier israélo-palestinien.

Deuxièmement, la presse met aussi en exergue le rôle des lobbys pro-israéliens aux États-Unis pour expliquer le soutien américain à Israël, ce qui nous mène à faire le constat contraire au premier. L'action américaine obéirait dans ce cas-là à une approche pragmatique de la politique. Les intérêts de l'administration américaine actuelle et du président américain lui-même sont liés à ses soutiens qui lui demandent en retour un appui indéfectible à Israël. Selon cette approche, la logique nationale l'emporte sur la logique des négociations et du donnant-donnant qui en résulte.

Tout en restant dans cette approche pragmatique, d'aucuns peuvent penser que les pressions menées contre l'Autorité palestinienne ont l'objectif de l'amener à céder afin d'arriver à la conclusion d'un accord de paix. Ce dernier constat n'est pas privilégié par la presse arabe. Il est plutôt issu de réflexions et d'opinions exprimées dans une partie de la presse internationale.

Pour conclure ce propos, nous constatons que la presse donne une dimension régionale et internationale à la question de reconnaissance de Jérusalem comme capitale d'Israël. Les tensions et les conflits dans la région expliquent les réactions des uns et des autres, de l'Iran et ses alliés, d'un côté, et l'Arabie saoudite avec ses alliés et adversaires arabes, de l'autre.

### Références bibliographiques :

- Al Arabiya* (1) : non signé, « aljubir: alqadiat alfilastinia "ras 'awlawiaati" alsaeudia » [« La question palestinienne est la "priorité absolue" de l'Arabie saoudite »], *alarabiya.net*, 11/10/2018 (consulté le 15/01/2022).
- Al Arabiya* (2) : non signé, « alsiyi linitinyahu: hala qadiat filastin yuafir al'amn waltanmia » [« Al-Sissi à Netanyahu : la résolution de la question de Palestine assure sécurité et développement »], *alarabiya.net*, 27/09/2018 (consulté le 15/01/2022).
- Al Arabiya* (3) : non signé, « altawatur alruwsiu al'iisrayiliu... hamas wasafqat alqarn » [« Tension russo-israélienne. Le Hamas et le "deal du siècle" »], 25/09/2018, *alarabiya.net* (consulté le 10/12/2021).
- Al Hayat* : non signé, « lalsultat alfilastiniat tatahim hamas bialshurue fi tanfidh safqat alqarn » [« L'Autorité palestinienne accuse le Hamas d'avoir commencé l'application du "deal du siècle" »], *Al Hayat*, 13/09/2018 (consulté le 15/10/2021).
- Al Jazeera* : non signé, « khalfiat aietiraf tramb bialquds kaeasimat li'iisrayiyl watadaeiatih, dirasat aljazir » [« Les causes de la reconnaissance de Trump de Jérusalem comme capitale d'Israël et ses conséquences »], *Al Jazeera studies*, 11/12/2017. URL : <http://studies.aljazeera.net/ar/positionestimate/2017/12/171211-121619961.html> (consulté le 10/11/2021).
- Battistela, Dario, *Théories des relations internationales*, Paris, Les Presses de Sciences Po, Paris, 2012.
- Fardjaoui, Boualem, *Le conflit à Gaza de 2008 – 2009 dans le discours médiatique. Quand la guerre devient une affaire de géopolitique mondiale*, L'Harmattan, 2017, Paris.
- Paris, Giles et AFP, « L'enquête du FBI sur de possibles collusions avec la Russie s'étend au genre de Donald Trump », *Le Monde*, 16/05/2017. URL : [https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2017/05/26/l-enquete-russe-s-etend-au-gendre-de-donald-trump\\_5133957\\_3222.html](https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2017/05/26/l-enquete-russe-s-etend-au-gendre-de-donald-trump_5133957_3222.html) (consulté le 10/12/2021).
- Peyronnet Arnaud, « Les accords Abraham, véritable rupture géopolitique au Moyen-Orient ? », *Fondation méditerranéenne d'études stratégiques*, 23/09/2020. URL : <https://fmes-france.org/wp-content/uploads/2020/11/Les-accords-Abraham.pdf> (consulté le 15/09/2022).
- Smialowski, Brendan et AFP, « Relations Trump-Russie : Jared Kushner reconnaît quatre rencontres », *Le Parisien*, 24/07/2018. URL : <http://www.leparisien.fr/international/relations-trump-russie-jared-kushner-reconnait-quatre-rencontres-24-07-2017-7153755.php> (consulté le 10/12/2021).
- Smith, Michael Joseph, *Realist thought from Weber to Kissinger*, Louisiana State University Presse, Baton Rouge (La.).

## COLONIAL DISCOURSE IN DEPOSITED GERMANY OF ITS COLONIES: CLAIMS FOR THE RECOVERY OF LOST COLONIES IN THE WEIMAR REPUBLIC

ALFRED STRASSER\*

<https://orcid.org/0009-0006-8996-8828>

UNIVERSITY OF LILLE

**Abstract:** The Treaty of Versailles in 1919 stipulated that the German overseas colonies should be placed under the mandate of the League of Nations, which would hand them over to other colonial powers for administration. Not only did Germany feel humiliated by this paragraph of the peace treaty, but it also felt that this measure was only temporary and was to maintain an administrative system as if it still had colonies. To this end, numerous texts were published in which the return of the colonies was demanded. For example, Franz Ritter von Epp emphasized the absolute necessity of having colonies for the economy of Nazi Germany. The former colonial official, Heinrich Schnee, in his text “Does Germany Need Colonies?” demands the return of the former German overseas territories after having first discussed all the positive aspects of colonization such as building schools, hospitals, and the necessity of having colonies for German foreign trade and for solving demographic problems. The colonial discourse of the communist Martin Hoffmann is diametrically opposed to that of Heinrich Schnee and Franz Ritter von Epp. He condemns the acquisition of colonies, the exploitation of their inhabitants and raw materials, and shows that owning colonies is not necessary for the economic prosperity of the motherland.

**Keywords:** Allemagne, République de Weimar, Colonialisme sans colonies, Heinrich Schnee, Franz Ritter von Epp, Martin Hoffmann

## LE DISCOURS COLONIAL DANS L'ALLEMAGNE DÉPOSÉE DE SES COLONIES : REVENDICATIONS EN VUE DE LA RÉCUPÉRATION DES COLONIES PERDUES DANS LA RÉPUBLIQUE DE WEIMAR

**Résumé :** Le traité de Versailles de 1919 stipulait que les colonies allemandes d'outre-mer devaient être placées sous le mandat de la Société des Nations, qui les confierait à d'autres puissances coloniales pour l'administration. Non seulement l'Allemagne se sentait humiliée par ce paragraphe du traité de paix, mais elle sentait aussi que cette mesure n'était que temporaire et devait maintenir un appareil administratif comme si elle avait encore des colonies. À cette fin, de nombreux textes ont été publiés dans lesquels le retour des colonies était exigé. Par exemple,

---

\* [alfred.strasser@univ-lille.fr](mailto:alfred.strasser@univ-lille.fr)



Franz Ritter von Epp a souligné la nécessité absolue d'avoir des colonies pour l'économie de l'Allemagne nazie. Et l'ancien fonctionnaire colonial, Heinrich Schnee, dans son texte « L'Allemagne a-t-elle besoin de colonies ? » demande le retour des anciens territoires allemands d'outre-mer après avoir d'abord discuté de tous les aspects positifs de la colonisation tels que la construction d'écoles, d'hôpitaux et la nécessité d'avoir des colonies pour le commerce extérieur allemand et pour résoudre les problèmes démographiques. Le discours colonial du communiste Martin Hoffmann est diamétralement opposé à celui de Heinrich Schnee et de Franz Ritter von Epp. Il dénonce l'acquisition de colonies, l'exploitation de leurs habitants et de leurs matières premières, et montre que posséder des colonies n'est pas nécessaire à la prospérité économique de la patrie.

**Mots-clés :** Allemagne, République de Weimar, colonialisme sans colonies, Heinrich Schnee, Franz Ritter von Epp, Martin Hoffmann

## 1. Introduction

Le traité de paix de Versailles de 1919 contient neuf articles concernant les colonies allemandes. L'article 119 énonce que l'Allemagne « renonce en faveur des principales puissances alliées et associées, à tous ses droits et titres sur ses possessions d'outre-mer » (Le Traité 1919: 75). D'après les vainqueurs, l'Allemagne s'était montrée indigne et incapable de coloniser les territoires d'outre-mer et, de plus, elle aurait militarisé ses colonies si on les lui avait laissées. Cependant, selon les milieux conservateurs allemands, le traité de Versailles était en contradiction avec le programme de quatorze points annoncé par le président américain Wilson devant le Congrès des États-Unis où il avait préconisé « un ajustement libre, ouvert, absolument impartial de tous les territoires coloniaux, se basant sur le principe qu'en déterminant toutes les questions au sujet de la souveraineté, les intérêts des populations concernées soient autant pris en compte que les revendications équitables du gouvernement dont le titre est à déterminer » (Quatorze 2014).

Les pays de l'Entente ont suivi la recommandation de Wilson dans la mesure où ils n'ont pas annexé les anciennes colonies allemandes mais ils les ont placées sous l'administration de la Société des Nations qui a ensuite mandaté certains pays à gérer ces colonies. La Grande-Bretagne et la France ont reçu des mandats administratifs pour les colonies africaines du Togo et du Cameroun, Deutsch-Ostafrika est passée sous administration britannico-belge, Deutsch-Südwest a été administrée depuis l'Afrique du Sud et les colonies en Océanie ont été administrées par l'Australie et la Nouvelle Zélande.

## 2. La réaction d'un peuple se sentant humilié

Bien que l'Allemagne n'ait plus de possessions outre-mer, elle agissait comme si elle possédait encore un empire colonial. Elle était un pays colonialiste sans colonies.

Les Allemands dans leur majorité considéraient la perte des colonies comme un vol et les révisionnistes coloniaux allemands ont parlé d'un « mensonge de culpabilité coloniale » (*koloniale Schuldliüge*)<sup>1</sup>.

À partir de 1924, il existait au sein du ministère des Affaires étrangères un département colonial dont la tâche était de faire de la propagande pour le retour des colonies. En 1925, une « Association coloniale inter fractionnelle » a été créée au Reichstag – le parlement allemand – avec des membres de tous les partis sauf les communistes.

Les associations privées telles que le « Reichskolonialbund » (« Association allemande coloniale » ou « Ligue coloniale du Reich »), « Deutsche Kolonialkrieger-Bund » (« Association du Reich des anciens soldats coloniaux »), « Reichsverband der Kolonialdeutschen und Kolonialinteressenten » (« Union nationale des Allemands coloniaux et des intéressés au colonialisme »), « Frauenbund der deutschen Kolonialgesellschaft » (« Ligue des femmes de la société coloniale allemande »), « Bund der Kolonialfreunde » (« Association des amis des colonies ») ou encore « Kolonialwirtschaftliche Komitee » (« Comité économique colonial ») étaient alors très populaires. Les organisations de jeunesse de presque tous les partis, la police et l'armée allemande (la Reichswehr) avaient chacune également un département colonial. (Hoffmann 1917: 5). Konrad Adenauer (1876-1967), maire de Cologne à l'époque, mais aussi d'autres politiciens de l'époque ont demandé au gouvernement de tout faire pour récupérer les colonies. Avec le soutien de l'État, une école coloniale des femmes a été fondée en 1926 à Rendsburg, au nord de l'Allemagne. Les jeunes femmes étaient en internat et apprenaient faire la cuisine, traire les vaches, fabriquer du fromage, mais aussi la boucherie, la culture de fruits et légumes, la menuiserie, la couture, l'hygiène et les soins infirmiers, autant de compétences nécessaires pour vivre dans un pays « non civilisé » (Linne 2007: 131-136). À la Faculté forestière de Tharandt en Saxe, un « Institut de foresterie étrangère et coloniale » a été fondé en 1931 ; il avait pour mission de faire de recherches sur des bois tropicaux et la forestation dans des zones tropicales.

En outre, des actions ont été émises pour collecter de l'argent afin de pouvoir acheter des plantations expropriées après 1918, notamment au Cameroun. En Namibie, l'ancien Deutsch-Südwest, les colons allemands ont pu conserver leurs terres après le placement du pays sous mandat sud-africain. Ces terres appartiennent toujours à leurs petits-enfants et arrière-petits-enfants.

### 3. La propagande pour le retour des anciennes colonies allemandes

Le discours colonial traditionnel avant 1918 se caractérise par deux sujets :

- a) la description de l'espace qui était considéré comme inhabité ;
- b) la représentation de la population des terres colonisées.

---

<sup>1</sup> Heinrich Schnee a donné à l'un de ses écrits de propagande le titre de *Koloniale Schuldliüge* (*Mensonge de la culpabilité coloniale*). Ce titre est ensuite devenu général pour désigner les points du traité de Versailles sur les colonies. (Schnee, 1924)

Les terres d'outre-mer occupées étaient présentées comme largement désertes qu'il faudrait cultiver et dont les matières premières étaient à la disposition du colonisateur. Ce nouvel espace pouvait alors être utile pour résoudre le prétendu problème de la surpopulation de la patrie, comme l'exigeait Hans Grimm dans son roman *Volk ohne Raum* (1926).

Cependant, l'espace vide est un mythe mais un mythe qui a eu une longue vie. En réalité, les colonisateurs se sont rendu compte très rapidement que ce n'était pas vrai et ils se sont concentrés sur la description de la population autochtone.

Après 1918, le discours colonial allemand était très différent. Je voudrais le montrer à travers des exemples issus des trois livres suivants : Heinrich Schnee, *L'Allemagne a-t-elle besoin de colonies ?* (1921) ; Franz Ritter von Epp, « L'importance économique des colonies ? » (Ritter 1939: 28-38) ; Martin Hoffmann, *Pas de colonies ! Une publication de combat contre le nouveau colonialisme allemand* (Hoffmann 1917: 5).

Les deux premiers auteurs étaient les principaux propagandistes pour les colonies en Allemagne dans les années 1920 et 1930 et ils exerçaient une forte influence sur l'opinion allemande à propos des colonies. Mais l'influence fut réciproque : la soi-disant opinion publique les encouragea aussi dans leurs actions. Le troisième, un journaliste communiste, était fermement opposé au colonialisme allemand dans lequel il voyait une des formes d'exploitation les plus insidieuses du système capitaliste.

Heinrich Schnee naquit en 1871 à Neuhaldensleben dans la Saxe-Anhalt. Après des études de droit, il obtint un emploi au ministère des Affaires étrangères. En 1898, il fut nommé sous-gouverneur de la Nouvelle-Guinée allemande et il devint gouverneur de l'Afrique orientale allemande en 1912, poste qu'il a conservé jusqu'à la signature du traité de paix de Versailles. Dans la République de Weimar, Schnee était député du Parti populaire allemand (Deutsche Volkspartei) au Reichstag jusqu'en 1932. Schnee avait fait campagne pour la récupération des colonies allemandes, et consigné ses idées dans de nombreuses conférences et publications. De 1930 à 1936, il fut président de la Société coloniale allemande. De 1933 à 1945, Schnee était député national-socialiste au Reichstag allemand. En 1949, il mourut dans un accident de voiture à Berlin. Il a été l'éditeur d'une encyclopédie coloniale allemande (1920) et d'écrits comme *Le mensonge de la culpabilité coloniale* qui a été traduit, entre autres, en anglais, en italien et en espagnol. Il avait également publié l'ouvrage déjà cité : *L'Allemagne a-t-elle besoin de colonies ?* (1921). Ce texte est la version augmentée d'une conférence que Schnee avait donnée en 1920 à Leipzig devant différentes associations coloniales dont la « Deutsche Kolonialgesellschaft ».

Au début de son texte, Schnee rejette les accusations de l'entente selon lesquelles l'Allemagne était un colonisateur indigne (Schnee 1921: 2). Il rétorque que les colonisateurs allemands étaient aimés de la population locale et que les porteurs noirs mais aussi les soldats noirs de Deutsch-Ostafrika avaient été fidèles aux Allemands jusqu'à la fin de la guerre :

« [Les] noirs ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour nous et ils nous sont restés fidèles dans des circonstances difficiles. »

[« Unsere Schwarzen haben alles dies für uns getan und unter schwierigsten Umständen uns die Treue gewahrt. »]

(Schnee 1921: 5)

Schnee souligne que l'Allemagne s'était particulièrement démarquée par « sa politique indigène humaine » [« ... unserer [...] humanen Eingeborenenpolitik. »] (Schnee 1921: 5). Il oublie bien sûr de mentionner les répressions sanglantes de nombreux soulèvements en Afrique, comme la révolte Maji-Maji de 1905 à 1907 en Deutsch-Ostafrika. L'insurrection la plus importante était la guerre Maji-Maji en 1905 où on estime qu'entre 100 000 et 300 000 personnes noires ont trouvé la mort pendant cette guerre. (Baer 2001: 93-102) Il occulte également les expéditions punitives en Océanie (Aly 2021: 31). Il évoque ensuite la capacité des Allemands à coloniser, qu'il juge significative, notamment par le développement de zones inexploitées et la création d'établissements d'enseignement et d'hôpitaux pour les indigènes, « une bénédiction de notre culture. » (Schnee 1921: 34)

Selon Schnee, les accusations de l'Entente ne sont donc absolument pas fondées. Les soi-disant bienfaits de la civilisation des colons développés par Heinrich Schnee sont en contradiction avec la qualification de la colonisation opérée par le juriste bavarois Siegfried Lichtenstaedter (1865-1942), qui l'avait décrite de la façon suivante dans son livre *Culture et Humanité* (1867) :

« En général, sans exagération, on peut dire ce qui suit à propos de très nombreuses colonies, notamment en Afrique : les passages à tabac, les vols, les profanations, les incendies et les meurtres occupent une grande partie de la force de travail des fonctionnaires, officiers, marchands et explorateurs européens. »

[« Im Allgemeinen wird man ohne Uebertreibung von sehr vielen Kolonien, namentlich in Afrika, Folgendes behaupten können: Prügeln, Rauben, Schänden, Brennen, Morden nehmen einen grossen Teil der Arbeitskraft europäischer Beamten, Offiziere, Kaufleute und Forschungsreisenden in Anspruch. »]

(Lichtenstaedter 1897: 31)

Il poursuit en écrivant que depuis le traité de paix de Versailles, l'économie allemande était en difficulté, l'Allemagne manquant de matières premières et ne pouvant pas exporter suffisamment. Cela en était au point qu'elle ne pourrait respecter les obligations de paiement des réparations ; ce qui était intéressant c'est que c'était le premier argument pour la revendication des colonies perdues (Schnee 1921: 16). Si l'Allemagne avait des colonies, la situation changerait immédiatement : elle obtiendrait des marchés sûrs et l'émigration des Allemands vers les colonies pourrait se développer positivement (Schnee 1921: 14-15). Schnee réfute aussi l'argument selon lequel les Blancs ne peuvent pas vivre sous les tropiques, car il existe des zones de haute altitude dans les colonies tropicales au Cameroun et en Deutsch-Ostafrika qui conviendraient parfaitement à une population blanche (Schnee 1921: 23-26).

Finalement, Schnee évoque les aspects culturels, plaidant en faveur de la colonisation allemande, ainsi que l'aspect national. Premièrement, les missionnaires allemands des deux religions chrétiennes ont apporté une culture et des mœurs chrétiennes en Afrique (Schnee 1921: 31-32). Deuxièmement le pays a également été exploré par de nombreux scientifiques allemands appartenant à différentes disciplines : médecine, botanique, zoologie, géologie, etc. (Schnee 1921: 32-33). Il pense qu'il « est nécessaire pour l'humanité que les activités culturelles et scientifiques allemandes puissent reprendre dans les zones coloniales. » (Schnee 1921: 34) En plus, ces activités

créeraient un sentiment d'union national en Allemagne (Schnee 1921: 37-38). Cependant, l'auteur oubliait les mauvais côtés de la colonisation parmi lesquels l'apport de maladies, notamment sexuellement transmissibles (Aly 2021: 44-45).

Schnee demande alors la révision du traité de Versailles. D'après lui, la Société des Nations devrait donner mandat à l'Allemagne de gérer ses anciennes colonies (Schnee 1921: 43) sinon les réparations ne pourraient pas être payées (Schnee 1921: 16, 44). De plus, d'après Schnee, les zones sous mandat des vainqueurs de la Grande Guerre sont dans un bien triste état : les plantations négligées, pas de service de santé pour les populations noires, commerce au point mort. De plus, la Ligue des Nations ne demandait pas aux indigènes par qui ils souhaitaient être colonisés. L'option qu'ils ne voulaient peut-être pas être colonisés par qui que ce soit, elle n'est, bien évidemment, pas venue à l'esprit de l'auteur. Enfin, Schnee arrive à la conclusion suivante : développement positif dans les anciennes colonies ne pourra se produire que si l'Allemagne y reprend le travail. Ce serait « une solution raisonnable » et « ce serait également dans l'intérêt de l'économie mondiale » [« ...liegt aber ein Interesse der Weltwirtschaft. »] (Schnee 1921: 51), mais Schnee ne donne aucune raison pour cette affirmation.

#### **4. Les réflexions d'un fonctionnaire national-socialiste sur la nécessité économique de posséder des colonies**

Le deuxième texte est de Franz Ritter von Epp qui naquit en 1868 à Munich. Après avoir obtenu son diplôme d'études secondaires, il s'était porté volontaire pour la Reichswehr. Finalement, il devint officier de carrière et, à ce titre, il participa en 1901 à la répression de la rébellion des boxeurs en Chine. En 1904, il fit partie de la Schutztruppe qui réprima le soulèvement des Hereros en Deutsch Süd-West. Après la défaite des Hereros, il rentra en Allemagne. Pendant la Première Guerre mondiale, il fut officier sur le front de l'ouest et après l'armistice, il fonda un Freicorps bavarois. Après la Grande Guerre, il participa à la suppression de la République soviétique bavaroise. En 1928, Ritter von Epp rejoignit le NSDAP. Il fut élu au Reichstag pour les Nazis et un an après la prise de pouvoir de Hitler, il devint chef de la police politique bavaroise, puis l'année d'après, chef du « Bureau politique colonial » (« Kolonialpolitischen Amts »). En 1936, il fut nommé chef de la « Ligue coloniale » (« Reichskolonialbund »).

Le petit texte « L'importance économique des colonies » a été publié dans le numéro de janvier/février 1939 de la *Zeitschrift für Politik*, une revue scientifique fondée en 1907 et qui a toujours suivi l'idéologie dominante.

Ritter von Epp disserte autour de deux sujets : d'une part, l'argumentation des pays de l'Entente, selon laquelle les anciennes colonies allemandes étaient sans valeur (Ritter von Epp 1939: 28), et, d'autre part, le mandat d'administration de la Ligue des Nations. D'après lui, ce mandat pour les vainqueurs signifie, en réalité, l'annexion de ces colonies. Il rejette l'argument de l'inutilité des colonies et souligne que si, certes, on ne peut pas acquérir de grandes richesses dans ces terres, les colonies profiteraient quand même au peuple allemand entier.

Le bénéfice [...] découle de la possession de terres, que ce soit par l'agriculture, les plantations, l'élevage, l'exploitation forestière et la sylviculture ou par l'exploitation minière. À cela s'ajoutent les valeurs qui découlent du commerce des produits ainsi obtenus et de l'augmentation de la valeur par le raffinement mécanique, manuel ou artistique des matières premières obtenues (Ritter von Epp 1939: 29).

L'Allemagne est surpeuplée et elle ne peut se nourrir avec sa propre production agricole. Elle est donc obligée d'importer des produits de l'étranger qu'elle doit payer avec des devises. Mais les exportations allemandes sont contingentées, ce qui limite la possibilité d'acquérir des devises. Ritter von Epp cite d'innombrables chiffres, compare le commerce extérieur des pays coloniaux avec celui de l'Allemagne et souligne avec constance que l'Allemagne est désavantagée. La seule solution serait la récupération des colonies. Cette opinion est partagée par tous les partis politiques sauf des communistes (Linne 2008: 23).

## 5. La position communiste sur le colonialisme

Le parti communiste allemand était le seul parti à s'être prononcé, de façon unanime, contre la demande de retour des anciennes colonies à l'Allemagne. Cependant, dans son action politique, la question n'a joué qu'un rôle périphérique compte tenu des problèmes économiques et de la montée conséquente de groupes d'extrême droite. De ce fait, très peu de publications ont été faites sur ce sujet.

L'un des rares communistes allemands à avoir traité du colonialisme était le journaliste Martin Hoffmann (1901-1945). Il naquit en 1901 à Hohensalza qui est aujourd'hui située en Pologne et s'appelle Inowroclaw. Après sa scolarité, il fut condamné en 1918 à une peine de prison en raison de son attitude anti-guerre. Libéré après l'armistice, il fut co-fondateur du « Spartakusbund » et de la section du KPD de Königsberg. Entre les deux guerres, il avait été rédacteur de plusieurs journaux communistes. En avril 1933, il fut emprisonné au camp de concentration de Brauweiler près de Cologne. Après sa libération en 1934, il travailla dans la clandestinité pour le parti avant d'être de nouveau arrêté en 1936. En raison de son activité politique, il fut condamné à la réclusion à perpétuité. En 1942, on perd la trace d'Hoffmann, on suppose qu'il est mort en 1945, avant la fin de la Seconde Guerre mondiale (Bundesstiftung).

Les raisons pour lesquelles il s'intéressa intensément au colonialisme allemand de son présent sont : d'une part, l'existence d'un grand nombre d'organisations politiques et militaires et, d'autre part, le consensus dans la société allemande au sujet de la revendication de la récupération des colonies perdues. Compte tenu de la « propagande extrêmement intensive des organisations coloniales allemandes, le matériel nécessaire à une contre-propagande active fait presque totalement défaut » (Hoffmann 1917: 3). Hoffmann a voulu remédier à cette lacune avec son pamphlet *Pas de colonies ! Une publication de combat contre le nouveau colonialisme allemand (Keine Kolonien ! Eine Kampfschrift gegen den neuen, deutschen Kolonialismus)*, publié en 1927 à Windischleube. Convaincu que le colonialisme est « l'anéantissement, l'extermination, la destruction, [ce qui] signifie viol, trahison et toutes sortes de méchancetés que la

société capitaliste ait jamais produites » [« Kolonialpolitik bedeutet Vernichtung, Ausrottung, Zerstörung ! Kolonialpolitik bedeutet Vergewaltigung, Vertrauensbruch und jede Art von Gemeinheit, die die kapitalistische Gesellschaft nur je hervorgebraucht hat »] (Hoffmann 1917: 42), Hoffmann pense qu'il est absolument indispensable de corriger l'image positive que la société allemande avait des activités de leurs compatriotes en Afrique et en Océanie avant la Grande guerre.

Hoffmann divise son texte en trois parties : la première est intitulée « La politique coloniale telle qu'elle est », la seconde est consacrée aux « Colonies et politique économique » et il termine avec un bref chapitre sur « Le réveil des opprimés ».

Dans le premier chapitre, Hoffmann analyse la conquête et l'occupation des trois plus grandes colonies d'Afrique, à savoir Deutsch-Ostafrika, Deutsch-Südwest et le Cameroun. Cependant, il ne s'intéresse qu'à des aspects partiels de la présence allemande qui, généralement, sont les plus cruels.

Ainsi, Hoffmann dépeint en détail la guerre entre les peuples d'Herero et de Nama contre les troupes allemandes (1905-1908) tout en déplorant que les deux peuples africains n'aient pas unis leurs forces pour mettre sérieusement l'armée du colonisateur en difficulté. Il voit les raisons de la guerre dans la confiscation des pâturages mais aussi dans l'action de la compagnie ferroviaire qui avait prévu de construire la ligne de chemin de fer « Otavi » à travers le pays des Hereros.

Le transfert de la propriété foncière des indigènes aux blancs en dix ans est significatif. Si les colons allemands ne possédaient que 20 000 hectares de pâturages en 1898, en 1908 ils étaient en possession de 243 000 kilomètres carrés de la superficie totale de Deutsch-Südwest qui s'élevait à 835 000 kilomètres carrés, soit plus de la moitié de la superficie de la Namibie actuelle. Ainsi, les colons ont privé les indigènes de leurs moyens de subsistance.

Hoffmann dénonce l'extrême cruauté de la conduite de la guerre, notamment le fait que les soldats allemands ont coupé les Hereros mais aussi les Namas deux ans plus tard des points d'eau si bien que presque tous sont morts de soif. Mais il accuse aussi Lothar von Throta, le commandant en chef des troupes allemandes d'avoir refusé de négocier un armistice sous prétexte que « les capitaines étaient tous soit morts, soit fuyant le pays, soit ridiculisés par leurs sujets pendant le soulèvement pour que le gouvernement allemand s'engage avec eux » [« [...] die Kapitäne sämtlich entweder tot oder landflüchtig oder durch ihre Untertanen während des Aufstandes zu sehr bloß gestellt seien, als daß die deutsche Regierung sich mit ihnen einlassen könne. »] (Hoffmann 1917: 25). Il en est résulté que les combats ont continué jusqu'à ce que tous les noirs aient été exterminés.

Pour les colons allemands, le résultat des soulèvements des Hereros et Namas faisait partie d'une évolution positive, comme le montre le commentaire du calendrier colonial de 1908 : « La question foncière s'est considérablement rapprochée d'une solution à la suite de l'insurrection et de ses conséquences dans le sud-ouest de l'Afrique. » [« Die Landfrage ist durch den Aufstand und seine Folgen für Südwestafrika einer Lösung beträchtlich näher gerückt. »] (Hoffmann 1917: 28). Après que les indigènes noirs avaient été définitivement expulsés de leurs terres, les agriculteurs allemands avaient suffisamment de pâturages à leur disposition.

Quant au Cameroun, Hoffmann met en avant les nombreuses expéditions punitives des soldats allemands en réaction à des soulèvements réels ou imaginaires de la population indigène. Dans la période entre 1891 et 1903, il n'y a pas eu moins de 29 expéditions punitives causant la mort de 200 000 indigènes (Hoffmann 1917: 30). L'historien Götz Aly décrit le déroulement de ces expéditions punitives dans un essai sur les colonies allemandes d'Océanie, mais on peut penser que celles qui se passaient en Afrique avaient le même mode opératoire :

Dans ces expéditions punitives, les assaillants européens abattaient régulièrement les cocotiers, incendiaient les huttes et brisaient toutes les pirogues à leur portée, sachant pertinemment [...] que celles-ci étaient indispensables à leur [des indigènes] survie.

[« Bei solchen Strafaktionen fällten die europäischen Angreifer regelmäßig die Kokospalmen, brannten die Hütten nieder und zerschlugen alle für sie erreichbaren Kanus, wohl wissend [...] zwingend notwendig waren für deren Überleben »] (Aly 2021: 31).

Ce genre d'action était la destruction ciblée de la base de vie. Hoffmann ne connaît pas le déroulement exact de ces actions et se borne à citer des chiffres. Il concède cependant une place plus importante à l'histoire de Rudolf Mange Bell, roi du peuple Duala, qui s'est opposé à l'expulsion de son peuple de ses terres ancestrales sans paiement des dommages. À cette fin, il s'est adressé au Reichstag à Berlin et aux tribunaux allemands pour rétablir ces droits. Les expropriations n'ont pas cessé mais Manga Bell a été accusé de haute trahison et condamné à mort avec plusieurs autres Dualas de haut rang. Cette action de l'État colonialiste est pour Hoffmann la preuve que le discours qui est d'apporter des valeurs humanistes aux habitants d'outre-mer n'est qu'un camouflage du véritable objectif, à savoir tirer le maximum de profit des colonies.

Dans le chapitre sur Deutsch-Ostafrika (Hoffmann 1917: 11-14), Hoffmann renonce à présenter les nombreux soulèvements qui se sont passés dans cette colonie allemande<sup>2</sup> et il se concentre sur la biographie de Carl Peters qui est le prototype d'un colonisateur sanguinaire. Il cherche dans de nombreuses expéditions à agrandir le territoire de la colonie et se distingue par son comportement extrêmement brutal envers les indigènes qu'il considère comme « des animaux parlants » [« [...] ein Tier, das reden kann. »] (Baer 2001: 13) et qu'il traite ainsi. En 1891, il a été nommé commissaire impérial pour Deutsch-Ostafrika, fortifiée par ce titre, Il se comporte comme le seigneur de la vie et de la mort. Ses méthodes brutales ont pénétré jusqu'à Berlin, où le député social-démocrate August Bebel a lancé au Reichstag des débats répétés sur ce sujet<sup>3</sup>. Une enquête judiciaire a suivi, au cours de laquelle Peters a

<sup>2</sup> L'insurrection la plus importante était la guerre Maji-Maji en 1905 où on estime qu'entre 100 000 et 300 000 personnes noires ont trouvé la mort pendant cette guerre (Baer 2001: 93-102).

<sup>3</sup> En février 1894, August Bebel dénonçait au Reichstag le fait que certains Allemands abusaient sexuellement des femmes noires et les faisaient fouetter nues en public. En mars 1895, le même Bebel accusait Carl Peters d'avoir fait pendre sept indigènes sans raison valable. Un an plus tard, Bebel reprochait encore à Peters d'avoir acheté une femme noire pour ses désirs sexuels et de l'avoir laissé pendre parce qu'elle l'avait trompé avec son serviteur. (Bösch 2020: 4).

prétendu qu'il n'avait jamais agi qu'en état de légitime défense. Finalement, Peters a été destitué de toutes ses fonctions en Afrique.

Ces trois exemples, une guerre d'anéantissement contre des peuples indigènes, le contournement de la loi allemande et la figure du colonialiste arbitraire, cruel et raciste, sont trois facettes du même système inhumain qu'est le colonialisme.

Hoffmann signale sans cesse l'attitude raciste immanente des militaires et des colons blancs, attitude qui persiste même après la perte des colonies. Dans l'édition de 1927 du calendrier colonial, l'une des publications les plus importantes du mouvement colonial d'après-guerre, un certain Hauptmann Laasch écrit : « De même que la bonne entente entre les maîtres et supérieurs blancs et le serviteur ou subordonné de couleur ne s'établit que lorsque ce dernier a reçu une raclée au moment opportun, il en est de même, dans l'ensemble, avec une seule tribu. » [« Wie zwischen den weißen Herren und Vorgesetzten und dem farbigen Diener oder Untergebenen das gute Einvernehmen erst dann hergestellt ist, wenn der letztere bei passender Gelegenheit eine Tracht Prügel bekommen hat, so ist es im großen und ganzen auch mit den einzelnen Stämmen. »] (Hoffmann 1917: 29). Un tel racisme implique intrinsèquement que les rapports entre le colonisateur et l'indigène ne peuvent se faire que sur la base de la violence.

Au Cameroun, une autre forme de racisme a fait son apparition. L'administration coloniale y prévoyait d'installer la population noire dans des ghettos, entre autres, parce que la soi-disant « odeur du nègre était insupportable aux blancs. » [« ...für den Weißen unerträgliche, Eigengeruch des Negers'. »] (Hoffmann 1917: 32)

Après avoir montré trois exemples des conséquences néfastes de la colonisation allemande, Hoffmann s'intéresse aux développements que les colonialistes considèrent généralement comme positifs, à savoir : l'abolition de l'esclavage par les Européens, les Européens comme porteurs de culture et le travail des missions chrétiennes.

Hoffmann admet que la forme traditionnelle d'esclavage – la déportation des Noirs vers le Brésil ou les États-Unis – a été certes abolie, mais l'esclavage continue à exister sous une autre forme. Ce n'est plus la déportation vers un autre continent mais il a plutôt pris la forme de travail forcé pour l'administration coloniale ou les colons. C'est Carl Peters qui demande qu'un contrat de protection conclu avec les indigènes comprenne aussi un paragraphe qui stipule l'obligation des noirs de travailler pour les colonisateurs :

Les États européens devraient obliger les habitants noirs de leurs zones protégées à mettre leur main-d'œuvre à leur disposition pendant quelques années. [...] L'État [...] pourrait les mettre à la disposition des différents entrepreneurs blancs moyennant une rémunération modique. Cela mettrait fin d'un coup à la question de la main-d'œuvre dans nos colonies africaines.

[« Die europäischen Staaten müßten die schwarzen Bewohner ihrer Schutzgebiete zwingen, ihren für einige Jahre ihre Arbeitskraft zur Verfügung zu stellen [...] Der Staat mag das alleinige Strafrecht ausüben und könnte sie gegen eine billige Entschädigung den einzelnen weißen Unternehmern zur Verfügung stellen. Damit wäre die Arbeiterfrage in unseren afrikanischen Kolonien mit einem Schlage aus der Welt »] (Hoffmann 1917: 36).

Quant à l'argument que les Européens ont apporté la Culture aux peuples colonisés sans culture, Hoffmann dénonce l'idée selon laquelle les colonisateurs européens sont porteurs d'une culture supérieure aux cultures d'outre-mer qu'ils considèrent comme mineures et qu'ils méprisent. Hoffmann fait référence à l'Inde et à la Chine, qui peuvent se prévaloir d'une culture beaucoup plus ancienne que celle des Européens. Il remet en question la classification des peuples de culture supérieure ou inférieure, et considère que les cultures sont différentes mais égales : « La culture de l'Afrique est différente de la nôtre ; elle est née d'autres conditions techniques, économiques, géologiques et ethnologiques. Avons-nous donc le droit de considérer notre culture comme supérieure ? » (Hoffmann 1917: 37). Apporter la nouvelle culture européenne aux peuples autochtones, c'est détruire leur propre culture, ce n'est donc pas un acte de progrès.

Finalement, Hoffman se demande quel était le rôle de la mission dans la conquête des colonies allemandes. Curieusement, il analyse uniquement le travail missionnaire de l'église protestante et il ignore complètement les actions de l'église catholique. L'auteur respecte l'attitude individuelle de certains missionnaires comme ce prêtre qui a accompagné les Hereros tout au long de la guerre en Deutsch-Südwest. Mais avant même que le soulèvement des Hereros et des Namas n'éclate, il y avait des missionnaires qui avaient condamné l'expropriation des terres par l'administration allemande (Hoffmann 1917: 16). Mais d'une manière générale, les missions ont souvent ouvert la porte aux colonialistes, leur volonté de travailler au service de la patrie allemande était aussi grande que le désir de convertir les populations noires. Les missionnaires parlaient d'une religion destinée à apporter aux indigènes le salut. Ces derniers, cependant, avaient un système de pensée totalement différente de celle des chrétiens européens, ils ne pouvaient pas comprendre le message des prêtres qui, à leurs yeux, était illogique et vide de sens.

Hoffmann montre à travers d'une conversation entre un missionnaire protestant et un autochtone de la Nouvelle-Guinée, dont la partie nord-est était une colonie allemande du nom de Kaiser-Wilhelm-Land, l'impossibilité de communiquer entre le colonisateur et le colonisé. Les indigènes ne connaissent pas certains concepts liés à la religion chrétienne ou le sens de certains termes est différent du sens que les Européens leur donnent :

« Vous les bronzés, écoutez ! Jésus est mort pour vous. » « Pourquoi ? Il n'aurait pas dû faire ça. » « Il voulait tous vous sauver de la perdition. » « De perdition. » « Vous êtes tous perdus parce que vous êtes mauvais. » « Nous ne sommes pas méchants, nous sommes bons, les autres sont méchants. » « Vous faites des choses que Dieu ne veut pas, c'est pourquoi il ne veut pas vous voir au paradis. » « Nous ne voulons même pas y aller. Nous allons chez nos ancêtres. » « Mais il a de bonnes intentions envers vous, c'est pourquoi il a envoyé son fils Jésus, qui a souffert et est mort pour vous, quiconque écoute sa parole et le suit sera sauvé. » « Pourquoi est-il mort ? » « Pour laver vos péchés avec son sang. » « Si seulement il avait pris de l'eau ! Il aurait pu éviter de mourir. »

[« Ihr Braunen hört! Jesus ist für Euch gestorben. » « Warum denn? Er hätte das bleiben lassen sollen. » « Er wollte Euch alle retten vom Verderben. » « Vom Verderben. » « Ihr seid alle verloren, weil Ihr böse seid. » « Wir sind nicht böse, wir

sind gut; die anderen sind böse. » « Ihr tut Dinge, die Gott nicht haben will, deswegen will er Euch nicht bei sich im Himmel sehen. » « Da wollen wir auch gar nicht hin. Wir gehen zu unseren Ahnen. » « Aber er meint es gut mit Euch, darum sandte er seinen Sohn Jesus, der litt und starb für Euch, wer auf sein Wort merkt und ihm nachfolgt, wird selig. » « Warum starb er? » « Um Euch mit seinem Blut von Sünden rein zu waschen. » « Hätte er doch Wasser genommen! Das Sterben könnte er sich sparen. »] (Hoffmann 1917: 40)

Hoffman a trouvé ce dialogue absurde dans le calendrier des missions protestantes allemands de 1927. La conversation montre que les conditions spirituelles préalables à une conversion ne sont pas réunies. Donc, si les missionnaires convertissent les indigènes, c'est bien un acte de violence.

Après son analyse approfondie, Hoffmann démasque les aspects prétendument positifs de la colonisation qui sont sans cesse cités par les partisans du colonialisme ; ils sont tout aussi désastreux pour les indigènes que les actions politiques et militaires.

Dans une deuxième grande partie, Hoffmann analyse les aspects démographiques et économiques du colonialisme allemand. Il se pose d'emblée la question, pourquoi l'Allemagne tenait tellement à avoir des colonies outre-mer ? Sa réponse est que la vraie raison n'est ni la nécessité économique ni la conscience d'une mission culturelle, c'est une question de prestige, il faut satisfaire une ambition nationale d'être sur un pied d'égalité avec d'autres pays européens comme la Grande-Bretagne et la France.

Ensuite Hoffmann cite trois arguments issus de l'économie que les partisans mettent au premier plan pour la possession des colonies : les colonies sont des pays d'émigration, elles sont un marché essentiel pour les exportations allemandes et un fournisseur important pour le marché intérieur de l'Allemagne ; elles ouvrent des opportunités d'investissement en dehors de l'Allemagne.

L'un des arguments des partisans des colonies allemandes dans les années 1920 était en effet qu'une émigration massive vers les colonies pourrait résoudre le problème du chômage en Allemagne. Il suffirait d'inciter les chômeurs à quitter l'Europe et à s'installer en Afrique. Contre cette affirmation Hoffman soutient qu'avant la guerre, le nombre des émigrants a constamment baissé de 134 200 en 1881 à 18 500 en 1912. Au total, en 1913, pas plus de 27 000 Allemands vivaient dans toutes les colonies allemandes, à comparer avec une population totale de l'Allemagne de 64,568 millions (Bundeszentrale). Hoffmann prend l'exemple de l'empire colonial français où, à Alger, après presque cent ans d'occupation française, la population française ne représente plus que 15 % (Hoffmann 1917: 43). Il réfute également l'argument selon lequel les Allemands sans emploi pourraient émigrer vers les colonies : pour pouvoir émigrer, il fallait avoir un capital de 15 000 à 20 000 marks, une somme d'argent qu'un chômeur pouvait difficilement réunir. Ainsi, l'idée de pouvoir résoudre le chômage par les colonies n'est rien de plus que de la propagande populiste.

Quant aux exportations vers l'Afrique, Hoffmann compare les statistiques de 1913, quand l'Allemagne possédait encore toute ses colonies, à celles de 1924. Il en résulte que les exportations vers l'Afrique et les importations en provenance de ce continent sont restées constantes. Les échanges s'élevaient à 2,1 % des exportations totales et à 4,2 % des importations totales. Les exportations vers l'ancien Deutsch-Ostafrika sont passées de 0,2 % en 1913 à 0,0 % en 1924. Cela ne signifie pas qu'il n'y avait pas de

commerce avec ce pays mais plutôt que les exportations étaient si faibles qu'elles ne pouvaient plus être enregistrées statistiquement. Les exportations vers l'ancien Deutsch-Südwest sont passées de 0,2 % en 1913 à 0,1 % 1924 et celles vers les autres anciennes colonies – de 0,1% à 0,0 %. Le tableau est similaire pour les importations qui sont passées quasiment dans tous les anciens territoires d'outre-mer de 0,1 % à 0,0 %. Le fait de posséder des colonies n'est donc pas la base d'un commerce extérieur florissant.

Dans la troisième partie, Hoffmann évoque la possibilité pour les Allemands d'investir dans les colonies. Les partisans des colonies allemandes voient les territoires allemands d'outre-mer comme un eldorado pour faire des investissements. Hoffmann leur répond qu'avant la Grande guerre, il y avait certes des investissements dans les colonies allemandes, mais que ceux-ci n'étaient pas supérieurs aux investissements aux États-Unis, en Russie, au Japon ou en Chine. Il arrive finalement à la conclusion qu'« il n'est absolument pas nécessaire de posséder des biens coloniaux pour l'investissement en capital » (Hoffmann 1917: 48). Hoffmann admet que l'approvisionnement en matières premières, le commerce extérieur et l'investissement en capital sont étroitement liés. Dans les pays où les capitaux sont investis, le commerce extérieur s'y développera également, mais pour cela, pas besoin de colonies. Il donne l'exemple des États-Unis où les risques pour les entrepreneurs étaient faibles. Au contraire dans les colonies, les risques étaient très grands en raison des conditions climatiques difficiles et d'un relief défavorable, et l'État les a compensés en donnant aux entrepreneurs des garanties qui, finalement, pesaient sur le contribuable.

La troisième partie de pamphlet de Hoffmann, intitulée « Le réveil des opprimés », est très courte et traite des mouvements de résistance émergents en Afrique, en Asie et en Océanie contre le système colonial des pays européens. Il voit cette évolution d'un œil très positif du point de vue communiste. Mais Hoffmann ne donne pas d'informations plus précises sur ces mouvements, se contentant d'affirmer que de tels mouvements existent et se fondent constamment.

## **6. Conclusion**

Les trois textes analysés ci-dessus reflètent les deux positions contraires sur la question des colonies perdues dans la République de Weimar. L'ancien fonctionnaire colonial Heinrich Schnee considère la perte des colonies comme une honte nationale et reste convaincu que la prospérité de l'Allemagne ne peut être garantie que par la possession de colonies. Selon lui, les colonies ne sont pas seulement un facteur économique ; l'Allemagne a aussi une tâche civilisatrice à accomplir en exportant ses valeurs humanistes et la base de son système d'éducation et de santé vers les territoires d'outre-mer. Par ce discours, Heinrich Schnee représente l'opinion de la majorité des Allemands, mais aussi la position de la plupart des partis politiques allemands. L'ancien militaire des troupes coloniales, qui deviendra plus tard fonctionnaire du régime national-socialiste, Franz Ritter von Epp tient un discours purement économique.

Bien que dix-huit ans séparent les deux textes, la question est traitée de manière similaire par Schnee et Ritter von Epp, à savoir que l'Allemagne a absolument besoin de ses colonies pour des raisons économiques et démographiques. Pour le bien du monde, il ne faut pas priver l'Allemagne de ses colonies et le monde de sa germanité. Ainsi, l'idée que l'Allemagne a apporté la culture aux colonies, perdure toujours.

La position prise par le communiste Martin Hoffmann sur la question du colonialisme reflète la position de son parti sur le sujet. Le discours de sa brochure *Pas de colonies* est un discours anticolonial et anti-impérialiste qui rejette le discours d'une race blanche supérieure apportant la civilisation aux peuples autochtones. Il dénonce la nécessité d'avoir des colonies pour la croissance économique en Allemagne comme fausse et le prouve par des statistiques officielles. La demande de récupération des colonies perdues est purement une question de prestige vis-à-vis des autres grandes nations européennes. La position critique d'Hoffmann à l'égard du colonialisme n'est pas seulement une critique de l'impérialisme européen mais elle anticipe aussi le discours postcolonial de la fin du 20<sup>e</sup> siècle.

Malgré l'existence des services de colonies au ministère des affaires étrangères, malgré les associations coloniales privées et les nombreux événements et publications en faveur de la récupération des colonies, aucun nouvel empire colonial allemand ne put être établi. Le discours sur un empire colonial allemand a pris officiellement fin le 15 février 1943, lorsque le secrétaire privé d'Hitler Martin Bormann a écrit à Ritter von Epp pour lui demander que toutes les activités du « Reichskolonialamt » et du « Reichskolonialbund » RKA soient arrêtées et que toutes les forces soient mobilisées pour la victoire à l'Est.

Après la Seconde Guerre mondiale, le passé colonial ne cesse de réapparaître en Allemagne, mais les demandes de récupérer les anciennes colonies allemandes et d'installer une administration fantôme des colonies inexistantes dans les ministères allemands ne sont plus à l'ordre du jour.

### Références bibliographiques :

- Aly, Götz, *Das Prachtboot. Wie Deutsche die Kunstschatze der Südsee raubten*, S. Fischer, Frankfurt/Main, 2021.
- Baer, Martin et Schröter, Olaf, *Eine Kopffagd. Deutsche in Ostafrika*, Christoph Links Verlag, Berlin, 2001, p. 93-102.
- Bundesstiftung Aufarbeitung, « Martin Hoffmann ». URL: <https://www.bundesstiftung-aufarbeitung.de/de/recherche/kataloge-datenbanken/biografische-datenbanken/martin-hoffmann> (consulté le 12/09/2022).
- Bundeszentrale für politische Bildung, « Bevölkerungsentwicklung ». URL : [https://www.bpb.de/system/files/dokument\\_pdf/01%20Bevoelkerungsentwicklung.pdf](https://www.bpb.de/system/files/dokument_pdf/01%20Bevoelkerungsentwicklung.pdf), (consulté le 29/09/2022).
- Bösch, Frank, « Die Macht des Skandals », *Das Parlament*, 06/01/2020, n° 1-2, p. 4.
- Hoffmann, Martin, *Keine Kolonien. Eine Kampfschrift gegen den neuen, deutschen Imperialismus*, Verlag Hans Schumann, Windischleuba, 1917.

- Le traité de Versailles, p. 75. URL : <https://www.herodote.net/Textes/tVersailles19-19.pdf>.
- Lichtenstaedter, Siegfried, *Kultur und Humanität: völkerpsychologische und politische Untersuchungen*, Stahel Verlag, Würzburg, 1897.
- Linne, Karsten, *Deutschland jenseits des Äquators? Die NS-Kolonialpolitik für Afrika*, Christoph Links Verlag, Berlin, 2008.
- Linne, Karsten, « Rendsburg: Zwischen Afrika-Träumereien und „Osteinsatz“ – Die Koloniale Frauenschule », in Van der Heyden, Ulrich, Zeller, Joachim (dir.), *Kolonialismus hierzulande – Eine Spurensuche in Deutschland*, Sutton Verlag, Erfurt, 2007, p. 131-136.
- « « Quatorze points » du président Wilson », le 14 septembre 2014. URL : <https://orientxxi.info/documents/glossaire/quatorze-points-du-president-wilson,0681> (consulté le 10/09/2022).
- Ritter von Epp, Franz, « Die wirtschaftliche Bedeutung der Kolonien », *Zeitschrift für Politik*, vol. 29, n° 1-2, 1939, p. 28-38.
- Schnee, Heinrich, *Braucht Deutschland Kolonien?* Quelle und Meyer Verlag, Leipzig, 1921.
- Schnee, Heinrich, *Die koloniale Schuldfrage*, Sachers und Kuschel, Berlin, 1924.

**“ALBANIZATION” OF ARTSAKH MONUMENTS AS ONE OF THE  
MANIFESTATIONS OF ANTI-ARMENIAN DISCOURSE IN AZERBAIJAN:  
THE EXAMPLE OF TSAGHKAVANK**

LYUBA KIRAKOSYAN\*

<https://orcid.org/0000-0002-5612-6177>

NATIONAL UNIVERSITY OF ARCHITECTURE AND CONSTRUCTION OF ARMENIA

**Abstract:** The article presents the plan and spatial composition of the Tsakhkavank church in the village of Tsakuri, Hadrut region of the Republic of Artsakh, as well as the construction inscriptions in Armenian written on the walls. Today, the church is occupied by Azerbaijan, which, ignoring all the facts, is conducting a clear policy of eradicating the Armenian cultural and historical traces from the territory of Artsakh, threatening to eliminate and delete the inscriptions of the Armenian churches of Artsakh. The example of Tsaghkavank emphasizes the policy of falsification of regional history, which is a part of the institutionalized anti-Armenian discourse in Azerbaijan.

**Keywords:** Tsakhkavank Church, the inscriptions, anti-Armenian, Artsakh, Azerbaijan

**L'« ALBANISATION » DES MONUMENTS DE L'ARTSAKH COMME UNE DES  
FACETTES DU DISCOURS ANTI-ARMÉNIEN EN AZERBAÏDJAN : LE CAS DU  
MONASTÈRE TSACHKAVANK**

**Résumé :** L'article présente le plan et la composition spatiale de l'église de Tsakhkavank dans le village de Tsakouri, région de Hadrout de la République d'Artsakh, ainsi que les inscriptions de construction en arménien écrites sur les murs. Aujourd'hui, le village est occupé par l'Azerbaïdjan qui, ignorant tous les faits, mène une politique claire d'éradication des traces culturelles et historiques arméniennes du territoire de l'Artsakh, menaçant d'éliminer et de supprimer les inscriptions des églises arméniennes des territoires occupés de l'Artsakh. L'exemple de Tsaghkavank met l'accent sur la politique de falsification de l'histoire régionale, qui fait partie du discours anti-arménien institutionnalisé en Azerbaïdjan.

**Mots-clés :** Église de Tsakhkavank, inscriptions, anti-arménien, Artsakh, Azerbaïdjan

---

\* kirakosyanlyuba@gmail.com



## 1. Introduction

Une partie des monuments d'Artsakh est passée sous le contrôle de l'Azerbaïdjan à la suite de la guerre de quarante-quatre jours en 2020. Après la fin des hostilités, de nombreux cas de destruction délibérée de monuments arméniens ont immédiatement été enregistrés dans ces territoires. L'exemple de l'église de la Sainte-Vierge (Surb Astvatsatsin) de Tsakhkavank en est un. En mars 2021, lors d'une visite en région de Hadrout et, en particulier, du village de Tsakouri, le président de l'Azerbaïdjan Ilham Aliyev, pointant du doigt l'inscription sur le linteau (*baravor*) de l'église de Tsakhkavank, a déclaré que ces inscriptions étaient fausses, tardivement ajoutées. Il fallait ainsi les effacer afin de rétablir la « justice » historique. Bien avant la guerre, pendant la période soviétique, aucun chercheur azerbaïdjanais n'a jamais fait la moindre allusion à cette église. Pendant cette période, elle a été utilisée comme entrepôt. Cependant, aujourd'hui, elle est « considérée » comme *oudie* et les Arméniens sont accusés de l'avoir « arméniser ». Les *Oudis* sont un peuple du Caucase vivant principalement en Azerbaïdjan, au Daghestan (Russie), en Géorgie et en Arménie, au total environ dix mille personnes. Leur langue fait partie de la famille nakho-daghestanaise. Les *Oudis* sont très majoritairement chrétiens, attachés autrefois au catholicossat d'Albanie intégré à l'Eglise apostolique arménienne. Il s'agit aujourd'hui d'un petit groupe – selon la version officielle – de moins de 4 000 personnes. Le 26 mai 2003, une entité religieuse a été officiellement enregistrée sous le nom de *Communauté chrétienne albano-oudie de la République d'Azerbaïdjan*.

L'objet de cette étude est de présenter l'église de la Sainte Vierge de Tsakhkavank et, sur la base de faits et d'inscriptions lapidaires, d'affirmer son appartenance incontestable au patrimoine architectural arménien. On s'est penché par ailleurs sur des informations et documents ayant circulé dans les médias et sur les réseaux sociaux relatifs à la politique de l'Azerbaïdjan à l'égard de monuments passés sous contrôle azéri après la guerre de quarante-quatre jours – Sainte-Vierge de Tsakouri, Dadivank, Tsitsernavank, Sainte Croix de Vank, Saint Jean-Baptiste ou église Verte de Chouchi – et la réaction arménienne à ce sujet.

## 2. L'architecture et la description de l'église

L'église de la Sainte-Vierge de Tsakhkavank se trouve dans le village de Tsakouri de la région de Hadrout de la République de l'Artsakh actuellement occupé par l'Azerbaïdjan (fig.1).

**Figure 1. L'église de Tsakouri, vue de l'ouest**

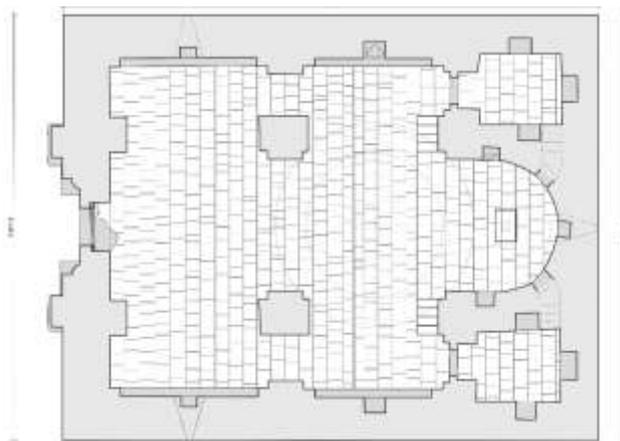


Shahen Mkrtychyan a étudié l'emplacement, l'architecture et la datation de l'église (Mkrtychyan 1985: 115-116). Une brève description de la Sainte Vierge se trouve aussi dans le livre de Varazdat Harutyunyan consacré à l'histoire de l'architecture arménienne (Harutyunyan 1992: 402). L'architecture de l'église de la Sainte Vierge de Tsakhkavank et son origine est présentée sur le site <https://monumentwatch.org>.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le village comptait 22 foyers arméniens et appartenait à la famille Haïkaz Mirzabekiantz. En 1992, la commune avait déjà 60 maisons et 400 habitants.

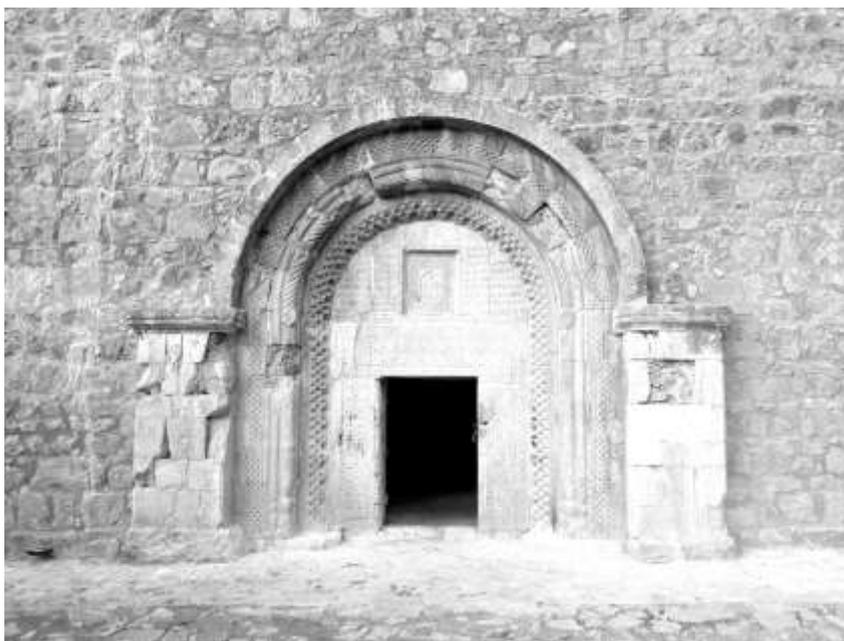
L'église de Tsakhkavank appartient au groupe de basiliques arméniennes à trois nefs dont les nefs latérales débouchent, en partie orientale, sur les sacristies adjacentes à l'autel. La seule entrée de l'église est située dans sa partie occidentale, sur l'axe est-ouest (fig.2).

**Figure 2. Le plan de l'église. Mesures de S. Ayyvazyan**



L'intérieur est couvert de plâtre, tandis que les piliers, les voûtes, les niches et le front de l'autel sont appareillés de pierres taillées de couleur bleuâtre. Quant aux parois, elles sont construites de pierres grossièrement taillées. Le seul élément d'apparat dans cet ensemble très sobre est le portail. Au centre du linteau on trouve un petit *khachkar*<sup>1</sup> entouré de deux plaques sur lesquelles est conservée une inscription arménienne relative aux travaux de construction. Selon celle-ci, l'église a été construite par l'archimandrite Hakop, en 1682 (fig. 3). Cependant, un *khachkar*, daté de 1196 et conservé aux alentours, laisse à penser que l'église fut construite à l'emplacement d'un monument précédent plus ancien (Mkrtchyan 1985: 115-116).

**Figure 3. Le portail ouest de l'église et l'inscription arménienne**



Les études et les analyses comparatives montrent que la conception volumétrique et planimétrique de l'église de Tsakhkavank est assez répandue non seulement dans l'architecture ecclésiastique du Moyen Âge tardif de l'Artsakh, mais aussi au Syunik (monastère de Shinouher, Knevank) (Hasratyan 1973: 78-79), au Nakhidjevan (église Saint-Thomas d'Agoulis), ainsi que dans d'autres régions d'Arménie (église Zoravor d'Erevan). Il s'agit là, en fait, d'une école architecturale des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles dont les œuvres sont éparpillées en Arménie orientale.

<sup>1</sup> Sur les khachkars (croix de pierre) voir : « L'art des croix de pierre arméniennes. Symbolisme et savoir-faire des Khachkars ». Inscrit en 2010 (5.COM) sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité.

### 3. Son état avant, pendant et après la guerre

Après sa fermeture à l'époque soviétique, en 1920, l'église a été utilisée pendant des décennies en tant que lieu de stockage pour le kolkhoze, tandis qu'à l'époque post-soviétique elle a été désaffectée. Cependant, elle ne manquait pas de visiteurs qui venaient pour prier et y mettre des bougies.

En vue de la préservation du patrimoine culturel et religieux de l'Artsakh, Svetlana Tatountsi, professeure à l'Université d'État de Moscou et arrière-petite-fille du dernier prêtre de l'église, avait déjà procédé aux travaux de réhabilitation de l'église de la Sainte-Vierge. Cependant, ceux-ci ont été interrompus par la guerre de quarante-quatre jours en 2020 (fig. 4).

**Figure 4. L'église après sa restauration. Auteur du projet de restauration : S. Ayvazian**



Lors de sa visite en région de Hadrou et, en particulier, à Tsakouri, en mars 2021, le président de l'Azerbaïdjan Ilham Aliiev, pointant du doigt l'inscription sur le linteau de l'église de Tsakhkavank a déclaré que ces inscriptions étaient fausses et que les Arméniens les avaient rajoutées tardivement afin d'« arméniser » une église appartenant à l'origine à leurs frères *oudis* et qu'il allait donc rétablir la « justice historique ».

À peine un an plus tard, le 3 février 2022, le site azéri *Report news agency* a publié un article reprenant la déclaration du ministre azéri de la culture Anar Kerimov selon laquelle l'Azerbaïdjan mettait en place un groupe de travail spécial constitué de spécialistes de l'histoire, de la culture et de l'architecture albanaise, ainsi que de représentants des autorités nationales qui, après « études », doivent supprimer « les fausses inscriptions et traces gravées ou rajoutées par les Arméniens » (Report 2022).

Cette déclaration d'un haut représentant azéri témoigne d'une politique claire de suppression pure et simple des traces culturelles et historiques arméniennes de

l'Artsakh. Il s'agit donc de faire disparaître les inscriptions des églises arméniennes de cette contrée qui constituent les témoignages primordiaux et les plus importants de l'appartenance de ce patrimoine.

Étant donné que la communauté internationale n'approuvait pas les actes de vandalisme azéri à l'égard des églises arméniennes après la guerre de quarante-quatre jours, l'Azerbaïdjan a décidé d'adopter une autre stratégie, celle de conserver les monuments arméniens en supprimant en même temps toute trace de leur arménité et en s'appropriant l'ensemble du patrimoine de cette communauté chrétienne.

Afin de prouver l'origine « non arménienne » de ces monuments, la propagande azérie recourt à tous les moyens possibles. Elle fait appel à des représentants de diverses communautés ou organisations chrétiennes exerçant en Azerbaïdjan, et organise avec ces dernières des visites des églises des territoires occupés. La visite d'Aliiev à l'église de la Sainte-Vierge de Tsakouri en est une.

Il convient de noter qu'avec les visites de représentants de communautés « albanaise » et *oudie*, ces monuments sont proclamés albano-oudis. Les visites évoquées servent de signal au déni de leur identité arménienne et à la falsification de l'histoire. Les nouveaux visiteurs se moquent ouvertement des sources historiques authentiques. L'exemple de l'église de Tsakhkavank a fait suite à la « requalification » des monastères de Dadivank et de Tsitsernavank comme monuments *oudis*.

#### **4. L'« albanisation » des monuments arméniens de l'Artsakh : une « affaire » d'État**

La politique de l'Azerbaïdjan se distingue par une propagande anti-arménienne qui se réalise par le biais du discours gouvernemental et celui des médias de masse. Le 4 novembre 2021, la première chaîne azérie CBC TV Azerbaïdjan place sur YouTube une vidéo intitulée : « Les membres de la communauté chrétienne albano-oudie de l'Azerbaïdjan visitent Hadrout ». Dans cette vidéo Robert Mobili, l'un des membres de cette communauté, a fait remarquer qu'il s'agissait de leur visite historique au monastère de la Croix blanche du village de Vank (CBC TV). Il est évident que le serviteur de la propagande azérie fait peu de cas de l'inscription arménienne sur le linteau de cet édifice religieux. En réponse à ces falsifications, les Arméniens ont souligné, en traduisant l'inscription en question, que l'église fut construite en 1682 (Barkhudaryan 1982: 5). C'est l'année où Tahmaz khan chassait les Ottomans de l'Arménie. Au mépris des faits, Mobili déclare que l'église fait partie du patrimoine albanais et que pendant « l'occupation arménienne », les Arméniens auraient rajouté de nouveaux éléments, incrusté des *khachkars* dans les murs, gravé des inscriptions et autres symboles arméniens en détruisant ainsi la trace albanaise.

Le site monumentwatch.org affirme que le génocide culturel n'est pas seulement la destruction de monuments, mais également la falsification de l'histoire et de l'appartenance confessionnelle, le mépris des faits, la détérioration de la mémoire et la mise en place de faux agendas culturels ou religieux. Selon le premier Protocole de la Convention de La Haye de 1954, il est interdit, dans les territoires occupés, de

s'approprier des valeurs culturelles ou spirituelles. En violation de toute norme et règle internationales en la matière, l'Azerbaïdjan continue sa politique de destruction systématique du patrimoine arménien dans les territoires occupés. Un autre exemple récent est celui de l'église Verte ou Saint Jean-Baptiste de Chouchi qui est présenté comme église russe orthodoxe. Dans une vidéo du 13 juillet 2021, diffusée sur Telegram sous le titre « Des travaux de restauration se font à Chouchi pour rendre son aspect primitif à l'église transformée en église Verte sous l'occupation arménienne », le directeur du Centre de l'histoire du Caucase, chercheur de l'Institut des droits de l'homme de l'Académie azérie des sciences, Rizvan Husseynov a affirmé que l'église était orthodoxe. C'est pour cette raison qu'elle a été rapidement « restaurée » pour les rites de la communauté orthodoxe du pays (Telemetr 2021).

En riposte à cette publication, les Arméniens ont de nouveau fait référence à l'inscription relative à la construction de l'église gravée sur deux plaques du mur ouest indiquant que celle-ci a été bâtie en 1847 par les frères Hovhannes et Baba Stepanian-Hovnanian en mémoire de leur frère Mekertitch (Baptiste en arménien) (Monument 1921).

Toutes ces publications, en particulier celle relative à l'église de Tsakouri, et la réaction à celles-ci restent des publications ponctuelles. La partie azérie et sa communauté scientifique ne sont pas prêtes à des discussions académiques. Ils ont choisi la voie de la destruction, de la falsification, du discours haineux et violent. Difficile de savoir si l'ensemble de la société civile azérie partage le même sentiment et le même point de vue que celui des autorités sur le patrimoine culturel arménien de l'Artsakh. Comme le remarque justement Alain Navarra-Navassartian, « Aliev a besoin d'un discours de va-t-en-guerre, en se départissant de toutes barrières éthiques ou morales ». Selon lui, « Le discours nationaliste est devenu une arme idéologique de cohésion, mais aussi un outil pour éviter toute protestation dans le pays » (Navarra-Navassartian 2020).

La falsification de l'histoire en Azerbaïdjan se fait sous le haut patronage de l'État. Le but poursuivi est d'exalter les Albanais du Caucase en tant qu'ancêtres présumés des Azéris, ce qui doit servir de base historique aux différends territoriaux avec l'Arménie. L'objectif est double : enraciner les Azéris sur le territoire de l'actuel Azerbaïdjan et nettoyer ce dernier de l'héritage arménien. Cette politique a été couronnée de succès dans la République autonome de Nakhitchevan où la quasi-totalité des monuments arméniens a déjà été détruite dont le plus grand cimetière arménien de Djulfa, sur la frontière avec l'Iran. Au début du XX<sup>e</sup> siècle on y dénombrait environ 10 000 *khachkars*, les quelques trois mille restants ont définitivement été démolis de 1998 à 2005 (Wikipedia). Selon une récente étude de chercheurs américains, 98 % du patrimoine arménien du Nakhitchevan a été détruit. Cela a été prouvé par des images satellites également (Hadjian 1922). En règle générale, l'Azerbaïdjan s'approprie le patrimoine culturel de pratiquement tous les autochtones qui vivaient sur son territoire actuel.

## 5. Conclusion

L'architecture de l'église de la Sainte-Vierge de Tsakhkavank appartient à une école d'architecture des XVII<sup>e</sup>- XVIII<sup>e</sup> siècles, dont les œuvres se sont largement répandues en Artsakh et en Arménie orientale. Les tentatives de son « albanisation » évoquent chez les Arméniens des craintes quant au sort d'autres monuments arméniens restés sous l'occupation des Azéris après la guerre de 2020. La réécriture de l'histoire et la destruction culturelle font partie des indicateurs principaux de génocide. Après la guerre de quarante-quatre jours en 2020, la question de « l'albanisation » ou de la simple éradication du patrimoine arménien s'est posée avec une nouvelle force. L'exemple de l'église de Tsakhkavank et de beaucoup d'autres révèlent la politique de falsification de l'histoire régionale qui constitue l'une des facettes du discours arménophobe institutionnalisé en Azerbaïdjan. Ainsi, le discours haineux anti-arménien ne se limite pas au seul domaine politique, il s'étend également aux autres sphères, notamment au domaine culturel où il se manifeste de la manière la plus arrogante.

## Références bibliographiques :

- Barkhudaryan, Sedrak, *Divan hay vimagrut'yan* [Code des inscriptions arméniennes], n° 5, Institut d'archéologie et d'ethnographie de l'Académie des sciences de la RSS d'Arménie, éditions de l'Académie des sciences de la RSS d'Arménie, Erevan, 1982.
- CBC TV : « Chleny albano-udinskoy khristianskoy obshchiny posetili Gadrut » [Les membres de la communauté chrétienne albano-oudie en visite à Hadrut] <https://www.youtube.com/watch?v=OqS26fM0z64> (consulté le 19/10/2022).
- Hadjian, Avedis, “US Researchers Confirm 98 % of Cultural Armenian Heritage Sites in Nakhichevan Destroyed by Azerbaijan,” September 16, 2022. URL : <https://hyperallergic.com/761723/cultural-armenian-heritage-sites-in-nakhichevan-destroyed-by-azerbaijan/> (consulté le 20/10/2022).
- Harutyunyan, Varazdat, *Haykakan chartarapetut'yan patmut'yun* [Histoire de l'architecture arménienne], Luys, Erevan, 1992.
- Hasratyan, Murad, *Syunik'i XVII-XVIII dareri chartarapetakan hamalimery* [Les complexes architecturaux de Syunik XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles], Édition de l'Académie nationale des sciences de la RSS d'Arménie, Erevan, 1973.
- Mkrtychyan, Shahen, *Lernayin Gharabaghi patmachartarapetakan hushardzannery* [Monuments historiques et architecturaux du Haut-Karabakh], Hayastan, Erevan, 1985.
- Monument Watch: “Presentation of the Kanach Zham as Russian Orthodox Church and illegal rites performed there,” 15 July 1921. URL : <https://monumentwatch.org/en/alerts/presentation-of-the-kanach-zham-as-russian-orthodox-church-and-illegal-rites-performed-there/> (consulté le 10/09/2022).

Navarra-Navassartian, Alain, « Stratégies performatives dans le discours nationaliste azéri sur le conflit du Haut-Karabagh », Hystart, 21 juin 2020. URL : <https://www.hystart.net/post/strat%C3%A9gies-performatives-dans-le-discours-nationaliste-az%C3%A9ri-sur-le-conflit-du-haut-karabagh> (consulté le 10/09/2022).

Report news Agency: “Working group set up to restore Armenianized Albanian temples”, February 3, 2022. URL : <https://report.az/en/cultural-policy/working-group-set-up-to-restore-armenianized-temples-of-ancient-albania/> (consulté le 10/09/2022).

Telemetr: Rizvan Husseynov, post 367, 13/07/2021. URL: [https://telemetr.me/content/rh\\_inside/post/367/](https://telemetr.me/content/rh_inside/post/367/) (consulté le 10/09/2022).

Wikipédia, « Cimetière de Djoulfa ». URL : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Cimeti%C3%A8re\\_de\\_Djoulfa](https://fr.wikipedia.org/wiki/Cimeti%C3%A8re_de_Djoulfa) (consulté le 20/09/2022).

# **DEUXIÈME PARTIE**

**PLURALITÉ DISCURSIVE DANS LE MONDE  
CONTEMPORAIN :**

**DISCOURS CINÉMATOGRAPHIQUES**



## WALL STREET ON SCREEN OR HOW AMERICAN MOVIES IMPACT THE REPRESENTATION OF FINANCE

ALICE FABRE\*

<https://orcid.org/0009-0007-4176-5877>

AIX-MARSEILLE UNIVERSITY<sup>1</sup>

**Abstract:** What does the American movie industry tell us about the economic role of Wall Street and the perception of the stock market over time? Through a substantial corpus of American films from the 20c. and 21c, this article illustrates how, in three distinct periods, Hollywood has been able to stage finance and contribute to the myth of Wall Street. A minor subject until the 1980s, these years have seen the appearance of financial blockbusters with the rise of the financialization of the economy. The subprime crisis renews the genre, questioning the place of the stock market and the ethics of traders.

**Keywords:** Wall Street, Finance, Movies, Ethics, Traders, Economics

## WALL STREET AU CINÉMA, OU COMMENT LES FILMS AMÉRICAINS PARTICIPENT À LA REPRÉSENTATION DE LA FINANCE

**Résumé :** Que nous dit l'industrie cinématographique américaine sur le rôle économique de Wall Street et la perception de la bourse dans le temps ? À travers un corpus conséquent de films américains du XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, cet article illustre comment, en trois périodes distinctes, Hollywood a pu mettre en scène la finance et contribuer au mythe de Wall Street. Sujet mineur jusque dans les années 1980, ces années ont vu l'apparition de blockbusters financiers avec la montée en puissance de la financiarisation de l'économie. La crise des subprimes renouvelle le genre, questionnant la place de la bourse et l'éthique des traders.

**Mots-clés :** Wall Street, Finance, Cinéma, Ethique, Traders, Economie

---

\* Aix Marseille Univ, CNRS, AMSE, Marseille, France : [alice.fabre@univ-amu.fr](mailto:alice.fabre@univ-amu.fr)



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International License.

<sup>1</sup> Alice Fabre remercie les participants au séminaire LitEco (Aix-en-Provence, France) et au colloque « Lectures croisées des discours » (Erevan, Arménie) pour leurs commentaires. Ce travail a bénéficié d'une aide de l'État opérée par l'Agence Nationale de la Recherche au titre du plan d'investissement France 2030 portant la référence ANR-17-EURE-0020 et de l'Initiative d'Excellence d'Aix-Marseille Université – A\*MIDEX.

Received: 28.12.2022

Revised: 06.01.2023

Accepted: 18.01.2023

© The Author(s) 2023

## 1. Introduction

En 1988, Michael Douglas reçut l'Oscar du meilleur acteur pour son incarnation de Gordon Gekko dans le film *Wall Street* d'Oliver Stone (1987), un rôle de trader cynique et immoral, inspiré de faits réels, qui allait devenir emblématique de la vision portée par Hollywood sur le monde de la finance pour les décennies suivantes. Le film *Wall Street*, blockbuster des années 1980, diffusé dans le monde entier<sup>2</sup>, inaugura ainsi une mise en lumière cinématographique des marchés financiers et du métier de trader jusque-là relativement peu portés à l'écran.

L'histoire du cinéma et de la place financière de Wall Street ont démarré au XIX<sup>e</sup> siècle, avec une représentation de la bourse souvent réduite à un décor ou à des clichés. Pour autant, à chaque époque, l'industrie du cinéma nous donne des pistes sur la façon dont la société américaine se représente et s'empare du monde de la finance, et il est intéressant de s'interroger sur la façon dont les films américains traitent de Wall Street et donnent à comprendre son rôle économique.

Wall Street est entendu ici au sens large<sup>3</sup>. Il s'agit à la fois de la place financière de New York (*New York Stock Exchange*, NYSE), de la communauté financière qui l'entourne (courtiers, cambistes, traders, banquiers d'affaires, analystes, gestionnaires de comptes...), mais aussi plus généralement du monde de la finance aux États-Unis.

La bourse américaine constitue l'un des symboles indissociables du capitalisme et du rêve américain, que ce soit un moteur pour financer l'économie (par la finance directe, en opposition avec la finance indirecte qui transite par l'intermédiation bancaire) ou un lieu de spéculation pour bâtir, ou perdre, une fortune. Ses symboles (la corbeille, la vente à la criée, les traders, les écrans horizontaux de cotations en continu, Manhattan...) sont à fois cinématographiques et emblématiques de l'économie américaine. À cet égard, le générique du film *The Associate* (Donald Petrie, 1996) illustre tous les éléments du décor attendus : cotations électroniques en continu, salles de marché, corbeille de la NYSE, Financial District, *Charging Bull* le taureau en bronze sculpté par Arturo Di Modica, etc.

Comment un autre symbole de l'industrie américaine, Hollywood, s'est donc saisi de Wall Street ? Curieusement, assez peu. Selon les périodes, Wall Street apparaît en filigrane sur la pellicule ou bien dans quelques films emblématiques où la finance est mise en scène, décortiquée, valorisée, voire critiquée, si ce n'est parodiée.

L'histoire de Wall Street est jalonnée de crises. Le krach boursier de Wall Street d'octobre 1929<sup>4</sup> consécutif à l'explosion de la bulle financière débutée dans les *Roaring Twenties* (Kindleberger 2005) et la Grande dépression qui s'ensuivit en

<sup>2</sup> Nul besoin de traduire *Wall Street* pour la diffusion du film à l'international ; la puissance de la « marque » parlant d'elle-même. Il a ainsi été mondialement distribué sous le titre percutant *Wall Street*, à quelques exceptions près comme *Borsa* (la Bourse) en Turquie, *El poder y la avaricia* (Pouvoir et avidité) au Mexique, ou encore *Wall Street: Poder e Cobiça* (Wall Street : Pouvoir et avidité) au Brésil, qui s'attardaient davantage sur le contenu du film.

<sup>3</sup> Selon le *Oxford English Dictionary*, "*Wall Street* : Denoting the American financial world or money-market" (« Wall Street : désigne le monde financier américain ou le marché monétaire »).

<sup>4</sup> Le jeudi 24 octobre, la panique envahit la place financière de New York, les ventes d'actions furent massives et la Bourse clôtura avec une baisse record de 12,8 %, les faillites s'accumulèrent, marquant le début de la crise de 1929. La fête était finie.

constituent l'épisode le plus sévère. Il a entraîné une contraction du PIB par tête américain de -28,5 % entre 1929 et 1933 et une explosion du taux de chômage. Les effets du krach se firent ressentir durant une décennie selon les estimations de Reinhart et Rogoff (Reinhart 2014: 50-55). La crise de 1929 plongea en outre le monde entier dans une profonde dépression et renforça l'isolationnisme au niveau international, notamment financier. Après la seconde guerre mondiale, le système de Bretton Woods (1945-1971) garantit la stabilité financière (contrôle des capitaux, système de changes fixes). La fin de Bretton Woods et l'ouverture des places financières marqua le passage d'une économie internationale d'endettement à une économie de marchés financiers (Bourguinat 1999), consacrant l'avènement de l'intégration financière internationale dont le krach boursier de Wall Street, en octobre 1987, permit de prendre la mesure. Le développement de nouveaux produits financiers (titrisation, produits dérivés), l'intégration financière accrue, les nouvelles technologies (cotations électroniques, internet, supercalculateurs, ...), la dérégulation de la finance, la concurrence entre les banques, accélèrent la financiarisation de l'économie amorcée dans les années 1980, ainsi que l'apparition de nouveaux épisodes de crises jusqu'à celle des *subprimes* en 2007-2008. La faillite de Lehman Brothers précipita alors la crise financière et économique la plus sévère expérimentée depuis 1929. Selon Reinhart et Rogoff, la crise des *subprimes* a entraîné en moyenne une baisse de 5 % du PIB américain et ses effets se sont prolongés sur six années (2007-2013). (Reinhart 2014: 50-55)

Il est intéressant de voir comment ces crises et les différents cycles financiers qu'elles ouvrent et clôturent sont appréhendés au cinéma. Nous allons étudier comment la bourse, ses acteurs et ses stéréotypes sont représentés et transmis à travers les films. C'est du point de vue croisé de l'histoire économique et de l'histoire des films que nous allons interroger le statut accordé à Wall Street par l'industrie du cinéma américaine.

L'étude va distinguer trois périodes, rythmées par les principaux krachs boursiers qui ont touché Wall Street (1929, 1987 et 2008) afin de dégager des éléments de ruptures, mais aussi des récurrences dans la représentation de la place financière au cours du temps.

À cet effet, nous avons construit une base de données originale, rassemblant près de quatre-vingt-dix longs métrages américains, à partir de plusieurs sources, principalement the *American Film Institute (AFI) Catalog of Feature Films*, qui recense depuis 1967 tous les films américains produits depuis 1893, et *The Internet Movie Database Pro (IMDbPro)*, une base internet collaborative de référence sur le cinéma, créée en 1990 et détenue depuis 1998 par Amazon. La constitution de la base de données s'est accompagnée d'un long travail de recherche et de visionnage des films, complété par la lecture d'ouvrages spécialisés sur le cinéma américain (Bourget 1983 ; Passek 2001 ; Prédal 2010). L'objectif était de recenser les principaux films américains, sortis en salles, aux États-Unis et à l'international, avec Wall Street comme protagoniste principal ou secondaire, et d'en étudier les caractéristiques : scénarios adaptés, scénarios originaux, évolution des genres, box-office, distribution, modalités de la représentation du rôle économique de la finance et des traders. Tous les films retenus dans l'analyse sont recensés sur IMDbPro, ce qui a permis de retenir des films

avec un seuil d'entrées substantiel, et de pouvoir les comparer en termes de ratings. La classification par genre des films utilisée est en outre celle proposée par IMDbPro.

Le financement des films et le rôle des studios ne sont pas étudiés dans ce chapitre ; le choix opéré est d'analyser l'évolution de la représentation de Wall Street et de ses traders au cinéma. Nous nous intéressons à ce que nous apprennent les films sur l'éthique de la bourse et le rêve américain, en fonction des cycles économiques et des modes cinématographiques, corrélés. Il apparaît que, même si les films sur Wall Street sont en règle générale peu anticipateurs, sur le fond et la forme, ils constituent un reflet subjectif de l'air du temps, et potentiellement un outil pédagogique pertinent pour comprendre la bourse, son éthique, son évolution et les mythes qu'elle engendre.

« Le cinéma nous apparaît comme un reflet du temps présent. On pourrait dire de lui ce que Stendhal disait du roman : c'est un miroir qu'on promène le long de la route ; l'époque s'y révèle avec ses façons de penser et de vivre, ses grandeurs et ses faiblesses, ses tourments, ses espoirs et ses rêves, sa physionomie enfin », écrivait Jean Le Duc dans un article célèbre paru dans *La revue des Deux Mondes*. (Le Duc 1961: 233)

## 2. Première période : Wall Street sur les écrans, mais loin du premier rôle

Wall Street, le cinéma et le rêve américain sont étroitement liés, et l'évolution de la finance a donné lieu à différents cycles d'appréhension et de représentation sur les écrans. Dès le départ, Wall Street et le cinéma partagent un destin commun, en accompagnant l'industrialisation américaine. La bourse de Wall Street est née le 17 mai 1792, avec « l'accord du *Buttonwood* » signé par vingt-quatre agents de change de New York, du nom de l'arbre sous lequel ils avaient l'habitude de se réunir, la *New York Stock Exchange* (NYSE) étant officiellement créée en 1817. Le Dow Jones, premier indice entièrement industriel de l'histoire, incorpore dans sa cotation, dès sa création en 1884, la *General Electric* (GE)<sup>5</sup> de Thomas Edison, l'inventeur ou l'un des inventeurs du cinéma, selon que l'on se place d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique<sup>6</sup>. En 1893, Thomas Edison présente à New York le kinétoscope, qui permet, en mettant une pièce de monnaie dans la fente de la boîte, de regarder des images animées durant quarante secondes ; il est à noter que l'*American Film Institute* (AFI) retient cette année comme point de départ de la production cinématographique. Dès 1914, le cinéma quitte les champs de foire, et les premières productions hollywoodiennes marquent le début de l'industrie du cinéma, notamment avec les œuvres de Cecil B. DeMille. La

<sup>5</sup> GE encore très impliquée de nos jours dans la production de films, en particulier via sa participation majoritaire dans NBC Universal.

<sup>6</sup> En 1883, Edison inventa le kinétographe, une caméra qui permettait de réaliser de courtes vidéos en 35 mm, que l'on pouvait ensuite visionner, individuellement, à l'aide d'un œilleton dans une boîte, le kinétoscope, apparue en 1893 ; les frères Lumière, photographes et inventeurs lyonnais, perfectionnèrent les inventions existantes pour mettre au point, en 1895, un appareil – le cinématographe Lumière – enregistrant et projetant les images animées sur une grande toile blanche, consacrant ainsi la première expérience de visionnage collectif. La première séance publique payante eut lieu le 8 décembre 1895, au Salon indien du Grand Café à Paris. La guerre des brevets et les querelles qui s'ensuivirent n'ont jamais permis de trancher qui fut l'inventeur du cinéma, fruit d'inventions cumulées.

plupart des pellicules, en nitrate, sont aujourd’hui disparues<sup>7</sup>, même si le travail d’archivage de l’AFI permet d’en conserver une trace. L’analyse de la représentation de la bourse au cinéma avant l’avènement du parlant (*The Jazz Singer*, Alan Crosland, 1927) et dans les années 1930 se base donc sur un matériau incomplet, même si des tendances peuvent être dégagées.

### 3.1 Le rêve américain et la Grande dépression des années 1930

Durant les années 1920 et 1930, Wall Street et le cinéma sont deux industries bondissantes, liées au rêve américain, selon l’expression proposée par James Truslow Adams dans *The Epic of America* (1931) :

*“But there has been also the American dream that dream of a land in which life should be better and richer and fuller for every man, with an opportunity for each according to his ability or achievement.”*

[« Mais il y a eu aussi le rêve américain, ce rêve d’un pays dans lequel la vie devrait être meilleure, plus riche et plus complète pour chaque homme, avec des opportunités pour chacun en fonction de ses capacités ou de ses réalisations. »] (Adams 2017: 404)

La finance contribue à ce rêve, et régulièrement les films reflètent la façon dont elle entretient l’*American way of life*. De façon intéressante, J. T. Adams, avant de devenir historien, fit fortune à Wall Street, comme courtier. Il se montre dans ses écrits à la fois très critique envers les banquiers, qui ont précipité par leurs spéculations la crise de 1929, et envers l’industrie du cinéma. Sa vision de l’industrie du cinéma est assez désastreuse et caricaturale :

*“When one thinks of the prostitution of the moving-picture industry, which might have developed a great art, one can turn from that to the movements everywhere through the country for the small theatre and the creation of folk drama, the collecting of our folk poetry. [...] How far the conflicting good can win against the evil is our problem.”* [« Quand on pense à la prostitution de l’industrie du cinéma, qui aurait pu développer un grand art, on peut se tourner vers les mouvements qui se manifestent partout dans le pays en faveur du petit théâtre et de la création de drames populaires, vers la collecte de notre poésie populaire. [...] Jusqu’à quel point le bien contradictoire peut gagner contre le mal est notre problème. »] (Adams 2017: 413)

Les *Roaring Twenties* furent des années fastes pour le cinéma (Bourget 1983) et la bourse et ses courtiers sont au cœur de comédies et de drames dans de nombreux courts et longs métrages muets. Il s’agissait le plus souvent de drames et de romances, avec la figure du trader qui essayait de séduire une jolie fille en détresse et de s’attirer ses

---

<sup>7</sup> Une estimation couramment admise est que 50 % des films parlants projetés avant 1950 et 75 % des films muets seraient définitivement perdus. (Kehr 2010 ; Pierce 2013: 21).

faveurs (*Beyond the Rainbow*, Christy Cabanne, 1922), voire de ruiner son fiancé, ou encore de financiers impitoyables, dont l'héroïne essaie de se venger (*Missing millions*, Joseph Henabery, 1922, considéré aujourd'hui comme film perdu).<sup>8</sup>

Après la crise de 1929, le cinéma devint l'un des rares loisirs encore possibles et l'avènement du parlant renforça sa popularité. Les genres en vogue sont principalement la comédie, le musical, les films de crime ou les films sociaux. Le genre « financier » est inexistant et, contrairement à ce qu'on l'on verra après la crise des *subprimes*, le krach de 1929 est peu porté à l'écran. Il est suggéré dans quelques plans (*Citizen Kane*, Orson Wells, 1941) ou abordé à travers son impact sur l'économie (chômage, faillites, pauvreté), de façon ironique dans les comédies loufoques (*screwball comedy*), ou avec un regard critique acéré, dans les films sociaux.

Ainsi, dans la *screwball comedy* *Dinner at Eight* (George Cukor, 1933), lorsqu'Oliver Jordan, dont la compagnie menacée d'OPA sera finalement sauvée par l'homme d'affaires qui voulait le ruiner, forcé en cela par son épouse, jouée par Jean Harlow, soucieuse d'entrer dans la haute société, finit par avouer à son épouse Millicent, laquelle avait passé sa journée au bord de la crise de nerf à organiser leur réception mondaine avec moult tracas et déconvenues, qu'ils étaient ruinés, il reçoit comme réponse « Oh. Mais, tout le monde est fauché, chéri ! Ne t'en fais pas. » À la fin du film, quand le dîner mondain, si difficile à organiser, est sur le point de débiter, Oliver Jordan avoue à son épouse-hôtesse "*We're broke*", ce à quoi elle lui répond "*Oh. Well, everybody's broke, Darling! Don't let that worry you.*" L'*entertainment* amuse, mais n'oublie pas l'ironie.

Le cinéma des années 1930 distrait de la crise, privilégiant les films noirs, les comédies<sup>9</sup>, notamment musicales, ou les westerns, ou la dépeint à travers des films sociaux comme *Beggars of Life* (William Wellman, 1930), *Wild Boys on the Roads* (William Wellman, 1933), *Our Daily Bread* (King Vidor, 1934), *The Grapes of Wrath* (John Ford, 1940, d'après le roman de John Steinbeck paru en 1939). La société américaine a été ébranlée, mais se relèvera, comme le montrent notamment deux films phares de 1939 réalisés par Victor Fleming : *Gone with the Wind* et *Wizard of Oz*, mis en avant à cet effet dans l'exposition « La peinture américaine des années 1930 » (*The Age of Anxiety*, Musée de l'Orangerie, Paris, du 12 octobre 2016 au 30 janvier 2017). Scarlett O'Hara (Vivien Leigh dans *Gone with the Wind*), fuyant Atlanta assiégée, affamée, en est réduite à manger une carotte gelée, se relève et jure alors solennellement que plus jamais ni elle ni les siens ne connaîtront la faim. Dorothy (Judy Garland dans *Wizard of Oz*), prise dans une tempête en noir et blanc bien secouée, atterrira au royaume d'Oz en couleurs.

Il faudra attendre les années du renouveau du cinéma dans les années 1960 pour retrouver le leitmotiv de la crise, avec *They Shoot Horses, Don't They?* (Sydney Pollack, 1969) sur les bals marathon, ou *Bonnie and Clyde* (Arthur Penn, 1967). La dénonciation – indirecte – de la finance et du rêve américain s'accordera bien avec la période (guerre du Vietnam, renouveau du cinéma hollywoodien).

<sup>8</sup> Les archives reconstituées par l'AFI des longs métrages américains sortis entre 1921-1930 ont été publiées par l'*University of California Press* en 1971.

<sup>9</sup> *It Happened One Night* (Frank Capra, 1935), un exemple typique de comédie loufoque (*screwball comedy*), avec en arrière-plan la dépression des années 1930.

Néanmoins, la représentation de la finance, ou le récit du krach boursier, restent absents des écrans. Un des rares films à mettre en scène la finance, et ses déboires, est *American Madness* (Frank Capra, 1933), à travers le personnage du banquier Thomas Dickson qui durant la dépression continuait à accorder des prêts à ses clients, des travailleurs honnêtes, sans leur demander de garanties, afin de lutter contre la misère « pour faire circuler l'argent » ; un vol favorisé par l'un de ses employés entraînera une panique bancaire, qui sera stoppée *in extremis* par ses clients reconnaissants ; nous sommes chez Capra. Dans son autobiographie, Frank Capra notera d'ailleurs : « Au début les plus défavorisés avaient considéré le krach [de 1929] comme une bonne farce faite aux riches spéculateurs. Ils y avaient perdu leurs millions et leurs maisons – ah ! ah ! Mais bientôt la classe laborieuse commença à perdre travail, foyer, fermes [...]. Riskin [le scénariste d'*American Madness*] et moi concoctâmes une extravagante histoire avec un président de banque [...] plein d'un optimisme juvénile et d'une chaleureuse confiance envers les hommes. S'opposent à lui avec aigreur à la fois ses propres directeurs et les autres banques parce qu'il pratique – chose « insensée » et « dangereuse » – le prêt d'honneur. [...] *American Madness* [...] fut l'un des premiers films hollywoodiens à s'attaquer de façon directe et ouverte aux craintes et à la panique de la dépression. » (Prédal 2010: 135) Le film présente la caractéristique de mettre en scène l'une des images emblématiques de la crise de 1929, peu représentée à l'écran : celle d'une foule en panique, venant réclamer son argent au guichet. Une scène analogue de panique bancaire apparaîtra à nouveau dans *It's a Wonderful Life* (Frank Capra, 1946), l'un des films les plus populaires aux États-Unis, rediffusé régulièrement à la télévision pour Noël. C'est également le film détenant le rating IMDb le plus élevé de notre base de données avec une appréciation de 8,6 sur 10, la moyenne de la base s'élevant à 6,7.

### 3.2. Bretton Woods et Fort Knox

Le cinéma américain des années 1950 s'intéressera encore moins à Wall Street<sup>10,11</sup> et à sa représentation. Dans cette ère de prospérité retrouvée, la finance n'est toujours pas un sujet. Néanmoins, Fort Knox et l'or de la Fed vont se trouver au cœur de quelques productions. Depuis 1945, la finance internationale est encadrée par le système de Bretton Woods, où le dollar sert de pilier au système monétaire international. Dans ce système de double étalon de change – *Gold exchange standard* –, les devises sont en parité fixe avec le dollar, lui-même arrimé à l'or. La puissance américaine et le stock d'or de la *Federal Reserve* détenus à Fort Knox deviennent ainsi dans quelques films un enjeu de convoitise (comme dans le court dessin animé de Friz Freleng (1952) avec

<sup>10</sup> La comédie *The Wheeler Dealers* (Arthur Hiller, 1963), non distribuée en France (selon IMDbPro), constitue un rare exemple de film « financier », mettant en scène un partenariat à la fois financier et romantique entre les deux premiers rôles, qui « ébranla Wall Street dans ses fondations » (selon la bande annonce d'époque), avec de nombreux gags liés à la finance, sans réel regard critique.

<sup>11</sup> 33,78 % des films de notre base de données ont été réalisés entre 1914 et 1946, 10,81 % entre 1952-1981 (première période), 25,68 % entre 1983 et 2008 (deuxième période) et 29,73 % entre 2009 et 2020 (troisième période).

Bugs Bunny *14 Carrot Rabbit*, traduit *L'Or du pirate* en français (le jeu de mot 14 carats/carottes passant à la trappe)) ou de destruction. Ainsi, en pleine guerre froide, dans le très britannique opus de l'agent secret James Bond, le méchant Auric Goldfinger n'aura d'autre ambition que de contaminer la réserve d'or de Fort Knox pour ébranler la finance internationale et l'économie mondiale, et devenir ainsi le maître du monde grâce à son propre stock d'or, ce que James Bond, incarné par Sean Connery, parviendra à empêcher (*Goldfinger*, film anglais de Guy Hamilton, 1964)<sup>12</sup>.

Les années 1950 voient la domination des films de crime, des thrillers et films d'espionnage, des westerns, des comédies musicales, et l'apparition des péplums. La fréquentation des salles est en baisse, le cinéma américain et les studios entrent en crise dans les années 1960. Les années 1960-70 vont voir un bouleversement dans le cinéma, avec le nouvel Hollywood et l'arrivée de nouveaux réalisateurs, comme Arthur Penn, Sidney Lumet ou Alan J. Pakula. Dans leurs films, la critique de la société américaine est un enjeu majeur et passe notamment par un retour sur la dépression des années 1930 (*They Shoot Horses, Don't They?* Sydney Pollack, 1969 ; *Bonnie and Clyde*, Arthur Penn, 1967) ou par des drames naturalistes, avec en toile de fond la récession des années 1970 (*Dog Day Afternoon*, Lumet, 1975).

En Europe, la bourse de Rome, ses fulgurances et ses pertes, sont au cœur de l'éclipse (*L'eclisse*, film franco-italien de Michelangelo Antonioni (1962), où l'héroïne Vittoria (Monica Vitti) rétorque à Piero (Alain Delon), qui lui fait remarquer qu'elle n'aime pas venir à la bourse, qu'elle ne sait toujours pas ce que c'est, d'un bureau, d'une place de marché ou d'un ring (il faut y aller pour comprendre, lui répondra Piero, ajoutant que dès que l'on y touche, c'est la passion).

La fin du système de Bretton Woods (1971), puis l'ouverture des marchés financiers, la dérégulation de la finance, les innovations technologiques vont avec l'ère reaganienne dans les années 1980 voir la finance prendre le pas sur l'économie réelle. Dans ce contexte, Wall Street va devenir un objet de cinéma avec deux approches : l'une plutôt positive, centrée sur le bonheur américain et la mobilité sociale, l'autre plus sombre, avec la mise en exergue du mythe du trader avide et peu scrupuleux. Les films financiers qui accompagnent la financiarisation de l'économie vont s'avérer riches d'enseignements pour qui s'intéresse aux marchés financiers même si la complexité de la finance peut constituer un frein à sa mise en images et à l'essor du genre.

#### **4. Deuxième période : À la poursuite du bonheur, Wall Street, *blockbusters* et la financiarisation de l'économie**

À partir des années 1970, la finance est peu à peu dérégulée (suppression du contrôle des changes, décloisonnement des activités financières, désintermédiation, etc.). À

---

<sup>12</sup> Le court métrage *14 Carrot Rabbit*, les deux films britanniques *Goldfinger* et *Rogue Trader* (Cf. ultra) et le film franco-italien *L'eclisse* constituent des cas particuliers de notre base de données dédiées aux longs métrages américains ; ils y sont intégrés du fait de leur popularité au box-office américain et de leur caractère emblématique, mais ne sont pas incorporés dans l'exploitation quantitative de la base.

l'échelle internationale, on passe d'une économie internationale d'endettement<sup>13</sup>, où la principale source de financement de l'économie transitait par l'emprunt bancaire, avec une place de choix pour les euro-dollars<sup>14</sup>, à une économie internationale de marchés financiers, où le financement via les marchés financiers domine ; la cotation électronique en continu apparaît. Le krach boursier du 19 octobre 1987 (« lundi noir ») voit dévisser la NYSE, et se propage sur les bourses mondiales, mettant en lumière l'ampleur de l'intégration financière internationale débutée au début de la décennie. Dans les années 1990, une étape supplémentaire sera franchie dans la (dé)régulation de la finance, avec le passage à ce que Bourguinat qualifie d'économie internationale de spéculation (Bourguinat 1999). Dans ce contexte d'ouverture des places financières à l'international, la financiarisation de l'économie s'intensifie, la place de la bourse dans l'économie aussi. La logique financière l'emporte sur la logique économique, et les placements deviennent de plus en plus spéculatifs. Le développement de la titrisation dès les années 1980, la gestion financière du capitalisme (OPA, démantèlement des entreprises), l'apparition des *golden boys* de la finance, les transactions informatiques, le développement de la finance de gré à gré, vont devenir des enjeux de société et des objets de cinéma.

#### 4.1 Les blockbusters financiers

L'ère Reagan voit apparaître celle des *blockbusters*, autrement dit des films à gros budgets générant d'importantes entrées au box-office. La bourse et la finance vont se trouver au cœur de quelques grosses productions, qui mettent en scène des destins individuels, avec l'apologie du rêve américain (*Trading places*, John Landis, 1983 ; *The Pursuit of Happyness*, Gabriele Muccino, 2006), et une dénonciation (modérée) de la financiarisation de la finance et de ses dérives à travers des comédies romantiques (*Other People's Money*, Norman Jewison, 1991 ; *Pretty Woman*, Garry Marshall, 1990, conte de fée moderne où un financier new-yorkais reviendra sur son désir de démanteler des chantiers navals pour effectuer une plus-value financière, après être tombé amoureux d'une prostituée rencontrée sur Hollywood Boulevard) ou des

---

<sup>13</sup> Les euros-dollars, l'intégration financière internationale croissante et le risque systémique qui l'accompagne sont au cœur du thriller financier *Rollover* (Alan J. Pakula, 1981), où le brusque retrait de milliards de dollars placés dans les banques américaines entraîne la chute libre de la devise américaine et une crise financière et économique mondiale dans un monde devenu interdépendant. Flop au box-office, avec un acteur principal nommé au Razzie Award 1982, *Rollover* reste un film méconnu, avec un rating IMDb (5,7/10) sous la moyenne de celui de notre base de données (6,7/10). Son scénario d'anticipation (développé dans la seconde moitié du film) est pourtant assez remarquable, mettant en avant les risques encourus par un pays et ses banques face à un retournement brutal des mouvements de capitaux et le déclenchement d'une crise de change ; il montre aussi des salles de marchés, dernier cri pour l'époque, avec téléphones, écrans informatiques et télex, et la tension qui précède la crise que l'on sent inévitable. Les similitudes sont nombreuses avec les crises de change expérimentées par les pays émergents dans les années 1990, ainsi qu'avec, dans une moindre mesure, les répercussions mondiales de la crise des *subprimes* de 2008, marché américain oblige, faisant de *Rollover* un film à part, avec de nombreuses imperfections mais un ancrage dans l'évolution de la finance internationale intéressant.

<sup>14</sup> Dollars échangés en dehors de leur marché domestique, principalement dans le cadre d'opérations interbancaires.

thrillers (*The Firm*, Sydney Pollack, 1993, sur les paradis fiscaux), portées par des acteurs au cœur du star system (Eddie Murphy, Will Smith, Danny DeVito, Tom Cruise, Richard Gere et Julia Roberts).

Le plus marquant sera *Wall Street* d'Oliver Stone, sorti en 1987, avant le krach boursier de Wall Street, qui inaugure un nouveau genre, le blockbuster financier, où le trader et la place financière sont érigés en mythe.

Déjà dans *Trading places* (au jeu de mots sur *trading* gommé dans la traduction française *Un fauteuil pour deux*) sorti en 1983, la bourse est mise au centre de l'image. Dans cette comédie, les frères Duke, deux courtiers en marchandises de Philadelphie, décident, lors d'un pari, de mener une expérience sociologique et d'échanger, sans les tenir au courant, la vie de deux individus situés à l'opposé de l'échelle sociale, leur jeune directeur général au profil *Ivy League* (Dan Aykroyd), et un SDF (Eddie Murphy) ; le pari se retournera contre les deux frères, ruinés lors d'une scène de spéculation boursière où ils seront pris à leur propre jeu. Cette comédie de 1983, pré-krach boursier, est ambivalente, montrant deux facettes du capitalisme : celle de financiers véreux et sans scrupule, et celle de la bourse comme moteur du rêve américain. Elle met en scène également les courtiers affairés dans la corbeille, créant un suspens très cinématographique : délits d'initiés, ordres d'achat et de vente à la criée, carnets papier et affichage électronique, débâcle finale.

La bourse et sa technologie s'imposent à l'écran. *Wall Street* ira encore plus loin dans la mise en scène de la complexité de la finance. Film contemporain au krach de 1987, réalisé juste avant, il se saisit de l'air du temps et de la spéculation croissante, et met la lumière sur le travail des courtiers. Préparé avec des experts en bourse, le film donne une représentation réaliste des opérations en salle de marché, comme le souligne notamment Van der Yeught (Van der Yeught 2004: 21-42).

Il entre dans la légende populaire avec cette fameuse phrase "*Greed is good*" (« L'avidité, c'est bien ») prononcée par Gordon Gekko (Michael Douglas) dans un discours à ses actionnaires. L'avidité des traders deviendra un stéréotype, repris dans les films, mais aussi dans le monde réel, érigé notamment en modèle dans de nombreuses écoles de commerce avant la crise de 2008. A tel point que le FBI emploiera Michael Douglas en 2012 dans le cadre d'une campagne de sensibilisation contre les délits d'initiés ("*The movie was fiction, but the problem is real*", « Le film était une fiction, mais le problème est réel », prononcera-t-il dans le clip du FBI). (FBI 2012)

Fils d'un courtier, Oliver Stone va dans *Wall Street* s'appuyer sur des faits réels, et mettre en scène de façon clinique voire pédagogique leur travail. La recette du blockbuster financier est lancée : des films à gros budgets, avec un casting prestigieux, mettant en scène les traders en milieu professionnel, avec un certain souci de réalisme. Le plus souvent, les films sont basés sur des faits réels, et présentent peu d'éléments d'anticipation, contrairement à d'autres sujets comme, par exemple, la réalité virtuelle (*Minority Report* (2002) ou *Ready Player One* (2018) de Steven Spielberg ; *Her*, Spike Jonze, 2013) ou encore les pandémies (*Contagion*, Steven Soderbergh, 2011). *Rollover* (Alan J. Pakula, 1981) qui anticipe dès le début des années 1981 les risques macroéconomiques liés à l'intégration financière internationale et aux retournements de capitaux constitue à cet égard une rare exception dans les films « financiers ». Ces

films captent sur le vif la société et la place que la finance y prend, en phase avec l'air du temps.

Si le classique *Pursuit of Happyness*, inspiré de l'autobiographie d'un courtier du début des années 1980, catalogué « drame » en dépit de son *happy end*, met en exergue le rêve américain<sup>15</sup>, très vite les films vont avoir tendance à s'inscrire dans le cadre des films de crime, voire de thriller, où l'avidité et la dangerosité du spéculateur sont mises en scène et questionnées (*Rogue Trader* (1999) de James Dearden ; *Boiler Room* (2000) de Ben Younger).

Alors que les traders et les financiers deviennent des personnages de films récurrents dans les années 1990, le caméo de Donald Trump, dans son propre rôle d'homme d'affaires new-yorkais, est en vogue. Son caméo apparaît ainsi dans *Home Alone 2: Lost in New York* (Chris Columbus, 1992), *The Associate* (Donald Petrie, 1996), *Celebrity* (Woody Allen, 1998), *Zoolander* (Ben Stiller, 2001), *Two Weeks Notice* (Marc Lawrence, 2002), *Wall Street: Money Never Sleeps* (Oliver Stone, 2010).

#### 4.2. “Greed is good”, financiarisation de l'économie et le mythe du trader

Basés fréquemment sur des autobiographies (telle celle du trader Jordan Belfort, à l'origine de *Boiler Room* et *The Wolf of Wall Street*, Martin Scorsese, 2013) et sur des faits réels à l'instar de *Rogue trader*, qui s'inspire de la faillite de la Barings Bank, les films cherchent à être réalistes dans leur représentation professionnelle des métiers de la bourse, à l'instigation de *Wall Street*.

Ils mettent aussi en scène des questions éthiques. Ils déclinent le thème de l'avidité des marchés, parfois jusqu'à la parodie, et mettent surtout en exergue le trader, nouveau gangster, personnage criminel ou héros dramatique, souvent arrogant<sup>16</sup>, à travers le destin duquel la finance est appréhendée. À noter que les femmes traders sont

<sup>15</sup> Le film narre l'histoire d'un père célibataire (Chris Gardner, incarné par Will Smith) à Chicago, sans domicile fixe, qui va accepter d'être un stagiaire non rémunéré pendant six mois pour décrocher un diplôme et une place dans la finance. *The Pursuit of Happyness* (2006) témoigne de la capacité de la finance à servir de levier à l'individu pour atteindre ses rêves. Il se déroule en 1981, avant le krach de 1987. Que le film soit réalisé en 2006, avant la crise de 2008, est aussi révélateur, la société américaine étant de façon générale plus favorable à Wall Street en période de prospérité, comme le note d'ailleurs Van der Yeught (Van der Yeught 2006: 63-77). La vocation du personnage naît dans une courte scène où il aborde un *golden boy* sortant d'une belle voiture et lui demande : « Il faut vraiment que je vous pose deux questions, qu'est-ce que vous faites et comment on fait ? ». L'homme rit et lui répond : « Je suis courtier en bourse » ; Chris Gardner : « Courtier en bourse, à tous les coups il faut être allé à la fac pour faire ça, hein ? » ; l'homme : « Ce n'est pas une obligation, il faut être à l'aise avec les chiffres et avec les gens » [“I really need to ask you two questions, what do you do and how do we do it?”, “I’m a stockbroker”, “I’m a stockbroker, you always have to have gone to college to do that, right?”, “It’s not a requirement, you have to be comfortable with numbers and with people.”] La réussite de Chris Gardner montre comment la finance peut servir d'ascenseur social.

<sup>16</sup> Dans le film indépendant *August* (Austin Chick, 2008), Tom Sterling (interprété par Josh Harnett), l'un des fondateurs, médiatisé et à l'arrogance plus ou moins de façade, d'une start-up cotée au Nasdaq en 2001 dont le cours s'effondre, est évincé par des financiers tout aussi arrogants – joués notamment par David Bowie – alors qu'il tentait de la sauver durant la période de blocage (période durant laquelle les propriétaires d'une start-up qui vient d'être introduite en bourse ne peuvent vendre leurs titres). Le film fait référence à la bulle internet des années 2000, à la veille du 11 septembre 2001.

absentes, ce que dénonce la comédie *The Associate* avec *Whoopi Goldberg*. L'éthique des traders se place au centre de l'analyse, dans une ambivalence entre apologie ("Greed is good") et dénonciation (ascension, chute, rédemption). Le trader deviendra un personnage effrayant, séduit par les gains faciles et les excès (drogue, sexe et alcool). Les ordres passés par téléphone et les ordinateurs remplacent les armes à feu. La folie du trader connaîtra son paroxysme avec *American Psycho* (Mary Harron, 2000), adapté du roman de Bret Easton Ellis (1991), qui se focalise sur un trader (incarné par Christian Bale), que l'on ne voit jamais travailler, obnubilé par sa réussite, froid et psychopathe, qui se met à assassiner ceux qui réussissent mieux que lui ; le *brand-naming*, les marques, l'obsession clinique et la froideur du trader sont mis en scène. La froideur du banquier d'affaires, déjà présente dans les films des années 1930 (*It's a Wonderful Life* de Frank Capra par exemple), est reprise dans les films comme stéréotype attendu (*The Game*, David Fincher, 1997, avec Michael Douglas, à l'apparence physique identique à celle qu'il avait dans *Wall Street* ; *Arbitrage*, Nicholas Jarecki, 2012, avec Richard Gere, plus inquiétant que dans *Pretty woman* ; *Cosmopolis*, David Cronenberg, 2012 ; de façon plus marginale *Remember me*, Allen Coulter, 2010).

## 5. Troisième période : Wall Street, *subprimes* et *banksters*

La crise des *subprimes*, amorcée en 2007, déclenchée le 15 septembre 2008 par la chute de Lehman Brothers, va bouleverser l'économie et la finance mondiale. La titrisation qui avait commencé dans les années 1980, a pris de l'ampleur à la fin des années 1990 et a facilité le surendettement des ménages américains. L'aveuglement au désastre va précipiter la crise, qui part du système bancaire américain, trop confiant, victime du paradoxe de la tranquillité<sup>17</sup>, pour se propager aux marchés financiers et à l'économie réelle. La crise va entraîner une remise en cause éthique du rôle de la bourse et des traders, et la séparation entre *Main Street* et *Wall Street*<sup>18</sup>, autrement dit entre l'économie réelle et la finance (The Economist (2) 2020).

### 5.1. Remise en cause éthique – les nouveaux *banksters* ?

Dans la presse, le terme de *banksters* émerge (Greider 2010 ; The Economist (1) 2012). Les traders, dont les opérations risquées ont précipité la crise, se trouvent au cœur des critiques. Leur avidité devient un leitmotiv récurrent, perd en fascination et choque davantage. Dans *The Wolf of Wall Street*, le personnage de Mark Hanna, incarné par Matthew McConaughey, mentor de Jordan Belfort joué par Leonardo Di Caprio, annonce la couleur : « La finance, c'est du vent ; on ne crée rien, on ne construit rien. »

<sup>17</sup> L'excès de liquidité, l'importante valorisation boursière, le fort effet de levier d'endettement accroissent la confiance et accentuent la prise de risque (Minsky 1986).

<sup>18</sup> *Main Street* (Grand-Rue), qui représente l'économie réelle et les petits entrepreneurs, est une référence directe au roman du même nom du prix Nobel de littérature en 1930 Lewis Sinclair.

Mark Hanna (MH): “*The name of the game; move the money from the client’s pocket into your pocket.* – Jordan Belfort (JB): “*Right. But, if you can make your clients money at the same time it’s advantageous to everyone, correct?*” - MH: “*No. Number one rule of Wall Street: Nobody – Okay, if you’re Warren Buffett or Jimmy Buffett – Nobody knows if the stock’s going to go up, down, sideways, or in fucking circles, least of all stockbrokers. It’s all a Fugazzi. [...] It’s fairy dust. It doesn’t exist [...]. We don’t build anything. So if you’ve got a client who bought stock at 8 and it now sits at 16, and he’s all fuckin’ happy. He wants to cash in, liquidate, take his fuckin’ money and run home. You don’t let him do that, because that would make it real. No. What do you do? You get another brilliant idea. A special idea. Another “situation”. Another stock, to reinvest his earnings and then some. And he will, every single time, because they’re fucking addicted. And then you just keep doing this, again and again and again and again. Meanwhile, he thinks he’s getting shit rich, which he is, on paper. But you and me, the brokers, we’re taking home cold hard cash via commission.*”

[Mark Hanna (MH) : « Le nom du jeu ; faire passer l’argent de la poche du client dans votre poche. – Jordan Belfort (JB) : « C’est vrai. Mais, si vous pouvez faire gagner de l’argent à vos clients en même temps, c’est avantageux pour tout le monde, n’est-ce pas ? » – MH : « Non. Règle numéro un de Wall Street : Personne – Ok, si vous êtes Warren Buffett ou Jimmy Buffett – Personne ne sait si l’action va monter, descendre, être latérale ou tourner en rond, encore moins les courtiers. C’est un Fugazzi. [...] C’est de la poussière de fée. Ça n’existe pas. [...] On ne construit rien du tout. Donc si vous avez un client qui a acheté des actions à 8 et qu’elles sont maintenant à 16, il est tout content. Il veut encaisser, liquider, prendre son putain de fric et rentrer chez lui. Tu ne le laisses pas faire, parce que ça rendrait les choses réelles. Non. Qu’est-ce que tu fais ? Tu as une autre idée brillante. Une idée spéciale. Une autre « situation ». Une autre action, pour réinvestir ses gains et même plus. Et il le fera, à chaque fois, parce qu’ils sont putain de dépendants. Et puis vous continuez à faire ça, encore et encore et encore et encore. Pendant ce temps, il pense qu’il s’enrichit, ce qui est le cas, sur le papier. Mais toi et moi, les courtiers, nous ramenons à la maison de l’argent froid et dur par le biais de commissions. »]

Les traders s’enrichissent en vendant des produits, potentiellement toxiques, l’important étant leur commission. Les films de traders, qui s’inscrivent dans le genre « films criminels », remplacent les films de mafia ou de casino (autres thèmes chers à Martin Scorsese, récompensé en 2016 par l’Oscar du meilleur réalisateur pour *The Wolf of Wall Street*) et mettent en scène des financiers sans scrupule, qui spéculent ou trichent aux risques et périls des citoyens, victimes d’escroqueries, de mauvais placements, voire d’une crise financière.

*Banksters* est un mot tiroir, mélange de *banker* et *gangster* qui remonte dans cette acception au krach de 1929, et suggère que les financiers adoptent un comportement de vous.

Le terme aurait été employé, puis repris dans la presse, lors de la Commission Pecora 1932-34 (King, 2011), qui mit en avant des défaillances des banques lors des auditions au Sénat (prêts entre amis, non-paiement d’impôts, etc.) et dont les recommandations aboutirent à davantage de régulation pour les marchés financiers

(*Securities Act* de 1933 ; création de la *Securities and Exchange Commission* (SEC) en 1934 destinée à réglementer le marché boursier et à protéger le public contre la fraude ; promulgation en 1933 par Roosevelt de la loi Glass-Steagall qui sépare banques d'investissement et banques commerciales. Un article du *Time* (le 5 septembre 1932) titrait ainsi “*Bankster jailed*” [« Un bankster mis en prison »]. Il est redevenu populaire dans la presse après la crise des *subprimes* de 2008. Il est à noter que, selon le *Oxford English Dictionary* (*OED*), le mot existait déjà à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis, dans une version aujourd'hui obsolète sans la connotation péjorative qu'elle revêt depuis les années 1930 ; il s'agissait alors d'un surnom utilisé dans les blagues – incisives – sur les gestionnaires d'argent (“*So Bankster married his typewriter operator?*” “*Yes.*” “*And she doesn't do any more work?*” “*It didn't turn out that way. She simply doesn't draw any more salary.*” – [« Alors Bankster a épousé sa secrétaire ? » « Oui. » « Et elle ne travaille plus ? » « Ce n'est pas ce qui s'est passé. Elle ne reçoit simplement plus de salaire »], plaisanterie publiée dans *Le Mars Sentinel* (Iowa) 25 (1893), citée dans *OED*).

Les *banksters* sont des spéculateurs et des tricheurs, sans éthique (*The Wolf of Wall Street*, Martin Scorsese, 2013 ; *Wall Street: Money Never Sleeps*, Oliver Stone, 2010), avec les attributs qui vont avec (cynisme, drogue, sexe et alcool), capables de délits d'initiés, susceptibles cependant de rédemption. Ils peuvent monter des chaînes de Ponzi (*Blue Jasmine*, Woody Allen, 2013), pratiquer l'évasion fiscale (*The Laundromat*, Steven Soderbergh, 2019). Les films de genre « crime, thriller » autour de la finance ne sont pas sans faire écho aux films de gangsters des années 1930 (prohibition, drogue) ; on y retrouve aussi les codes des films de mafia. Que Scorsese ait adapté *The Wolf of Wall Street* ajoute à la filiation. D'autres grandes productions s'attaquent aux conseillers financiers (*Money Monster*, Jodie Foster, 2016), et de nombreux films de série B reprendront le thème (par exemple *Assault on Wall Street*, Uwe Boll, 2013), preuve de son ancrage dans l'imaginaire populaire.

Au cœur des critiques, les traders deviennent aussi des cibles à abattre (*Cosmopolis*, David Cronenberg, 2012 ; *Joker*, Todd Phillips, 2019). Les mouvements de protestations contre Wall Street reprendront les codes des films. Ainsi en janvier 2021, lorsque des boursicoteurs essaieront de contrer des fonds de spéculation en achetant des titres Gamestop sur la plateforme *WallStreetBets* de Reddit, on pourra trouver sur Reddit un pastiche de *Joker* : “*Oh you think bankrupting a hedgefund is funny?*”, “*I do and I'm tired of pretending it's not*” [« Oh, vous pensez que mettre en faillite un fond de spéculation est drôle ? » « Oui, et je suis fatigué de prétendre que ça ne l'est pas »] ; parodie de l'interview télévisée du *Joker* (Joaquin Phoenix) par son animateur fétiche (Robert De Niro), durant laquelle il révèle avoir tué trois traders dans le métro (Lamy 2021). *The Wolf of Wall Street* (rating IMDb : 8.2) et *Joker* (8.4) sont parmi les cinq films les mieux notés de notre base de données sur IMDb, avec *It's a Wonderful life* (8.6), *Citizen Kane* (8.3) et *Inside Job* (8.2), cf. *ultra*.

## 5.2. Documentaires et films choraux – la symphonie de la salle de marché

De façon intéressante, la crise des *subprimes* renouvelle également la représentation de la finance. Outre les *blockbusters* classiques centrés sur le trader, un nouveau genre s'impose sous la forme de documentaires grand public et engagés (*Inside Job*, Charles Ferguson, 2010, récompensé par l'Oscar 2011 du meilleur documentaire<sup>19</sup>; *Capitalism: A love Story*, Michael Moore, 2009) et de documentaires fictions<sup>20</sup>, véritables films choraux qui suivent les destins croisés d'une multitude d'acteurs participant au marché financier (*Margin Call*, J. C. Chandor, 2011; *The Big short*, Adam McKay, 2015; le téléfilm *Too Big to Fail*, Curtis Hanson, 2011). Sur le message comme sur la forme, ces films sont en rupture avec l'image classique du trader. Ce dernier s'efface dans un casting collectif, porté par des stars (B. Pitt, R. Gosling, Ch. Bale, K. Spacey, J. Irons, D. Moore, C. Nixon, S. Tucci, ...) qui font vivre la salle de marché et multiplient les points de vue sur la crise qui approche. Si le patron reste l'archétype attendu du trader cynique (J. Irons, K. Spacey), ses employés et ses concurrents peuvent faire montre d'un profil plus éthique, ce qui ne les empêche pas de gagner en pariant contre l'économie américaine (*The Big short*). Un intérêt majeur de ces films, outre leur côté divertissant, réside dans leur contribution pédagogique à l'étude des marchés financiers et de la crise de 2008. Contrairement aux krachs boursiers de 1929 ou de 1987, le déclenchement de la crise est désormais disséqué, montré. *The Big short*, qui reçut l'Oscar 2016 du meilleur scénario adapté, ainsi que *Margin call* (nommé pour l'Oscar 2012 du meilleur scénario original) offrent un matériel pédagogique passionnant pour décrypter la crise des *subprimes* à travers les analyses proposées, voire l'apparition de capsules explicatives décalées (l'actrice Margot Robbie, dans son bain moussant, définissant les *subprimes*; la chanteuse Selena Gomez et le futur prix Nobel d'économie 2017 Richard Thaler expliquant à l'aide d'une métaphore dans un casino le montage des CDO synthétiques). Les questions d'éthique sont soulevées dans les films, et attendues par le public, avec un souci d'investigation rigoureux, parfois mis en scène comme un thriller (*Inside job*).

D'autres films vont de façon plus traditionnelle, mais tout aussi intéressante, s'interroger sur le métier de trader et sur ses conséquences sur l'économie, incidemment, voire de façon parodique, comme dans le dessin animé *Soul* (Pete Docter et Kemp Powers, 2020) lorsque l'âme d'un trader « en perdition » revenu à la vie décide de se « libérer de ses chaînes » et de changer de métier, ou plus violemment, en montrant les conséquences réelles d'une crise économique, comme dans *Joker* (Todd Phillips, 2019), ou de façon plus éloignée, proche des films sociaux des années 1930 et 1970, *Nomadland* (Chloé Zhao, 2020).

Nombreuses seront les séries qui reprendront et approfondiront à la suite du cinéma ces différents codes, qui imprègnent l'imaginaire collectif.

<sup>19</sup> Narré par l'acteur Matt Damon, le documentaire épingle les traders et les liens entre le monde de la finance, les autorités de régulation, des universitaires et le monde politique.

<sup>20</sup> À noter, un documentaire fiction français *Wall Street versus Cleveland* (Jean-Stéphane Bron, 2010), inclassable, qui relate un vrai-faux procès intenté aux banquiers de Wall Street par des habitants de Cleveland.

## 6. Conclusion

Quelle représentation de Wall Street au cinéma ? Dans ce chapitre, nous avons montré que même si la finance était un des éléments constitutifs de la société et du rêve américains, elle restait un objet relativement peu abordé au cinéma. Parmi les genres des films répertoriés, le genre « financier » en soi n'existe pas ; 28,3 % des films de notre base de données sont classés dans la catégorie des comédies, 21 % dans celle des crimes, 17 % sont des romances, 13,5 % des thrillers et 10,5 % des biographies, sachant qu'ils peuvent tous être catalogués dans plusieurs genres. La combinaison « drame, crime » est la plus fréquente (14 %). Selon les époques, l'industrie du rêve hollywoodienne s'est gentiment moquée des traders et de leur avidité (années 1920-30), ou a dénoncé de façon plus incisive leur comportement de *banksters* (années 2010), sombrant dans le thriller, voire plus rarement dans les films d'horreur.

Il est difficile de parler d'effets de mode pour les films financiers avant *Wall Street* (Oliver Stone, 1987), un des premiers *blockbusters* financiers. La crise des *subprimes* semble avoir renforcé cet engouement, avec un focus sur les films choraux ou documentaires, engendrant des films primés, bien placés au box-office, mais aussi pléthore de séries B, qui surfent sur la vague, voire parodient le genre. La capacité d'appropriation d'Hollywood à saisir l'air du temps, à divertir en posant des questions, est intéressante.

La représentation de Wall Street au cinéma est cyclique et s'adapte à l'évolution de la finance. Sans réellement anticiper l'avenir – peu ou prou de dystopies sont proposées sur fond de crises financières ou de crise de change par exemple –, elle s'empare de l'emprise de la finance sur la société et des questions éthiques qu'elle soulève.

Nous montrons que le poids pris par la finance dans l'économie a suscité un intérêt accru pour le côté cinématographique de la bourse et pour sa technicité, ce qui n'était pas le cas au moment de la crise de 1929. Les cotations électroniques, les ordinateurs, l'euphorie des salles de marché sont décortiquées et mis en scène, faisant des films des objets pédagogiques souvent riches d'enseignements. Le fait que les scénarios soient fréquemment des adaptations de biographies ou de faits réels renforce la véracité du propos, même si la complexité de la finance peut être un frein à sa représentation cinématographique.

Les films récents, mais aussi plus anciens, sont également intéressants pour ce qu'ils nous apprennent de la société, et de sa tolérance face à l'exubérance financière. En période prospère, le trader s'inscrit dans le rêve américain et ses excès, à l'instar de ceux des mafieux ou des héros de films noirs, fascinent. En revanche, en période de crise financière et de crise économique, le trader s'efface pour laisser la place sur la pellicule à une analyse sociale des crises ou à une critique plus acerbe de la finance.

Les films de ces dernières décennies ont créé un nouvel archétype de héros, repris abondamment dans les séries. Ils participent à notre compréhension de la financiarisation de l'économie, renouvelant aussi bien les comédies que les films de crime. L'histoire du cinéma hollywoodien et de la finance se chevauchent pour distraire, dénoncer, apprendre.

**Références bibliographiques :**

- Adams, James Truslow, *The Epic of America*, Routledge, Taylor and Francis, London, 2017.
- Bourget, Jean-Loup, *Le cinéma américain 1895-1980, De Griffith à Cimino*, Le Monde Anglophone, PUF, Paris, 1983.
- Bourguinat, Henri, *Finance internationale*, 4<sup>ème</sup> édition, Thémis Economie, PUF, Paris, 1999.
- FBI, “Financial Fraud Public Service Announcement”, February 24, 2012. URL: <https://www.youtube.com/watch?v=3iQLnpupaUM> (consulté le 15/08/2022).
- Greider, William, “Battling the Banksters”, *The Nation*, 2010, Editorial July 19 issue.
- Kindleberger, Charles, *Histoire mondiale de la spéculation financière*, Valor, Hendaye, 2005.
- King, Gilbert, “The Man Who Busted the ‘Banksters’”, *Smithsonian magazine*, 2011, Nov 29.
- Kehr, Dave, “Film Riches, Cleaned Up for Posterity”, *The New York Times*, 2010, Oct 14.
- Lamy, Corentin, « Affaire GameStop : les utilisateurs de Reddit bien décidés à en finir avec Wall Street », *Le Monde*, 2021, le 29 janvier.
- Le Duc, Jean, « Les responsabilités du cinéma », *La Revue des Deux Mondes*, mars 1961, p. 231-245.
- Lewis, Sinclair, *Main Street*, Archipoche, Paris, 1922.
- Minsky, Hyman, *Stabilizing an Unstable Economy*, Yale University Press, New Haven, 1986.
- Passek, Jean-Loup (dir.), *Dictionnaire du cinéma*, Larousse, Paris, 2001.
- Pierce, David, *The Survival of American Silent Feature Films: 1912–1929*, Council on Library and Information Resources and The Library of Congress Washington, D.C., 2013.
- Prédal, René, *Le cinéma et la crise de 29*, Le Cerf/Corlet, Paris, 2010.
- Reinhart, M. Carmen et Kenneth S. Rogoff, “Recovery from Financial Crises: Evidence from 100 Episodes”, *American Economic Review*, vol. 104, n° 5, 2014, p. 50-55.
- The Economist* (1), July 7, 2020.
- The Economist* (2), Editorial, May 7, 2020.
- Van der Yeught, Michel, “Le substrat professionnel dans *Wall Street*, le film d’Oliver Stone”, *ASp la revue du Geras*, 2004, n° 45-46, p. 21-42.
- Van der Yeught, Michel, « Les professionnels de Wall Street, intermédiaires légitimes ou illégitimes entre le grand public et le rêve américain ? », *ASp la revue du Geras*, 2006, n° 49-50, p. 63-77.

## POLITICS AND POETICS OF HOLLYWOOD FILMS: INSISTENT TRENDS OF NATIONAL NARRATIVE

SINA VATANPOUR\*  
<https://orcid.org/0009-0007-2125-9926>  
UNIVERSITY OF LILLE

**Abstract:** Hollywood cinema has often been defined as an “entertainment industry”, a term, which deduces a status quo in relations to politics. Contrary to the statement, Hollywood films are very much politically orientated with narratives that run through most productions and promote a particular perception of American society. The Production Code that was put in place in 1930 and imposed self-censorship was a major catalyst in relation to politics of filmmaking in Hollywood.

**Keywords:** Hays Code, CIA, Pentagon, Un-American Activities Committee

## POLITIQUE ET POÉTIQUE DES FILMS HOLLYWOODIENS : L’ESPACE DU RÉCIT NATIONAL

**Résumé :** Le cinéma hollywoodien a souvent été défini comme une « industrie du divertissement », un terme qui déduit un statu quo dans les relations avec la politique. Contrairement à l’affirmation, les films hollywoodiens sont très orientés politiquement avec des récits qui traversent la plupart des productions et promeuvent une perception particulière de la société américaine. Le code de production mis en place en 1930 et imposant l’autocensure a été un catalyseur majeur par rapport à la politique du cinéma à Hollywood.

**Mots-clés :** Hays Code, CIA, Pentagone, Un-American Activities Committee

### 1. Introduction

Dans le présent article j’examine brièvement le rapport de Hollywood avec les centres de pouvoir – le gouvernement, les studios, le pentagone et la CIA – comment il met en scène un discours politique et esthétique qui parvient à créer une mémoire collective souvent loin de la réalité, mais passivement acceptée par le public. C’est essentiellement une question de contrôle gouvernemental et de ce qui est qualifié de

---

\* [sina.vatanpour@univ-lille.fr](mailto:sina.vatanpour@univ-lille.fr)



subversion à différents moments historiques, à l'opposé du souhaitable et du politiquement acceptable.

## 2. Une société de spectacle

Tout d'abord, quelques mots sur la nature de l'image et le spectacle qui, littéralement, dominant notre société. Ce pouvoir de l'image et du spectacle permanent se reflète dans tous les domaines. Le cinéma, la télévision, internet ou la publicité, tous occupent une place particulièrement importante dans la promotion de ce spectacle. Ces produits culturels se vendent comme n'importe quel autre produit, et en même temps, comme la publicité, ils promeuvent une culture et participent à la promotion et à la fétichisation des images sur le marché.

Dès 1967, dans son immense ouvrage *La Société du spectacle*, le sociologue marxiste Guy Debord place l'image et le spectacle au centre de sa perception de la société moderne. Il affirmait que « tout ce qui était autrefois directement vécu est devenu une simple représentation » (Debord 1967: 15). Il critique la société de consommation dans laquelle l'image promeut l'avoir et, à terme, l'état d'apparaître aux dépens de l'être. De plus, pour Guy Debord, le spectacle n'est pas une collection d'images « mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images » (Debord 1967: 16). Nous nous positionnons envers les autres à travers ces images qui règlent nos comportements et nos relations. Le livre de Guy Debord annonçait, pour ainsi dire, l'émergence de la société postmoderne.

Dans ce contexte, les films et séries télévisées jouent un rôle prépondérant, non seulement du point de vue des placements de produits et de la fétichisation des images, mais surtout par rapport à la perception de la société et de son interaction avec le reste du monde. Les médias visuels, télévision et cinéma, par leur domination dans notre société postmoderne créent une confusion entre réalité et fiction. Selon Serge Tisseron, « Sous le mot ambigu de 'réalité' se cachent en effet trois 'réalités' bien différentes. Il y a d'abord la réalité du monde objectif, puis celle des images de plus en plus nombreuses que les médias nous en proposent, et enfin celle des représentations personnelles que chacun s'en donne. Et le problème est que nous sommes chacun, sans cesse, menacés de confondre l'un avec l'autre. » (Tisseron 2004: 165)

Les images prennent vie dans notre imaginaire et créent une réalité alternative qui nous conduit dans un processus de fabulation. Ainsi, notre conscience est largement façonnée par cet écran. Cette réalité alternative des images sur l'écran rappelle la notion de « simulacre » chez Jean Baudrillard. Cet auteur a soutenu que la frontière entre représentation et réalité a complètement disparu à cause de cette forme de fabulation axée sur l'image, créant un état d'esprit où la fiction et la réalité sont perçues comme un simulacre, l'une informant l'autre. Selon Jean Baudrillard,

« Alors que la représentation tente d'absorber la simulation en l'interprétant comme fausse représentation, la simulation enveloppe tout l'édifice de la représentation lui-même comme simulacre.

Telles seraient les phases successives de l'image :

- elle est le reflet d'une réalité profonde

- elle masque et dénature une réalité profonde
- elle masque l'absence de réalité profonde
- elle est sans rapport a quelque réalité que ce soit : elle est son propre simulacre pur. »

(Baudrillard 1981 : 17)

Bien évidemment, il est complètement illusoire de penser que les films restituent l'histoire et le passé. Les films portent une idéologie qui s'exprime dans un contexte historique, social, économique et politique. Dans son livre *Prosthetic Memory*, Alison Landsberg avance l'idée que dans la société moderne, une nouvelle forme de mémoire culturelle émerge à l'interface entre le spectateur et le récit historique à propos du passé dans un lieu culturel tel que le cinéma ou le musée. À ce point de contact survient une expérience, par laquelle la personne se situe dans une histoire plus large. La mémoire prothétique, qui en résulte, a la capacité de façonner la subjectivité et la perception politique de cette personne (Landsberg 2004 : 18-19). C'est précisément cette mémoire prothétique et ses composants que nous devrions questionner. Ainsi, les films américains façonnent notre perception de l'histoire et de la société grâce à leur diffusion massive sur leur territoire national et à l'international.

### 3. La perception du monde à travers le cinéma d'Hollywood

Les films américains bénéficient d'une large distribution à travers le monde et, par conséquent, les valeurs américaines jouissent d'une exposition hors commun. Les circuits de production et de distribution dominés par les États-Unis jouent un rôle crucial dans la promotion du spectacle permanent de notre quotidien et de notre perception du monde.

Les films et les séries télévisées constituent l'un des plus importants chiffres d'export étatsuniens. Selon la Motion Picture Association, l'industrie du film et de la télévision américaine génère 17,2 milliards de dollars d'export, avec un surplus de 10,3 milliards de dollars, ce qui représente 4 % de surplus d'échange commercial en services. Entre 1974 et 1983, la part des films américains en France est passée de 21,28 % à 34,98 %, tandis que celle des films français est passée de 53,87 % à 46,68 % (Bordat 1985 : 225-248). En 2019, la part de marché des films hexagonaux n'est que de 35 %, encore une fois à la faveur des blockbusters de Disney (Madelaine 2019).

Le cinéma hollywoodien s'est historiquement affirmé comme une « industrie du divertissement », terme qui révèle bien son statu quo inhérent à la politique. Du divertissement et rien d'autre, voilà ce qui définit le cinéma hollywoodien par opposition aux films soviétiques, par exemple, clairement idéologiques et dominés par la propagande d'État. Cependant, dans la mesure où tout art est politique, les films ne font pas exception. Ce statu quo politique, cette dictature du divertissement et du *happy end*, provient et induit une certaine position politique. Pour reprendre les mots de Toni Morrison, « Tous ces trucs d'art pour l'art sont des conneries. [...] Êtes-vous vraiment en train de me dire que Shakespeare et Eschyle n'écrivaient pas sur les rois ? » (Morrison) Par sa remarque, Toni Morrison reconnaît que toute création artistique comprend un aspect politique. Et le cinéma hollywoodien, malgré sa classification en

tant qu'industrie, n'est pas exclu de ce domaine. Comme le dit Jean-Loup Bourget, « De manière explicite ou sous-jacente, délibérément ou à leur insu, les films véhiculent une idéologie, ils sont inscrits dans un contexte social et politique, national et international, auquel ils ne sauraient entièrement échapper. » (Bourget 1998: 152)

Claude Vaillancourt dans *Hollywood et la politique* met en avant le fait qu'indépendamment de leurs sujet et objectif, les films communiquent une série de valeurs. Selon lui, « Peu importe l'orientation du film, du conservatisme le plus étroit aux audaces les plus subversives, il existe une série de valeurs, une vision du monde, sur lesquelles le cinéma étatsunien s'aligne. [...] Elles sont parfois très anciennes, associées à la fondation même du pays. [...] Ces valeurs servent souvent de toile de fond dans les films, constituant de solides paradigmes qui permettent au public étatsunien de se reconnaître dans son cinéma, d'y retrouver la confirmation de ce qu'il a toujours appris. » (Vaillancourt 2012 : 39-40)

Dans le cinéma d'Hollywood, les références au passé historique, l'évocation des mythes fondateurs issus de la colonisation, la création des États-Unis et ses institutions constituent l'essentiel de cette mémoire prothétique. Dans ce contexte, la compréhension des films américains et des codes culturels qu'ils transmettent est d'une importance ontologique. Le plus inquiétant est le fait que ces codes culturels soient perçus comme des faits, sans questionner leur degré de véracité. *That's entertainment* : c'est précisément ce divertissement qui, une fois mis en avant, engourdit la perception du spectateur moyen et le mène à accepter ces clichés culturels comme des faits. Nous apercevons les États-Unis à travers les films, les séries, ces produits culturels que nous achetons et que nous nous vantons d'avoir vus, ces produits règlementés qui ont engendré une mémoire prothétique, dominée par des discours politiques et économiques.

#### 4. La relation entre les studios et les centres de pouvoir

Au regard de ces éléments, il convient d'examiner de près les relations entre le cinéma d'Hollywood et les centres de pouvoir. Il y a toujours eu des liens étroits, une vraie coopération entre les gouvernements successifs et Hollywood. Cela nous fait immédiatement penser aux acteurs convertis à la politique tels que Ronald Reagan ou Arnold Schwarzenegger. Toutefois, il ne s'agit là que de la partie visible de l'iceberg.

Prenons quelques exemples pour se rendre compte de l'enracinement de cette relation avec le pouvoir. Peu de temps après le début de la guerre de Corée, une délégation de notables d'Hollywood a rencontré le président Truman pour lui exprimer le soutien unanime de l'industrie. Ils déclarent : « Nous sommes à votre service, au service du pays et des Nations Unies ». Le 11 novembre 2001, deux mois jour pour jour après l'attaque contre les tours jumelles du World Trade Center, Karl Rove, conseiller en chef du président George Bush, a rencontré plus de quarante réalisateurs d'Hollywood sur la politique étrangère américaine. Presque tous les studios et chaînes de télévision étaient présents à la conférence (Lyman 2001). La question qui se pose donc est de savoir comment Hollywood sert le pays et sa politique.

Nous pouvons identifier deux moments, disons tournants, importants quant au discours politique et éthique d'Hollywood. La première transformation majeure a lieu au début de la Grande Dépression de 1930, et la seconde au début de la Guerre froide en 1947.

Pour mieux comprendre ce tournant du début des années trente, il faut prendre en compte le contexte historique et sociétal des États-Unis. Les années 1920 sont généralement considérées comme des années de grande prospérité, mais aussi une période de grande liberté et de créativité qui marque le passage de la période victorienne avec sa perception stricte de la moralité, de l'éthique, de la sexualité et de la politique sociale à celle de la société moderne.

Les changements radicaux, l'architecture, l'Art déco et le néogothique, l'habillement et la coiffure des femmes, la musique de jazz et les danses populaires comme le charleston, tout cela reflète la transformation de la société et de ses valeurs éthiques. La *flapper* (une jeune fille délurée), qui portait des robes courtes, se coiffait au carré et danse au rythme du charleston et du jazz, est devenue une figure majeure qui symbolise cette période. Les années vingt sont des années de promiscuité qui remettent en cause les anciennes habitudes sociales et ses limites morales.

Toutefois, il y avait aussi le mouvement adverse qui essayait d'imposer et de renforcer la morale puritaine. Le 18<sup>e</sup> amendement à la Constitution a interdit la fabrication et la vente d'alcool en 1920. Les groupes moraux comparaient Hollywood à une Babylone, un lieu de promiscuité sexuelle, de consommation excessive d'alcool et de drogues. Ils font d'ailleurs pression sur le gouvernement pour qu'il ferme les studios.

Dans ce contexte, il est indispensable de prendre en compte l'histoire de la censure aux États-Unis. Jusqu'en 1915 ce sont les autorités locales qui décident de ce qui peut ou ne peut pas être montré à l'écran. La censure est pratiquée principalement dans trois États : Pennsylvanie, Kansas et Ohio. Mais en 1915 éclate une controverse autour du célèbre film de Griffith, *The Birth of a Nation*. Le studio Mutual Film Corp. refuse de se plier aux exigences de l'État de Ohio en arguant que le premier amendement s'applique au cinéma tout comme la presse et la liberté de parole. Cependant, la Cour Suprême a débouté le Mutual Film Corp. et a statué que les films sont tout simplement des affaires, ne différant pas des autres industries (Caïra 2003: 28). Cette décision de la Cour Suprême a placé les films sous l'autorité locale et les États ont pu mettre en place leurs propres règles de censure. Ce n'est qu'en 1952 que la Cour Suprême a inversé sa décision en étendant la protection du premier amendement au cinéma.

À la suite de la pression et des protestations incessantes des lobbys moraux accusant Hollywood d'être un lieu de débauche et d'immoralité, le 15 octobre 1927, les studios d'Hollywood, sur recommandation de Will H. Hays, président de la Motion Picture Producers and Distributors of America, acceptent volontairement une courte liste de « Don'ts and Be Careful » (À ne pas faire et soyez prudent) afin de détourner les critiques et la possibilité d'une censure. Néanmoins, la pression a continué sur les studios. Et finalement, en 1930, en collaboration avec Will H. Hays, ces derniers adoptent un ensemble de règles et de codes moraux pour réglementer la production cinématographique. Le Production Code ne sera pas pleinement appliqué avant 1934, mais après la nomination de Joseph Breen par Hays, il devient strictement fonctionnel.

Les règles mises en place n'ont commencé à se relâcher qu'après 1954, puis finalement elles sont remplacées par le système de classification en 1968.

## **5. Le Hays Code**

Le « Motion Picture Production Code » démontre bien comment les centres de pouvoirs, dans ce cas les studios, en collaboration avec le gouvernement, ont réussi à établir une sorte de censure tout en évitant qu'elle puisse être qualifiée en tant que telle. Le Production Code a ainsi façonné l'industrie cinématographique américaine tout en produisant un effet dévastateur sur la créativité et la liberté d'expression. Il a instauré une auto-censure volontaire, puisque les scénaristes et les cinéastes savaient que s'ils ne se conformaient pas au Code, leur film n'atteindrait jamais l'écran.

L'imprécision même de certaines indications du Code rend l'autocensure encore pire. Des suggestions telles que « On traitera des chambres à coucher avec goût et la délicatesse » (Bidaud 1994: 78), nécessite une interprétation de la part des cinéastes, tout comme des studios et du grand public. Dans certains cas, le Code va bien au-delà de la moralité. Par exemple, le deuxième point des principes généraux préconise que « on montrera un mode de vie décent, ne dépendant que des exigences de l'intrigue et du divertissement. » (Bidaud 1994: 75) Cette phrase bien qu'ouverte à l'interprétation, a pour effet d'exclure la pauvreté en tant que sujet ou, si cela est nécessaire, il faut montrer la pauvreté comme pittoresque et anecdotique par rapport à la réalité.

En outre, le Code établit des directives raciales claires qui viennent renforcer la ségrégation et le racisme. Le point six de la section deux indique formellement que « la miscégenation (relations sexuelles entre les races blanche et noire) est interdite » (Bidaud 1994: 76). L'objectif est évidemment d'exclure la possibilité de voir à l'écran des films sur ou avec des couples mixtes. Cependant, l'approche raciste des films hollywoodiens va bien au-delà des Noirs. En général, les films hollywoodiens ont créé des représentations racistes de tous les « non-blancs », soient-ils africains, hommes ou femmes arabes, mexicains, lesdits « latinos » ou amérindiens. Dans la plupart des cas, leurs représentations, rôles et dialogues, sont extrêmement réducteurs, xénophobes et discriminatoires.

Certaines de ces restrictions perdurent jusqu'à nos jours sous différentes formes. Par exemple, les films sur la pauvreté continuent à être exclus et ce n'est que très récemment que nous avons pu voir des couples noirs et blancs à l'écran. Et même ainsi, les quelques films qui s'y risquent évitent les scènes de contact physique direct entre acteurs noirs et blancs. On ne les voit jamais au lit ensemble et rarement engagés dans une quelconque interaction sexuelle. Comme par le passé, le sujet continue d'être plus offensant pour le public lorsque la femme est blanche, car il évoque clairement les tabous de l'esclavage et de la ségrégation.



Image n° 1 : Clarabelle en pleine lecture, sa jupe suspendue au mur

La nouvelle moralité des années 1920, à l'unisson du code Hays, est rapidement devenue visible dans les films d'animation de Walt Disney. Par exemple, la vache Clarabelle, l'un des personnages animés les plus populaires de Disney, est devenue le centre d'une controverse liée à la représentation de ses mamelles. À la suite de ces polémiques, les mamelles de la vache ont soit disparu des dessins, soit elles ont été recouvertes d'une jupe. En février 1931, *Le Time Magazine* a décrit la situation de manière suivante :

« La semaine dernière, la Motion Picture Producers & Distributors of America a annoncé qu'en raison des plaintes de nombreux comités de censure, le célèbre pis de la vache dans les dessins animés de Mickey Mouse était désormais interdit. À l'avenir, les vaches de Mickey Mouse ou d'autres dessins animés auront des mamelles petites ou invisibles, contrairement à l'organe gargantuesque dont les pitreries ont choqué les uns et convulsé les autres parmi les clients de Mickey Mouse. » (Rothman 2014, traduction de l'auteur)

En 1930, un autre dessin animé de Disney, qui montrait Clarabelle lisant le roman érotique d'Elinor Glyn, *Trois semaines*, a été interdit. Il s'agissait pourtant d'une blague d'initiés qui ne pouvait être comprise par les enfants. Dans la même lignée artistique, on peut penser à l'évolution des dessins animés de Mickey Mouse. Les premiers de ces dessins animés réalisés vers 1928, représentaient un monde fantastique, mais dans les années 1930, ils ont été remplacés esthétiquement et culturellement par une sorte de monde idéalisé. (Sklar 1975: 199)

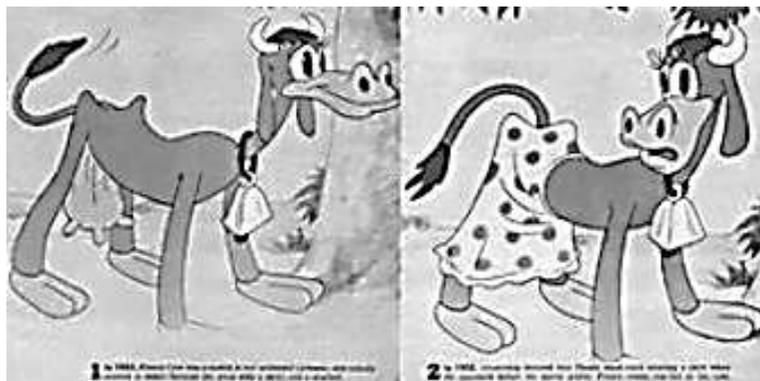


Image n° 2 : Clarabelle sans et avec jupe

Les années 1930 ont été des années troublées, avec un taux de chômage atteignant 25 % les gens perdaient l'espoir en l'avenir. La Grande Dépression a remis en question les mythes américains fondateurs de la réussite, de la prospérité, du rêve américain et des valeurs familiales. En parallèle, les studios d'Hollywood, qui avaient connu une longue période de prospérité, ont commencé à avoir de graves problèmes financiers. Certains ont même dû mettre la clé sous la porte. À cette situation s'est ajoutée la peur du communisme qui, combinée à la montée du fascisme en Europe, a renforcé les craintes politiques générées par les problèmes économiques et politiques intérieurs. Ce contexte a eu pour conséquence d'inciter le gouvernement et les studios à renforcer les mythes américains et leur incorporation dans la construction d'une identité nationale. Les studios d'Hollywood commencent à agir afin de réaliser des films qui, à la fois attirent le public et mettent en avant les valeurs américaines nationales, morales et politiques.

L'un des premiers grands cinéastes à avoir ressenti ce changement d'époque est Frank Capra. Il s'est rapidement adapté à l'évolution de la société en construisant dans ses films un modèle de société américaine qui promeut l'héroïsme, les mythes du self-made man, du succès, du rêve américain et de l'amour du prochain. Ses films plaçaient au centre de leurs récits des héros américains luttant contre la corruption et faisant tout leur possible pour persuader leurs adversaires de les rejoindre du côté de la justice sociale. En peu de temps, ces valeurs et la perception des États-Unis comme société modèle sont devenues la norme. Selon Robert Sklar, « Les films ultérieurs fournissaient un réseau intégré emballé de mythes et de rêves et invitaient les spectateurs à se joindre à eux. » (Sklar 1975: 205, traduction de l'auteur)

## 6. La collaboration entre les studios de Hollywood et le Pentagone

Le rapport du pouvoir avec Hollywood passe aussi par le Pentagone. Dans les années 1920, le Pentagone a créé un bureau spécial de liaison avec Hollywood. L'objectif était de décider si le Pentagone collaborait ou non à un film de guerre. La collaboration signifiait fournir des équipements militaires, des figurants, des séquences filmées de missiles ou de bombardements, et même de contribuer au financement du film. Pour ce

faire, le Pentagone a fixé non seulement des critères tels que l'héroïsme, l'image positive de l'armée, mais également l'exclusion de la violence excessive de l'armée ou l'assurance que le film n'est pas trop réaliste, ce qui pourrait tuer le recrutement.

L'aide accordée par le Pentagone lors du tournage d'un film est plus ou moins développée. En réalité, il existe trois degrés de coopération :

- « Courtesy cooperation » : il s'agit d'une aide limitée ; elle se borne à une assistance technique et (ou) une fourniture d'images (plans de sous-marins, de troupes en action, d'avions en vol, *etc.*) ;

- « Limited cooperation » : en plus de l'assistance technique, une autorisation de tournage est octroyée dans l'une des installations des forces armées (base aérienne, camp d'entraînement, *etc.*) et un nombre réduit de personnel est également mis à disposition ;

- « Full cooperation » : le degré ultime de la coopération, soit en plus de l'assistance technique et des lieux de tournage, les forces armées fournissent un nombre important de personnel (généralement des membres du contingent pour la figuration) et du matériel (armes, tanks, porte-avions, *etc.*).

Afin de déterminer son degré de participation, les experts en divertissement du Pentagone lisent les scénarios et suggèrent des modifications, allant jusqu'à l'élimination de certains dialogues ou scènes. En général, les films de guerre doivent encourager le patriotisme et le sacrifice individuel pour créer l'unité nationale.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement américain a chargé de grands cinéastes de produire des films destinés à expliquer la guerre au public. Frank Capra, le cinéaste hollywoodien patriote, a été chargé de diriger la série *Why We Fight*. Néanmoins, c'est le Pentagone qui décidait si ces films pouvaient atteindre le public ou pas. L'un des films les plus intéressants de la série est le documentaire *Let There Be Light* de John Huston sur le syndrome de stress post-traumatique, basé sur des interviews de soldats menées dans l'hôpital psychiatrique pour vétérans. Cependant, le Pentagone a décidé que le film était trop décourageant et ne pouvait être projeté. Ce n'est qu'en 1971 que le film a obtenu une autorisation de sortie, et encore bien limitée.

## 7. McCarthy et la House Un-American Activities Committee

L'intervention la plus significative de l'État dans la gestion idéologique des produits filmiques a eu lieu au début de la guerre froide en 1947 quand le sénateur McCarthy a accusé Hollywood d'infiltration communiste. Un comité du Congrès a été formé pour enquêter sur cette accusation. La plupart des personnes inscrites sur la liste noire étaient des progressistes auxquels l'étiquette communiste était épinglée.

« Le communisme est devenu, pour une grande et influente minorité d'artistes de cinéma, à la fois le principal symbole de l'idéalisme social et le principal moyen de vivre ces idéaux. À une époque de causes, où la cause antifasciste captait l'allégeance de nombreux artistes de cinéma, le parti communiste faisait appel à eux parce qu'il apparaissait comme le meilleur moyen de défendre les valeurs démocratiques. »

(Ceplair 1980 : 55, traduction de l'auteur)

Des acteurs, des scénaristes et des producteurs ont comparu devant le House Un-American Activities Committee. On leur demandait s'ils étaient membres du parti communiste ou s'ils avaient une quelconque affiliation avec des communistes. Une liste noire d'acteurs et de cinéastes a été constituée et quiconque en faisait partie était exclu de l'exercice de son métier. En conséquence, certains se sont suicidés, d'autres comme Bertolt Brecht, Joseph Losey ou Jules Dassin (le père de Joe Dassin, le chanteur français) ont fui en Europe. Charles Chaplin est également parti et, dans un communiqué, a déclaré qu'il ne ferait plus jamais de film aux États-Unis.



Image n° 3 : The Hollywood Ten

Pour sauver leur carrière, certains cinéastes, comme Elia Kazan, ont collaboré avec le comité en divulguant une liste d'artistes ayant une affiliation avec le parti communiste. Toutefois, un groupe de cinéastes de gauche, mené par le célèbre scénariste Dalton Trumbo, a refusé de collaborer et de répondre aux questions de la commission en évoquant le premier amendement relatif à la liberté d'expression et de pensée ; ils ont même accusé la commission d'anti-constitutionnalité.

Ils en ont payé le prix fort : reconnus coupables d'outrage au Congrès, ils ont été condamnés à un an de prison et à une amende. La plupart d'entre eux n'a plus jamais travaillé à Hollywood ou a travaillé sous pseudonyme. Dalton Trumbo, sous le nom de Robert Rich, a même remporté un Oscar pour son scénario de *The Brave One* en 1956.

Cette liste noire disparaît dans les années 1960, néanmoins les films hollywoodiens continuent d'être apolitiques. Et même des années plus tard, l'autocensure politique reste en place. Il faut mettre en avant les valeurs du capitalisme américain, car même lorsqu'on les critique, on ne rejette pas ses valeurs politiques et économiques.

## 8. Le CIA et son influence sur les films hollywoodiens

D'autres instances gouvernementales, comme la CIA et le FBI, jouent également leur rôle dans ce rapport de pouvoir avec le cinéma américain. Bien sûr, à cause de la nature

et du fonctionnement de ces deux organisations, peu d'informations sont disponibles pour le public.

Depuis leur création, la CIA et le FBI utilisent des tactiques de communication pour promouvoir et améliorer leur image dans la sphère publique. Cependant, leurs stratégies vont bien au-delà. Selon Nicholas Schou, des centaines de journalistes américains et étrangers ont collaboré avec la CIA jusqu'en 1977, date à laquelle la manipulation systématique des médias par l'agence a été révélée publiquement par des enquêtes du Congrès. Par suite de cette révélation,

« La CIA a créé un bureau des affaires publiques chargé de guider la couverture médiatique des questions de renseignement de manière plus transparente. L'agence insiste sur le fait qu'elle n'entretient plus une écurie de journalistes américains amis, et que ses efforts pour influencer la presse sont beaucoup plus honnêtes. Mais, en vérité, les efforts de l'empire du renseignement américain pour fabriquer la vérité et façonner l'opinion publique sont plus vastes et variés que jamais. » (Schou 2016: 11, traduction de l'auteur)

La CIA a été particulièrement active pendant la guerre froide dans les milieux artistiques, notamment en ce qui concerne la manière dont les films, les peintures et autres produits culturels pouvaient être utilisés. Ce n'est plus un secret aujourd'hui que la CIA a utilisé l'art moderne américain – y compris les œuvres d'artistes tels que Jackson Pollock, Robert Motherwell, Willem de Kooning et Mark Rothko – comme une arme dans la guerre froide (Stonor Saunders 1995).

En 1995, la présence de la CIA à Hollywood est devenue plus visible. L'agence a nommé son propre agent de liaison à Hollywood sous le titre de Conseiller. Il est intervenu, par exemple, dans des films tels que *Ennemis d'État* (1998), *Bad Company* (2002), et dans d'autres qui touchent à la politique étrangère américaine tels que *La guerre selon Charlie Wilson* (2007), et *Raison d'État* (2006).

En 1950, la CIA et l'Office of Policy Coordination ont collaboré pour acheter les droits de la *Ferme des animaux* de George Orwell et ont investi dans le film d'animation de 1954. Et en 1956, l'American Committee of Cultural Freedom, une entité contrôlée par la CIA, a supervisé la production de *1984*. Ces deux films associent clairement le totalitarisme au communisme de style soviétique.

Un autre exemple flagrant d'intervention de la CIA dans la production cinématographique est *The Quite American*, réalisé par Joseph L. Mankiewicz. Dans le roman de Graham Green, un agent de la CIA est tué parce qu'il fabrique des explosifs destinés à être utilisés contre les communistes en Indochine. Dans l'adaptation du film de 1958, les explosifs sont remplacés par des jouets destinés aux enfants vietnamiens. Cette modification a été suggérée par l'agent de la CIA Edward Landsdale lors de sa rencontre avec Joseph L. Mankiewicz (Jenkins 2012 : 8).

## 9. Conclusion

L'existence de cette marque de fabrique hollywoodienne devient d'autant plus perceptible au regard des talents européens qui, s'exportant aux États-Unis, perdent

rapidement leur originalité culturelle et artistique sous la pression homogénéisatrice de la politique des studios hollywoodiens. Cet écart est marquant parmi les films réalisés par de grands cinéastes européens tels que Murnau, Maurice Stiller, Fritz Lang, Milos Forman ou Andrei Konchalovsky et bien d'autres depuis la période du cinéma muet à nos jours.

La collaboration des studios et producteurs américains avec les différentes organisations gouvernementales à travers l'histoire a contribué à promouvoir non seulement des clichés culturels, des formules esthétiques et des normes sociétales, mais aussi des points de vue politique et économiques spécifiques aux États-Unis. L'omniprésence des films américains à travers le monde contribue à répandre et promouvoir ces mêmes perceptions politiques, économiques et d'éthique sociale. Aujourd'hui, les mythes et les valeurs américains, tels que le rêve américain, la réussite économique à tout prix, l'héroïsme, sont devenus des valeurs partagées dans nos sociétés. Tout comme notre perception de la famille, de la masculinité, de la féminité, du mariage et du divorce est également définie par les films et les séries télévisées américains.

Les instances politiques étatsuniennes, la CIA, le Pentagone, imposent une vision et une perception politique et économique du monde à travers le cinéma et les séries télévisées. Dans la société actuelle, dominée par l'image et le spectacle permanent, Hollywood nous vend non seulement des œuvres filmiques mais aussi des produits qui promeuvent une vision politique du monde.

### Références bibliographiques :

- Baudrillard, Jean, *Simulacres et simulation*, Éditions Galilée, Paris, 1981.
- Bidaud, Anne-Marie, *Hollywood et le Rêve américain, Cinéma et idéologie aux États-Unis*, Masson, Paris, 1994.
- Bordat, Francis, « Évolution statistique de la pénétration du cinéma américaine », *Revue Française d'Études Américaines*, 1985, n° 24-25, p. 225-248.
- Bourget, Jean-Loup, *Hollywood, la norme et la marge*, Nathan, Paris, 1998.
- Caïra, Olivier, *Hollywood face à la censure*, CNRS Éditions, Paris, 2003.
- Ceplair, Larry & Englund, Steven, *The Inquisition in Hollywood, Politics in the Film Community, 1930 -1960*, Anchor Press, New York, 1980.
- Debord, Guy, *La société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1967.
- Jenkins, Tricia, *The CIA in Hollywood, How the Agency Shapes Film and Television*, University of Texas Press, Austin, 2012.
- Landsberg, Alison, *Prosthetic Memory, The Transformation of American Remembrance in the Age of Mass Culture*, Columbia University Press, New York, 2004.
- Lyman, Rick, "A Nation Challenged: The Entertainment Industry; Hollywood Discusses Role in War Effort", *New York Times*, November 12, 2001.
- Madelaine, Nicolas, « Le cinéma américain a « boosté » le box-office français en 2019 », *Les Echos*, 30 déc. 2019.

- Morrison, Toni. URL : <https://www.goodreads.com/quotes/118585-all-of-that-art-for-art-s-sake-stuff-is-bs-she-declares-what> (consulté le 18/07/2022).
- Rothman, Lily, “The Disney Censorship Story Is Udderly Ridiculous”, *Time Magazine*, October 16, 2014. URL: <https://time.com/3507973/disney-censorship/> (consulté le 19/07/2022).
- Schou, Nicholas, *Spooked: How the CIA Manipulates the Media and Hoodwinks Hollywood*, Hot Books, New York, 2016.
- Sklar, Robert, *Movie-Made America, A Cultural History of American Movies*, Vintage Books, New York, 1975.
- Stonor Saunders, Frances, *Modern Art Was CIA ‘Weapon’*, *The Independent*, 22 October 1995.
- Tisseron, Serge, « Des images violentes à la violence des images. Quelle prévention ? », in Touati, Armand (dir.), *Violences, de la réflexion à l’intervention*, Cultures en mouvement, Paris, 2004.
- Vaillancourt, Claude, *Hollywood et la politique*, Ecosociété, Montréal, 2012.

**THE LARK FARM OR HOW TO TELL THE ARMENIAN GENOCIDE: FROM THE NOVEL (2004) BY ANTONIA ARSLAN TO THE CINEMATOGRAPHIC REALIZATION (2007) OF THE TAVIANI BROTHERS**

WALTER ZIDARIČ\*

<https://orcid.org/0000-0002-9166-4122>

UNIVERSITY OF NANTES

**Abstract:** *The Lark Farm* (2004) by Antonia Arslan, an Italian author of Armenian origin, was both a bestseller and a highly valued literary piece for Italians. Retracing the events of 1915, in Anatolia, the novel tells the story of the writer's family, between Italy and her native country, at a fateful moment in history. The uncle in the romantic fiction was in fact the grandfather of the author-narrator, hence the work of memory recovery of the history of his family on the part of Arslan, which leads to the denunciation of the Armenian genocide. Following the phenomenal success of the book, the filmmakers Paolo and Vittorio Taviani also looked into the question of the Armenian genocide and produced their cinematographic work in 2007. While remaining very close to the romantic fiction of Arslan, they have, however, introduced several new elements in the filmic narration by using the melodramatic model as a watermark of their aesthetic discourse.

**Keywords:** Armenia, Armenian Identity, Antonia Arslan, Genocide, Taviani Brothers

**LE MAS DES ALOUETTES  
OU COMMENT RACONTER LE GÉNOCIDE ARMÉNIEN :  
DU ROMAN (2004) D'ANTONIA ARSLAN À  
LA RÉALISATION CINÉMATOGRAPHIQUE (2007) DES FRÈRES TAVIANI**

**Résumé :** Le roman *Le mas des alouettes* (*La masseria delle allodole*) d'Antonia Arslan, auteure italienne d'origine arménienne, publié en 2004, fut à la fois un grand succès éditorial et une première pour la littérature italienne. Retraçant les événements de 1915, en Anatolie, le roman raconte l'histoire de la famille de l'écrivain, entre l'Italie et son pays natal, à un moment fatidique de l'Histoire. L'oncle de la fiction romanesque était en réalité le grand-père de l'auteur-narrateur, d'où le travail de récupération de mémoire de l'histoire de sa famille de la part d'Arslan qui aboutit à la dénonciation du génocide arménien. Suite au succès phénoménal du livre, les cinéastes Paolo et Vittorio Taviani se sont également penchés sur la question du génocide arménien et ont produit leur œuvre cinématographique en 2007. Tout en restant très

---

\* [walter.zidaric@univ-nantes.fr](mailto:walter.zidaric@univ-nantes.fr)



proches de la fiction romantique d'Arslan, ils ont cependant introduit plusieurs éléments nouveaux dans la narration filmique en utilisant le modèle mélodramatique comme filigrane de leur discours esthétique.

**Mots-clés :** Arménie, identité arménienne, Antonia Arslan, génocide, Frères Taviani

## 1. Introduction

Le roman *Le mas des alouettes* (*La masseria delle allodole*) (2004) d'Antonia Arslan, autrice italienne d'origine arménienne, fut à la fois un grand succès éditorial – lauréat de plusieurs Prix littéraires en Italie – et une première pour la littérature italienne. Retraçant les événements de 1915, en Anatolie, le roman raconte l'histoire de la famille de l'écrivaine, entre l'Italie et le pays natal, à un moment fatidique de l'Histoire. La mémoire des événements tragiques de 1894-1896 pousse les héros à se réfugier dans le mas des alouettes, la résidence à la campagne de la famille, mais cela n'empêchera pas leur massacre : si, dans un premier temps, les femmes et les enfants, dont un déguisé en fillette, sont épargnés, en fin de compte les seuls survivants de la tragédie, qui réussiront à quitter le pays et à rejoindre l'Italie après un long périple, seront deux petites filles – Aroussig<sup>1</sup> et Henriette – et le garçonnet – Noubar – ayant finalement pu se débarrasser de son déguisement salvateur. Ils seront ainsi accueillis par leur oncle, le frère aîné de leur père défunt et chef de la fratrie, un médecin de renom qui habite depuis l'âge de 13 ans à Padoue, non loin de Venise, et a étudié chez les pères Mekhitaristes sur l'île de San Lazzaro degli Armeni, dans le très coté internat Moorat-Raphael<sup>2</sup>. Cet oncle de la fiction romanesque, Yerwant, était dans la réalité le grand-père de l'autrice-narratrice, d'où le travail de récupération mémorielle de l'histoire de sa famille de la part d'Arslan qui aboutit également à la dénonciation du génocide arménien.

Ce roman est par la suite devenu le premier volet d'une trilogie, intitulée la *Saga arménienne*, et dont les volets suivants, *La strada di Smirne* (*La route de Smirne*) et *Il rumore delle perle di legno* (*Le bruit des perles de bois*) ont été publiés respectivement en 2009 et en 2016. Entre-temps, à la suite du succès phénoménal du livre, les deux cinéastes Paolo et Vittorio Taviani se sont eux aussi penchés sur la question du génocide arménien et ont réalisé leur œuvre cinématographique en 2007, dont ils sont également scénaristes. Tout en restant très proches de la fiction romanesque d'Arslan, ils ont cependant introduit plusieurs éléments nouveaux dans la narration filmique, qu'il s'agira d'analyser ici, tout en utilisant en filigrane de leur discours esthétique, à mon avis, le modèle mélodramatique.

<sup>1</sup> J'utiliserai l'orthographe de la traduction française du roman pour les noms propres des personnages.

<sup>2</sup> Les pères Mekhitaristes s'installèrent sur l'île de San Lazzaro degli Armeni en 1717, alors que la présence arménienne à Venise « remonte à 1348 » et que, « entre 1240 et 1350, les villes italiennes ayant au moins une église arménienne étaient 22 [...] » (Ongaro 2015-2016: 71, 52).

## 2. Antonia Arslan (1938-) et son roman

Antonia Arslan a été professeure de Littérature italienne moderne et contemporaine à l'Université de Padoue, spécialiste de littérature populaire, feuilletons et romans de gare et de l'écriture féminine. Elle a par ailleurs traduit en italien l'œuvre du poète arménien Daniel Varoujan, *Il canto del pane* (*Le chant du pain*) et *Mari di grano* (*Mers de blé*) en 1992, ce qui a marqué le début du parcours de réappropriation de son identité arménienne. Par ailleurs, sous sa direction ont aussi été publiés plusieurs ouvrages à caractère historique et mémoriel (Mutafian 1995; Dadrian 2003; Dédéyan 2007<sup>3</sup>) et, par exemple, elle a co-écrit en 2007 *Hushèr. La memoria. Voci italiane di sopravvissuti armeni* (Hushèr. La mémoire. Voix italiennes de survivants arméniens), un recueil de témoignages de survivants qui s'installèrent en Italie et, en 2015, *Rimozione di un genocidio. La memoria lunga del popolo armeno* (Refoulement d'un génocide. La mémoire longue du peuple arménien). Toutefois, à partir de 2004, elle s'est pleinement adonnée à la littérature romanesque avec, dans l'ordre, les ouvrages suivants qui restent, pour la plupart, encore inédits en français : *La masseria delle allodole* (*Le mas des alouettes*)<sup>4</sup>, *La strada di Smirne* (2009), *Ishtar 2. Cronache dal mio risveglio* (2010), *Il cortile dei girasoli parlanti* (2011), *Il libro di Mush* (2012), *Il calendario dell'avvento* (2013), *Il rumore delle perle di legno* (2015), *Lettera a una ragazza in Turchia* (2016) et *La bellezza sia con te* (2018). La réappropriation de son identité arménienne n'a donc pas commencé avec son best-seller, mais elle a bel et bien débuté par son travail de traduction de la poésie de Varoujan qui fut, rappelons-le, l'une des premières victimes du génocide durant la nuit du 24 avril 1915. En guise d'hommage, l'autrice fait ainsi apparaître le poète arménien dans son roman au moment même de son arrestation (Arslan 2006: 73-74) alors que quelques pages auparavant elle avait informé son lecteur qu'elle avait trouvé en 1949, dans le portefeuille de son grand-père qui venait juste de mourir, une coupure de journal contenant « une sorte de comptine, *Antasdan* (« La Bénédiction pour les champs des quatre coins du monde »), qu'un poète de grand succès, Daniel Varoujan, a consacrée aux enfants » (Arslan 2006: 48).

Cet intérêt pour l'Arménie, son peuple, son histoire et ses propres racines à elle, nous pousse à nous demander qu'est-ce que l'arménité pour Antonia Arslan ? Giorgio Pisanello, dans son introduction à *Hushèr. La memoria...*, la définit ainsi :

Le concept d'*arménité*, comme totale adhésion à un sang innocent et merveilleux, comme « une trace tenue de flûte, que l'oreille perçoit à peine aux confins de l'ouïe » [...] est irrésistible. L'émotion que cet amour suscite pour ses propres racines à des origines très anciennes, des références et des précédents tellement passionnés que l'on peut dire avec certitude que la mémoire, même si elle est déchirante et cruelle, ne peut plus laisser de place à d'autres situations

<sup>3</sup> Ajoutons à cette liste non exhaustive d'ouvrages consacrés au peuple arménien, la préface à la récente édition italienne du célèbre roman de Franz Werfel, *Die vierzig Tage des Musa Dagh* (1933) (*Les quarante jours du Musa Dagh*).

<sup>4</sup> La première édition française du roman a paru chez Robert Laffont, en 2006, sous le titre *Il était une fois en Arménie*.

émotionnelles. Il ne reste que cette trace déchirante : *arménité*, presque un synonyme d'harmonie étouffée, d'innocence trahie, de poésie jamais reconnue, de sang perdu et d'agonie irréparable d'un peuple « honnête et intelligent »<sup>5</sup> (Pisanello 2001: 9).

Le mas des alouettes, qui donne son titre au roman, est plusieurs choses à la fois : maison familiale de villégiature en Anatolie pour Sempad, le pharmacien, décorée et aménagée avec toutes les commodités à l'occidentale ; lieu rêvé et fantasmé du retour du frère aîné Yerwant, le renommé otorhinolaryngologiste installé depuis longtemps en Italie, qui voudrait faire son voyage de retour pour les vacances en Arménie mais qui en sera finalement empêché à jamais par l'éclatement de la Première Guerre mondiale ; une sorte de « scène idéale pour la fusion entre Orient et Occident, pour la réunion des deux frères, Yerwant qui a fait fortune en Italie en tant que médecin et qui à travers son amour du luxe associe des goûts orientaux avec des nouveautés occidentales, et Sempad la pharmacien, grand amateur de la modernité mais trop lié à sa terre pour pouvoir l'abandonner » (Jansen 2009: 438) ; lieu du massacre et du non-retour où l'indicible est perpétré et dans lequel la mort gagne le premier round du combat.

Subdivisée en deux parties, précédée d'un Prologue – *Il nido e il sogno dell'Oriente*, (*Le nid et le rêve de l'Orient*) publié originellement en 1998 (Alù 2009 : 369) – l'histoire est racontée par la narratrice (et autrice) omnisciente à la manière des romans du XIX siècle et, comme le souligne Monica Jansen,

l'arménité est donc composée par une duplicité antithétique constituée par les deux parties dans lesquelles le roman est subdivisé : par la première partie intitulée *L'oncle Sempad*, à l'enseigne de la légende du « peuple arménien doux et imaginaire » qu'il incarne, et par la deuxième partie consacrée à *Chouchanig*, l'épouse de Sempad, symbole de la force de la survie, personnage particulièrement cher à l'écrivaine « car il enferme en son for intérieur une telle masse de douleur mais réussit néanmoins à faire face » (Jansen 2009: 440)<sup>6</sup>.

L'autrice dédie son roman à l'une des survivantes du génocide de 1915, sa tante « Enrica-Henriette, la fillette qui n'a jamais grandi » (7), et la narratrice relate au lecteur que sa tante n'avait que trois ans au moment de la tragédie, dont elle a été témoin oculaire, et qu'à partir de moment-là

le monde s'arrête en cet instant. La fragrance des grands pains ovales, recouverts de sésame et de graines de pavot, l'odeur aigrette des trois bols remplis de yogourt et de rondelles de concombre, le parfum intense des aubergines et du chevreau, les carafes d'« eau-de-cascade » et de cidre pétillant – tout se figera au fond de son cœur en un unique, éternel sentiment de culpabilité, d'offense, d'inaptitude. En cette lointaine et lumineuse journée de mai, sa famille et elle-même ont été jugées coupables d'exister. Et Dieu s'est voilé la face (Arslan 2006: 92-93).

<sup>5</sup> Toutes les traductions sont de mon fait si le nom du traducteur n'apparaît pas.

<sup>6</sup> Les deux citations entre guillemets sont extraites de (Garna 2005: 148).

La tante, pour qui la petite Antonia avait une affection particulière – « Je l’aimais beaucoup et j’avais plaisir à lui rendre visite : elle passait des disques d’Édith Piaf du matin au soir et me permettait de danser, chaussée de souliers en tissu » (10) – sera marquée à vie par les événements de 1915 :

Créature de la diaspora, elle était privée de sa langue maternelle, l’arménien, qu’elle parlait comme plusieurs autres avec raideur, sans naturel, en commettant des erreurs grossières, pathétiques. Jamais elle ne voulut raconter comment elle avait survécu [...] (Arslan 2006: 10).

Comme l’affirme justement Monica Jansen,

la dédicace à sa « tante enfant » peut donc aussi être lue comme une dédicace à tous les survivants arméniens, étant donné que le trait commun des témoignages recueillis par Arslan et Pisanello dans *Hushèr* est que les récits privilégient la perspective enfantine car « ils reflètent des horreurs inimaginables vus à travers les yeux d’un enfant » (Arslan 2001: 28). Tante Henriette et le grand-père Yerwant incarnent tous les deux l’indicible drame arménien exprimé par des mots seulement à travers Antonia, à la fois nièce et petite-fille, qui assume comme « devoirs particuliers » (17) de raconter leur histoire pour en restituer un témoignage (Jansen 2009: 441).

Quant au grand-père de l’autrice-narratrice, Yerwant Arslanian – né le 23 mai 1865 à Kharpert, aujourd’hui la ville turque de Harput, et mort à Padoue en 1948 –, qui décide de faire de sa petite-fille Antonia le réceptacle de sa mémoire<sup>7</sup>, lui aussi privera ses enfants de leur origine, après leur avoir donné à la naissance des prénoms arméniens mais sans jamais leur avoir appris la langue, lorsqu’il obtiendra en 1924 du roi d’Italie de pouvoir modifier son nom de famille en l’amputant de la dernière syllabe et qui d’Arslanian devint donc Arslan. Antonia Arslan affirme que de telle manière « le nom, amputé, peut aussi ressembler à un nom turc ». L’acte alla jusqu’à la modification des prénoms de ses deux enfants : ainsi le père de l’autrice de Khaïel devint Michele, et son oncle Yerwart s’appela Edoardo. Comme le raconte Arslan dans son roman, son grand-père affabule lorsqu’il décide d’ouvrir son cœur à sa petite fille convalescente :

Ne jamais l’interrompre quand il raconte, songera la fillette. Heureusement, le vieillard poursuivait son récit comme s’il s’adressait à lui-même : « C’est une saveur unique. Nous préparions du yogourt avec tante Mariam, et j’étais si habile qu’elle acceptait que je l’aide à confectionner le *baklava* ». C’est donc à travers le sens du goût, le rêve d’une saveur lointaine, que la petite abordera le Pays Perdu. [...] son grand-père lui avait offert quelque chose de plus : l’écho vivant des parfums et du goût, une vraie nourriture, la naissance de la nostalgie (*pour un pays qui n’existe plus [...] mais aussi pour la vie, l’odeur, l’effort, la joie, la peine et la consolation qui les accompagnaient, bref, l’âme du pays*) (Arslan 2006: 42).

<sup>7</sup> Comme l’a souligné Alù, la relation privilégiée qui s’instaure entre la petite-fille et son grand-père et qui est relatée dans le roman, investit l’autrice de « la mission spéciale de narrer et rappeler aux autres une tragédie oubliée » (Alù 2009: 370).

Alors que sa tante continuera de se taire :

Plus jamais Henriette ne s'exprimera dans sa langue maternelle ; partout dans le monde, elle aura le sentiment d'être une étrangère, une sans-famille, qui vole le pain et envie les enfants d'autrui. Recroquevillée sur elle-même, elle pleurera toutes les nuits, au cœur de sa survie, avant de se réfugier dans une hébétude tranquille, tronc vivant qui attend passivement le retour de sa patrie perdue, la lumière de Dieu et le regard innocent de son père (Arslan 2006: 110).

Monica Jansen souligne justement qu'il s'agit de deux « formes de négation de la mémoire qui selon l'écrivaine doivent être combattues en les rendant en revanche une mémoire à partager avec la communauté toute entière » (Jansen, 2009: 443).

La première partie du roman raconte les événements jusqu'à l'accomplissement du massacre au mas des alouettes, alors que dans la deuxième l'on suit la tragédie de la déportation des femmes dans le désert et, parallèlement, les tentatives d'Ismène et Aznive, qui aboutiront, pour sauver quelques survivants de la famille, jusqu'à l'arrivée en Italie. Toutefois, sans rentrer dans les détails de la narration, j'aimerais souligner qu'Arslan évite le piège manichéen en façonnant les personnages méchants, les Turcs, avec des nuances. J'en donnerai trois exemples.

Le colonel, par exemple, au moment de la découverte du massacre au mas de la main de ses jeunes officiers, est décrit comme

Un homme raisonnablement honnête, raisonnablement humain, moyennement corrompu. Il a la guerre pour métier et n'aime pas les massacres. Étant assez avide, il n'est pas fanatique : le fanatique tue par plaisir, ou au service d'une idée – le sang attire le sang... [...] Au fond de son cœur – il a honte de cela, comme de l'inefficacité militaire –, il apprécie les avantages de la tolérance et comprend qu'il n'existe pas de jour plus funeste, pour un pays, que celui où il éprouve le besoin d'éliminer une partie de ses citoyens sans défense, afin de se sentir uni. [...] Homme de l'ancien régime, du vieil Empire, il pressent, en cet après-midi d'horreur, que sa carrière est arrivée à son terme, que son cœur ne sera jamais plus le même, et il accepte. Il accepte enfin de s'exposer, de prendre un risque, pour que tout ne soit pas perdu, que son peuple n'ait pas à avoir honte de ses chefs, sans exception. Ainsi, avec un geste de noblesse antique, il tend son bras à Chouchanig, la soulève gentiment et lui murmure à l'oreille qu'il la fera escorter en ville. « Ayez confiance en moi, lui dit-il d'une voix respectueuse. Je veillerai, à ce qu'ils soient enterrés, j'appellerai un prêtre, je m'en occuperai personnellement. Rentrez chez vous. Nous vivons des temps catastrophiques » (Arslan 2006: 115-116).

Le jeune officier Djelal, enamouré au début du roman d'Aznive, la sœur de Sempad, et qui, malgré les vicissitudes, décidera à la fin de l'histoire d'aider à la sauver avec les autres survivantes de la famille, éprouve

une immense pitié pour cette femme contaminée, mais aussi du soulagement à l'idée qu'il sera son sauveur qu'il l'emmènera romantiquement au galop de son cheval, la nourrira, la soignera, puis jouira de sa présence soumise et reconnaissante, désormais dépourvue de toute fierté. Plus rien ni personne ne lui interdit de la

prendre, même si ses rêves de mariage et de fuite à Paris lui semblent naïfs maintenant ; indécents, surtout (Arslan 2006: 235)<sup>8</sup>.

D'après Monica Jansen, Djelal « représente la conception orientale du rapport entre les sexes qui, selon Arslan, fut la raison pour l'une des particularités du génocide arménien, le traitement différent des hommes et des femmes » (Jansen, 2009: 446).

Enfin, Nazim, traître et sauveur, celui qui mène d'abord les jeunes officiers sanguinaires jusqu'au mas et qui s'en repentira aussitôt après, faisant de tout son possible pour sauver les survivantes. À son propos, l'autrice a déclaré :

Nazim est sans doute un personnage vraisemblable et il m'a permis de dire ce à quoi je tenais beaucoup, c'est-à-dire que bien des Turcs aussi étaient instinctivement contraires au fanatisme des chefs de leur gouvernement [...] l'idée terrible du massacre total [...] cela ne fait pas partie de l'ADN du Turc simple croyant [...] je ne lui ai donné aucune théorie [...] c'est à travers le calcul économique que s'accomplit le revirement moral [...] il se sent tout à coup (comme) le chevalier d'Haroun al Rashid, le protecteur de la veuve (Garna 2005: 149-150).

D'ailleurs, comme le rappelle Monica Jansen, « Dans son essai intitulé *I giusti : coloro che non guardano altrove* Arslan parle aussi de l'importance, pour le survivant arménien, de pouvoir croire que quelques Turcs ne les haïssaient pas, de pouvoir se souvenir, parmi tant de misères, d'un geste humain. Chacun de nous a, en effet, sa valeur intrinsèque propre, et cette valeur ne se définit pas dans la solitude mais elle s'élabore dans la relation avec les autres êtres humains existants dans le contexte dans lequel chacun d'entre nous vit » (Jansen, 2009: 447).

Avant de passer à la version cinématographique des frères Taviani, j'aimerais souligner que cet ouvrage d'Antonia Arslan s'insère de plein droit dans le cadre de la littérature italienne de ces vingt dernières années où les romans portant sur des histoires ou des épisodes de migration, exil, expatriation et dans lesquels l'Italie est soit point de départ, soit point d'arrivée ou bien point de retour sont nombreux et, fait non négligeable, la plupart de ces ouvrages sont l'œuvre d'autrices (Alù 2009: 363). Le point commun de tous ces ouvrages et narrations<sup>9</sup> est la volonté de reconstruire l'histoire de sa propre famille en mêlant recherche historique et imagination avec la

---

<sup>8</sup> Je tiens à souligner que la traduction française laisse à désirer tant elle est libre par rapport au texte original et dans ce passage précis, par exemple, tout un paragraphe du texte italien – « L'antico orgoglio del conquistatore verso le donne (come verso le città) sottomesse riaffiora intatto sotto la vernice occidentale, e Djelal abbandona in fretta i brandelli del suo sogno romantico » (223-224 de l'édition italienne) – a simplement disparu.

<sup>9</sup> Dans la liste établie par Giorgia Alù apparaissent les titres suivants : *Quando Dio ballava il tango* (2002) de Laura Pariani, sur l'émigration italienne en Argentine, *Vita* (2003) de Melania Mazzucco, sur l'émigration de son grand-père aux États-Unis, *Ghibli* (2004) de Luciana Capretti, sur l'exil des Italiens de la Libye en 1970, *La masseria delle allodole* (2004) d'Antonia Arslan, *Oltremare* (2004) de Mariangela Sedda, sur l'émigration sarde en Argentine, *Come il re e la regina* (2004) de Graziella Bonansea, sur l'émigration italienne en Argentine, *L'Orafo* (2005) de Rosanna Carcassi, sur l'émigration sarde au Pérou, *Cronache dalla collina* (2005) d'Anna Maria Ricciardi, sur l'émigration aux États-Unis, *Nata in Istria* (2006) d'Anna Maria Mori, sur l'exil forcé des Italiens d'Istrie, *Pane amaro* (2006) d'Elena Gianini Belotti, sur l'émigration aux États-Unis (cfr. *Ibidem*, (363-364)).

mémoire collective et des réminiscences personnelles, grâce à un « genre littéraire hybride qui mélange autobiographie et biographie, histoire et fiction, documentation et mémoire » (Alù 2009: 364). À travers l'écriture, ces autrices se font ainsi les gardiennes des relations entre les membres d'une même famille ou de la même communauté, et les témoins de mémoires fragmentaires, interrompues ou mises sous silence en raison de séparations ou de la distance. Toutefois, écrire l'histoire des déplacements de sa famille ou de sa communauté équivaut aussi à entreprendre un parcours de (re)découverte de sa propre identité, tel un acte thérapeutique visant à combler les lacunes d'un passé jusque-là considéré comme étranger. Pour Arslan, cet ouvrage fait partie d'un lent parcours de réappropriation de ses origines arméniennes et marque le point d'orgue d'un parcours de recherche qui a d'abord engagé toute une série de traductions d'œuvres d'intellectuels arméniens durant une vingtaine d'années.

### 3. Les frères Taviani et leur film

En 2007 les frères Taviani, dans leur double rôle de scénaristes et réalisateurs, adaptent pour le grand écran le roman d'Antonia Arslan dont le résultat est une coproduction bulgare-germano-hispano-franco-italienne, l'une des rares encore, à l'époque, à aborder la question du génocide arménien. Qu'est-ce qui les a motivés ? En fait, c'est grâce à la lecture du roman que les deux cinéastes se sont penchés sur les événements de 1915, ce qui confirme bien que le rôle de la mémoire est fondamental pour que l'Histoire ne soit pas oubliée. Au moment de la sortie du film les deux réalisateurs se sont expliqués en ces termes : « Ce film est né d'un sentiment de culpabilité. Il y a trois ans, presque par hasard, nous avons découvert la tragédie arménienne... ». Un sentiment partagé, d'ailleurs, par les acteurs, dont Paz Vega qui a déclaré : « Un film ne change pas les destins du monde, je le sais, mais il peut contribuer à faire ouvrir les yeux, à déplacer les consciences. Chaque jour se produisent des massacres dans le désintéressement général. Même moi, avant de lire le scénario, je savais peu de choses du génocide arménien, à l'école on ne t'enseigne rien » (AlloCiné).

Paolo (1931-) et Vittorio (1929-2018) Taviani débute leur carrière de cinéastes en 1962 en coréalisant avec Valentino Orsini *Un uomo da bruciare* (*Un homme à brûler*) ; après la mort de Vittorio, Paolo continue de tourner et son dernier film, *Leonora addio* (*Léonore, adieu*), qu'il a écrit et dirigé, et dont le titre est emprunté à une célèbre nouvelle de Luigi Pirandello, a été présenté au mois de février 2022 en compétition officielle à la Berlinale. Protagonistes d'un cinéma militant, de révolte contre l'injustice ou contre la tradition, mais aussi d'un cinéma « littéraire », qui prend pour source des œuvres de Boccace, Fenoglio, Goethe, Ledda, Pirandello, Shakespeare ou Tolstoï<sup>10</sup>, l'hypotexte qu'est le roman d'Antonia Arslan pour leur film s'insère donc parfaitement dans cette veine littéraire mais, comme le souligne Lorenzo Cuccu :

<sup>10</sup> Voici les titres de leur filmographie et, entre parenthèses, les auteurs ou les événements historiques auxquels ils se sont inspirés: *I fuorilegge del matrimonio* (1963), co-réalisé avec Valentino Orsini, *I sovversivi* (1967), *Sotto il segno dello scorpione* (1969), *San Michele aveva un gallo* (1972) (Tolstoï), *Allonsanfàn* (1974) (la Révolution française), *Padre padrone* (1977) (Ledda), Palme d'or au Festival de Cannes, *Il prato* (1979), *La notte di San Lorenzo* (1982) (la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale), *Kaos* (1984) (Pirandello),

Avec *Le mas des alouettes*, dans le cinéma de Paolo et Vittorio Taviani l'aptitude à se positionner en observateurs passionnés d'événements historiques, sociaux et politiques redevient explicite. C'est un retour à l'Histoire, après les « histoires passionnantes » du prince Dimitri et de Luisa Sanfelice, c'est un retour au cinéma, au public des salles, après les deux productions pour le grand public de la télévision. (Cuccu 2008: 5)

Lorsque les Taviani s'intéressent à la question, il faut bien rappeler que la filmographie portant sur le génocide arménien de 1915 est très maigre, mis à part les deux films d'Henri Verneuil – alias le franco-arménien Achod Malakian – *Mayrig* (1991) et *588, Rue Paradis* (1992)<sup>11</sup>, et *Ararat* (2002) d'Atom Egoyan, présenté hors concours au 55e Festival de Cannes et dont l'un des protagonistes est Charles Aznavour.

Le film des Taviani est fidèle au roman dans son ensemble<sup>12</sup>, mais le passage de la page écrite à l'écran a comporté quelques changements que je vais détailler en précisant que, de mon point de vue, le film tend vers le modèle opératique, le mélodrame et, tout particulièrement, vers une peinture chorale à la manière verdienne et où le destin individuel concentre en lui-même celui de toute une communauté. En outre, et je vais essayer de le démontrer, le scénario me semble avoir été conçu comme un livret d'opéra, comportant certaines modifications nécessaires dans le passage de la page écrite à l'image filmique, et cela en raison du caractère mélodramatique assumé du film. Selon Cuccu : « La réélaboration de l'intrigue historique que les Taviani accomplissent ne va pas dans le sens de l'intériorisation d'un journal intime et de l'« effusion poétique », du discours complice qui adhère au courant des faits, des émotions et des réflexions, mais elle va plutôt dans la direction de la théâtralité, de la mise en scène, de la com-position riche de sens, à la fois (mélo)dramatique, iconologique et iconographique » (Cuccu 2008: 5). En parlant de mélodrame, je fais mienne la définition de Peter Brooks lorsqu'il affirme qu'

il s'agit d'une forme expressive à forte charge émotionnelle et mettant en scène une conflictualité morale très nette qui n'a rien à voir avec la tragédie ou la comédie en ce qui concerne les personnages, les structures, les intentions et les effets. [...] Le mélodrame accentue les contrastes, les passions, les conflits schématisés et le spectateur, le lecteur a besoin, de temps en temps, de se confronter en son for intérieur et à l'extérieur avec une réalité mélodramatique. Ces conflits sont la

---

*Good Morning Babilonia* (1987), *Il sole anche di notte* (1990) (Tolstoï), *Fiorile* (1993), *Le affinità elettive* (1996) (Goethe), *Tu ridi* (1998) (Pirandello), *La masseria delle allodole* (2007) (Arslan), *Cesare deve morire* (2012) (Shakespeare), *Maraviglioso Boccaccio* (2015) (Boccace), *Una questione privata* (2017) (Fenoglio). Et ils ont aussi travaillé pour la télévision en réalisant : *Resurrezione* – Mini-série TV (2001) (Tolstoï), *La primavera del 2002 – L'Italia protesta, l'Italia si ferma* – documentaire (2002) et *Luisa Sanfelice* - film pour la Télévision (2004) (la Révolution napolitaine fin XVIII).

<sup>11</sup> Toutefois, comme Antonia Arslan l'a dénoncé, malgré l'importance historique du sujet abordé par les films d'Henri Verneuil, ceux-ci n'ont eu qu'une très faible diffusion en Italie.

<sup>12</sup> « La trame narrative reste fondamentalement la même : la mort du grand-père, l'énamournement d'Aznive/Nunik à l'égard de Djelal/Egon, le massacre au mas et la mort de Sempad/Aram, la déportation, le plan d'évasion et l'évasion grâce à l'aide de Nazim et Ismène, la mort de Chouchanig/Armineh, l'arrivée à Venise de ses enfants [...] » (Cuccu, 2008: 11).

garantie constante que la vie est véritablement habitée par des forces primaires, intenses et opposées - intenses et primaires car elles sont opposées - et que celles-ci peuvent être mises au jour. Comme l'affirmait Walter Benjamin, « nous réchauffons notre vie misérable et frileuse à la flamme des représentations de l'imaginaire, et cela est particulièrement vrai en ce qui concerne les formes les plus durables de spectacle populaire qui nous répètent au fur et à mesure que nous ne vivons pas dans un monde tout à fait dépourvu de transcendance et de sens, que l'on peut trouver les principes d'un super drame tout près de nous, à portée de main »<sup>13</sup>.

Outre l'apport fondamental de Brooks, j'ajouterais que comme dans un opéra « classique » du XIX<sup>e</sup> siècle, la loi des contrastes est bien présente dans le film, notamment par le biais de l'alternance entre la scène des funérailles du patriarche – le père du pharmacien – beaucoup plus imposante et qui est placée au début du film, et celle de la fête au mas des alouettes, plus importante aussi que dans le roman, qui devient le théâtre de la tragique fatalité, justement à la manière verdienne, dans le sens que la fête est le moment où la tragédie se révèle, comme dans *Macbeth* ou *Le bal masqué*, par exemple : le lieu de la fête devient ainsi un théâtre tragique de mort, un lieu de non-retour. Mais c'est *Nabucco* de Verdi, en particulier, qui me semble être présent en filigrane du scénario des Taviani, car l'histoire sentimentale, bien qu'elle ait un peu plus de relief dans le film en tant qu'élément nécessaire de la narration permettant d'atténuer le côté tragique et insoutenable, y est néanmoins reléguée à l'arrière-plan : elle est anecdotique, car c'est le destin tragique des Arméniens – les Juifs de l'opéra verdien – qui se joue contre les Turcs – les Assyriens dans *Nabucco*. Et le rôle du méchant et du traître, incarné par le turc Nazim, qui tentera toutefois de se racheter en contribuant à sauver les survivants, rappelle aussi celui d'Abigaïl dans l'opéra verdien, laquelle finira par épargner les Juifs et périra, en guise de châtiment, mais tout en s'étant rachetée.

Un autre élément fondamental est le rôle que la musique joue dans le film et, notamment, la chanson *Ov, sirun, sirun [Oh ma beauté]* (Lyrics) qui ponctue l'action à plusieurs reprises, comme dans le roman, mais avec plus de pouvoir de suggestion, en guise de véritable leitmotiv. Le film s'ouvre sur cette chanson, qui a la fonction d'un prélude et est donc une sorte de sceau contenant le sens de l'histoire à laquelle le spectateur va assister, tout comme dans un opéra « classique », qui donne la tonalité de l'ouvrage. De plus, en ouverture de film, cette musique est associée, à l'écran, à une tache de couleur rouge floue qui, au fur et à mesure que la caméra s'approche de l'objet en faisant la mise au point, révèle une grappe de raisin rouge. Cette grappe de raisin est un ultérieur fil rouge de la narration car elle est associée à l'affection réciproque du grand-père et du petit-fils, au tout début du film, et donc à l'amour, et lorsqu'elle se matérialisera en une broche qu'Armineh donnera secrètement à Ismène durant la déportation dans le désert, elle deviendra le talisman permettant le salut des survivants. Cette musique revient lorsqu'à l'annonce de l'éclatement de la Première Guerre

---

<sup>13</sup> Brooks, Peter, *The Melodramatic Imagination* (1976), étant donné la difficulté à repérer cet ouvrage, je traduis en français d'après son édition italienne *L'immaginazione melodrammatica secondo Peter Brooks. Per una costante della visione estetica nei tempi moderni* (Orabona 2004: 152). Brooks cite entre guillemets un passage extrait de l'*Angelus novus* de Walter Benjamin.

mondiale, le frère médecin – Assadour dans le film – à Venise, face à la mer, comprend qu'il ne partira plus pour revoir sa famille arménienne ; le scénario précise : « Assadour regarde au loin... vers sa terre au-delà de la mer. De ses lèvres sort un son à peine audible dont lui-même ne se rend sans doute pas compte... une ancienne chanson arménienne... » (Taviani 2008: 60, scène 4.2). Cette scène, par un fondu image, s'enchaîne directement à la suivante (4.3. PLAINE – Extérieur/jour) et, comme le précise le scénario :

*Alors que la chanson-lamentation d'Assadour s'éloigne lentement/doucement, voici qu'une figure de dos marchant à la tête de la colonne apparaît. Elle porte un turban /un turbante et, avec un filet de voix, elle continue la chanson d'Assadour. Tout à coup elle se tourne en arrière pour contrôler/vérifier que controllare i suoi cari, et l'on découvre ainsi le beau visage de Nunik que la faim et la poussière ont rendu spectral, dans un corps alourdi par tous les vêtements qu'il a été possible d'amener avec soi. Mais son regard est le même, un regard de pierre, comme celui du patriarche Hovhanness, dont Nunik a pris maintenant la place. Ce sont les yeux de celle qui, en obligeant le temps à se contracter, de jeune fille est devenue adulte (Taviani 2008: 60, scène 4.2).*

Cependant, il faut bien souligner que si les images présentes dans le script trouvent leur parfaite réalisation à l'écran c'est surtout grâce au pouvoir suggestif de la musique qui explicite au mieux le lien de souffrance unissant les deux demi-frères : la nostalgie, le regret, l'impuissance de l'un, l'horreur de la déportation dans le désert de l'autre, qui garde néanmoins intacte sa dignité. D'ailleurs, cette chanson est véritablement l'emblème de Nunik (Aznive dans le roman) qui l'entonnera juste avant d'être tuée dans le camp, dans l'une des toutes dernières scènes du film, celle de la fuite, lorsqu'elle se rendra compte que tout est désormais perdu pour elle mais qu'elle peut détourner l'attention des soldats turcs pour permettre aux siens de s'échapper :

*[...] Nunik, là-bas, qui se dresse fière, en retrouvant dans le sacrifice soudain toute son innocente et sereine énergie. Alors que les zaptiè l'entourent, elle commence à chanter l'ancienne chanson arménienne :*

*NUNÏK - ... Ov sirun... sirun...*

*Un vent de folie parcourt le champ. D'autres femmes s'unissent à la chanson. Le commandant et les zaptiè, pris de surprise, se précipitent sur Nunik (Taviani 2008: 80, scène 69).*

Avant de terminer, j'aimerais faire quelques observations rapides sur les personnages sans trop m'attarder sur les différents changements introduits par le film qui mériteraient une analyse spécifique plus approfondie. Dans le roman il y a similitude entre la relation unissant la narratrice à son grand-père, et celle entre Noubar et son grand-père : Noubar est témoin privilégié de la mort de ce dernier tout comme la narratrice l'est à son tour d'une mémoire à transmettre. Quant aux Turcs, le rôle du colonel est amplifié dans le film, non seulement parce qu'il est interprété par une vedette française, André Dussolier, mais aussi pour que l'on comprenne bien qu'il y avait certaines nuances chez les méchants. Le colonel est un « bon » méchant, qui tire

profit de ses relations amicales avec les Arméniens et qui, justement pour cela, n'a pas été mis au courant des faits à venir ; dans le film il a une épouse, un tout petit rôle, mais c'est elle qui appréhende la tournure tragique des événements, ce qui permet au spectateur d'essayer de comprendre l'état d'âme déchiré de ceux qui étaient contre le massacre et qui, en même temps, ne voulaient ou n'avaient pas le courage de s'opposer. Bien évidemment le film ne les justifie pas, comme le livre par ailleurs, mais la nuance est importante à souligner. Dans la même catégorie pourraient rentrer les deux jeunes officiers présents dans le roman, et dont le rôle est renforcé à l'écran : Egon épris de Nunik ; Ferzan, le soldat tourmenté dans le camp, qui finira par la décapiter comme dans le livre, bien que la scène soit plus violente à l'écran et précédée d'un moment pathétique qui met à nu, si besoin était, la nature mélodramatique du film ; mais c'est lui qui dénoncera le massacre et ses supérieurs, qui nient les faits, lors du procès à la fin du film, et qui s'autodénoncera en avouant l'homicide de sa bien-aimée.

Quant aux Arméniens, il n'y a pas de changement majeur concernant les protagonistes, mis à part leurs prénoms – Chouchanig > Armineh, Aznive > Nunik, Sempad > Aràm, *etc.* – ainsi que le nom de la famille qui d'Arslanian se transforme en Avakian. Bizarrement, dans le roman, le personnage de Zareh, l'un des demi-frères de Yerwant et Sempad, lui aussi médecin et clé de la réussite de la fuite des survivants en Italie avec l'épouse du consul français, Marie-Joséphine, laisse la place dans le film au consul d'Espagne, pays neutre durant le conflit mondial, qui grâce à la broche d'or en forme de raisin, l'objet du salut, réussira à sauver les rescapés. Toutefois, le film met à l'honneur les femmes avec deux figures féminines qui sont des métaphores de la nation arménienne. D'un côté, la *Mater dolorosa* incarnée par Armineh, notamment dans la scène où elle est portée en triomphe, de manière dérisoire, sur une grande chaise en osier, par les officiers qui viennent de décapiter son mari et de massacrer sa famille (Taviani 2008: 54, scène 38f). De l'autre côté l'héroïne, Nunik, figure christique, agneau sacrificiel, dont le personnage change radicalement au cours de la narration : d'un état post-adolescent, immature, au début, prête à tout quitter pour un officier turc et à partir avec lui, elle devient celle dont le sacrifice – de son corps, d'abord, pour donner à manger aux enfants rescapés lors de la marche dans le désert, puis de sa vie – permettra le salut de quelques survivants<sup>14</sup> qui deviendront des témoins de l'Histoire. Ce personnage prend une tout autre dimension par rapport au roman de sorte qu'elle représente à la fois, symboliquement, le destin héroïque de toutes les femmes arméniennes qui ont pu et su protéger les enfants qui ont réussi à survivre, les légataires de la mémoire, et l'incarnation de l'Arménie toute entière et du peuple arménien à un moment dramatique de son histoire, d'où l'amplification nécessaire de son rôle à l'intérieur de la narration cinématographique.

Si le roman se termine sur une sentence lapidaire fixant à jamais la césure entre l'avant et l'après – « Personne [...] n'est plus retourné à la Petite Ville » (242) –, le film lance un message tout aussi clair mais allant dans une autre direction, celle du cinéma « civil » des Taviani, lorsqu'il se clôt sur les didascalies suivantes à l'écran,

<sup>14</sup> La scène de l'arrivée à Venise des trois petits survivants, que l'on pourrait nommer le salut ou la vie à Venise, doit aussi être comprise, à mon avis, comme un hommage à la *Mort à Venise* (1971) de Luchino Visconti.

« Après les premières condamnations les procès furent suspendus. Le peuple arménien attend toujours la justice »<sup>15</sup>, et sur la chanson initiale qui referme la narration filmique en indiquant que la boucle est enfin bouclée.

#### 4. Conclusion

Si pour Antonia Arslan, son roman, et ensuite sa trilogie, fait partie d'un lent parcours de réappropriation de ses origines arméniennes<sup>16</sup> et marque le point d'orgue d'un parcours de recherche, l'autrice donne néanmoins sa contribution, mêlée d'autobiographie, biographie, histoire, fiction, documentation et mémoire, à la cause arménienne et à la divulgation du génocide. Quant aux frères Taviani, leur film s'inscrit dans la continuité de leur action artistique engagée où la littérature cède la place à l'histoire dans leur l'imaginaire : « Mais l'histoire racontée à la manière de Stendhal, où l'Histoire se conjugue toujours à des histoires privées » (Treccani).

D'une histoire personnelle, de famille, dans le roman, le film, me semble-t-il, prend les allures d'un film universel qui raconte l'histoire de toutes les luttes intestines à travers les peuples et les âges. Des luttes fraternelles que les deux frères ont souhaité mettre en lumière, comme ils l'ont affirmé au moment de la réalisation de leur film :

Depuis un certain temps, nous ressentons le besoin de traiter, par notre cinéma, ce thème qui est probablement la tragédie la plus sombre de notre temps. Ces massacres entre peuples frères, entre ethnies vivant côte à côte, en Serbie, au Kosovo, sur des territoires dont seule une bande d'eau nous sépare, mais aussi en Afrique, en Asie... (AlloCiné)<sup>17</sup>.

En somme, une histoire sur la folie des hommes, l'histoire de l'humanité depuis qu'elle existe.

---

<sup>15</sup> La didascalie ne figure pas dans le scénario publié, mais elle apparaît dans le DVD.

<sup>16</sup> « La terre décrite par Antonia Arslan dans son livre est inconnue à l'autrice jusqu'à ce qu'elle la visite à l'âge adulte. L'Arménie est donc un lieu initialement imaginaire, reconstruit d'abord à travers les récits de son grand-père et, successivement, par le biais d'études, recherches, et la collecte des mémoires des Arméniens de deuxième génération en Italie et à l'étranger. [...] Bien qu'Arslan se déclare Italienne, l'Arménie est reconquise au nom d'une recherche identitaire dans laquelle convergent la récupération du passé et du présent » (Alù 2009: 370). Tout cela contribue à la découverte d'une autre composante de soi-même, comme l'affirme elle-même lorsqu'elle dit ressentir : « un plus grand bonheur d'être Italienne justement car elle se sent aussi Arménienne, et donc reconciliée » (Garna 2005: 151).

<sup>17</sup> À la sortie ils ont en outre déclaré à la presse italienne : « Nous voudrions d'abord dire clairement une chose. Nous n'avons pas fait un film contre les Turcs. Nous pensons au contraire que la Turquie doit entrer dans l'Union européenne, ceci pour établir un pont entre l'Europe et la réalité du Moyen-Orient. Mais, d'abord, le gouvernement d'Erdogan devrait reconnaître l'infamie commise, faire la lumière sur le passé, condamner ce qui s'est produit en 1915 » (Le Mas 2007: 12).

### Références bibliographiques :

- « AlloCiné », « Anecdotes du film *Le Mas des Alouettes* », p. 1-3. URL : [www.allocine.fr/film/fichefilm-112122/secrets-tournage/](http://www.allocine.fr/film/fichefilm-112122/secrets-tournage/) (consulté le 10 août 2022).
- Alù, Giorgia, « Sulle tracce del passato : memoria e frammentazione familiare in *Vita* di Melania Mazzucco e *La Masseria delle Allodole* di Antonia Arslan », in *Tempo e memoria nella lingua e nella letteratura italiana*, vol. III: *Narrativa del Novecento e degli anni Duemila*, Atti del XVII Congresso A.I.P.I., Ascoli Piceno, 22-26 agosto 2006, *Civiltà italiana*, Nuova serie 5, 2009, p. 363-374.
- Arslan, Antonia, *La masseria delle allodole*, Rizzoli, Milan, 2004.
- Arslan, Antonia, *Le mas des alouettes. Il était une fois en Arménie*, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Robert Laffont, collection POINTS, Paris, 2006.
- Arslan, Antonia et Pisanello, Laura, *Hushèr. La memoria. Voci italiane di sopravvissuti armeni*, Guerini e Associati, Milan, 2001.
- Cuccu, Lorenzo, « Dalla “storia” alla “rappresentazione” : *La masseria delle allodole* di Paolo e Vittorio Taviani », in Taviani, Paolo et Vittorio, *La masseria delle allodole*, Lorenzo Cuccu et Andrea Mancini (dir.), foto di scena di Umberto Montiroli, Titivillus, Pise, 2008, p. 5-16.
- Dadrian, Vahakn, *Storia del genocidio armeno. Conflitti nazionali dai Balcani al Caucaso*, Guerini e Associati, Milano, 2003.
- Dédéyan, Gérard, *Storia degli Armeni*, Guerini e Associati, Milano, 2007.
- Garna, Stefania, « Intervista ad Antonia Arslan. *La Masseria delle Allodole : storie e storia al femminile*, in *DEP : Deportate, Esuli, Profughe. Rivista telematica di studi sulla memoria femminile*, Padoue, 2 (2005), p. 147-152. URL: [https://www.unive.it/pag/fileadmin/user\\_upload/dipartimenti/DSLCC/documenti/DEP/numeri/n2/10-Intervista\\_Arslan.pdf](https://www.unive.it/pag/fileadmin/user_upload/dipartimenti/DSLCC/documenti/DEP/numeri/n2/10-Intervista_Arslan.pdf) (consulté le 10 août 2022).
- Jansen, Monica, « Memoria e armenità ne *La Masseria delle Allodole* di Antonia Arslan », in *Tempo e memoria nella lingua e nella letteratura italiana*, vol. III: *Narrativa del Novecento e degli anni Duemila*, Atti del XVII Congresso A.I.P.I., Ascoli Piceno, 22-26 agosto 2006, *Civiltà italiana*, Nuova serie 5 – 2009, p. 437-448.
- « *Le Mas des Alouettes* », *ZOOM* n° 32 – Mai-Juin 2007, <https://www.grandecran.fr/lido/fichier/pdf/Zoom32.pdf> (consulté le 09 août 2022).
- “Lyrics Translate”, « Ով Միբուհ, Միբուհ » [*Oh ma beauté*]. URL: <https://lyricstranslate.com/fr/beauty-beauty-lyrics.html> (consulté le 08 août 2022).
- Mutafian, Claude, *Metz Yeghèrn, Breve storia del genocidio degli Armeni*, Guerini e Associati, Milano, 1995.
- Ongaro, Laura, *La Diaspora Armena in Italia*, Tesi di Laurea, Università Ca' Foscari, Venice, a. a. 2015-2016, sous la direction de M. le Professeur Aldo Ferrari, tapuscrit.
- Orabona, Francesca (dir.), *L'immaginazione melodrammatica secondo Peter Brooks. Per una costante della visione estetica nei tempi moderni*, CUEM, Milan, 2004.
- Pisanello, Giorgio, *Introduction*, in Arslan, Antonia et Pisanello, Laura, *Hushèr. La memoria. Voci italiane di sopravvissuti armeni*, Guerini e Associati, Milan, 2001.

Taviani, Paolo et Vittorio, *La masseria delle allodole*, Lorenzo Cuccu et Andrea Mancini (dir.), foto di scena di Umberto Montiroli, Titivillus, 2008, Pise ; *La masseria delle allodole*, 2007, DVD, RAI CINEMA S.P.A., B0013V4KYM.  
“Treccani”, « Taviani, Vittorio ». URL: [https://www.treccani.it/enciclopedia/vittorio-taviani\\_%28Dizionario-Biografico%29/](https://www.treccani.it/enciclopedia/vittorio-taviani_%28Dizionario-Biografico%29/) (consulté le 11 août 2022).

## IMAGE STORIES OR HOW REALITY EXCEEDS FICTION

YANNICK LEBTAHI\*

<https://orcid.org/009-0006-3180-9226>

UNIVERSITY OF LILLE

**Abstract:** The analysis of the staggering video of Éric Zemmour's declaration of candidacy for the 2022 presidential election—broadcast via his YouTube channel then relayed virally on social networks—explores the sources of the falsification of media discourse, their social representation and their influence on imagination. It is a question of understanding the processes of writing implemented to divert historical facts and counterfeit history. Between reality and fiction, political communication seeks and experiments with new strategies. But how will the digital society impose the definition of a shared ethical framework in order to avoid such abuses?

**Keywords:** media discourse, multimedia, falsification of history, political communication, presidential election, Éric Zemmour

## HISTOIRES D'IMAGES OU COMMENT LA RÉALITÉ DÉPASSE LA FICTION<sup>1</sup>

**Résumé :** L'analyse de la sidérante vidéo de la déclaration de candidature d'Éric Zemmour à l'élection présidentielle de 2022 – diffusée via sa chaîne YouTube puis relayée de manière virale sur les réseaux sociaux – explore les sources de la falsification du discours médiatique, leurs représentations sociales et leurs influences sur l'imaginaire. Il s'agit de comprendre les procédés d'écriture mis en œuvre pour détourner les faits historiques et contrefaire l'Histoire. Entre réalité et fiction, la communication politique cherche et expérimente de nouvelles stratégies. Mais comment la société numérique va-t-elle imposer la définition d'un cadre éthique partagé pour éviter de tels abus ?

**Mots-clés :** discours médiatique, multimédia, falsification de l'histoire, communication politique, élection présidentielle, Éric Zemmour

---

\* [yannick.lebtahi@univ-lille.fr](mailto:yannick.lebtahi@univ-lille.fr)



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International License.

Received: 14.11.2022

Revised: 2011.2022

Accepted: 22.11.2022

© The Author(s) 2023

<sup>1</sup> Cet article a déjà fait l'objet d'une première publication – aux éditions L'Harmattan – dans le cadre des activités du réseau *Reliance en Complexité* de Montpellier sous l'égide de la Chaire Unesco Edgar Morin.

## 1. Introduction

Dans la France des années 2020 règnent le trouble et le soupçon, la désillusion et la défiance à l'origine de nombreuses ruptures et de mutations socioculturelles. Ce pour quoi, et tout particulièrement dans le contexte de l'élection présidentielle de 2022, il me semblait nécessaire et légitime que la parole puisse circuler au nom de la liberté de penser et du bien-vivre ensemble. Les échanges et les confrontations participent à la compréhension des enjeux géopolitiques de la mondialisation. Il est essentiel que chacun, à sa façon, puisse y prendre part, car la puissance des points de vue croisés nourrit l'idée d'un avenir plus humaniste.

## 2. Un produit multimédia controversé

Mon attention – sensible – s'est concentrée sur la déclaration de candidature d'Éric Zemmour diffusée d'abord sur sa chaîne YouTube le 30 novembre 2021 puis relayée de manière virale via les réseaux sociaux. J'y ai vu un intérêt scientifique, entre autres, par le fait que les médias accordaient à cet homme un large crédit et que sa déclaration de candidature sous la forme d'un document multimédia a fait non seulement l'objet de moult controverses médiatiques, mais a surtout provoqué un fort retentissement chez les étudiants. Il a aussi fait l'objet de deux condamnations le vendredi 4 mars 2022. La première pour contrefaçon de droits d'auteur pour avoir utilisé les extraits de *Jeanne D'Arc* de Luc Besson, 1999 – *Un singe en hiver* de Henri Verneuil, 1962 – *Dans la maison* de François Ozon, 2012 – *Le Quai des brumes* de Marcel Carné, 1938 et du documentaire *Louis Pasteur, portrait d'un visionnaire*, 2011. Et la seconde pour atteinte au droit moral à la demande des sociétés Gaumont, EuropaCorp et la Société des Auteurs et des Compositeurs Dramatiques, des réalisateurs Luc Besson, François Ozon et les ayants droit de Henri Verneuil et de l'écrivain et scénariste Jacques Prévert. Entre falsifications et manipulations politiques de l'histoire, ce produit de communication compresse des événements isolés qui se sont produits dans des espaces-temps bien distincts pour dépeindre le visage de la France et en travestir les traits. Rappelons que les immigrés polonais, algériens, marocains, italiens... ont largement contribué aux victoires de la France et aux développements des industries lourdes.

Cette accumulation de faits authentiques est censée interpellier le récepteur pour le rendre complice d'un regard chargé de haine et de violence.

Dans cette perspective, le droit à la liberté d'expression comme fondement de toute démocratie s'affronte à l'indignation face à la déformation de l'Histoire que nous narre Éric Zemmour. De manière unanime, les nombreux travaux d'historiens (Collectif 2022 ; Noirielle 2022 ; Briost 2022), de spécialistes des médias, d'enseignants (de nombreux groupes de paroles se sont constitués comme relais de la contestation) ou de scientifiques mettent en lumière ce que recouvre cette imposture.

L'objectif de contribuer à davantage de lisibilité de notre espace public m'a conduit à analyser cette complexité et à étoffer la critique.

### 3. Rhétorique et stratégies discursives dévoilées

Polémiste cultivé, Éric Zemmour manie le dispositif et les codes du langage télévisuel avec subtilité et perversion en raison d'années de pratiques télévisuelles. Il a été chroniqueur, éditorialiste et débatteur dans le cadre de plusieurs émissions de télévision : *Ça se dispute*, une émission hebdomadaire, diffusée du 12/09/2003 au 12/12/2014 sur la chaîne d'information en continu I-Télé et dès le 04/05/2018 sur CNews. Pendant une trentaine de minutes, deux éditorialistes, dont Éric Zemmour, analysent et débattent à propos de l'actualité politique de la semaine. Les prises de position d'Éric Zemmour interpellent la rédaction d'I-Télé. Le 19 décembre 2014, Céline Pigalle, directrice de la rédaction, et Cécilia Ragueneau, directrice générale, mettent fin à leur collaboration avec le journaliste et suspendent l'émission. À la suite, d'une injonction du comité d'éthique du groupe audiovisuel en date du 25 octobre 2019 et d'une mise en demeure du CSA, l'émission en direct *Face à l'info* diffusée du lundi au jeudi de 19 h à 20 h sur CNews passe en différé afin de maîtriser les dérapages de Zemmour. L'émission diffusée sur Paris Première depuis 2011, initialement intitulée *Zemmour et Naulleau*, change de nom, *Restons Zen*, le 29 septembre 2021, en raison du départ d'Éric Zemmour, chroniqueur de l'émission depuis ses débuts aux côtés d'Éric Naulleau. Et cela à la suite de la décision du Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) de comptabiliser le temps de parole d'Éric Zemmour. Par conséquent, Paris Première suspend sa collaboration avec le polémiste.

Il a ainsi acquis une notoriété et une audience en préalable à son entrée dans la course à la présidence. Cette opportunité stratégique lui confère une forme d'assise publique qui lui offre la capacité de se déplacer aisément dans le champ du politique afin d'en élargir son audience.

En septembre 2021, Éric Zemmour a annoncé via Twitter, après 25 ans de service, l'arrêt de ses chroniques pour le *Figaro* et le *Figaro Magazine* le temps de la promotion stratégique de son livre, *La France n'a pas dit son dernier mot* et dans la perspective de sa candidature à la présidentielle. Il concrétise son repositionnement par la création de son mouvement politique dont le nom, *Reconquête*, est officiellement dévoilé lors de son premier meeting au Parc des expositions de Villepinte, le 5 décembre 2021.

Par sa conception, ce clip – d'environ 310 plans et d'une durée 9:26 – innove indéniablement dans le domaine de la communication politique dans la mesure où celui-ci nous indique de manière implicite que Zemmour est bien conscient qu'il ne sera pas élu, voire l'Élu. Au statut hybride, mêlant les genres – entre fiction et réalité – et les modalités énonciatives, la visée de ce multimédia ensemence l'idéologie du grand remplacement, celle qui pourrait germer avec le temps chez les jeunes générations qui connaissent cet homme au travers de ses positions dans les émissions de télévision ou au travers des différents dérapages et condamnations, mais qui ne connaissent pas l'Histoire ou juste quelques repères flous, mais saillants.

Qui sont les témoins de cette histoire qui nous est racontée par Éric Zemmour ? Quels sont les Français qui ont vécu cette histoire ? Les centaines d'aujourd'hui, André Chandernagor, Philippe de Gaulle, Michel Klein, Edgar Morin, Michel Peyramaure, Odile de Vasselot, Simone Rozès et qui d'autres ?

Versé dans la mémoire numérique, ce document – construit en référence à la culture de flux – fait œuvre d’histoire et devient un objet référentiel à ne pas minorer. En effet, parce que le tissage de sa trame narrative repose sur la frustration et le rejet de la France d’aujourd’hui. Celle-ci trace autant de masques sur les problématiques qui nous préoccupent comme l’immigration ou le comment exister concrètement ensemble dans la société française et plus largement dans l’Europe.

Le recours à une mise en scène calquée sur celle de la figure emblématique du Général de Gaulle lors de l’appel du 18 juin 1940<sup>2</sup> permet à Éric Zemmour de raviver insidieusement la mémoire et de déclencher des débats engagés chez les Français de plus de soixante ans pour qui cette période a été prégnante. Ce stratagème a pour but de l’affirmer comme le point nodal du débat politique. Mais pas uniquement. Le choix de cette mise en scène, renforcée par la présence d’une bibliothèque en fond de décor attestant de son statut d’intellectuel, ancre les présupposés de son discours dans une démarche plus crédible, plus actuelle et tout à fait recevable chez les jeunes en quête de sens pour qui le Général de Gaulle évoque l’appel à la résistance, mais aussi le sauveur de la nation auquel Zemmour s’identifie pleinement dans un contexte de crise.

Adapté aux pratiques et aux usages des réseaux de diffusion numériques, le montage dans son ensemble ouvre sur une combinatoire très maîtrisée du point de vue de la synchronisation des images et des sons. La lecture filmée à laquelle nous assistons : les jeux sur les intonations, la rythmique, les ralentis, les variations de la diction, la fragmentation et les ponctuations musicales connotées ne sont pas sans rappeler le style des « rappeurs conscients » qui passent des messages percutants et qui appellent à la prise de conscience. Éric Zemmour joue ostensiblement avec les artifices du montage en alternant des moments de lecture où il est à l’image, des moments de diffusion de bande-image associés à ses mots et des passages où il apparaît brièvement dans le flot des images. L’Opus 92 en La majeur et son deuxième mouvement en allegretto, symphonie n° 7 de L.V. Beethoven est un morceau largement utilisé lors de manifestations officielles (discours, funérailles, la publicité, les films *Le Discours d’un roi* de T. Hooper, *Lola* de J. Demy...), mais le plus important à relever pour sa contradiction au sujet de Napoléon est que ce morceau écrit par Beethoven est anti-français parce que c’est une musique qui est dédiée aux victimes autrichiennes lors des campagnes de Napoléon.

De plus, le fait de déposer devant lui volontairement sans doute un paquet de feuilles à lire, plus volumineux que nécessaire, fictionnalise sa prestation en référence au romancier qu’il est. Il nous raconte une histoire imagée et par ce procédé de mise en abyme, il sollicite amplement la projection et l’identification du récepteur. Les adresses caméras (la première intervient après le premier tiers du document, une fois l’introduction terminée) sont gérées avec minutie et intensifient les mots ou les phrases clefs comme, « les autorités religieuses, les théories du genre, une Europe qui ne sera jamais une nation, du peuple par le peuple pour le peuple... ». Le fil d’Ariane de sa rhétorique ordonne les pronoms – Vous, Nous, Ils, Vous et Me, Vous et Je, Je et Nous, Ils et Moi, Je et Nous – selon une compulsion de répétition en jouant sur des

---

<sup>2</sup> L’Appel du 18 juin n’a pas été enregistré, la version sonore qui est connue est celle de l’appel du 22 juin 1940, jour de l’Armistice, qui comporte un texte similaire, mais remanié. Une version filmée a été réalisée encore plus tard, le 2 juillet 1940, pour les actualités cinématographiques. Source Wikipédia.

mécanismes d'association, de glissement et de dissociation pour enfin terminer sur la réunion du Je et du Nous. L'analyse du discours montre comment le vocable choisi envisage la population « ciblée » dans une forme d'enfermement parce qu'elle est pensée dans son individualité et non pas dans sa citoyenneté. D'autant plus que l'individu face à son écran est seul et que ce dispositif de réception semble avoir été pris en compte lors de la conception de la vidéo ainsi que l'exploitation du contexte complotiste très virulent via la toile.

Les plans d'anonymes, vus de dos et assis, accentuent l'idée de soumission et de dépossession. Ce sont principalement ces motifs qui sont à l'origine de la proposition de Zemmour pour introduire « la gravité de notre déclassement [...] et la réalité de notre remplacement ». En dénigrant la société française, en particulier celle des élites, des journalistes, des universitaires, des politiciens, des syndicalistes, il propose de redonner le pouvoir au peuple pour bâtir un pays imaginaire qu'il fantasme. Le mot « pays » est le mot le plus utilisé – prononcé 27 fois.

Aux positions extrémistes, ce fils d'immigré bien intégré dans les rouages de la société française, atteste que l'identité de la France est tout à la fois une et plurielle, humaniste et réactionnaire, mais indivisible. Acteur de la droite réactionnaire, il

joue aujourd'hui le même rôle qu'un Charles Maurras dans le passé. Il donne à la France réactionnaire sa légitimité historique en éliminant la Révolution de l'histoire de France et en y intégrant Pétain auprès de De Gaulle.

En prônant une authenticité française qui serait celle des Français de souche menacés par l'invasion immigrée, Zemmour occulte la réalité polyethnique de la France et, surtout reprend le pire mythe des nationalismes modernes : la purification ethnique et religieuse qui est devenue la ligne maîtresse de la France réactionnaire, dans son obsession d'éliminer l'immigration arabe, africaine, musulmane. (Morin 2022: 22-23)

Enfin, en attaquant frontalement le président Macron, il se dote d'une mission presque divine, car « il n'est plus temps de réformer la France, mais de la sauver ». Les images médiatiques, les images cinématographiques et celles d'archives résonnent avec force et vigueur, car nous entendons les images plus que les mots. Ces images issues de notre quotidienneté ou de notre réservoir culturel et patrimonial produisent des représentations et des émotions intériorisées selon les expériences personnelles de chacun.

À aucun moment ne sont prononcés musulman, intégriste, Coran, immigré... ce choix délibéré le met à l'abri de toute attaque, mais il contourne ces non-citations par des images qui servent clairement son idéologie. Des images superposées ou illustratives, rapides, presque subliminales, qui ont marqué notre inconscient collectif comme le portrait d'une jeune fille voilée, la prière des musulmans dans les rues ou les violences dans les cités. Il a recours plutôt à des mots comme France, Français, peuple et à des symboles forts comme l'individu au béret.

La fin du document se consacre à l'action possible du citoyen. En nombre, les individus, principalement des jeunes – son cœur de cible – sont cette fois debout à ses côtés et surtout agissants. En référence à l'univers de Stanley Kubrick, *Docteur Folamour*, Zemmour dénonce avec cynisme la responsabilité des classes dirigeantes

dans la dérive de la société française et séduit les futures élites pour en faire des alliés : « C'est pourquoi nous devons restaurer notre école républicaine, son excellence et son culte du mérite et cesser de livrer nos enfants aux expériences égalitaristes des pédagogistes et des docteurs Folamour, des théories du genre et de l'islamo-gauchiste ». Alors, plus qu'une déclaration de candidature à l'élection présidentielle, nous pouvons y voir la volonté d'Éric Zemmour à essaimer ses idées *via* son mouvement politique par la présentation et sans doute par l'élection de députés aux législatives qui suivront.

Entre simulacre et subterfuge, il termine enfin par un pathétique « Aidez-moi » qui semble témoigner de sa quête de place au sein d'une société française qui refuserait de s'adapter aux mutations d'un monde de plus en plus complexe et incertain.

#### 4. Épilogue

Le 10 avril 2022, les Français se sont rendus aux urnes et se sont exprimés largement en faveur du Président Macron. Quant à Éric Zemmour, il terminera à la 4<sup>e</sup> place avec 7,2 % de suffrages. Depuis, il cherche à se (re)placer sur l'échiquier médiatique, mais comment alors envisager un retour sur la scène télévisuelle après l'avoir délaissée pour celle de la politique ?

La perspective d'allers-retours entre deux statuts ne semble pas acceptable du point de vue des chaînes de télévision pour lesquelles Éric Zemmour animait un programme avant son entrée en politique. En effet, la présentatrice de l'émission de CNews, *Face à l'info*, Christine Kelly, avait indiqué le lundi 13 juin 2022 dans l'émission Buzz TV du Figaro que l'essayiste ne reprendrait pas ses chroniques : « Cela fait neuf mois qu'il a quitté l'antenne avec nous, six mois qu'il est candidat, maintenant il est passé à autre chose. Là, il commence seulement sa vie en tant qu'homme politique [...] tout peut arriver, mais ce n'est pas prévu ». De plus, Nicolas de Tavernost, président du directoire du groupe M6, a précisé le samedi 2 juillet 2022 au Parisien : « Non, ce n'est pas prévu. Il a choisi une carrière politique, nous travaillons avec des journalistes, les deux choses sont incompatibles. »

Alors comment Éric Zemmour, confronté à ces deux pôles duals, pourra-t-il se façonner une identité légitime non représentée à l'Assemblée nationale et aller à la *reconquête* d'une audience ?

#### Références bibliographiques :

Brioist, Pascal (dir.), *Le Grand Détournement : comment Zemmour falsifie l'histoire*, Collection : Coup de gueule et engagement, Éditions Atlante, Neuilly-sur-Seine, 2022.

Collectif, *Zemmour contre l'histoire*, Collection Tract, n° 34, Édition Gallimard, Paris, 2022.

Morin, Edgar, *Réveillons-nous*, Éditions Denoël, Paris, 2022.

Noiriel Gérard, *Le Venin dans la plume : Édouard Drumont, Éric Zemmour et la*



# **TROISIÈME PARTIE**

**PLURALITÉ DISCURSIVE DANS LE MONDE  
CONTEMPORAIN :**

**DISCOURS ET TEXTES LITTÉRAIRES**



## CULTUREMES: DIFFICULTIES IN CULTURAL UNIT TRANSLATION: STUDY ON THE WORKS OF HRANT MATEVOSYAN

GAYANE SARGSYAN\*  
<https://orcid.org/0009-0003-4202-1088>  
YEREVAN STATE UNIVERSITY

**Abstract:** The study of literary texts has long been dominated by structuralism. At present, it has entered a new phase, known as discourse. In this article, starting from the mentioned concept, we will focus on translation as an activity that requires not only linguistic skills but also deep cultural knowledge. To consider the size of the phenomenon, we will first study the criteria that need to be taken into account when it comes to translation. The literary text can be considered a way of access to social codes and cultural models because, regardless of its language of expression, it represents the values shared between one culture and another. The attention paid to the intercultural dimension is obvious in the thinking of translators. In our article we will try to show that literature, considered one of the essential biases of intercultural communication, can also lead to an intercultural “conflict”. To that end, we will study and analyse the translation of the works of Hrant Matevosyan *Mesrop* and *Autumn Sun*. Indeed, the translator often fails to fill in the gaps, because certain phenomena do not exist in the target language. In the following analysis, we will try to show the translation procedures that the translator of Hrant Matevosyan uses and why certain cultural units remain untranslatable. For the following, we will try to show how a translator can overcome certain cultural obstacles in translation.

**Keywords:** translation, interculturality, cultural units, source language, target language, literary discourse

## LES CULTURÈMES : LES DIFFICULTÉS DE LA TRADUCTION DES UNITÉS CULTURELLES : ÉTUDE SUR LES ŒUVRES DE HRANT MATEVOSYAN

**Résumé :** L'étude des textes littéraires a longtemps été dominée par le structuralisme. À l'heure actuelle, il est entré dans une nouvelle phase, connue sous le nom de discours. Dans cet article, à partir du concept mentionné, nous nous concentrerons sur la traduction en tant qu'activité qui nécessite non seulement des compétences linguistiques mais également des connaissances culturelles approfondies. Afin de prendre en considération l'ampleur du phénomène, dans un premier temps, nous étudierons les critères à prendre en compte lorsqu'il s'agit de traduction. Le texte littéraire peut être considéré comme une voie d'accès aux codes sociaux et aux modèles

---

\* [g.sargsyan@ysu.am](mailto:g.sargsyan@ysu.am)



culturels car, quelle que soit sa langue d'expression, il représente les valeurs partagées d'une culture à l'autre. L'attention portée à la dimension interculturelle est évidente dans la pensée des traducteurs. Dans notre article nous tenterons de montrer que la littérature, considérée comme l'un des biais essentiels de la communication interculturelle, peut aussi conduire à un « conflit » interculturel. À cette fin, nous étudierons et analyserons la traduction des œuvres de Hrant Matevosyan *Mesrop* et *Soleil d'automne*. En effet, le traducteur omet souvent de combler les lacunes, car certains phénomènes n'existent pas dans la langue cible. Dans l'analyse qui suit, nous tenterons de montrer les procédés de traduction qu'utilise le traducteur de Hrant Matevosyan et pourquoi certaines unités culturelles restent intraduisibles. Pour la suite nous allons essayer de montrer comment un traducteur peut surmonter certains obstacles culturels à la traduction.

**Mots-clés :** traduction, interculturalité, unités culturelles, langue source, langue cible, discours littéraire

## 1. Introduction

L'étude des textes littéraires longtemps était dominée par le structuralisme. Actuellement elle est entrée dans une nouvelle phase, celle de la littérature appréhendée comme discours. Certes, l'analyse du discours de Dominique Maingueneau offre aux littéraires une nouvelle façon d'aborder le texte : « [...] considérer le fait littéraire comme “discours”, [...] c'est restituer les œuvres aux espaces qui les rendent possibles, où elles sont produites, évaluées, gérées » (Maingueneau 2004: 34).

Dans cet article, partant du concept mentionné, nous allons nous intéresser à la traduction en tant qu'activité qui requiert des compétences non seulement linguistiques mais aussi de profondes connaissances culturelles. Pour prendre l'ampleur de ce phénomène, dans un premier temps, nous allons étudier les critères à prendre en compte lorsqu'il s'agit de la traduction. Ainsi, le texte littéraire peut être considéré en tant que moyen d'accès à des codes sociaux et à des modèles culturels car, quelle que soit sa langue d'expression, il représente les valeurs partagées entre une culture et une autre. Le processus de traduction est conçu comme une opération par laquelle le traducteur fait revivre un texte dans un contexte culturel cible.

L'attention portée à la dimension interculturelle est très présente dans la réflexion des traductologues. En ce sens, nous pouvons nous référer aux études de Georges Mounin et Jean-René Ladmiral. Dans *Les Belles infidèles*, Georges Mounin développe l'idée que la traduction aura à franchir la « couleur de civilisation » (Mounin 1995: 69). C'est exactement ce que nous appelons aujourd'hui l'interculturel. Ladmiral développe encore plus cette idée en constatant qu'on ne traduit pas seulement d'une langue-source à une langue-cible, mais d'une langue-culture à une autre (Ladmiral 1995: 127). Il est vrai que de par son universalité et son enracinement dans une culture spécifique, la littérature est l'une des voies les plus efficaces qui permettent la connaissance de l'homme et du monde. Le texte littéraire peut être considéré comme un intermédiaire en vue de la rencontre et de la connaissance de l'autre (Collès 1994: 20). Certes, en mettant deux langues en contact et en contribuant à établir l'égalité entre les langues et les cultures, la traduction devient un vecteur interculturel et de médiation

interlinguistique. Dans notre article, nous essaierons de montrer que la littérature, considérée comme un des biais essentiels de la communication interculturelle, peut également mener à un « conflit » interculturel. Pour cet objectif, nous allons étudier et analyser la traduction des œuvres de Hrant Matevosyan *Mesrop* et *Soleil d'automne*. En effet, le traducteur n'arrive pas souvent à combler les lacunes, parce que certains phénomènes n'existent pas dans la langue d'arrivée. Dans l'analyse qui suit, nous essaierons de montrer quelles sont les procédés de traduction que le traducteur de Hrant Matevosyan utilise et pourquoi certaines unités culturelles restent intraduisibles.

## 2. Analyse des traductions des œuvres de Hrant Matevosyan *Mesrop* et *Soleil d'automne*

L'écriture de Hrant Matevosyan se caractérise par l'emploi du dialecte local, de la langue parlée et par beaucoup d'autres éléments langagiers. Le fait que le langage dans les œuvres *Mesrop* et *Soleil d'automne* n'est pas homogène rend difficile leur traduction. Ce qui caractérise cette écriture c'est avant tout un amour incroyable et généreux pour tout ce dont il parle. Dans la nouvelle *Mesrop* l'écrivain présente le drame d'un enfant qui a vu tuer son père par les Azéris. D'ailleurs, Matevosyan n'emploie presque jamais la dénomination *Azéris*, il les nomme *les Turcs* ou *les autres*. Pour l'auteur, c'est une sorte de révolte contre l'histoire et contre l'injustice humaine. En revenant à notre analyse, précisons qu'il s'agit de l'époque soviétique (les Azéris n'ont pas encore déclenché la guerre), la tragédie se tisse autour d'une histoire familiale. *Mesrop* grandit en gardant cette image de son père malade qui tenait à peine sur ses pieds et qui allait à la mort comme si c'était une chose naturelle. Il se souvenait aussi de ces bergers azéris, qui avaient tué son père devant ses yeux avec un sang-froid bestial.

Au village, on arracha à *Mesrop* le récit du drame et en même temps on lui arracha la peur et le remords. En fait, on l'obligea à apprendre la place et le rôle de son père ; il était non seulement témoin oculaire du drame, mais il en devenait pour ainsi dire le héros. Il dut d'abord raconter l'événement aux anciens puis ; quand ceux-ci surent tout par cœur, ce fut le tour des jeunes de son âge, de sorte qu'il grandit en racontant la mort de son père dans tous ses détails. Le crime de trois azéris fut pour l'avenir de l'enfant une vraie calamité. Il devint le centre de l'intérêt général et, de ce fait, n'eut pas loisir de se concentrer et de regarder en lui-même. Parfois il voyait comme dans un brouillard son père, les épaules basses, avec son cou long et mince (Matevosyan 1994: 217).

[«Գյուղը երեխայից խլեց լուրը և լուրի հետ՝ վախն ու խղճահարությունը: Գյուղը հորը խլեց երեխայից: Երեխան դարձավ սպանության ականատես: Հերոս: Նշանավոր: Պատմել էին տալիս սկզբում մեծերը, և երբ բոլոր մեծերը մանրամասն առ մանրամասն ծայրից ծայր գիտեին Ավետիքի սպանությունը, նա պատմում էր հասակակիցներին: Այդպես պատմելով էլ մեծացավ: Այն երեքն արեցին շատ վատ բան - երեխային վերցրին դրին հետաքրքրասերների կենտրոնում, և նա չունենալով, չէ, ժամանակ չունեցավ

նայելու իր ներսը, զբաղվելու իրենով: Երբեմն նրա դեմ մշուշի մեջ կանգնում էր ուսերը կախ հայրը, պարանոցը շատ բարակ ու երկարած»] (Matevosyan : 9).

L'écriture de Matevosyan se caractérise par des phrases courtes. Elles rendent le récit plus expressif et plus dramatique. La traduction française de ce passage est une simple reproduction du récit. Dès la première phrase de l'original, le lecteur sent l'angoisse qui tout de suite se transforme en un vrai drame. Un drame vécu depuis des siècles, un drame qui suit le peuple arménien. L'histoire familiale se métamorphose sous la plume de Matevosyan en un récit dramatique de ses ancêtres. L'auteur par son personnage relève les problèmes qui sont actuels même pour l'Arménie d'aujourd'hui devenue indépendante. Il s'agit notamment des problèmes liés à la démarcation et à la délimitation. Dans la version française, le traducteur se contente de présenter le récit par des phrases longues en mettant des points de ponctuation, des virgules ou point virgules, d'où la perte de l'expressivité de l'écriture de Matevosyan. Le dramatisme du récit est représenté en français, pourtant ce dramatisme n'est pas vécu. Le traducteur emploie comme procédés de traduction l'ajout, l'explicitation et l'omission. Dans l'original, l'auteur écrit tout simplement *la nouvelle*, en français le traducteur écrit *le récit du drame* essayant, par le procédé de traduction, de rendre explicite le dramatisme du passage. D'ailleurs, dans l'original, l'auteur n'emploie pas le terme *dramatisme*, il raconte ce dramatisme avec un talent qui lui est propre, sans expliciter les faits. Pour la suite le traducteur omet le terme *նշանավոր* qui se traduit *quelqu'un de célèbre* et ajoute des explications. Ces procédés, très précieux pour la traductologie, ont cependant joué un rôle nocif pour le style de Matevosyan.

Le petit garçon voit parfois son père dans le brouillard : ce qui nous fait penser à *Hamlet* de Shakespeare. Le fantôme du père appelle à la vengeance. Le fantôme du père de Mesrop ne parle pas, il apparaît pour rappeler à son fils son devoir. Pour la suite Matevosyan tisse son récit autour de cette vengeance qui devient la révolte de Mesrop contre les Azéris, contre ses amis, contre le système soviétique, contre Moscou et contre lui-même.

La justice n'a pas les jambes longues pour aller loin. MOSCOU, LE KREMLIN, AU PRÉSIDENT DU PRAESIDIUM DU SOVIET SUPRÊME DE L'URSS...VOUS NOUS DONNEZ NOS CHAMPS... (Matevosyan 1994: 229).

[«Անարդարության ոտները կարճ են, Մոսկվա-Կրեմլ, Պրեզիդենտելյու Պրեզիդիումս Վերխովնովո Սավետա Սայուզ ԷՍԷՍԷՆ, մեր հանդերը մեզ տվեք, հը »] (Matevosyan : 15).

« Les jambes de l'injustice sont courtes », nous dit Matevosyan. C'est sa conviction, ce n'est pas une simple phrase du personnage, mais le mode de vie de l'auteur même. Toute sa vie il a protesté contre l'injustice, contre les lois humaines injustes. Ces personnages, comme Mesrop et Aghune dans *Soleil d'automne*, sont les proies de cette injustice. Ensuite Matevosyan continue : « Moscou, Kremlin, au présidium du Soviet Suprême... ». Ce sont des termes qui appelaient à la prudence et à la vigilance à chaque citoyen de l'Union soviétique. Ces termes montrent l'importance

et la sérénité. Dans la version française le traducteur, en essayant de garder cette sérénité, écrit toute la phrase en majuscules, tandis que dans l'original nous n'avons que l'URSS qui est en majuscule. Dans cet exemple, le traducteur emploie l'ajout en tant que procédé de traduction. Nous pouvons constater que ce procédé est réussi mais en revanche dans la première phrase le mot *injustice* est changé par *justice*, la construction de la phrase est entièrement transformée. Au premier niveau de la compréhension du texte, le traducteur réussit à transmettre le message dans la langue d'arrivée, mais au niveau de la mentalité nationale le changement paraît inapproprié.

En continuant la lecture de l'œuvre, nous constatons que dans ces 30 pages l'auteur réussit à présenter toute l'histoire du peuple arménien : la tragédie nationale, les vices et les avantages de l'ère soviétique. Mais ce qui inquiète le plus Matevosyan et son personnage Mesrop, c'est la trahison des siens :

L'homme des chevaux, lui crachait à droite et à gauche et s'en prenait aux nôtres :

– Ça, hein vous démangeait hein ? Il fallait que vous alliez un peu parler chinois, à moins que ce soit du grec, et ça vous a fait éclater la tête. Des ânes, que vous êtes ! Des moins-que-rien, des vraies loques. N'importe qui peut vous tendre la main, vous marcher ! (Matevosyan 1994: 204).

[«Ձիապանն իրիկունը թքոտում ու մերոնց ուշունցի էր կապում:

– էդ կարոտել էիք, գնացել էիք մի քիչ ֆարսերէն խոսէք: էդ հունարէն էիք խոսում, զոռից գլուխդ ծակվեց, հա՛, Մուքելանց դատարկ: Տո՛ւ լի՛րք էք, լի՛րք, կնկա լի՛րք էք, ով ձեռը մեկնում է՝ չէ ասել չունէք»] (Matevosyan : 2).

Notre intention n'est pas du tout de donner une appréciation à la traduction, il s'agit tout simplement de relever les différences de la réception de l'œuvre originale et de la traduction. Dans l'exemple cité, Matevosyan emploie le terme *injure* pour montrer l'indignation du personnage, qui ne comprend pas le comportement de ses amis qui peuvent parler, manger, se plaisanter, se battre avec les Azéris. Il les insulte et il les traite très grossièrement de *putains*. La dernière phrase se traduit littéralement : « Vous êtes des putes, des femmes putes, qui vous tend la main, vous ne dites pas non ». En employant le procédé de substitution, le traducteur change le terme *pute* par le terme *âne*, qui ne présente pas toute l'image de l'écriture de Matevosyan. Comme nous l'avons déjà mentionné, le style de Matevosyan est oral, les mots familiers y abondent alors que les sujets traités dans la nouvelle demandent plus d'effort intellectuel de la part des lecteurs pour être compris. L'auteur exige beaucoup de ses lecteurs, il nous donne des mots-clés, mais c'est à nous de les lier à des faits historiques, à notre religion ou à notre culture. C'est la raison principale que la traduction des œuvres de Matevosyan rencontre des problèmes. Le traducteur voit peut-être le monde de l'auteur de la même manière, mais le transfert des unités culturelles est un obstacle insurmontable pour lui, d'où, bien entendu, la perte du folklore et une autre réception de l'œuvre. En effet, notre façon de voir le monde nous est imposée par notre culture, par nos traditions nationales, Mesrop n'est pas une exception.

– Que ce que tu as mangé te ressorte par le nez ! éclatait Mesrop. Que ça t'étouffe, c'est autant que ton fils n'aura pas !

– Faudrait savoir, fulminait-il. Ils ont la plaine et il leur faudrait la montagne en plus ? Tes bêtes ont pas de quoi manger, et toi tu donnes la moitié de tes pâtures à ces gens-là ? (Matevosyan 1994: 204).

[« – Այ քթիցդ գա եղ հացը, – հայհոյում էր ձիապանը, – քթիցդ գա եղ կերածդ հացը՝ որ քու գավակը չի ունենալու որ ուտի:

– Հա յ, – կատաղում էր ձիապանը, – Քեզ մի կտրուկ բան է պետք, դաշտը իրենցն է, սարերդ էլ են խլում, հա յ: Ոչխարդ արոտ չունի՝ սարիդ կեսը տվել էս նրանց»] (Matevosyan : 2-3).

Encore une substitution employée par le traducteur – *Հա՛յ – Faudrait savoir*, qui change totalement la réception de l'œuvre. Matevosyan s'adresse aux Arméniens – *Arménien* – s'écrit-il, c'est comme un cri venu du fond du cœur, c'est un dernier appel à l'aide, c'est comme le dernier cri d'un condamné à mort. *Faudrait savoir* paraît comme un conseil donné par un autre qui n'a jamais eu de tragédie dans la vie, qui ne porte pas sur ses épaules le poids de la tragédie nationale. En continuant la lecture, nous trouvons la description implicite de cette tragédie :

[...] Dans la forêt, nous avons gravé nos noms sur le tronc des hêtres en espérant les transmettre à ceux qui viendraient après, et voilà que leurs gardiens de troupeau abattaient ces arbres et les faisaient traîner par leurs buffles jusqu'à leur camp. Avec nos noms dessus (Matevosyan 1994: 203).

[« [...] Չորի մեր անտառում հաճարի մեր ծառերին մենք գրած էինք լինում մեր անունը և կարծած, թե ծառը մեզնից հետո մեր անունը պահելու է դեռ երկար ու երկար, մեկ էլ մեր գիրը վրան այդ ծառը գումեշների քամակով էր տալիս նրանց չորանն ու, հո հա հո, քաշում իրենց ուրթ մեր անունը վրան այդ ծառը»] (Matevosyan : 2).

Dans l'œuvre de Matevosyan il ne s'agit pas de simples noms, il fait allusion à un million de personnes tuées en 1915 sur nos terres historiques, il fait allusion aux victimes de Sumgaït et de Bakou, aux victimes d'Artsakh. Il ne s'agit pas des noms, il s'agit des destins tragiques. La traduction n'est pas éloignée de l'originale, mais ce sens implicite n'est compréhensible que pour les Arméniens et pour ceux qui connaissent l'histoire de l'Arménie. Pour la suite, Matevosyan présente l'histoire de l'Azerbaïdjan, sans y mettre aucune subjectivité :

– Les Turcs sont arrivés, disait Mesrop. Dans le temps, ils n'existaient pas, ceux-là. L'Azerbaïdjan, il n'y en avait pas, ç'a été créé en 1920, c'est Kirov qui a fait ça. Et voilà qu'en trente ans, ils sont devenus un peuple ! (Matevosyan 1994: 203).

[« – Թուրքերը եկան, – ասում էր ձիապանը: – Չկային, է, չկային: Քսան թվին ստեղծվեցին: Սերգեյ Միրոնովիչ Կիրով, – ասում էր ձիապանը: – Երեսուն տարում ոնց ժողովուրդ դարձան»] (Matevosyan : 2).

Au niveau de l'analyse de la traduction nous constatons une fois de plus que le style de l'écriture de Matevosyan est totalement changé. Les phrases courtes, qui donnent

plus de solennité à l'écriture, dans la version française sont substituées à des phrases complexes, informatives. Au niveau de l'histoire, Matevosyan et le traducteur transmettent la vérité historique. Le plus important encore : le traducteur introduit en français la dénomination *Azerbaïdjan*, tandis que Matevosyan n'emploie jamais cette dénomination. Pour l'auteur c'est un principe, il ne nomme ce qui n'existait pas, il ne donne pas un nom à un territoire artificiellement créé. Pour Matevosyan et pour son personnage, nous l'avons déjà mentionné, c'est une sorte de révolte contre l'injustice historique.

[...] Le socialisme, d'accord, mais là, le socialisme...C'est le socialisme qui les a fabriqués, ces gens-là, et qui les a envoyés à la source d'Artin. Allez, buvez fraternellement l'eau de la source d'Artin. Dieu ait ton âme, Artin. Si tu n'avais pas existé, où est-ce que leurs moutons trouveraient de quoi boire ? (Matevosyan 1994: 203)

[« [...] Սոցիալիզմի մերը չմեռնի, ապա մի ասա սոցիալիզմ: Մրանց սոցիալիզմն ստեղծեց, չկային, է, չկային, ստեղծեց, քչեց Արթինի աղբյուր՝ եղբայրաբար ջուր խմեք: Լույս դառնաս, Արթին, դու էլ որ չէիր եղել՝ սրանց ոչխարը որտե՞ղ էր ջրվելու»] (Matevosyan : 2).

Comme procédé de traduction, le traducteur emploie l'émission, en omettant totalement les unités culturelles ou en les remplaçant par la répétition du terme *socialisme*. *Սոցիալիզմի մերը չմեռնի* est une unité culturelle dont la traduction est impossible mais, en revanche, *չկային, է, չկային* (littéralement *ils n'existaient pas*) le traducteur pourrait transmettre par la traduction mot à mot, parce que pour Matevosyan et pour son personnage c'est un moment très important de montrer cette vérité historique. Pour la suite le lecteur arménien sent l'ironie de l'auteur sur la fraternité des peuples de l'ex-URSS, sur cette notion fautive qui a fini par les massacres des Arméniens au début du XX<sup>e</sup> siècle et qui continue jusqu'au présent. Par son talent, Matevosyan réussit à transmettre les messages universels par des récits typiquement nationaux. La nouvelle *Mesrop* en est le meilleur exemple.

– Bon, dis-je alors à Mesrop. Ça nous mène où, tout ça ? Celui qui est fort est un ours ?

– Pas tout à fait. Tu ferais mieux de dire que celui qui est un ours est fort. C'est-à-dire que tu dois avoir ton fond des forêts et toi. Prends Levon, par exemple : il a sa forêt, il est chez lui, il est fort (Matevosyan 1994: 232).

«Լավ,– ասացի ես,– ի՞նչ է դուրս գալիս, ով ուժեղ է՝ ա՛րջ է:

– Դու մի քիչ սխալ ես ասում, ճիշտն էսպես կլինի. ով արջ է՝ ուժեղ է: Այսինքն սեփական ծմակ պիտի ունենաս: Լևոնն, օրինակ, ունի ու ուժեղ է: Ծմակ միայն ես չունեմ» (Matevosyan : 16).

Ces phrases se présentent comme un message au peuple arménien : il faut avoir son toit, sa patrie, il ne faut pas construire sa vie loin de ses racines. Sans ce petit territoire qui s'appelle ARMÉNIE, nous sommes des êtres sans identité. La notion du citoyen du monde lui paraît comme mythe. La guerre d'Artsakh en est la meilleure preuve. Ce

concept d'un autre monde, d'un monde globaliste, est une notion artificielle, il faut toujours garder son identité, ce qui ne veut pas dire être raciste ou enfermé. Mais Matevosyan est réaliste. Il voit comment la vie change, il voit que le monde ancien n'existe plus. Les lois de ce nouveau monde ne sont pas pour Matevosyan, ni pour son personnage.

Et au sujet de Mesrop, il dit :

– C'est pas un mauvais bougre, mais il a jamais su faire la différence entre ce qui l'avantage et ce qui le désavantage. C'est pourquoi les chevaux lui donnent des coups de pieds et les bœufs des coups de corne. Et ça, c'est idiot, parce que le cheval n'a pas de cornes, alors il vaut mieux se tenir devant et, comme le bœuf ne rue pas, il vaut mieux se tenir derrière. C'est comme ça, faut s'y faire (Matevosyan 1994: 233).

[«Մէսրոպի մասին ասում է.

– Լավ մարդ է, բայց իր օգուտն ու վնասը չի ջոկում, ձին քացի է տալիս նրան, եզը հարու: Անխելք է, ձին պոզ չունի՝ կանգնիր առջևը, եզը քացի չունի՝ կանգնիր ետևը: Օրենք է, պիտի ենթարկվես»] (Matevosyan : 17).

C'est la description de ce nouveau monde, mais ni Matevosyan, ni son personnage ne veulent obéir à cette loi. Ils sont de l'ancien monde et leur rêve, comme d'ailleurs le rêve d'Aghune dans *Soleil d'automne* est de vivre dans un monde où l'homme n'est pas loup pour l'homme.

*Le Soleil d'Automne* paraît en 1973, cinq ans plus tôt que *Mesrop*. Dans le roman, il n'y a presque pas d'action. Aghune, le personnage principal, se prépare pour rendre visite à son fils qui habite à Erevan. Pour la suite, tout le récit se tisse autour d'elle.

Pour la traduction des œuvres de Hrant Matevosyan, la phase de compréhension est toujours importante. En ce qui concerne la traduction du culturel, c'est la phase de réexpression qui présente le plus grand défi. Il est facile d'acquérir les connaissances nécessaires pour traduire un texte, mais c'est toute autre chose que de réexprimer un phénomène qui n'existe pas dans la culture d'arrivée.

Analysons quelques exemples :

«Քո պապ Աբելը, խո՛ր գնա, հանդից գալիս էր ու՝ «դեռ էստեղ է՞ս», քնից վեր էր կենում ու «դեռ էստեղ է՞ս. շան էրես ունես, շան...» (Matevosyan 2005: 486)

Consultons la version française :

« Ton grand-père Abel, lui, le diable l'emporte ! Quand il rentrait des champs, il me disait : « T'es encore là, toi ? » Quand il se réveillait : « T'es encore là, toi, avec ta tête de chienne ? » (Matevosyan 1994: 275)

L'expression *խո՛ր գնա* dans la langue de départ est traduite en français par *le diable l'emporte*. La langue arménienne parlée emploie plusieurs formes de malédictions ; c'est une spécificité langagière. Le traducteur ne trouvant d'autres équivalents en français, traduit par le terme *diable*.

La belle fille qui est désormais une femme « réussie », se venge par la malédiction pour sa jeunesse gâchée. Elle va plus loin encore :

« Հողի տակ հանգիստ չունենա քո պապ Իշխան » (Matevosyan 2005: 480).  
« Que ton grand-père se retourne dans sa tombe » (Matevosyan 1994: 279).

« Պառաւր իմա ուժը տվել էր ոտքին. Հովտի տերտերը ասել էր՝ «ամոթ է, այ կնիկ, ապրում են թող խաղաղ ապրեն» : Փեշերը քշտած՝ պառավն իրեն խփել էր Դսեղի տերտերին, Կիրովականի տերտերին: Տերտերոց լինես, նանի ջա՛ն: Գիր անել էր տալիս, գելերոց լինես » (Matevosyan 2005: 501).

Consultons la version française :

« Maintenant, la vieille avait décidé d'employer les grands moyens. Le terter de Hovit lui avait dit :  
– C'est scandaleux, tout ça ! Ils vivent, laisse-les vivre en paix. Alors, elle était allée trouver celui de Dsegh, et puis celui de Kirovakan. Que tes curés t'étouffent, la vieille ! Elle faisait jeter des sorts. Le diable t'emporte ! » (Matevosyan 1994: 294)

Le sens de l'expression *գեղորոց լինել* est de devenir une proie des loups. *Գիր անել էր տալիս* signifie jeter un mauvais sort, et le terme *տերտեր* se traduit en français par *prêtre*. Par analogie de malédiction *գեղորոց լինել*, le personnage de Matevosyan invente sa propre forme de malédiction *տերտերոց լինես*, par allusion du fait que le jour de l'enterrement le prêtre lit une prière pour le défunt. Dans la version française, le traducteur ne trouve qu'un seul équivalent : *le diable*. Ces exemples nous montrent très explicitement que le problème de la traduction est plutôt culturel que linguistique. Pour chaque situation, les personnages du roman emploient le langage spécifique, tandis que le français donne une seule résolution. *Տերտերոց լինես* le traducteur traduit comme *tes curés t'étouffent*. Au niveau linguistique, cette version peut être admise, mais au niveau de la mentalité, voire culturelle, c'est tout à fait inadmissible. Le curé et la religion sont pour les Arméniens des notions qui sont liés aux actions positives. Pour les Arméniens, un curé ne peut étouffer personne. Le personnage de Matevosyan emploie cette expression au sens que nous avons mentionné ci-dessus. L'écriture de Matevosyan se caractérise par le folklore, l'ironie et le mot d'esprit. C'est le style de l'auteur, c'est la vie quotidienne de ses personnages, qui ne sont pas d'ailleurs de simples personnages du livre, mais des gens tout à fait naturels avec leur langage de vie quotidien. Nous avons aussi mentionné que pour chaque situation les personnages de l'œuvre utilisent une malédiction particulière, tandis que le français donne une seule forme. Si nous présentons en chiffre ces différences, nous aurons l'image suivante : contre six versions arméniennes une seule version française (que le diable t'emporte, les emporte, l'emporte, etc.). Devant chaque forme nous avons présenté la traduction littérale.

1. *աչքս քեզ չտեսնի* – que mon œil ne te voie pas
2. *պապ Աբելը, խո՛ր գնա* – qu'il va le plus profond possible
3. *գելերոց լինես* – que tu deviennes proie des loups

4. *հարսիդ հերն էլ թաղեմ* – que j’enterre le père de ta bru
5. *տղիդ հերն էլ անհծեմ* – que le père te ton fils soit maudit
6. *քն լեզվիդ տերը սեննի* – que le propriétaire de ta langue soit mort

### 3. Conclusion

Dans cet article, nous avons essayé de montrer comment un traducteur peut franchir certains obstacles culturels en traduction. Nous n’avons pas cherché à donner des recettes, ce qui est impossible, vu que chaque traduction demande des solutions différentes. Notre objectif était plutôt, à travers les exemples analysés, de montrer que les unités culturelles sont intraduisibles quel que soit les connaissances linguistiques du traducteur.

En guise de conclusion, nous voudrions citer Marianne Lederer : « La traduction, bonne ou même mauvaise, est toujours un élément positif, un enrichissement pour les lecteurs en particulier et pour la culture d’arrivée en général. Si l’on s’extrait d’une réflexion trop myope sur la traduction et si l’on prend un peu de hauteur, on ne peut que constater que le monde serait plus pauvre, plus ignorant en l’absence de traduction, grâce à laquelle nous avons au cours des siècles fait petit à petit la connaissance de l’étranger. » (Lederer 2004: 73-94)

### Références bibliographiques :

- Collès, Luc, *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle*, De Boeck-Duculot, Bruxelles, 1994.
- Cuciuc, Nina, *Transfert de cultures*, Presses Universitaires de France, Paris, 2011.
- Ladmiral, Jean-René, Lipiansky, Edmond-Marc, *La Communication interculturelle*, Armand Colin, Paris, 1995.
- Lederer, Marianne, « Quelques considérations théoriques sur les limites de la traduction du culturel », *FORUM Revue internationale d’interprétation et de traduction*, vol. 2 : 2, 2004, p. 73-94.
- Maingueneau, Dominique. *Pragmatique pour le discours littéraire*, Nathan, Paris, 2004.
- Matevosyan, Hrant, *Soleil d’Automne*, Albin Michel, Paris, 1994.
- Matevosyan, Hrant, *Ashnan arev [Soleil d’automne]*, Voskan Erevantsi, Erevan, 2005.
- Mesrop\_H.Matevosyan : Matevosyan, Hrant, Mesrop [Mesrop]. URL : [https://lib.mskh.am/images/books/Mesrop\\_H.Matevosyan.pdf](https://lib.mskh.am/images/books/Mesrop_H.Matevosyan.pdf)
- Mounin, Georges, *Les Belles infidèles*, Presses Universitaires de Lille, Paris, 1995.
- Pergnier, Maurice, *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction*, Les Belles Lettres, Paris, 1993.

## VITTORIA AGANOR, THE DREAMED AND UNKNOWN ARMENIA

ANTONELLA MAURI\*

<https://orcid.org/0000-0003-2249-8076>

UNIVERSITY OF LILLE

**Abstract:** This work concerns the Italian poet Vittoria Aganor (1855-1910), daughter of Edoardo Aganor, an aristocrat of Armenian origin. His tutor, Father Zanella, a great poet and pedagogue, detected his poetic talent in his youth. Since the 1870s, she published poems in literary journals. Her first book was released in 1900 and was a great success, but she was already praised by the critics and well-known by the public. Her father refused teaching her Armenian. The frustration linked to this “denied language” will accompany him throughout his life. She will not be able to learn Armenian in her youth because of the inexplicable refusal of her father, and when she was finally free to do so, she was too old. Armenian will forever remain a foreign idiom that does not belong to her: a part of herself has thus been taken away from her and will no longer find her words. Incommunicability and denied language are an integral part of his poetics, and appear in other writings, notably his letters.

**Keywords:** Vittoria Aganor, Italian poetry, Melkites, Armenia, San Lazzaro degli Armeni, Orientalism

## VITTORIA AGANOR, L'ARMÉNIE RÊVÉE ET MÉCONNUE

**Résumé :** Le présent article concerne la poétesse italienne Vittoria Aganor (1855-1910), fille d'Edoardo Aganor, aristocrate d'origine arménienne. Son précepteur, le père Zanella, grand poète et pédagogue, a décelé son talent poétique dès sa jeunesse. Dès les années 1870, elle publie des poèmes dans des revues littéraires : son premier livre sort en 1900 et connaît un grand succès, mais elle est déjà saluée par la critique et bien connue du public. Son père a refusé de lui enseigner l'arménien. La frustration liée à ce « langage dénié » l'accompagnera tout au long de sa vie. Elle ne pourra pas apprendre l'arménien dans sa jeunesse à cause du refus inexplicable de son père, et lorsqu'elle est enfin libre de le faire, elle était trop vieille. L'arménien restera à jamais un idiome étranger qui ne lui appartient pas : une partie d'elle-même lui a ainsi été enlevée et ne trouvera plus ses mots. L'incommunicabilité et le langage déni font partie intégrante de sa poétique, et apparaissent dans d'autres écrits, notamment ses lettres.

**Mots-clés :** Vittoria Aganor, poésie italienne, melkites, Arménie, San Lazzaro degli Armeni, orientalisme

---

\* [antonella.mauri@univ-lille.fr](mailto:antonella.mauri@univ-lille.fr)



## 1. Introduction

Vittoria Aganoor était une poétesse italienne d'origine arménienne qui a eu un succès aussi grand et foudroyant qu'éphémère entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle. Célèbre jusqu'au début de la Grande Guerre, elle a depuis été oubliée, et ce n'est que récemment qu'on a commencé à s'intéresser à nouveau à cette écrivaine. Son recueil *Leggenda Eterna*, publié en 1900, avait reçu des recensions très élogieuses de la part de critiques, hommes de lettres et poètes et, même le critique le plus sévère, Benedetto Croce, avait défini son « canzoniere » comme « assurément le plus beau jamais écrit par une femme italienne » (Croce 1911: 10). Mais après la guerre les goûts changent, on veut du « moderne » et les poètes dont le style était dix-neuviémiste, comme celui d'Aganoor, sont délaissés et peu republiés. L'arrivée du fascisme n'arrangera rien, et on peut affirmer qu'après la seconde guerre mondiale cette poétesse était non pas méconnue, mais totalement inconnue à la plupart du public mais aussi des italianistes : aucun de ses poèmes n'apparaît dans des anthologies, on ne la cite jamais parmi les auteurs, importants ou mineurs, de son époque. Pourtant, ce n'était pas le cas dans la première moitié du siècle, car jusqu'en 1935 au moins on trouvait encore quelques-uns de ses poèmes dans les textes scolaires. Depuis quelques années, on a redécouvert ce personnage hors du commun ainsi que son œuvre, et on a non seulement publié des études sur sa vie et ses poèmes, mais aussi des parties de sa passionnante correspondance avec la famille et avec des protagonistes de la vie mondaine et littéraire italiennes *fin de siècle*.

Les lettres et les poèmes d'Aganoor citées dans cet article, ainsi que les citations d'autres textes italiens, ont été traduits par mes soins, sauf autre indication. Etant donné les raisons démonstratives des poèmes choisis pour ce travail, ma traduction ne respecte aucune métrique, mon souci n'étant pas de « bien » les traduire, mais d'en respecter et privilégier le sens.

## 2. Une histoire personnelle et littéraire singulière

La famille Aganoor avait une histoire longue et, comme c'est souvent le cas, compliquée et pleine de changements de lieux de résidence, de professions, d'alliances. Pour ce qui nous intéresse, Vittoria descendait de Maria Theresa Moorat, fille de Samuel Moorat et d'Anna Raphael. Cette alliance va avoir beaucoup d'importance pour son histoire, car les familles de ses arrière-grands-parents avaient fondé les internats Moorat et Raphaël, deux institutions pour les jeunes Arméniens souhaitant poursuivre leurs études en Europe. Après le mariage d'Anna et Samuel, on les unifia dans le *collegio* Moorat-Raphaël de Venise, géré par les moines mékhitaristes de l'île de San Lazzaro. En 1813, Maria Theresa se maria avec l'aristocrate arménien Abraham Aganoor, originaire de Madras, ville indienne où de nombreux Arméniens de Perse s'étaient installés pour développer leurs commerces. Le couple émigra en Europe vers la fin de l'année 1834. Après une courte période à Paris, en 1835, Maria Theresa et Abraham s'installèrent à Venise. Ils achetèrent aussi une résidence à Padoue où ils passaient le plus clair de leur temps, car Maria Theresa supportait mal le climat humide

de Venise. Trois de leurs enfants les suivirent en Europe : Giovanni, Virginia et la cadet Edoardo (né Edward, 1822-1891), le futur père de Vittoria. On ignore s'ils avaient d'autres enfants, décédés en bas âge ou restés sur place. Edoardo, qui avait presque treize ans au moment du départ, ne se consola jamais d'avoir quitté l'Inde et tomba dans un état de mélancolie qui, avec le temps, deviendra pathologique et entraînera un réel problème psychiatrique vers la fin de sa vie. Dans la lettre du 31 mai 1900 à l'ami lettré Domenico Gnoli, Vittoria disait que son « papa adorée » souffrait d'une maladie de nerfs et que « tout en étant très gentil et réellement *saint*, il suscitait dans nos esprits d'enfants des véritables terreurs quand il était pris d'un accès d'exaltation religieuse ou d'autre genre » (Aganoor-Gnoli 1967: 193). De même, dans la lettre du 6 janvier 1901 adressée à l'homme politique Guido Pompilj (1854-1910), son futur mari, elle affirme que c'est surtout sur les insistances des Mékhitaristes que la famille quitta Madras. Mais il semble qu'elle voulait aussi attribuer une responsabilité à sa grand-mère :

Les Mékhitaristes, congrégation de pères arméniens intelligents et très cultivés, souhaitant fonder en Italie une institution scolaire pour la noblesse arménienne, persuadèrent la famille Aganoor, qui était connue et fortunée, de se rendre en Europe avec eux, en mettant en avant la possibilité d'améliorer les conditions de santé de ma grand-mère, qui n'étaient pas bonnes à cette époque, et parce que (et *avant toute autre chose*) ils allaient en tirer bénéfice. Ainsi, ils vinrent, d'abord en France et ensuite en Italie, où ils s'installèrent. Le *collegio* Raphael et le *collegio* Moorat, jadis à Paris, et qui maintenant ont été fondus avec celui de Venise, ont été créés grâce à des contributions plus que conséquentes de mon grand-père et d'un oncle. Mon père ne put jamais oublier son pays lumineux, sa maison, ses palmiers et la beauté de ses cieux (Ciani 2004: 52).

Edoardo Aganoor se maria en 1847 avec Giuseppina Pacini (1818-1899), qui venait d'une noble famille milanaise ruinée et était l'institutrice de sa sœur Virginia. Elle était plus âgée que son mari et avait un caractère bien trempé, ce qui s'avéra nécessaire pour gérer la famille, notamment quand les crises et les délires mystiques d'Edoardo devinrent de plus en plus fréquents. Le couple a cinq filles : Angelica (1849-1913), Maria (1850-1926), Elena (1852-1912), Virginia (1853-1911) et Vittoria (1855-1910), toutes intelligentes et douées, mais Maria et Elena, comme leur père, souffraient d'une maladie nerveuse. Elena, jugée un peu bizarre et souvent mélancolique, n'avait pas des problèmes aussi graves que Maria, qui à l'adolescence eut des crises si sérieuses qu'en 1876 toute la famille déménagea à Naples afin de la soigner, car on pensait que le climat chaud avait des effets bénéfiques sur les nerfs. Ils passèrent plusieurs années dans cette ville, que Vittoria aima beaucoup et où elle garda toujours des amis, puis ils rentrèrent à Padoue car Maria semblait guérie. Mais les crises, bien qu'espacées, continuèrent toute sa vie, et elle mourut dans un asile après une dizaine d'années d'internement.

Vittoria, tout comme ses sœurs, reçut une excellente éducation, qui comprenait l'étude des langues. En plus de l'italien, elle maîtrisait l'anglais, le français, le grec ancien et le latin, mais Edoardo ne lui apprit pas l'arménien, en dépit du fait que c'était la langue qu'il utilisait pour parler avec ses parents, et que ceux-ci communiquaient

entre eux exclusivement en arménien. Apparemment, il estimait que cela n'avait aucun intérêt car ses filles, étant des femmes, n'allaient pas perpétuer son nom : l'ascendance arménienne ne passait que par les garçons. Il est fort possible que le fait de n'avoir pas eu d'héritier l'ait déçu et perturbé davantage. Cependant, il ne négligea pas leur éducation et il se montra toujours très proche d'elles, et notamment de Vittoria. Aucune ne fut envoyée en internat, elles avaient des enseignants particuliers et des précepteurs de haut niveau, d'autant plus que beaucoup d'hommes de lettres fréquentaient le salon des Aganoor, à Padoue comme à Venise. Les deux cadettes eurent la chance d'être suivies par l'abbé Zanella (1820-1888) qui était professeur de littérature italienne à l'université de Padoue et écrivain de renom : il est considéré comme l'un des plus grands poètes lyriques vénitiens du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est lui qui encouragea ses élèves à écrire. Virginia n'avait pas de talent poétique, elle publia des petits contes et quelques chroniques dans des revues littéraires avant son mariage, mais elle ne poursuivit pas cette activité. Vittoria, en revanche, commença très tôt à écrire des poèmes et continua jusqu'à sa mort : dans son cas, l'écriture n'était pas un loisir de demoiselle en attente de mariage, mais une vraie exigence de l'esprit. Zanella, même après le départ de la famille pour Naples, correspondait avec son élève, suivait attentivement sa production poétique, lui suggérant des changements ou des corrections quand elle lui envoyait ses poèmes. Tout en appréciant son travail, il la sermonnait souvent, lui déconseillant, par exemple, d'utiliser le vers libre, pour lequel il ne la jugeait pas encore mûre. Vittoria prenait très au sérieux ces propos, et n'osa écrire des poèmes non rimés ou structurés qu'à la fin de sa vie. Ses poèmes étaient effectivement de qualité en dépit de son jeune âge, et ils étaient publiés par plusieurs revues littéraires prestigieuses – *Nuova Antologia*, *La Favilla*, *Il Fanfulla della Domenica*, *Il Marzocco*, *Quaderni Veneti*, *Roma Letteraria* – ou aussi par des revues populaires comme *Corriere del Mattino* de Naples ou *Gazzetta della Domenica* de Florence, avec laquelle elle collaborait régulièrement.

Son nom et ses travaux étaient désormais connus dans le milieu littéraire, d'autant plus qu'elle était en correspondance amicale – et souvent, elle les fréquentait – avec plusieurs grands noms de la littérature et de l'édition italienne, mais elle ne décida de publier un recueil que très tard, en 1900, sur les insistances de sa mère, qui décéda peu de mois avant la sortie de son premier ouvrage, *Leggenda eterna*. Vittoria avait quarante-cinq ans et restait seule avec Maria : Angelica et Virginia s'étaient mariées et vivaient loin de Padoue ; Elena, à la mort d'Edoardo, avait exigé qu'on lui donne sa part d'héritage et était partie vivre au Frioul, où elle avait acheté des terres et un petit château. À cette époque, c'était très inhabituel qu'une femme si jolie et si fortunée soit toujours célibataire à un âge que l'on considérait comme largement canonique. Dans sa jeunesse Vittoria avait été fiancée à un aristocrate vénitien qu'elle avait quitté après avoir compris qu'il visait son patrimoine ; par la suite on lui a attribué plusieurs liaisons, mais aucune n'avait abouti, pour une raison ou pour une autre. Lors d'une réception à Naples, des amis communs lui présentent Guido Pompilj : ils s'apprécient et commencent à s'écrire. Leur correspondance, d'abord amicale, devient vite amoureuse : c'est Vittoria qui parle, elle la première, de ses sentiments à Guido. Il se marie en 1901 et s'installent entre Pérouse et le lac Trasimène, en Ombrie, où Vittoria fut très heureuse, poursuivant son œuvre littéraire et sa correspondance avec

ses amis et ceux qui l'estimaient pendant une dizaine d'années, jusqu'à la maladie qui la tua en peu de mois. Il s'agissait d'un cancer déjà opéré une première fois en février 1910, à Rome : Vittoria décéda quelques heures après une deuxième intervention, le 7 mai 1910. Guido, avec lequel elle avait fait un pacte « à la vie, à la mort » lors de leur mariage, tint parole : il se suicida d'une balle dans la tête. D'après certaines sources d'époque, il mit fin à ses jours dans sa chambre d'hôtel à Rome ; d'après d'autres, il se tua à côté de la dépouille de sa femme. Après leurs funérailles communes, ils furent enterrés dans la tombe de famille des Pompilj à Pérouse. Ce fait fit la une des journaux, on en parla longtemps et non seulement dans le milieu littéraire : Vittoria, on l'a dit, était célèbre, en dépit du fait qu'elle n'avait publié que deux ouvrages : *Leggenda eterna*, qui eut plusieurs rééditions avant son décès (à partir de la deuxième, le nom de la poétesse y figure comme « Aganoor Pompilj ») et *Nuove liriche*.



### 3. Arménienne, mais pas trop

Vittoria a été souvent définie « poétesse arménienne » d'expression italienne. On insiste beaucoup sur son origine surtout dans le recueil *Poesie complete*, publié deux ans après sa disparition et incluant les deux ouvrages déjà publiés et un certain nombre de poèmes inédits ou parus uniquement dans des revues. Luigi Grilli, dans l'introduction, revient à plusieurs reprises sur ce détail et sur le fait que cela avait eu beaucoup d'importance aussi bien dans la poétique que dans la vie de la poétesse : « Vittoria était donc de véritable [en italien, le terme utilisé est “*pur*”] sang arménien et elle n'était pas Indienne ou Perse comme certains l'affirmaient. Et elle y tenait énormément, à son origine ! » (Grilli 1912: II). Toutefois, arménienne elle ne l'était qu'à moitié, sa mère étant de « pur » sang italien et, nous l'avons vu, ni son éducation, ni sa langue, ni ses traditions n'étaient arméniennes. D'ailleurs, l'une des premières questions qui viennent à l'esprit à ce sujet concerne sa méconnaissance de la langue de ses ancêtres : détail sans véritable importance ou obstacle insurmontable vis-à-vis de son « arménité » ? La question est très sérieuse. Sur quoi se base-t-il le sentiment d'appartenance à une certaine communauté – nationale ou ethnique – si l'on ne parle pas sa langue et, pire, si on ne la comprend même pas ? Vittoria semblait effectivement

le déplorer et, à ce propos, Grilli cite une lettre qu'elle avait écrit au père Arsen Gazikian : « Ô combien je regrette de ne pas connaître l'arménien ! Ne m'en parlez pas, j'en pleurerai, surtout si je songe qu'il n'aurait rien coûté à mon cher papa de me l'apprendre quand j'étais petite ! » (Grilli 1912: VII). D'après les pères de San Lazzaro, Vittoria se plaignait souvent de ne pas connaître cette langue, mais elle ne leur demanda jamais de la lui apprendre. D'un côté, on comprend que cela n'allait pas changer sa situation : elle aurait peut-être appris l'arménien, mais il ne pouvait pas devenir magiquement une langue maternelle. Il n'avait pas imprégné son imaginaire et forgé son esprit comme le font les langues que l'on pratique depuis l'enfance, notamment dans un contexte familial. L'arménien lui serait resté à jamais étranger, qu'elle le connaisse ou non. C'est probablement pour cette raison qu'elle n'essaya même pas de s'y mettre ; à moins que l'attitude d'Edoardo ne l'ait tellement affectée qu'elle n'osait pas, même après sa disparition, aller à l'encontre des souhaits de son père, qui n'avait pas voulu lui apprendre sa langue maternelle. Ce refus est d'autant plus difficile à comprendre que le problème ne s'était jamais posé pour l'anglais, l'autre langue maternelle d'Edoardo. Toutes les sœurs Aganoor l'avaient appris avec des instituteurs et le parlaient couramment. Et ce n'était pas par manque d'enseignants, car la famille Aganoor entretenait des relations très suivies avec la communauté des moines de San Lazzaro, non seulement à cause du *collegio* Moorat-Raphael, mais aussi pour d'autres raisons : les grands-parents étaient très pratiquants, et Edoardo aussi, et même plus que cela. Il avait un penchant mystique, il était en correspondance avec plusieurs des pères mékhitaristes et il leur rendait régulièrement visite quand sa famille séjournait à Venise. Vittoria l'accompagnait souvent, et elle était restée en correspondance avec deux d'entre eux : d'abord, le père Arsen Ghazikian (Արսէն Գազիկեան, 1870-1932), grand traducteur vers l'arménien d'écrivains et poètes occidentaux classiques, modernes et contemporains (entre autres, Homère, Virgile, Dante, Leopardi, Byron, John Milton, Arrigo Boito, Ada Negri), et qui avait aussi œuvré, en collaboration avec des auteurs de son époque, pour la renaissance de la littérature arménienne. Il y avait ensuite Ghevont Alishan (Հայր Գեւորդ Ալիշան, 1820-1901), le vicaire général des Mekhitaristes de San Lazzaro, poète, historien et botaniste, qui avait naguère (de 1859 à 1861) été le directeur de l'école Moorat de Paris, et qui avait aussi traduit en arménien et diffusé parmi ses élèves et anciens élèves quelques poèmes de Vittoria. Dans la lettre du 27 février 1901 à Guido Pompilj, elle le décrit ainsi :

Un adorable petit vieux d'une extraordinaire intelligence et culture qui maintenant est, malheureusement, très malade. M. Tezza, qui a traduit certains de ses admirables poèmes en langue anglaise, le définit "le plus cultivé des Arméniens vivants". Il jouit d'une grande réputation en tant qu'historien et poète, et ses ouvrages sont traduits en plusieurs langues. À mon insu, il a, semble-t-il, envoyé mes vers, à certains de ses élèves arméniens, et même mon portrait, ce que je ne lui pardonnerai pas car il s'agit sans aucun doute d'un portrait que je lui avais personnellement offert. Mais maintenant il est si souffrant et si âgé ; il est normal qu'il pense à envoyer quelques souvenirs de lui aux amis lointains, pauvre cher petit vieux ! [...] Il m'aimait tant [...] Il m'a aussi offert une exquisite petite image de la Vierge Marie, en y écrivant sur le bord : "*Ora pro Vittoria Aganoor*", me sachant dans le chagrin. Et il va bientôt disparaître... Oh, il n'y a plus personne qui puisse me raconter une

légende longue, longue, si belle et si lumineuse qu'elle puisse arracher de mon esprit toute la tristesse qui y est accumulée ?  
(Ciani 2004: 71-72).

On pourrait se demander de quelle Arménie parlait et rêvait Vittoria, car elle vécut à une époque où celle actuelle faisait encore partie de l'Empire ottoman. La diaspora arménienne, commencée bien avant le XIX<sup>e</sup> siècle, avait conduit sa famille paternelle de la Perse à l'Inde, donc dans l'Empire britannique. Elle n'évoque d'ailleurs pas une nation, mais revendique plutôt une appartenance communautaire et, en même temps, une ascendance « orientale » dont elle semblait très fière. Dans l'une de ses premières lettres à Guido Pompilj, le 6 janvier 1901, elle parle de cette famille et de ses pays d'origine :

Sous l'arbre généalogique des Aganoor on lit (traduit littéralement de l'arménien) : « Généalogie de la famille Aganoor que Sciahpass Premier, le Grand, a transplanté de l'Arménie à la province de Nakhcivan, en Perse, et l'installa dans la belle et Magnifique Giulfa la Nouvelle ».

[...] Je sais que parmi les Aganoor il y eut nombre d'hommes de lettres et d'hauts dignitaires, que mon pauvre père tenait beaucoup à ses origines, davantage perses qu'arméniennes, et il ne se souciait guère de son titre de prince (auquel, par contre, mon grand-père attachait énormément d'importance) (Noor étant notre véritable nom de famille, et Agà signifiant duc, capitaine, duc ou prince, et assumant le caractère de titre de noblesse quand il est uni au nom, etc.) et il se laissait appeler comte à cause d'une terre appartenant aux Aganoor et de certains cousins vivant au Royaume-Uni et auxquels on avait attribué ce titre. Nous étions sujets britanniques et nous toutes (les non mariées) le sommes toujours » (Ciani 2004: 51).

En réalité Edoardo n'était pas prince mais comte, et il tenait non seulement à son titre mais aussi à ses origines *indiennes* : il n'avait jamais été en Perse et la ville qu'il regretta toute sa vie était Madras. Vittoria semble très fière de sa famille paternelle, mais pas de celle maternelle, dont elle ne parlait jamais, ou très peu, dans sa correspondance. En dépit du fait qu'elle avait sacrifiée sa vie personnelle pour s'occuper de sa mère, elle n'en parle que brièvement, même à Guido, se bornant à un lapidaire : « Maman (milanaise), femme brillante, a toujours été affectueuse mais aussi très sévère avec nous » (Ciani 2004: 53). Le lien avec sa mère était évidemment d'ordre moins idéal que celui qu'elle avait entretenu avec son père et sur lequel on va bientôt revenir.

Le rêve orientaliste, l'arménité et la poétique d'Aganoor semblent avoir été liés dès ses débuts, bien que cela ne se remarque pas toujours dans ses poèmes. Son précepteur, l'abbé Zanella, insistait sur ce côté oriental, et dans un poème (Zanella: 1872) il décrit une Vittoria adolescente, rêveuse, dont les origines « exotiques » seraient la source de sa poétique :

Vittoria, a te, quando cadean le nevi  
E tu pensosa al davanzal sedevi,  
L'aurora diede un bacio, e l'Oriente,

Vitoria, quand la neige tombait  
Et, pensive, tu t'asseyais à la fenêtre,  
L'aube t'embrassa, et l'Orient

Culla de' tuoi, t'irradiò la mente.	Berceau des tiens, éblouit ton esprit.
Sogni le palme; il suono odi del Gange	Tu rêves de palmiers ; tu entends les vagues du Gange
Che de' pagodi alle scale si frange;	Qui se brisent sur les escaliers des pagodes ;
Sogni il deserto; e dell'ardente clima ardente	Tu rêves du désert ; et, de sa chaleur ardente
Pregna intanto dal cor t'esce la rima.	remplie, la rime jaillit de ton cœur.

Zanella semblait donc attribuer une grande importance, du point de vue littéraire, à l'ascendance « orientale » de Vittoria, mais il n'est pas le seul : John Butcher aussi, dans la biographie qu'il lui a consacrée en 2007, affirme que « la jeune fille, imprégnée de rêves orientalisants et de fantaisies, fascinée par la beauté du monde, aspirait à donner une forme à chaque chose, à traduire en mots son foisonnant univers intérieur » (Butcher 2007: 36). Butcher utilise le terme *lussureggiante*, luxuriant, pour parler de l'univers intérieur de Vittoria, comme s'il s'agissait d'une jungle indienne. De même, Grilli cite une présentation biographique de Vittoria qui avait eu lieu avant une lecture de ses vers par le comte G. L. Passerini à l'Association Leonardo de Florence le 10 avril 1905, à la présence de la poétesse, et où l'on parle d'une enfance et d'une jeunesse (Grilli 1912: VIII) :

s'épanouissant dans un rêve oriental, comme elle l'écrivait, écoutant des heures durant, muette, avec un regard attentif, les descriptions nostalgiques de son père, venu d'Asie quand il était adolescent, et qui se souvenait parfaitement de sa fabuleuse demeure de *Rayapatà* (villa du Roi), de ses colonnades dignes d'un temple, du parc immense et superbe, où les palmiers s'élevaient, sublimes, au-dessus du topaze des vêpres et les aigles tourbillonnaient haut dans la transparence des cieux. Et il parlait avec ardeur de l'air cristallin et pur comme un diamant, des forêts séculaires et inviolées, du rugissement et de la beauté sauvage de l'océan Indien, s'illuminant, s'exaltant peu à peu dans la vision merveilleuse. Tout me semble si sombre et si petit ici, répétait-il souvent...

Vittoria partageait l'enthousiasme paternel, elle rêvait de ces paysages et aurait aimé voir ces pays (Perse, Inde, Turquie) qu'elle considérait comme les siens, confondant une Arménie géographiquement précise avec celle des communautés dont avaient fait partie ses ancêtres. Le très long poème qu'elle consacra à son père, *A mio padre*, revient sur cet Orient rêvé, qu'elle imagine comme une contrée de lumière, de douceur et de paix :

Vivo nella memoria, o amato, sempre	Vivant dans ma mémoire, ô bien-aimé, à jamais
mi stai. Cercare ti rivedo, inchino	tu demeures. Je te revois, penché sur le clavecin,
sul cembalo, dei dolci anni tuoi primi	les chansons naïves de ton âge tendre,
le semplici canzoni, udite all'ombra	écoutées à l'ombre des palmiers,

delle palme, e nei bei vesperi d'oro;	et pendant les doux crépuscules dorés ;
or le feste, le preci, il luminoso sogno non mai dimenticato, io t'odo dell'infanzia narrar, fiorita al sole	je t'entends parler des fêtes, des prières, de l'éclatant rêve jamais oublié de ton enfance, éclore au soleil
dell'Asia, là, tra i bianchi intercolonnî	d'Asie, là, entre les blanches colonnes
della superba tua dimora, al vento del tuo selvaggio mar, dentro le intatte selve, o t'ascolto con solenni accenti	de ta superbe demeure, au vent de ta mer sauvage, dans les vierges forêts ; ou je t'entends parler, d'une voix solennelle,
parlar di Dio... Quanto t'ho amato, e quanto	de Dieu ... Combien je t'aimais, et combien
t'amo, e quanto t'invoco!	je t'aime, et combien je t'invoque !

Être arménienne lui semblait donc rimer avec « être orientale », et nous avons vu au début de ce paragraphe que Grilli tenait à souligner qu'elle n'était ni d'origine indienne, ni perse, même si sa famille venait de ces pays. C'est assez tard qu'elle prend conscience de certaines carences, comme la méconnaissance de la langue de ses ancêtres, et qu'elle les regrette. En reproduisant la lettre que lui avait envoyé Ohannes Sakisian, « Ministre de la Liste Civile » de Constantinople, qui la félicite pour ses poèmes et l'invite à lui rendre visite « en Orient ». Ce mystérieux personnage dirigeait effectivement le ministère de la Liste Civile avant la première guerre mondiale et son nom figure dans des contrats entre ce ministère et les Chemins de fer ottomans, mais on n'a trouvé aucune autre donnée biographique ou d'autre genre à son sujet. Elle la commente ainsi à Guido Pompilj dans sa lettre du 27 février 1901 :

Elle n'est pas jolie, cette lettre ? Moi, j'aimerais déjà être capable d'écrire en arménien comme cet Arménien inconnu m'écrit en italien, bien qu'avec quelques fautes. De toute manière, ce bonjour qui me vient de l'Orient m'a fait plaisir. Pourquoi ne visiterais-je pas, un jour ou l'autre, le pays de mon père ? Et trouver là-bas quelques amitiés qui me seraient si agréables, comme quelque chose qui me venait de cet homme que j'ai tellement et si tendrement aimé, mon pauvre papa ! (Ciani 2004: 71).

Encore une fois, elle confond tout : Empire ottoman et Empire britannique, Asie et Orient, Indes et Turquie... Même si les contacts avec pères mekhitaristes, surtout après la mort de son père, avaient contribué à une vision plus concrète et moins fantasmée de ses origines et de la culture arménienne, elle avait du mal à se détacher de ce mélange orientaliste et des rêves de son enfance. Ce sera donc avec les moines qu'elle travaillera à son côté arménien, et notamment avec le père Gazikian qui traduisit son premier recueil (*Hawitenakan zroyts, Intermezzo; Risveglio*, 1905) ainsi que des poèmes parus dans des revues. Toutefois, il faut encore une fois souligner que l'arménien restera à jamais un idiome étranger qui ne lui appartient pas : une partie d'elle-même lui a ainsi été volée, et ne trouvera plus ses mots.

#### 4. Conclusion

En conclusion, si l'on parle de Vittoria Aganoor comme d'une poétesse italienne, mais aussi arménienne, ce n'est pas uniquement à cause d'un nom de famille et d'une ascendance qui, somme toute, avait une importance relative dans la construction de son identité d'enfant et d'adolescente. C'est avec l'âge qu'elle commence à s'interroger et à comprendre qu'il y avait quelque chose dans son histoire qui ne la quittait pas. L'image d'elle qui circulait en France et en Europe, et que nous montrons ici, prouve qu'elle tenait réellement à ce que l'on sache quelle était son origine : arménienne, pas italienne. Et pourtant, elle était née en Italie et sa mère était italienne.

Même si finalement elle n'évoque que très peu l'Arménie et l'arménité dans son œuvre poétique, et son vécu en était assez éloigné, son imaginaire était imprégné de quelque chose qui allait au-delà de ce qu'on lui avait appris. L'écrivain et philosophe milanais Carlo Dossi (1849-1910), son contemporain, affirmait, peut-être avec quelque raison, que « l'enfant naît avec les idées déjà méditées par ses ancêtres. Le bébé à déjà en lui la vie de tous les passés » (Dossi 1964: 9). Pareillement, Sakisian lui avait écrit que « même si nous sommes séparés par des montagnes et des mers, un lien invisible mais indestructible nous unit, à savoir celui de notre origine commune. Et c'est bien cela qui me pousse à saluer tous ceux qui, comme Vous, honorent de leur talent notre malheureuse patrie » (Ciani 2004: 70-71). Ce lien demeure toujours, donc, en dépit de tout.



On peut conclure avec un poème paru dans *Nuove Liriche, Pasqua armena*, qui peut facilement sembler visionnaire, comme s'il anticipait les massacres d'Adana (1909) et le génocide de 1915. En réalité il faisait probablement allusion aux massacres hamidiens qui, entre 1894 et 1898, firent presque 300.000 victimes, et qui avaient peut-être réveillé quelque chose en elle : les siens étaient martyrisés sans que personne ne s'en soucie, d'où l'importance d'un témoignage, d'une voix qui chante la douleur et les souffrances d'un peuple opprimé :

<i>Non fu di fiele abbeverato? Il petto</i>  <i>Non gli squarciò l'ignobile scherano?</i> <i>Non fu percosso, irriso, e un'empia mano</i> <i>Non lo inchiodò sul legno maledetto?</i> <i>Pur, quale mai più glorioso e forte</i> <i>Risorgere, se ancor tuona la voce</i> <i>Dell'Osanna, e dovunque</i>	Didn't they have him drink gall? Wasn't his chest pierced by a vile assassin? Wasn't he beaten, mocked, and nailed to the accursed wood by an unholy hand? What is more glorious and strong then to rise again; and if the voice of the Hosanna still tons, and everywhere arms open like a cross,	N'a-t-il pas été abreuvé de fiel ? Sa poitrine N'a-t-elle pas été déchirée par l'ignoble sicaire ? N'a-t-il pas été battu, brimé, et une main impie Ne l'a-t-il pas cloué au bois funeste ? Pourtant, quoi de plus glorieux et fort Que de ressusciter, si la voix de l'Hosanna Retentit encore, et
---	---	--

<p>apre una croce  <i>Le braccia, dall'idea vinta è la morte?</i>  <i>Armenia, ed anche a te squarciato il seno</i>  <i>Vedo dai nuovi farisei.</i>  <i>Raccolto</i>  <i>Hanno il fango a scagliartelo sul volto;</i>  <i>Per dissetarti apprestano il veleno.</i>  <i>Ma se l'insaziata orda ferina</i>  <i>Sulle tue membra flagellate e grame</i>  <i>Oggi rinnova la tortura infame</i>  <i>Del Golgota, la tua Pasqua è vicina.</i></p>	<p>hasn't the idea of death been defeated?          Armenia, I see that your chest too has been pierced by new Pharisees, who collected mud to throw at your face, who prepared poison to quench your thirst.<sup>1</sup>          But if on your flagellated and dolorous body the insatiable wild horde renews today the infamous torture of Golgotha, your Easter, too, is near.</p>	<p>partout où une croix ouvre          Ses bras, la mort est vaincue par l'idéal ?          Arménie, toi aussi éventrée          Je te vois, par les nouveaux pharisiens.          Ramassé          Ils ont la boue pour la jeter à ton visage ;          Pour étancher ta soif ils préparent du poison.          Mais si l'insatiable horde sauvage          Sur ton corps flagellé et chétif          Aujourd'hui renouvelle l'infâme torture          Du Golgotha, tes Pâques approchent.</p>
--	---	--

### Références bibliographiques :

- Aganoor, Vittoria, *Leggenda eterna. Intermezzo - Risveglio*, Treves, Milano, 1900.
- Aganoor, Vittoria, *Nuove liriche*, Nuova Antologia, Roma, 1908.
- Aganoor, Vittoria, *Poesie complete di Vittoria Aganoor*, avec notes et introduction de Luigi Grilli, Le Monnier, Firenze, 1912.
- Aganoor, Vittoria, *Lettere a Domenico Gnoli (1898-1901)*, Salvatore Sciascia, Caltanissetta, 1967.
- Butcher, John, *Una leggenda eterna. Vita e poesia di Vittoria Aganoor Pompilj*, Casa Editrice Nuova S1, Bologna, 2007.
- Ciani, Lucia, *La brezza e il vento. Corrispondenza di Vittoria Aganoor e Guido Pompilj*, Casa Editrice Nuova S1, Bologna, 2004.
- Croce, Benedetto, « Note sulla letteratura italiana nella seconda metà del secolo XI. XXXIII. Alinda Bonacci, Vittoria Aganoor, Enrichetta Capecelatro », *La Critica*, 1911, volume IX.
- Dossi, Carlo, *Note azzurre*, Adelphi, Milano, 1964.
- Zanella, Giacomo, *Profili*, Stabilimento Prosperini, Padova, 1872.

<sup>1</sup> La traduction anglaise vient du blog <https://anahitoferebuni.wordpress.com/> et elle est accompagnée par ce commentaire : « Her Armenian origins were important to her and she would lament the fact that she couldn't speak Armenian in a letter she wrote to a Mekhitarist priest from San Lazzaro degli Armeni. But this wasn't an impediment for her to write about Armenia ».

**THE THEATER OF APPEARANCES AND THE INVISIBLE STAGE IN THE  
NOVELS *SYLVIE: MEMORIES OF THE VALOIS* BY GÉRARD DE NERVAL AND  
*CLEAN MONDAY* BY IVAN BUNIN**

CHOUCHANIK THAMRAZIAN\*  
<https://orcid.org/0009-0001-9543-7453>  
YEREVAN STATE UNIVERSITY

**Abstract:** Theater plays a key role in the novel “Sylvie. Memories of Valois” by Gerard de Nerval and in the story “Clean Monday” by Ivan Bunin. In both works, the theater is present as the tangible place of the stage creation and at the same time as the stage of external imagination. In both works, the experience of the theater of appearances comes down to the search for an inner, unseen stage, manifesting itself in similar leitmotifs and questions. In both poems, that transition is entrusted to a female character. This study is devoted to the relationship between two novels.

**Keywords:** theater, stage of external imaginations, theatrical world, stage creation, inner stage

**LE THÉÂTRE DES APPARENCES ET LA SCÈNE INVISIBLE. *SYLVIE* :  
*SOUVENIRS DU VALOIS* DE GÉRARD DE NERVAL ET *PREMIER LUNDI DE  
CARÊME* D’IVAN BOUNINE**

**Résumé :** L’article est consacré à la présence du théâtre dans *Sylvie. Les souvenirs du Valois* de Gérard de Nerval et dans *Premier lundi de Carême* d’Ivan Bounine. Le théâtre a une présence double dans ces deux textes : présence directe - celle du monde dramatique et présence métaphorique – la scène des apparences de la vie mondaine. Dans les deux œuvres l’interrogation de la scène aboutit à la recherche d’un au-delà du visible, se manifestant par des leitmotifs et des questionnements similaires. Cette transition est confiée, chaque fois, au personnage féminin. L’article propose une étude comparée des deux oeuvres.

**Mots-clés :** théâtre, lieu de représentation, métaphore scénique, scène intérieure, expérience mystique

---

\* shushaniktamrazyan@gmail.com



## 1. Introduction

Tout le parcours d'Ivan Bounine est le témoignage de sa grande sensibilité aux littératures étrangères. Maîtrisant l'anglais et le français, traducteur talentueux du poème de Longfellow unanimement consacré par la critique russe<sup>1</sup>, il quitte la Russie en 1920, une Russie nouvelle, où « tout est pillé, trahi et vendu » [« все расхищено, предано, продано »] (Akhmatova 1996: 171) pour en revenir aux termes d'Anna Akhmatova. Exilé en France depuis 1920, il appartiendra désormais à « cette Russie étrange, dissipée dans le monde entier », « humiliée et offensée dans ce qu'elle a de plus précieux » (Bounine 1994: 478), comme nous rappellent *Les journées de Stockholm* (« Нобелевские дни »). C'est un texte autobiographique retraçant l'épisode où, pour la première fois dans l'histoire, en 1933, « c'est à un exilé qu'on décernera le prix Nobel ». « Évènement » qui prend une ampleur réellement « nationale » (Bounine 1994: 478) pour toute la Russie de l'émigration, comme ne manquera pas de souligner le poète dans son *Discours de Stockholm*. Depuis 1923 publié par des éditeurs étrangers, Bounine, parfaitement bilingue, ne cessera jamais d'écrire en sa langue maternelle restituant ainsi, avec chaque nouvelle parution, sa patrie de l'âme, inaliénable et vivante, dans son lieu poétique. Lecteur avisé de littérature française, il ne manque pas d'évoquer dans ses écrits et ses *Mémoires*, publiées en 1953, ses préférences littéraires. On se rappelle notamment *Bernard* (« Бернар »), son dernier récit signé en 1952, clin d'œil à Maupassant, « le grand poète » d'après la définition de Bounine (Bounine 1986: 604). Ce bref récit est consacré au marin dont l'écrivain français fait l'un des personnages de *Sur l'eau*. C'est à Bernard que Bounine doit sa fameuse formule résumant son credo d'artiste : « Je crois bien que j'étais un bon marin ; voilà ce que Bernard a dit sur soi, il l'a dit en mourant. [...] Je crois qu'en tant qu'artiste j'ai bien mérité le droit de dire sur moi-même, à la fin des mes jours, quelque chose de semblable à ce qu'avait dit Bernard, en mourant » (Bounine 1986: 604).

Contrairement à Anna Akhmatova, qui mettra en exergue les célèbres vers d'*El Desdichado* de Gérard de Nerval (« Et toi qui m'a consolé ») à son *Élégie avant-printanière* (Akhmatova 1996: 171 ; Naïman 1989: 31), Bounine n'évoque pas explicitement le « poète français fantomatique », si cher aux artistes pétersbourgeois de l'Âge d'argent russe. On songe notamment au témoignage du peintre russe Arthur Lourié dans son *Paradis d'enfance*, offrant les portraits inspirés des trois poètes, Gérard de Nerval qu'il considère comme « la justification de l'Europe » [« Nerval est non seulement le poète de la France, mais de l'Europe. Il en est la justification [...] » (Lourié 1993 : 123)], Velimir Khlebnikov, Ossip Mandelstam<sup>2</sup> : « Tous les amis logés à la maison de Fontanka connaissaient et aimaient ce poète fantomatique dans ce Pétersbourg fantomatique ». (Lourié 1993 : 125)

Que Bounine ait connu la poésie et la prose nervaliennes, qu'il ait lu notamment *Sylvie*, si proche de ses propres errances, géographiques et intérieures, ne laisse pas de doutes. Mais ne disposant pas de témoignages explicites sur ses lectures nervaliennes,

<sup>1</sup> En 1903, il obtient le prix Pouchkine pour sa traduction du *Chant de Hiawatha* de Longfellow.

<sup>2</sup> Arthur Lourié écrit dans le même texte : « Dans ma mémoire, de façon étrange, il y a trois poètes dont les noms s'associent à la sensation même du paradis d'enfance : Gérard de Nerval, Velimir Khlebnikov, Ossip Mandelstam » (Lourié 1993: 123).

on ne peut que souscrire à des hypothèses. Donc, il est d'autant plus saisissant d'observer comment l'interrogation de la scène, au sens propre et au sens figuré, aboutit à une réflexion presque similaire sur les sortilèges et les limites des apparences à l'intérieur de deux œuvres que plusieurs circonstances semblent séparer : l'écart chronologique de presque un siècle, les frontières géographiques, les courants et mouvances littéraires auxquels ils adhéraient. Il s'agit notamment de *Sylvie* de Gérard de Nerval, dont la première parution dans *La Revue des deux mondes* date de 1853, et du *Premier lundi de Carême* (« ЧИСТЫЙ ПОНЕДЕЛЬНИК ») d'Ivan Bounine, nouvelle écrite en 1944, en France, et insérée plus tard dans *Les Allées sombres* (« ТЕМНЫЕ АЛЛЕИ »), considérées par l'auteur comme son meilleur recueil de récits et de nouvelles.

Dans les deux textes le théâtre a une présence double : présence directe, celle du monde dramatique avec ses représentants ; présence métaphorique désignant la scène des apparences de la vie mondaine. Mais les rapprochements ne se réduisent pas à quelques motifs et figures parallèles : la fréquentation des salles de théâtre et les figures de comédiennes ou comédiens. Les deux œuvres offrent une situation narrative intéressante : l'interrogation du théâtre y aboutit à une recherche s'inscrivant aux antipodes des apparences. La parade effrénée des apparences se transforme en quête intérieure d'un au-delà du visible. De plus, dans ces deux œuvres, la traversée des apparences, accomplie par les deux personnages féminins, exprime aussi le cheminement de l'artiste : Nerval dont le ravissement scénique le rapproche de la vie des mots, de la poésie ; Bounine qui franchit les méandres du décor citadin pour plonger, sur les traces de son héroïne, dans la vision iconique de la patrie. On s'interrogera donc sur le fonctionnement du théâtre dans les deux textes, pour s'attarder ensuite sur le passage de la scène des apparences à la scène intérieure.

## 2. La scène des apparences

L'évocation du théâtre comme lieu de tous les sortilèges, de toutes les transgressions, n'est pas l'apanage de Gérard de Nerval et d'Ivan Bounine. Leitmotiv privilégié d'un grand nombre d'écrivains de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de Balzac à Théophile Gautier, le théâtre continue à retenir les auteurs dont l'œuvre se situe à la lisière des deux époques : Proust, Tchekhov, Bounine. Il suffit de se rappeler la galerie de figures féminines anéanties par le pouvoir de la scène dans la prose et le théâtre de Tchekhov ; actrices douées sans conviction, comédiennes célèbres ou sans talents détruites par la scène ou, au contraire, trouvant dans celle-ci leur religion : Arkadina et Nina de *La Mouette*, Katia, la jeune femme vive et douée détruite par les aléas de la vie scénique d'*Une histoire ennuyeuse*, ou encore l'inoubliable Cléopâtre des soirées théâtrales de *Ma vie* (Tchekhov 1986).

L'écriture nervalienne nourrit une véritable fascination pour la scène. Outre les pièces et les créations coécrites avec Alexandre Dumas, qui n'eurent jamais le succès espéré, toute sa prose est habitée par la présence souterraine du théâtre. Si *Aurélia* exprime, entre autres, le refus de la représentation, *Pandora*, dont la dernière version est achevée dans les marges de la première partie d'*Aurélia*, repose d'un bout à l'autre sur l'histoire d'une représentation manquée. Se tissant autour d'une soirée de

représentation qui se soldera par un échec spectaculaire pour le protagoniste, l'action multiplie les situations réduisant la vie du protagoniste à une succession de rôles, aussi humiliants qu'aliénants – du « petit abbé » [« Ce petit-là me servira d'abbé » (Nerval 1972: 160)] des premières pages à l'apprenti comédien qui n'arrive jamais à retenir son rôle.

Dans *Sylvie* le récit est encadré par la présence de la scène réelle. L'œuvre commence par l'évocation des salles de théâtre et se termine par le souvenir d'un spectacle joué en province. L'incipit du récit souligne le caractère rituel de ces fréquentations théâtrales : « Je sortais d'un théâtre où tous les soirs je paraissais aux avant-scènes en grande tenue de soupirant ». Epris d'une comédienne dont on n'a le nom que dans le XI chapitre (« Qu'est-ce que Aurélie (c'était le nom de l'actrice) doit donc jouer ce soir ? » (Nerval 2013: 67) le protagoniste recherche, dans cette surface étincelante des apparences, la résolution de l'énigme qui l'obsède.

*Nuit perdue* offre un tableau très vif de la vie théâtrale, la répartissant en « spectacle de la salle » et en spectacle joué sur scène : « [...] Ou bien de faire partie d'une salle animée et frémissante couronnée à tous ses étages de toilettes fleuries, de bijoux étincelants et de visages radieux [...] » (Nerval 2013: 9). Les XI et XIII chapitres retrouvent le monde dramatique. Dans le XI chapitre l'entretien avec l'amie d'enfance, Sylvie, est interrompu par l'intrusion de la scène : « À cette heure-ci, me dis-je, je serais au théâtre... [...]. Oh ! le troisième acte, qu'elle y est touchante !... Et dans la scène d'amour du second ! avec ce jeune premier tout ridé... » (Nerval 2013: 9). Le XIII chapitre retrouve la vie tumultueuse des scènes parisiennes : « Vers huit heures j'étais assis dans ma stalle accoutumée [...]. Dans la scène du jardin elle devint sublime. Pendant le quatrième acte, où elle ne paraissait pas, j'allai acheter un bouquet chez Mme Prévost ». Le même chapitre révèle l'implication professionnelle du protagoniste dans les arts dramatiques. Contrairement au protagoniste de *Pandora*, il n'a plus à apprendre les rôles qu'il ne saura pas jouer ; c'est son propre « drame » qu'il rapporte d'Allemagne pour le proposer à Aurélie. L'évocation de la tournée en province où le protagoniste est chargé du rôle du « seigneur poète » vient clore le chapitre. Le dernier chapitre intitulé « Dernier feuillet » revient au spectacle joué à Dammartin. Il est à noter que c'est lors d'une représentation théâtrale, à l'issue d'une métamorphose manquée, que le protagoniste apprend la mort d'Adrienne (Nerval 2013: 80).

Dans « Premier lundi de Carême » de Bounine, le théâtre, comme lieu d'activité scénique, a une présence moins imposante. Outre la soirée impromptue organisée par le Théâtre dramatique, on ne retient pas d'évocations directes de spectacles. Toutefois, si dans *Sylvie* tout commence par la démythification de la scène théâtrale, le troisième chapitre précisant les causes et les origines de l'obsession théâtrale du protagoniste (Aurélie n'étant sollicitée que comme le reflet d'Adrienne), dans la nouvelle de Bounine toute la première partie de l'intrigue est implicitement régie par la scène des apparences qui devient l'une des forces motrices du récit. Dans *Sylvie* le théâtre, perçu comme un ultime ressort de ressusciter Adrienne, a des surgissements sporadiques dans la structure du récit. Dans *Premier lundi de Carême* ses apparitions se réduisent à la première partie de la nouvelle.

Ainsi, le théâtre au sens propre, évoqué comme lieu de divertissement habituel, fait partie du tableau général de la vie intellectuelle et artistique de la capitale et sert d'arrière-fond au récit. Le théâtre est désigné à quelques reprises comme une sortie privilégiée des deux amis. Evoquant une habitude, transformée en rite, l'incipit de la nouvelle fait écho à la phrase inaugurale de « Nuit perdue » de *Sylvie* : « C'était l'heure, où, chaque soir, au trot allongé de son cheval, mon cocher me menait des Portes Rouges à l'église du Christ-Rédempteur : elle habitait juste en face, je l'emmenais dîner chaque soir au Prague, à l'Ermitage ou au Métropole, nous allions au théâtre, au concert, puis au Iar ou au Strélna » (Bounine 1987: 353). On songe à l'incipit de *Sylvie* : « Je sortais d'un théâtre où tous les soirs je paraissais aux avant-scènes en grande tenue de soupirant » (Nerval 2013 : 9). Sans préciser la relation professionnelle qui les attache au théâtre, le récit laisse toutefois deviner des liens assez étroits : « J'étais même indécemment beau, comme me le dit un jour un acteur célèbre, monstrueusement gros, grand goinfre et bel esprit » (Bounine 1987: 355).

C'est le Théâtre d'Art, en particulier, avec ses spectacles et « nouvelles mises en scène » (Bounine 1987: 360) qui est mentionné à plusieurs reprises. On ne peut s'empêcher de penser aux relations réelles d'Ivan Bounine avec la troupe du Théâtre d'Art rencontrée à Yalta, en 1900. Mais la nouvelle ne se contente pas de ces références indirectes. Elle trace, par quelques touches rapides, des portraits des metteurs en scène et comédiens de l'époque dont les noms apparaissent explicitement : Stanislavski, Katchalov, Moskvine, Soulerjitski, « éternellement pressé et toujours rieur » (Bounine 1987: 369). Situation narrative intéressante où le panorama artistique d'une époque est soumis aux métamorphoses de la fiction ; ces figures influentes du théâtre russe, que Bounine côtoyait à titre personnel, deviennent les personnages épisodiques mais inoubliables de la soirée impromptue du Théâtre d'Art : « [...] Le grand Stanislavski aux cheveux blancs et sourcils noirs et le gros Moskvine avec son pince-nez et son menton en galoche, tous deux renversés en arrière, interprétant avec un sérieux et une application exagérés un cancan effréné sous les rires du public. Blême d'ivresse, de grosses gouttes de sueur perlant à son front sur lequel tombait une mèche de cheveux biélorusses, Katchalov s'approcha de nous, une coupe à la main [...] » (Bounine 1987: 369).

Mais le théâtre est aussi la scène mondaine, la surface luisante des apparences qui peuplent la vie des deux personnages. Il décide de toute la première partie de l'intrigue. Ainsi, le traitement de l'espace y est marqué par une extériorité presque théâtrale : les cadres sont posés, minutieusement décrits, insidieusement transformés en décor. Les descriptions détaillées des intérieurs rappellent des décors scéniques. On songe ainsi à la description du salon de la jeune femme, offrant le tableau d'un luxe nonchalant : le piano, le divan oriental, le grand miroir, des vases aux bouquets rafraîchis « tous les samedis », le portrait de Tolstoï : « Dans la première pièce, où un grand sofa occupait beaucoup de place, se tenait un superbe piano sur lequel elle étudiait sans fin le lent début, seulement le début, de la Sonate au Clair de lune, à la beauté somnambulique ; sur le piano et sur la console il y avait des vases à facettes avec des fleurs fraîches – je lui en faisais livrer tous les samedis – et quand j'arrivais le samedi soir, je la trouvais assise sur le sofa au-dessous d'un portrait de Tolstoï nu-pieds [...] » (Bounine 1987: 354).

Dans le bref épisode précédant la soirée impromptue organisée par le Théâtre d'Art, le décor nocturne remplace le décor diurne. Les feux de la rampe sont substitués par un éclairage trop vif, « insolite » : candélabres, abat-jour, lustres allumés dont l'éclat se prolonge dans la grande glace : « [...] Plus loin brillait une lumière insolite ; tout était allumé, les lustres, les candélabres de chaque côté de la glace et la haute lampe coiffée d'abat-jour au chevet du divan » (Bounine 1987: 368).

S'ajoutent à la solennité théâtrale de la scène les sons de la « Sonate au Clair de lune » de Beethoven, jouée par l'héroïne. C'est dans une pose théâtrale, textuellement indiquée, que la retrouve le protagoniste : « Elle se tenait bien droite, un peu théâtrale, à côté du piano, vêtue d'une robe de velours noir qui l'amincissait encore plus » (Bounine 1987: 368).

Imprégnés d'une solennité amusée, ritualisés, les gestes et les répliques semblent obéir à une mise en scène secrète. On retient entre autres le geste avec lequel la jeune femme tend la main au protagoniste le remerciant chaque fois pour les fleurs : « Elle me tendait nonchalamment sa main à baiser et me disait, absente : « Merci pour les fleurs » » (Bounine 1987: 354).

Les attributs vestimentaires, occupant une place centrale dans le récit, semblent obéir, à leur tour, à la scène des apparences. La nouvelle désigne très clairement la place accordée aux accoutrements et aux parures : « Ses beaux habits, le velours, la soie, les fourrures de luxe étaient sa seule faiblesse évidente. » (Bounine 1987: 355) Minutieusement décrits, ils trahissent souvent une volonté de déguisement. On se rappelle ici le déguisement féérique d'Othys dans *Sylvie*, transformant les amis d'enfance en jeunes mariés (Nerval 2013: 40-43). Ainsi, on note, par exemple, l'*arkhaloukh* de soie, hérité « de sa grand-mère d'Astrakhan » (Bounine 1987: 358) : attribut de costume national caucasien, évoqué dans les premières pages de la nouvelle. En rupture ludique avec le milieu et la réalité qui l'entourent, cet habit exotique affiche, plutôt que la revendication d'un ailleurs, l'habitation délibérée d'une « nulle part », à la fois limpide et indéchiffrable.

La soirée impromptue offre une autre scène de déguisement. Au cours de la même soirée la jeune femme est une seconde fois transformée en apparence par les regards des invités-spectateurs : « Tout sourire, elle se leva et, marquant d'un pied adroit et alerte, étincelante de ses boucles d'oreilles, de sa noirceur, de ses épaules et de ses bras nus, elle s'en fut avec lui parmi les tables, sous les applaudissements et les regards extasiés [...] » (Bounine 1987: 370). La première transmutation en image est opérée par le regard ébloui du protagoniste, dans le salon de l'héroïne : « [...] Ce qui lui donnait l'air d'une beauté orientale, tout droit sortie d'un livre d'images » (Bounine 1987: 368).

Or, ce consentement enjoué à la parade des apparences n'est pas univoque. Les répliques échangées par les deux personnages avant la soirée impromptue trahissent l'ambiguïté de leur relation à cette surface luisante des apparences : « – Et alors ? – demandai-je, – vous voulez y aller ? – Oui ! – Mais vous disiez que vous ne connaissiez rien de plus vulgaire que ces soirées ! – Et je le pense toujours. Mais je veux quand même y aller ! » (Bounine 1987: 367).

Les propos de l'héroïne suivant la Sonate de Beethoven révèlent le même rapport ambigu, à la fois enjoué et ironique, à la scène : « Voyez, si j'étais cantatrice et si je

chantais sur une scène, dit-elle, en regardant mon visage désemparé, je répondrais aux applaudissements avec un sourire avenant, en m'inclinant légèrement à gauche et à droite, vers le haut et vers le parterre, mais sans qu'on le remarque, je prendrai soin d'écartier du pied ma traîne pour ne pas marcher dessus... » (Bounine 1987: 368).

Ainsi, toute la figure de la jeune femme ayant manifestement choisi la scène des apparences comme lieu d'habitation repose sur cette cohabitation tacite de surface et de profondeur déjouant toute tentative de déchiffrement. La nouvelle épaissit délibérément le mystère féminin ayant recours aux éléments les plus prévisibles : silence, solitude, conjonction de douceur et de froideur, caractère capricieux et imprévisible, goût des contradictions. Les premières pages de la nouvelle offrent l'image d'une suffisance passionnément végétale : « Elle donnait l'impression de n'avoir besoin de rien : ni de fleurs, ni de livres, ni des spectacles, ni des soupers à la campagne, et pourtant, il y avait des fleurs qu'elle aimait et d'autres qu'elle n'aimait pas, elle lisait toujours tous les livres que je lui apportais, elle mangeait en une journée une boîte de chocolat et ne dînait ni ne soupait moins que moi [...] » (Bounine 1987: 355).

Le nom et le passé de la jeune femme sont ingénieusement tus. Le seul détail retenu est l'appartenance de celle-ci à « une illustre famille de négociants » en provenance de Tver (Bounine 1987: 354). Ainsi, aussi mondaine que farouche, aussi végétale que sensuelle, aussi superficielle qu'énigmatique, elle s'inscrit parfaitement dans la galerie classique de personnages féminins énigmatiques. Cette ambiguïté en somme prévisible du personnage ne se dissipe qu'après le tournant décisif où l'action quitte la scène des apparences pour rejoindre la scène intérieure, marquée par l'appel d'un au-delà du visible.

### 3. La scène invisible

Si dans « Premier lundi de Carême » l'entretien secret entre la scène des apparences et la scène intérieure est porté par un seul personnage, dans *Sylvie* trois figures féminines – Adrienne, Sylvie, Aurélie – prennent en charge, à différents degrés, l'interrogation nervalienne. Aurélie, la vraie comédienne, est sollicitée pour accomplir le voyage à l'envers – ramener Adrienne, recueillie dans les profondeurs de la scène invisible, vers la scène apparente, la ressusciter en illusion scénique, transfigurer le spectre chimérique en chimère théâtrale. Ces tentatives, reposant sur le rêve d'une impossible identification, sont successivement vouées à l'échec, la comédienne refusant la métamorphose : « Nulle émotion ne parut en elle. Alors je lui racontai tout ; je lui dis la source de cet amour entrevu dans les nuits, rêvé plus tard, réalisé en elle. Elle m'écoutait sérieusement et me dit : « Vous ne m'aimez pas ! Vous attendez que je vous dise : la comédienne est la même que la religieuse [...] » (Nerval 2013: 76). Même Sylvie, l'amie d'enfance, n'échappe pas au ravissement scénique : « Je menai Sylvie dans la salle même du château où j'avais entendu chanter Adrienne » (Nerval 2013: 65). Mais Adrienne est la seule à condenser en elle les deux dimensions de la scène sollicitées par Nerval. On retient la formule exhaustive du troisième chapitre : « Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice ; et si c'était la même ! » (Nerval 2013: 65). L'actrice sous-entend Aurélie, certes. Mais dès sa première apparition dans le

deuxième chapitre, Adrienne est, à son tour, mystérieusement rattachée à la scène. Et c'est là que résident l'énigme et l'originalité du personnage, puisqu'indépendamment du personnage d'Aurélié, indépendamment de l'illusion scénique du protagoniste, Adrienne accueille en elle la conjonction des deux principes antagonistes. Elle est, à elle seule, l'actrice et la religieuse. C'est de cette conjonction impossible que naît le personnage.

Ainsi, ses deux apparitions réelles, reproduites par la mémoire, ne l'attachent-elles pas implicitement à la scène ? On est très loin de l'extériorité théâtrale des décors propres aux premières séquences de la nouvelle bouninienne. Pourtant, chaque fois un rôle particulier est confié à la figure d'Adrienne. Le cadre qui l'entoure est celui de la représentation, avec son déguisement imposé. La première occurrence se situe dans l'épisode de la fête où la jeune fille qui doit « chanter pour rentrer dans la danse » est appelée à jouer le rôle d'une déesse nocturne (Nerval 2013: 18). La couronne de laurier dont le protagoniste ne tardera pas à orner son front souligne le caractère rituel de la scène, renvoyant à l'imaginaire poétique de la première Renaissance. Si la couronne de laurier fait penser plutôt à Pétrarque, la référence à Dante est explicite : « Elle ressemblait à la Béatrice de Dante qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures » (Nerval 2013: 19). Référence qui n'est pas anodine transformant presque en rite la fête évoquée et faisant d'Adrienne une messagère des voies intérieures. La seconde apparition d'Adrienne a lieu sur une scène réelle, cette fois, où elle joue dans une pièce mystique pour incarner le rôle de l'esprit chantant sur les décombres d'un monde détruit : « La scène se passait entre les anges, sur les débris du monde détruit [...]. Un esprit montait de l'abîme, tenant en main l'épée flamboyante et convoquait les autres à venir admirer la gloire du Christ vainqueur des enfers. Cet esprit, c'était Adrienne, transfigurée par son costume, comme elle l'était déjà par sa vocation. Le nimbe de carton doré qui ceignait sa tête angélique nous paraissait bien naturellement un cercle de lumière [...] » (Nerval 2013: 49). Rencontre insolite de la scène et du sacré qui renvoie, entre autres, aux origines sacrées du théâtre antique.

Spectre, chimère, vision née des souvenirs d'enfance, interrogation des origines du drame, recherche de l'absolu ou présence poétique, Adrienne sillonne de son rayonnement mystérieux le récit, se révélant finalement la seule figure qui résiste à cette longue épreuve des apparences : « Les illusions tombent l'une après l'autre, comme les écorces d'un fruit, et le fruit, c'est l'expérience » (Nerval 2013: 77).

À un siècle de distance, Bounine reprend à son compte l'interrogation nervalienne en la situant au cœur d'une histoire d'amour énigmatique qui se transforme en poème sur le deuil de la patrie perdue, transformée en image sainte, en icône. La structure du texte mérite d'être retenue. Si la nouvelle n'affiche aucune répartition formelle en chapitres ou en parties, le retournement brutal de l'intrigue le divise en deux mouvements d'écriture avec un traitement du temps et de l'espace parfaitement différent. Ce retournement est opéré par la décision de la jeune femme de quitter la vie mondaine annoncée à mots couverts au protagoniste. Il est à noter que le seul élément annonçant le mouvement de bascule est l'épisode de la promenade à travers les cathédrales du vieux Moscou où la jeune femme entraîne le protagoniste, lui livrant ainsi une part insoupçonnée de sa vie intérieure : « – C'est par là qu'il y a aussi le couvent de Marthe et Marie [...] » (Bounine 1987: 364.

Il est d'autant plus efficace que cette annonce est précédée d'un prélude à la nuit d'amour, imprégné d'une résonance presque romantique : les chaussons de cygne, les lents mouvements du peigne glissant dans les cheveux de la jeune femme, sa nudité reflétée dans la glace :

« Je me levai, m'approchai et la vis devant le trumeau ; elle ne portait que des chaussons de cygne et démêlait avec un peigne d'écaille les fils noirs de ses longs cheveux qui pendaient le long de son visage » (Bounine 1987: 371).

Avec le héros qui quittera sans mot dire l'appartement de la jeune femme, le récit quitte donc, à son tour, les contours plus ou moins prévisibles de l'écriture d'une nouvelle, pour une marche à tâtons qui ne laisse d'opérer des glissements temporels. On retrouve le protagoniste dans l'église. Les phrases narratives se resserrent ne laissant plus aucune place aux détails explicatifs : « J'arrivai à la chapelle d'Ibérie dont l'intérieur, étincelant, était embrasé de véritables flambées de cierges et je me mis à genoux sur la neige piétinée parmi la foule des vieilles et des gueux... » (Bounine 1987: 372).

Le récit loge désormais dans cette temporalité et cette spatialité nouvelles, noyées dans l'intériorité du sujet. Suit un tableau d'errances, avare en détails : « J'exauçai sa prière. Pendant longtemps je disparus dans les gargotes les plus infâmes, je me soûlais, par tous les moyens descendant de plus en plus la pente. Puis, je commençai à prendre le dessus, indifférent et sans espoir... » (Bounine 1987: 372). Grâce à une nouvelle ellipse on retrouve le protagoniste dans deux ans, à Moscou : « Presque deux années s'étaient écoulées depuis ce premier lundi de Carême... C'était en 1914, la veille du Nouvel An, un soir aussi doux et ensoleillé que cet autre soir, inoubliable » (Bounine 1987: 372).

Malgré la précision de la date et du lieu, le narrateur néglige ostensiblement le cadre, les circonstances susceptibles d'assurer la vraisemblance de l'intrigue. L'écriture ne quitte plus l'intériorité du sujet qui aimante ses pas, le dirigeant dans les rues de Moscou transformées désormais en paysage intérieur. Le sentiment étrange qui s'empare du protagoniste au seuil du complexe monastique de Marthe et Marie rappelle la sensation de présence, aussi irrationnelle qu'irrésistible, éprouvée par le narrateur de *Sylvie* à proximité des couvents : « [...] L'aspect du couvent me donna un instant l'idée que c'était celui peut-être qu'habitait Adrienne. [...] J'eus un instant l'idée de jeter un coup d'œil par-dessus les murs en gravissant la plus haute pointe des rochers ; mais en y réfléchissant, je m'en gardai comme d'une profanation » (Nerval 2013: 33).

Si le héros de Bounine franchit les portes du couvent, dans la scène de la procession ses sensations et ses intuitions, comme dans le récit nervalien, ont le pouvoir des certitudes. Il est retenu par l'une des figures des jeunes religieuses dont il ne peut, en somme, qu'imaginer (ou sentir) les traits de visage. « [...] Je ne sais plus qui elles étaient ni où elles allaient. Je les regardais, je ne sais pourquoi, avec une attention soutenue. Et voilà que l'une de celles qui marchaient au milieu leva soudain la tête voilée de blanc, couvrit son cierge de la main et plongea le regard de ses yeux sombres dans l'obscurité, précisément sur moi, aurait-on dit... Que pouvait-elle voir dans les ténèbres, comment avait-elle pu sentir ma présence ? Je me détournai et sortis en silence » (Bounine 1987: 373-374). Désignée par le pronom personnel de la troisième personne, la figure de la jeune religieuse reste anonyme. Le mouvement intérieur

transformant la sensation éprouvée en certitude intérieure n'a aucune inscription grammaticale. Le seul élément désignant ce changement est la ponctuation : les points de suspension de l'original bouninien condensant une éternité de vécu intérieur qui disparaissent dans la traduction française de Jean-Luc Goester et de François Laurent<sup>3</sup>. Toutefois, si la première interrogation (« que pouvait-elle voir dans les ténèbres ») offre un temps d'hésitation au lecteur, la seconde ne laisse plus aucun doute sur l'identité de ce « elle », la puissance de l'intuition éprouvée par le sujet se transmettant au lecteur : « Comment avait-elle pu sentir ma présence ? »

Cette intuition de présence ne sera soumise à aucune épreuve, à aucun élément de reconnaissance réelle dans le récit : regards échangés, propos murmurés. Dépourvues de toute allusions, de toute trace de sentimentalité, y préférant une simple description comportementale énoncée par deux verbes d'action – se détourner, sortir (dans l'original : « повернулся, вышел ») – la phrase finale prête une dimension allégorique à toute la scène : se tenant dans l'obscurité au cours de la procession religieuse, le protagoniste va regagner le désert infranchissable de sa nuit, en quittant l'enceinte du couvent. La figure de la jeune femme, abritée dans la lumière des cierges, habitera désormais la mémoire. La dernière scène de la nouvelle semble ainsi un post-scriptum interprétatif, invitant à relire toute la seconde séquence à la lumière de cette interprétation allégorique.

Transformée en figure de deuil après la césure narrative, l'héroïne de Bounine quitte le cadre de l'histoire amoureuse pour devenir une figure emblématique de la patrie à jamais perdue. Imperceptiblement, par un miracle de l'écriture poétique, le protagoniste agenouillé à l'église cesse d'être le jeune homme amoureux de la nouvelle, il a cédé sa place au poète exilé, seul face à l'horizon crépusculaire de sa vie ; et ce n'est pas devant l'image de la femme perdue, mais devant celle de la patrie qu'il s'agenouille. Le protagoniste rejoint le présent de l'écrivain – celle de son exil de 1944 se prolongeant dans le sud de la France où chaque nouveau texte, indépendamment des sujets et motifs évoqués, est l'invocation de la patrie perdue, impossible et pourtant vivante, confiée aux scènes embrasées de la mémoire.

#### 4. Conclusion

On n'aura jamais assez insisté sur les origines sacrées du drame qui nous renvoie à la genèse du théâtre antique. Malgré la différence de l'intrigue et de la structure, les deux œuvres traitées redéfinissent, à leur manière, ce lien essentiel entre la scène et le sacré. Dans *Sylvie Adrienne*, l'une des figures les plus énigmatiques de Nerval, en devient la messagère. C'est une autre expérience des apparences que met en scène « Premier lundi de Carême » pour aboutir, à son tour, aux contours de la scène invisible, celle de l'expérience spirituelle.

---

<sup>3</sup> Dans l'édition originale : « И вот одна из идущих посередине вдруг подняла голову, крытую белым платом, загородив свечку рукой, устремив взгляд темных глаз в темноту, будто как раз на меня... Что она могла видеть в темноте, как могла она почувствовать мое присутствие ? Я повернулся и тихо вышел из ворот » (Bounine 1986: 602-603).

La traversée des apparences, confiée dans ces deux textes à la figure féminine, les conduit chaque fois à la vocation religieuse. Choix délibéré pour l'héroïne de Bounine. Choix imposé par les parents d'Adrienne, détail à peine mentionné à la fin du deuxième chapitre auquel le récit ne reviendra plus malgré les possibilités offertes par la trame narrative : « Aux vacances de l'année suivante, j'appris que cette belle à peine entrevue était consacrée par sa famille à la vie religieuse » (Nerval 2013: 20). Dénuées de toute trace réaliste, aussi mystérieuses que tout ce qui accompagne le nom d'Adrienne, les circonstances de ce choix subi deviennent très vite secondaires, sinon inexistantes. Bien plus, l'appellation « la Religieuse » apparaît à trois reprises dans *Sylvie* pour désigner l'énigme insaisissable du personnage féminin.

L'expérience des deux personnages féminins est indissociable chaque fois de la quête de l'auteur même. Ainsi, Gérard de Nerval y exprime la formule de son propre engouement pour le théâtre qui le conduira toujours – et de plus en plus profondément – à la scène intérieure : celle de la poésie. Quant à Bounine, il oppose au tourbillon vertigineux de la vie mondaine et intellectuelle de Moscou des années 1912-1914 l'image d'une Russie secrète et tue, mystérieusement recueillie dans les cathédrales et les complexes monastiques anciens. La figure de la jeune femme du « Premier lundi de Carême », née de l'exil réel et intérieur que Bounine ne quittera plus, exprime sa vision de la patrie intérieure.

### Références bibliographiques :

- Akhmatova, Anna, *Stikhotvoreniya. Poemy* [Poésies. Poèmes], Panorama, Moscou, 1996.
- Bounine, Ivan, *Les Allées sombres, L'Âge d'homme*, Paris, 1987.
- Bounine, Ivan, *Nesrochnaya vesna* [L'Éternel printemps], Shkola-Press, Moscou, 1994.
- Bounine, Ivan, *Zhizn' Arsen'yeva. Povesti i rasskazy* [La Vie d'Arseniev et autres nouvelles], Pravda, Moscou, 1989.
- Lourié, Arthur, « Detskiy ray », *Vospominaniya o Serebryanom veke* [« Paradis d'enfance », *Mémoires sur l'Âge d'argent*], Respublika, Moscou, 1993.
- Nerval, Gérard de, *Sylvie. Les souvenirs du Valois*, Flammarion, Paris, 2013.
- Nerval, Gérard de, *Aurélia*, Gallimard, Paris, 1993.
- Nerval, Gérard de, *Pandora. Les amours de Vienne*, Librairies générales françaises, Paris, 1972.
- Tchekhov, Anton, *Moya zhizn'. Rasskaz provintsiala* [Ma Vie. Le récit d'un provincial], *Chayka* [La Mouette], *Skuchnaya istoriya*, [Une histoire ennuyeuse], *Izbrannyye sochineniya* [Choix de textes], Khudojestvennaïa literatura, Moscou, 1986.

## NATALIA GINZBURG OR THE POWER OF UNKNOWING

CHIARA RUFFINENGO\*

<https://orcid.org/0009-0006-6409-786X>

UNIVERSITY OF LILLE

**Abstract:** Although Natalia Ginzburg spent all her life in devoted literary and scientific circles, she always wrote texts without the aid of any intellectual filters. Her need to underline her “ignorance” was a genuine leitmotif in her work, which manifested itself in the form of negations and oppositions. For her, the deep meaning of any discourse did not reside exclusively in what we know, but also in what we do not know. Unknowing thus becomes part of knowing, while revealing the inadequacy of writing to encapsulate reality as a whole.

**Keywords:** Natalia Ginzburg, Italian Literature, knowing, negation, oppositions, clarity, reality

## NATALIA GINZBURG OU LA FORCE DE LA NON CONNAISSANCE

**Résumé :** Bien que Natalia Ginzburg ait passé toute sa vie dans des milieux littéraires et scientifiques engagés, elle a toujours écrit des textes sans l’aide d’aucun filtre intellectuel. Son besoin de souligner son « ignorance » est un véritable leitmotiv dans son travail, qui se manifeste sous forme de négations et d’oppositions. Pour elle, le sens profond de tout discours ne réside pas exclusivement dans ce que nous savons, mais aussi dans ce que nous ne savons pas. L’inconnu devient ainsi partie intégrante du savoir, tout en révélant l’insuffisance de l’écriture à saisir la réalité dans son ensemble.

**Mots-clés :** Natalia Ginzburg, littérature italienne (XX<sup>e</sup> siècle), savoirs, négation, oppositions, clarté, réalité

*S’exercer à ne pas savoir et à s’émerveiller.*  
(Candiani 2021: 9)

---

\* chiara.ruffinengo@univ-lille.fr



## 1. Introduction

L'écrivaine italienne Natalia Ginzburg (1916-2001), née Natalia Levi, fut l'épouse de l'intellectuel antifasciste Leone Ginzburg, et la mère de l'historien Carlo Ginzburg.<sup>1</sup> Son œuvre est constituée de romans, de nouvelles, de pièces de théâtre, de poèmes et d'articles. Cette grande variété de genres présente une écriture aux structures syntaxiques constantes et un vocabulaire immédiatement reconnaissable, dont certains mots tels que *realtà* (réalité), *verità* (vérité), *chiarezza* (clarté), guident et enracinent la pensée de l'écrivaine dans un espace concret et terrestre. La majorité des ouvrages de Natalia Ginzburg ont été réunis dans les deux volumes : *Opere. I Meridiani*, Mondadori, 1986, Milano, vol. I, 1355 pages, et *Opere. I Meridiani*, Mondadori, 1987, Milano, vol. II, 1598 pages.<sup>2</sup>

*Chiarezza*, d'ailleurs, est aussi le titre d'un texte écrit par l'auteure en décembre 1944 (Ginzburg 2000: 230-231, traduction de l'auteur), au moment où la « mort du fascisme », l'écroulement de l'« optimisme national, ostentatoire et artificiel » du régime fait ressurgir « l'évidence du monde en ruine », avec ses innombrables drames, sa misère. Les dysfonctionnements qui frappent, à l'époque, la société, la politique, l'économie italiennes, affectaient aussi, naturellement, le langage en général et la littérature en particulier. Les journaux –explique Natalia Ginzburg – proposaient un langage « vide et somptueux », tandis que la littérature montrait « une impuissance absolue à s'exprimer de manière intelligible et sincère, une incapacité absolue de clarté » (Ginzburg 2000: 230-231):

Les écrivains n'arrivaient pas à raconter des faits et des sentiments qui avaient un contenu vital, un contenu élémentaire et simple, accessible pour chacun, mais au contraire ils se perdaient dans une obscure et nébuleuse recherche d'aventures irréelles, de sensations supraterrrestres et magiques (Ginzburg 2000: 230-231).

La tortuosité du langage, le « besoin d'une existence intime et tourmentée », n'étaient que des réactions naturelles pour échapper à la violence du fascisme, à la « banale simplification de la vie ». Mais comment retrouver, alors, une fois libérés de ce cauchemar, une « possibilité de clarté » (Ginzburg 2000: 231), que l'on avait niée ou perdue pendant de longues années ? Ce questionnement résonne pour Natalia Ginzburg à une période cruciale et tragique de sa vie (son mari Leone Ginzburg est emprisonné par les Allemands dans la prison de Regina Coeli à Rome ; il est torturé jusqu'à la mort, survenue le 5 février 1944) où, face à une douleur sans nom, la recherche de clarté s'avère, pour son existence et pour son écriture en construction, la seule issue

---

<sup>1</sup> Pour approfondir la vie de l'écrivaine, voir les deux biographies : Pflug, Maja, *Natalia Ginzburg, Eine Biographie*, Verlag Klaus Wagenbach, Berlin, 2011 et Petriagnani, Sandra, *La Corsara. Ritratto di Natalia Ginzburg*, Neri Pozza Editore, Vicenza, 2018.

<sup>2</sup> Pour les citations de cet article je ferai référence aux traductions françaises. Pour les textes non traduits en français, je préciserai qu'il s'agit de ma traduction. Pour une analyse critique de son œuvre voir, entre autres : Jeannet, Angela M. and Sanguinetti Katz, Giuliana (dir.), *Natalia Ginzburg : A Voice of the Twentieth Century*, University of Toronto Press, Toronto, 2000 ; Ruffinengo, Chiara, *Les chemins qui mènent vers la réalité. Pour une lecture anthropologique de l'œuvre de Natalia Ginzburg*, Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle, Paris, 2008.

possible. Loin du monde manichéen organisé par la dictature, la clarté devient un grand concept salvateur, lui permettant de retrouver la vérité que le fascisme avait interdite et de relier la réalité historique et sociale (le fascisme, l'après-guerre) à la réalité dans sa littérature. Pour aller dans cette direction, l'écrivaine doit reprendre contact avec les « formes les plus élémentaires et spontanées dans la parole » (Ginzburg 2000: 230-231) et se débarrasser, ainsi, de ces discours compliqués et artificiels qui avaient contaminé les esprits.

Toutefois, la tâche s'avère tout sauf simple. Si, en effet, ce retour à la clarté impliquait le refus, ou au moins l'éloignement de son contraire, c'est-à-dire l'obscurité (*oscurità*), cette vision binaire montre très tôt ses limites, car elle n'arrive pas à saisir la gradation des nuances qui existent entre ces deux points opposés, et à s'arrêter sur les significations plurielles, même contradictoires, qui les traversent. Si – d'un point de vue psychologique – l'écrivaine penche, en effet, pour tout ce qui est clair, elle réalise, au fur et à mesure, que ce champ sémantique n'existe pas dans un espace clos, et qu'il est très fréquent que des éléments extrêmes, antagonistes, le perturbent. À cause de ces apparitions non prévues, la clarté s'éloigne alors de son image idéale, exprimée dans un langage transparent. Par souci de vérité, Natalia Ginzburg n'envisage pas d'esquiver ces éléments ambigus, incompréhensibles, qui arrivent à destabiliser l'ordre des choses : elle doit donc composer avec tout ce matériel indéchiffrable qui emmène son écriture vers des espaces inconnus. Elle essaye, par conséquent, de considérer la réalité tout entière, de ce qui est clair jusqu'à ce qui est obscur.

Et pourtant, si d'un côté elle ne donne pas de limites à son regard, de l'autre elle ne sort jamais de la cohérence de son écriture ; face à la complexité du monde, sa manière d'écrire reste toujours la même, directe et limpide, comme le remarque dans ce passage le critique Enzo Siciliano :

Il est très difficile pour n'importe qui, et spécialement pour un écrivain, de réussir à percevoir l'évolution des choses, le développement de la réalité, avec cet œil direct et limpide que Natalia possède. C'est un don : c'est une nature. Ils sont peu à le posséder ; c'est son caractère d'être ainsi dans un livre, dans une page, dans une phrase. Il y a chez Natalia quelque chose d'extrêmement dénudé, et même de pur, dans la manière d'exposer et de raconter. [...] [Il y a] cette capacité d'arriver aux choses sans filtres intellectuels. (Ginzburg 1999: 206-207, traduction de l'auteur)

## 2. Explorer le monde par la non connaissance

Bien que Natalia Ginzburg ait toujours vécu dans des milieux littéraires et scientifiques engagés, l'élaboration de son propre discours s'est réalisée ostensiblement, dès ses premières compositions littéraires, sans l'aide de filtres intellectuels. Ou plutôt : grâce au manque de filtres intellectuels. Son discours non intellectuel concernait les textes écrits, mais aussi la communication orale. Dans le cycle d'interviews radiophoniques transmises par RadioTre en 1990, dont la transcription intégrale donna lieu par la suite à l'ouvrage *È difficile parlare di sé*, à la question posée par Marino Sinibaldi : « Avez-vous une théorie de la littérature ? », Natalia Ginzburg avait répondu : « Je n'en ai pas », et sa réponse n'avait pas eu besoin de précisions ultérieures (Ginzburg 1999:

114). Dans ses romans et dans ses pièces de théâtre, nombreux sont les personnages fictifs, et notamment des femmes, qui négligent les constructions logiques et solides de la pensée en faveur d'une approximation insouciante, de monologues en roue libre, qui, par rapport à l'exigence de clarté ressentie par l'écrivaine, s'accumulent comme autant de contre-exemples.

En revanche, les dynamiques internes des textes non fictionnels sont très différentes, car ici c'est l'écrivaine elle-même qui prend directement la parole, à la première personne. Le souci de faire la clarté s'impose naturellement dans ces écrits, que Natalia Ginzburg définit comme *saggi* (essais), *articoli* (articles), voire *racconti di memoria* (nouvelles de mémoire)<sup>3</sup>, et ces nombreuses appellations reflètent l'identité d'un genre aux contenus pluriels et aux contours incertains, dont le seul point ferme concerne la présence constante et emblématique de l'auteure et, par conséquent, la « subjectivation [de la] réflexion » (Ruffinengo 2008: 123-125)<sup>4</sup>. Dans quelques cas, le pourcentage de subjectif est tellement élevé, que certains écrits s'avèrent presque des « prétextes à des réflexions très diverses [...], des étapes d'un journal en public (*diario in pubblico*) » (Maurin-Farelle 1990: 38), dont le contenu s'avère essentiel pour appréhender la pensée de Natalia Ginzburg, qui penchait pour l'observation participante et beaucoup moins pour l'ostentation autobiographique (Maurin-Farelle 1990: 38).

L'importance de ces essais, pour l'auteure et pour les lecteurs, est confirmée aussi par le large choix des sujets traités, (littéraires, culturels, politiques, religieux, d'actualité, d'opinion ...), ainsi que leur nombre élevé et étalé dans le temps. Dans ces textes, Natalia Ginzburg tente donc de se positionner face à la société et de l'interroger « au plan moral, au plan esthétique, ainsi qu'au plan historique » (Maurin-Farelle 1990: 38), n'évitant donc pas d'aborder les thématiques non familières qui se présentent à son esprit, ou dans l'actualité. Par conséquent, il lui arrive souvent de s'aventurer dans des domaines inconnus, poussée par son engagement qui semble dicté à la fois par son sens de la responsabilité et par la curiosité mais, dans ce cas, elle se presse de mettre tout de suite les choses au clair, en déclarant au préalable ne pas savoir, ne pas comprendre, ou avoir les idées confuses sur le sujet qu'elle s'apprête à traiter.

Ce genre de formule, qu'elle utilise souvent en tant qu'*incipit*, lui sert aussi pour rappeler la non intellectualisation de son écriture. Son aveu de manquer d'un « arrière-pays culturel » (Ginzburg 1999: 207), ainsi que son besoin réitéré de souligner sa propre ignorance et ses pensées incertaines face à un sujet qu'elle décide d'explorer, constituent-elles, en effet, au-delà d'un possible mécanisme psychologique de revendication et de défense personnelles, voire de technique rhétorique de *captatio*

<sup>3</sup> Publiés d'abord dans des revues et des journaux italiens entre les années 1940 et les années 1990, ils ont été recueillis au fur et à mesure dans trois volumes. Ces volumes ont été insérés par la suite dans les deux tomes des *Opere* : *Le piccole virtù* (1962), *Opere. I Meridiani*, vol. I ; *Mai devi domandarmi* (1970) et *Vita immaginaria* (1974), *Opere. I Meridiani*, vol. II. Le quatrième et dernier recueil a été publié posthume : Ginzburg, Natalia, *Non possiamo saperlo, Saggi 1973-1990*, Einaudi, Torino, 2001. Les deux premiers volumes ont été traduits en français : *Les petites vertus* (1964), trad. d'Adriana R. Salem, Ypsilon éditeur, Paris, 2018 ; *Ne me demande jamais*, trad. de Georges Piroué, Denoël, Paris, 1985.

<sup>4</sup> L'expression « subjectivation d'une réflexion » est tirée du livre : Macé, Marielle, *Le temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Belin, Paris, 2006, p. 44-45.

*benevolentiae*, un véritable leitmotiv qui forme le point de départ d'où beaucoup de ses communications écrites prennent forme.

Lorsque – en 1970 – quelqu'un lui propose de mener une enquête sur la femme en Italie, où elle aurait dû travailler en équipe avec un sociologue, elle rapporte dans un article avoir refusé en bloc :

L'idée de travailler avec un sociologue m'effraya au plus haut point et je refusai. Parler avec un sociologue, j'en serais incapable : la sociologie est trop loin de moi (Ginzburg 1985 : 131).

Au début des années soixante-dix, alors que la sociologie commence à s'intéresser à la famille italienne comme objet problématique et à se questionner sur le rôle de la femme au sein de la société en mutation, Natalia Ginzburg écrit à propos de sujets traditionnellement socio-anthropologiques (la famille, les relations homme-femme, les relations intergénérationnelles, l'espace domestique ...) et témoigne, par sa littérature, des transformations en acte dans le monde réel analysé par les sciences humaines.

Le fait d'avoir voulu mobiliser Natalia Ginzburg dans une enquête sociologique doit donc être lu comme la confirmation que ses textes, quoique non intellectuels et non scientifiques, arrivent à restituer quelque chose sur la réalité de l'époque, dont les sociologues perçoivent l'intérêt et la pertinence.

Du côté de Natalia Ginzburg, le refus de participer à une telle enquête et le souci de nier immédiatement sa compétence dans un tel domaine, lui sert, au contraire, à marquer la distance ressentie entre elle-même et les autres et à signaler ce qui lui fait défaut. Dans son catalogue de non connaissances, en effet, outre la sociologie, il y en a beaucoup d'autres comme, par exemple, la philosophie ; mais, lorsque l'écrivaine évoque son amitié avec le philosophe Felice Balbo, elle fait la constatation suivante :

Il m'a toujours semblé bizarre qu'il aime parler avec moi, moi qui ne comprenais rien en philosophie, et je l'arrêtais à chaque instant pour lui dire que je n'avais rien compris (Ginzburg 1987: 539, traduction de l'auteur).

Si ces deux premiers exemples montrent à quel point un terrain inconnu, incompris, n'est jamais vide de sens, la relation à la musique s'avère au contraire plus problématique et tortueuse :

Si j'avais aimé la musique, je l'aurais aimée avec passion. Tandis que je ne la comprends pas ; et aux concerts [...] je suis distraite et je me perds dans mes pensées. Ou bien je tombe dans un profond sommeil (Ginzburg, 2018: 53).

La construction hypothétique de cette citation aurait pu créer éventuellement un lien avec la condition souhaitée, si les verbes formulés au passé ne figeaient pas l'aspiration de l'écrivaine à comprendre et à aimer la musique dans le domaine de l'impossible. On perçoit dans ces phrases la sensation d'un regret, même s'il n'est pas exprimé de manière absolue, comme c'est le cas, en revanche, lorsqu'elle parle de la politique :

En dehors de la politique, il y a une infinité d'autres choses que je ne sais pas et que je ne comprends pas du tout, comme l'économie ou la chimie, ou les sciences naturelles ou les sciences exactes. Toutefois, peu m'importe le fait de ne pas les comprendre. [...] Au contraire, ne rien comprendre à la politique me semble un grave handicap (Ginzburg 1987: 635-636, traduction sz l'auteur).

En dehors de ses sujets de prédilection, et notamment la maison, la famille, où elle se sent « dans sa patrie » (*in patria*), son immense non savoir lui provoque l'impression profonde d'être « en exil » (*in esilio*), ou dans des « terres étrangères » (*terre estranee*) (Baldini 1973: 132).

Mais cette sensation de désarroi, ce vide théorique – supposé ou craint – lui permettent une liberté potentiellement infinie d'observation, où chaque mot surgit sans que rien ne puisse freiner ou briser le fil de correspondances qui le lie à une chose précise. Ainsi, son vocabulaire s'organise loin de tout ajout intellectuel qui serait inutile, et même contreproductif, étant donné la conception anti-idéologique de son « métier » (*mestiere*). Le mot *mestiere* renvoie d'abord à son essai « Mon métier » (*Les petites vertus*, p. 67-83) où elle parle de son rapport à l'écriture et de sa vie d'écrivain. Loin d'une vocation, plus technique que l'art, plus terre à terre qu'une profession, le *métier* renvoie à une conception du travail artisanal, à une activité que l'on apprend par la pratique et l'expérience de tous les jours, où le corps et l'esprit travaillent ensemble dans un effort commun.

L'objectif principal de l'écriture de Natalia Ginzburg est, en effet, celui de trouver le mot juste et irremplaçable pour chaque manifestation de ce monde, mais cela ne va pas dans le sens d'une profusion lexicale, ou d'un verbalisme, qui pourraient faire appel aussi à des critères esthétiques ou à des recherches philologiques qui lui sont totalement étrangères. Sa démarche implique, au contraire, une « avarice » dans l'écriture, et tout un travail de creusement et de dépouillement qu'elle opère en particulier sur certains mots, pour qu'ils puissent atteindre le plus possible les choses qu'ils signifient, et les « illuminer ». Elle déclare : « [...] je ne me soignais pas du style ; ce qui me tenait à cœur était d'apprendre [...] la manière de manier et illuminer la réalité » (Ginzburg 1987: 1118, traduction de l'auteur).

Ses textes ne renoncent donc jamais à inclure les présences et les influences de ce qui n'appartient pas à son monde, mais cela ne signifie pas juste les nommer, comme elle le précise dans ce passage tiré d'une interview :

Si je parle de cinéma je dis : « Moi je ne comprends pas le cinéma », si je parle de peinture je dis : « Je n'y connais rien ». Je veux le dire tout de suite, pour qu'on ne croit pas que je sais des choses que je ne sais pas. Je dois le préciser, car je veux quand même en parler (Ginzburg 1999: 208).

Et encore, dans un essai de *Vita imaginaria* :

Je dois avouer que, même si je ne comprends rien en politique, j'éprouve souvent la très forte tentation d'en parler, malgré tout (Ginzburg 1987: 635, traduction de l'auteur).

L'apparition de tout ce qui est non saisissable, inconnu, ne marque pas une limite que son écriture ne pourra pas franchir : elle agit, au contraire, comme un signal qui avertit que l'écrivaine est sur le point d'explorer quelque chose d'éloigné de son propre monde, et qu'elle le fera exclusivement avec ses propres outils, à savoir avec son bagage de non connaissances. À ce propos, il est révélateur de voir comment son fils, l'historien Carlo Ginzburg, définit sa propre manière de plonger dans un nouveau sujet d'étude, comme il le faisait déjà, jeune étudiant, pour ses recherches historiques sur la sorcellerie :

De l'histoire de la sorcellerie, je ne savais rien : mon premier geste [...] a été de chercher « sorcellerie » dans l'Encyclopédie italienne pour en tirer quelques informations élémentaires. Pour la première fois j'éprouvais vraiment ce que j'appellerais l'euphorie de l'ignorance : la sensation de ne rien savoir et d'être sur le point de commencer à apprendre quelque chose (Carlo Ginzburg 2010 : 457).

L'ignorance ne correspond donc pas, ici, à une carence irrécupérable, à un manque définitif destiné à ne jamais évoluer. Il s'agit plutôt d'une connaissance en négatif, du degré zéro d'un chemin inconnu qu'on décide d'explorer, et cela suivant différentes directions possibles, selon la manière individuelle de mener une enquête, de suivre des traces. Ainsi, le fils historien se sert de raisonnements progressifs et des outils systématiques du chercheur, alors que la mère avance dans le savoir à l'aide d'intuitions et de son expérience personnelle. En ce sens, la démarche instinctive de Natalia Ginzburg pourrait faire écho à l'intérêt pour la dimension archaïque de l'homme qui circulait, dans l'après-guerre, dans le milieu littéraire-éditorial que l'écrivaine fréquentait, à Turin (Ginzburg 1999: 70-71). Son approche pourrait ainsi exprimer comme une consonance de l'intérieur avec tous ces éléments qu'à l'époque on appelait « indifférenciés », « préscientifiques », et que les savants qui étudiaient les primitifs et les « peuples subalternes »<sup>5</sup> présentaient comme vitaux et intrinsèques à l'être humain.

Bien que la définition de primitif risque trop souvent d'être employée à tort et à travers, dans ce cas elle est en harmonie avec le monde littéraire de Natalia Ginzburg, qui emploie fréquemment des adjectifs comme *elementare* (élémentaire) et *rozzo* (« rustre », « primaire ») pour décrire son attitude personnelle face à l'exercice de la connaissance. Dans un domaine strictement littéraire, la notion de *rozzo* peut faire allusion à une pauvreté lexicale, à une pénurie de modalités expressives. *Rozzo* peut évoquer aussi l'art brut : c'est le monde simple, populaire, comme le monde paysan, qui construit ses connaissances et sa sagesse sur l'expérience, et ignore l'existence des choses superflues et des mots inutiles.

Dans un article consacré à Edvard Munch, Natalia Ginzburg commence son analyse du célèbre tableau *Le cri* par cette réflexion :

Je ne comprends quasi rien à la peinture et il est rare que je regarde longtemps des toiles ou des reproductions. Il m'arrive pourtant de le faire avec les reproductions d'Edvard Munch. Il me semble que c'est un grand et merveilleux peintre. Je pense

---

<sup>5</sup> Je pense notamment à Cesare Pavese (Pavese 1968: 323-324).

que ma manière de regarder ses œuvres n'est pas celle de celui qui aime et comprend la peinture mais au contraire une manière très primaire de les regarder [...] (Ginzburg 1985: 86).

Autant les peuples primitifs manient l'énigme universelle de la vie humaine à travers des représentations, autant les mots ginzburguiens suivent obstinément les chemins de la matière : non seulement pour décrire les objets rassurants du quotidien, mais aussi pour fournir une demeure concrète aux éléments moins compréhensibles, ineffables.

### 3. Saisir la réalité : négations, limites, ambivalences

La manifestation d'un élément imprévu, étrange, implique pourtant des réajustements et des contraintes dans l'écriture qui, une fois sortie de son itinéraire mesurable et descriptible, avance dans un parcours accidenté, imprévisible, et nécessite de stratégies et de techniques précises, qui se fondent très fréquemment sur le principe de la négation.

En soi, la négation, en tant qu'opération logique représentée par le connecteur grammatical *non*, consiste à associer à la valeur d'un énoncé son contraire dans un rapport d'exclusion (De Mauro 2000: 419), ce qui semblerait donner à la phrase une signification définitive et donc non modifiable, comme si aucune contamination n'était possible entre les deux mondes. Mais, chez Natalia Ginzburg, la négation a surtout pour fonction de créer un lien perceptible avec les objets problématiques et secrets du monde ; l'écriture signale ces présences plus complexes au moyen de verbes exprimés à la forme négative, de litotes<sup>6</sup>, ainsi qu'à travers des changements de perspectives, comme toutes ces formes de métalepses (allusions, prolepses), qui créent un « sens prégnant » à travers « une manipulation sur le jeu avant-après, antécédent-conséquent, préalable-résultat » (Molinié 1992: 212), et laissent entendre ce qui ne peut pas se dire ou comprendre directement.

Ainsi, les espaces inconnus ne sont pas absents, étant énoncés, voire juste évoqués ; on repère leurs traces suivant les asymétries dans l'écriture, comme les torsions, les substitutions, les anticipations. Parfois, le long des phrases, il arrive que les choses les plus énigmatiques se nichent dans le creux laissé par leur empreinte vide.

Pascal Quignard, dans *Vie secrète*, écrit que les préhistoriens

ont accoutumé d'appeler main négative l'empreinte vide que laisse derrière elle la main nue appliquée de l'homme après qu'il a soufflé la peinture sur ses doigts tandis qu'il la scellait à la paroi de la grotte pour entrer en contact avec la force invisible et nocturne qui s'y dissimule (Quignard 1998: 365).

---

<sup>6</sup> Le procédé rhétorique de la litote, souvent employé par Natalia Ginzburg, met tout cela particulièrement en valeur, comme l'on peut voir dans ces exemples choisis :

« La poésie naît seulement de sentiments non tièdes [...] » (Ginzburg 1987: 573, traduction de l'auteur) ;  
 « [...] il nous semblait non rassurant [...] » (Ginzburg 1987: 673, traduction de l'auteur).

Dans l'écriture de Natalia Ginzburg, le champ sémantique de l'invisible correspond à l'empreinte d'une main négative qui manifeste ce qui manque, et le dévoile.

Il n'y a pas chez elle le vide référentiel de l'être humain confronté à quelque chose d'inattendu ou d'impossible, selon les lois de ses propres croyances, mais la profonde conscience de l'immense non savoir. Ce magma obscur se situe pour elle, comme pour l'image pariétale de la main préhistorique, non pas du côté de la neutralisation de la chose niée mais, au contraire, de l'évocation de son opposé. Ses négations, en effet, constituent souvent le pôle d'une opposition, à partir de « savoir/ne pas savoir », « comprendre/ne pas comprendre », jusqu'à « clair/obscur », « réalité/irréalité », « vrai/faux » et tant d'autres.

Or, le sens de ses constructions binaires ne réside pas dans la distance rigide établie entre les deux éléments, puisque la relation entre deux pôles comprend aussi leur rapprochement possible et donc, avant tout, leur instabilité. Derrière l'effort permanent de lire le monde dans le texte comme une distribution de données classées et invariables, le sens profond d'une opposition se manifeste donc dans ses ambivalences, qui laissent affluer un amas de contextualisations temporaires, provoquées par de liens précaires entre les éléments, voués à des modifications infinies (Goody 2006: 35-44). Tous ces échanges et ces transformations permettent à Natalia Ginzburg de saisir le monde dans sa complexité infinie, sans que tout ce qu'elle ignore, ou ne saisit pas, ne devienne un espace faible, dépourvu de sens. Grâce, paradoxalement, à sa déclaration de non connaissance, elle ne craint pas de mener son écriture vers des zones moins définissables, et cela tout en restant fidèle à ses concepts fondateurs, comme la clarté et la réalité.

Natalia Ginzburg affirme souvent aimer et poursuivre la réalité, mais ce qu'elle appelle *realtà* va bien au-delà des dimensions tangibles du monde, qui ne cesse jamais de faire émerger des éléments en retrait, secrets, non perçus, comme par exemple le non-dit, les pièces manquantes, les absences. Pour rapprocher et saisir ce matériel fuyant, l'écriture doit déplacer le matériel lexical conventionnel de la matrice positive, tandis que la négation agit pour contenir – à partir de la déclaration de non connaissance – la portion de réalité qui échappe aux visions concrètes et s'étend dans des zones nébuleuses, voire bien au-delà.

Ainsi, Natalia Ginzburg bâtit dans son écriture une anthropologie de la vérité qui passe aussi par l'exercice réitéré de la négation, lorsqu'elle doit intégrer dans ses textes des phénomènes moins intelligibles, afin de les sonder et de les interpréter. Le « terrain solide pour la recherche et l'affirmation du vrai » (Ginzburg 1985: 94) se compose de strates infinies ; parfois, depuis les profondeurs, remontent à la lumière des bribes d'énigmes. L'être humain possède en effet plusieurs possibilités de compréhension, car « comprendre n'est rien d'autre qu'opérer un choix dans [un] faisceau de possibilités. La compréhension, si exigeante soit-elle (et cette exigence est proportionnelle à la conscience que nous avons de ses limites), ne peut donc être qu'approche d'une limite » (Guidieri 1980: 17). En ce sens, tout ce qui est non connu, non compris, non dit, peut être conçu comme une « *limite fluctuante* » (Bakhtine 1984: 386, en italique dans le texte).

C'est un point crucial : dans les formes de négation, dans les jeux d'opposition, la clé de lecture réside dans cette fluctuation, qui ne fait qu'écarter et réinventer

continuellement les équilibres atteints. En d'autres termes, la clarté, la réalité, la vérité : tout se déplace. Lorsqu'on prend conscience de l'inéluctabilité du déplacement, il n'est alors plus possible de circonscrire nos connaissances, ou encore de distinguer définitivement le vrai du faux, parce que l'on sait, « au moment même où notre intellect est sollicité, qu'ils existent des possibilités de compréhension », et que toutes ne sont que des rapprochements à une limite. On doit donc lire chaque concept à la lumière d'une approximation, puisque si « la compréhension est inévitable [...] en même temps, la frontière entre le vrai et le faux continue de se déplacer », et il n'est plus possible de tomber dans « l'illusion d'une pensée capable de comprendre avec exactitude » (Guidieri 1980: 17-21).

En ce sens, même la vérité se heurte à des concepts apparemment étrangers comme faux, mensonge, irréalité, fiction, qui s'entrecroisent et signifient dans la contradiction. On voit apparaître les facettes les plus ineffables de l'objet qu'il faut essayer de définir ou – comme le dirait Natalia Ginzburg – de toucher, de manier. De cette manière, un mot peut circuler « à l'intérieur du nouveau cadre de référence » et faire apparaître de nouvelles « significances » (Riffaterre 1982: 96), qui s'élaborent dans le texte en entier, y compris dans ses marges : là où des concepts excentrés, obliques, peuvent provoquer des petites secousses, des remises en questions, voire des illuminations.

Ce que l'on ne sait ou l'on ne comprend pas, peut donc ouvrir de nouvelles perspectives de compréhension ; cela, d'ailleurs, est valable dans tous les domaines, non seulement en littérature, comme l'affirmait, par exemple, l'anthropologue Remo Guidieri, à propos de sa discipline :

Il serait fort utile qu'on écrive un jour le seul livre d'ethnographie qui manque : un livre où seraient consignées toutes les choses que l'ethnologue n'a pas comprises. On peut être certain qu'il sera bien long et bien passionnant (Guidieri 1980: 20).

C'est lorsqu'on cherche le sens en dehors des frontières fragiles du monde connu, et que les disciplines élargissent leur espace sémantique au risque d'en sortir, que les mots choisis nous emmènent d'une « manière extrêmement sérieuse et humble » – disait Natalia Ginzburg –, à « marcher en direction de la réalité »<sup>7</sup>. Elle utilisait le verbe « marcher » à juste titre, puisque les concepts de réalité, de vérité, jamais fixes, s'étirent et évoluent dans le temps et dans l'espace. Ainsi,

la vérité semble sauter d'un endroit à l'autre, s'esquiver et surgir de son trou dans l'ombre comme un poisson ou une souris.<sup>8</sup>

C'est là, dans ce déplacement des frontières, dans l'instabilité des éléments, qu'on peut ressentir comment, de manière paradoxale, l'écriture de Natalia Ginzburg atteint une dimension où les éléments opposés existent grâce à leur réciprocity : la lumière traverse l'ombre, le visible marque l'invisible, le vrai se rapproche du faux ou encore –

<sup>7</sup> « [...] j'aime le choix sévère et douloureux des mots, et une manière extrêmement sérieuse et humble de marcher en direction de la réalité. », « La soddisfazione », *art. cit.*, p. 577 (ma traduction).

<sup>8</sup> Ginzburg, Natalia, « Pitié universelle » ; *Ne me demande jamais*, *op. cit.*, p. 212-216 (212).

dans un registre profondément ginzburguien – ce que l'on sait, et ce que l'on comprend intéragissent profondément avec ce que l'on ne sait pas, ce qu'on ne comprend pas.

#### 4. Conclusion

Lorsque, dans beaucoup de textes, Natalia Ginzburg évoque la *chiarezza*, la *realtà*, la *verità*, elle rend visible par ces notions l'objectif sensible qui régit et fait évoluer toute son écriture, ainsi que le moteur profond de sa connaissance. Mais ces notions idéales se heurtent toujours – tôt ou tard – à des intrusions, à des zones d'ombre ; son écriture, à la place de les cacher ou de les omettre, s'efforce de les ordonner grâce à des constructions précises comme des négations, des oppositions.

Tous ces éléments inconnus et excédents, qui affleurent et agissent à partir d'une opposition ou d'une négation initiale, ont donc pour fonction de suggérer l'existence d'autres significations plus fuyantes, voire invisibles, dont l'existence dépend exclusivement des mots formulés. En déstabilisant continuellement le niveau syntaxique-lexical explicite, l'écriture ginzburguienne, dépourvue d'un contenu intellectuel, suggère ainsi la lecture d'un monde qui, tout en demeurant toujours concret et reconnaissable, ne cesse jamais de refléter les strates inaccessibles de la connaissance, jusqu'à celles que ses mots n'arrivent pas à atteindre totalement. L'irruption de traces inattendues, de désordres, ainsi que l'expérience des limites et des manques, amènent ses oppositions et ses négations à réajuster leur organisation initiale, souvent presque scolaire, dans un équilibre asymétrique, où la relation des éléments tient compte des torsions, des ambivalences, des paradoxes.

À l'intérieur de ces mouvements infinis, les mots et leurs significations se déplacent, et ce jusqu'au seuil où l'écriture, face à l'insondable, s'arrête. Car si elle ne dispose que des « paroles de cendres », le monde se tait :

Le monde se taisait pour moi. Je ne trouvais plus les mots pour le décrire, je n'avais plus de mots qui me fassent grand plaisir [...]. Je portais en moi un fardeau de choses embaumées, de visages muets et de paroles de cendres.<sup>9</sup>

Face aux côtés les plus obscurs de la réalité, Natalia Ginzburg vit l'expérience de l'impossibilité de la parole. La non connaissance ne sert plus, dans ce cas extrême, à faire jaillir de nouvelles intuitions et d'autres vérités, mais à révéler l'inadéquation de l'écriture à contenir la réalité tout entière, dans son intégralité vertigineuse, ainsi que l'efficacité sémantique du silence.

---

<sup>9</sup> Ginzburg, Natalia, « Mon métier », *art. cit.*, p. 76.

**Références bibliographiques :**

- Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, 1984, Paris.
- Baldini, Raffaello, « Questo mondo non mi piace. Intervista con Natalia Ginzburg », *Panorama*, 3 maggio 1973, anno XI, n.367, p.129-135.
- Candiani, Chandra, *Questo immenso non sapere, Conversazioni con alberi, animali e il cuore umano*, Einaudi, 2021, Torino.
- De Mauro, Tullio, *Grande Dizionario Italiano dell'Uso*, vol. IV, Utet, 2000, Torino.
- Goody, Jack, *La peur des représentations*, La Découverte, 2006, Paris.
- Ginzburg, Carlo, *Le Fil et les traces. Vrai faux fictif*, Verdier, 2010, Lagrasse.
- Ginzburg, Natalia,  
 – *Opere. I Meridiani*, Mondadori, 1986, Milano, vol. I, 1355 p.  
 – *Opere. I Meridiani*, Mondadori, 1987, Milano, vol. II, 1598 p.  
 – *Les petites vertus* [1964], trad. d'Adriana R. Salem, Ypsilon éditeur, 2018, Paris.  
 – *Ne me demande jamais*, trad. de Georges Piroué, Denoël, 1985, Paris.  
 – *Non possiamo saperlo, Saggi 1973-1990*, Einaudi, 2001, Torino.  
 – *È difficile parlare di sé. Conversazione a più voci condotta da Marino Sinibaldi*, Einaudi, 1999, Torino.
- Guidieri, Remo, *La route des morts*, Seuil, 1980, Paris.
- Jeannet, Angela M. and Sanguinetti Katz, Giuliana (dir.), *Natalia Ginzburg : A Voice of the Twentieth Century*, University of Toronto Press, 2000, Toronto.
- Macé, Marielle, *Le temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au XX siècle*, Belin, 2006, Paris.
- Maurin-Farelle, Brigitte et Panafieu, Yves, *Cronalpha Ginzburg 90: répertoire bibliographique des œuvres et de l'ensemble de la critique*, Y.Panafieu, 1990, Liancourt-Saint-Pierre.
- Molinié, Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie Générale Française, 1992, Paris.
- Pavese, Cesare, « Discussioni etnologiche », *Saggi letterari*, Einaudi, 1968, Torino, p. 323-324.
- Petrignani, Sandra, *La Corsara. Ritratto di Natalia Ginzburg*, Neri Pozza Editore, 2018, Vicenza.
- Pflug, Maja, *Natalia Ginzburg, Eine Biographie*, Verlag Klaus Wagenbach, 2011, Berlin.
- Quignard, Pascal, *Vie secrète*, Gallimard, 1998, Paris.
- Riffaterre, Michael, « L'illusion référentielle », in A.A.V.V., *Littérature et réalité*, Seuil, 1982, Paris, p. 91-118.
- Ruffinengo, Chiara, *Les chemins qui mènent vers la réalité. Pour une lecture anthropologique de l'œuvre de Natalia Ginzburg*, Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle, 2008, Paris.

## POLYPHONY OF THE MODAL SUBJECT IN MYTHOPOETIC DISCOURSE

NAIRA MANUKYAN\*

<https://orcid.org/0009-0006-1502-9836>

BRUSOV STATE UNIVERSITY

**Abstract:** The modalization of the mythopoetic enunciation transforms the lyrical subject into a modal subject, which finds its place in the paratopic space expressed through the aquatic element, which plays a role in the progressive erasure of the poetic self, attested from the Baroque period, and led to its absolute elocutory disappearance in surrealist poetry. This dynamic of the metamorphoses of the modal subject in mythopoetic texts is analysed on the example of the poems of Saint-Aimant, Tristan l’Hermite and André Breton.

**Keywords:** mythopoetic discourse, paratopic space, modalization, enunciation, lyrical subject

### LES MANIFESTATIONS DU SUJET MODAL DANS LE DISCOURS MYTHOPOÉTIQUE

**Résumé :** La modalisation de l’énonciation mythopoétique transforme le sujet lyrique en sujet modal qui trouve sa place dans l’espace paratopique exprimé à travers l’élément aquatique qui participe à l’effacement progressif du moi poétique, attesté dès l’époque baroque, et conduit à sa disparition élocutoire absolue dans la poésie surréaliste. Cette dynamique des métamorphoses du sujet modal dans les textes mythopoétiques est analysée sur l’exemple des poèmes de Saint-Aimant, Tristan l’Hermite et André Breton.

**Mots-clés :** discours mythopoétique, espace paratopique, modalisation, énonciation, sujet lyrique

#### 1. Introduction

La problématique de la production et de la réception du sens dans le contexte de la communication poétique se définit par une dimension spécifique car il s’agit d’un type de rapport entre le destinataire et le destinataire du message esthétique qui n’est pas identifiable d’une manière univoque. Les études axées sur la dynamique de la réception

---

\* manukyannaira@gmail.com



qui se dessine lors de la communication esthétique s'inspirent des assises des théories poétiques de la cognition de l'univers, centrées sur les rapports du sujet du savoir à l'objet de la perception. Dans ce contexte, il est intéressant de suivre les possibilités des manifestations du sujet lyrique en tant que sujet modal responsable pour la « prise en charge » d'une représentation prédicative ou d'un dictum (Bally 1932: 37). Dans le cas d'une analyse mythopoétique, les valeurs référentielles du moi poétique intra-textuel peuvent être appréhendées également à la lumière de la notion de la paratopie auctoriale proposée par Dominique Maingueneau (Maingueneau 2004: 272). Cette notion permet de révéler la présence implicite du sujet lyrique, souvent sous-jacente, assurant la cohérence textuelle en tant qu'une instance de modalisation de l'énonciation. Elle peut, entre autres, se manifester à travers les images de l'eau, notamment celles du lac et de la rivière, fonctionnant comme des embrayages paratopiques capables de générer des myèmes, éléments constitutifs des mythes qui se présentent soit comme un nom magique développé dans une histoire intimement vécue, à la fois sacrée et réelle, soit comme une image archétypale ressentie comme une clé vers la compréhension de l'inconscient collectif, projetant une lumière sur le sens des images refoulées dans la mémoire universelle de l'humanité.

## 2. La paratopie du sujet lyrique dans la poésie baroque

La quête des indices linguistiques de la présence de l'auteur dans le texte trouve son assise judicieuse dans l'idée de la pseudo-communication littéraire (Maingueneau 1993: 10) et la tentative de l'appréhender en termes d'une auto-communication en dehors des particularités des genres et des mouvements littéraires. À cet égard, il n'est pas sans intérêt de constater que « la disparition élocutoire du poète » (Mallarmé 1897), propre à la poésie des symbolistes et des surréalistes, trouve ses prémisses dans les métamorphoses polyphoniques du sujet de l'énonciation poétique dans la poésie du XVII<sup>e</sup> siècle. La répartition des rôles y devient tributaire du caractère pluridimensionnel de la mise en scène poétique créant **l'illusion de dialogues** entre différents protagonistes. Cette illusion rime souvent avec l'image archétypale de l'eau. Gaston Bachelard dans *L'eau et les rêves* suggère que l'Eau serait un élément transitoire (Bachelard 1942: 17), elle est conçue comme métamorphose ontologique essentielle entre le feu et la terre. L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écroule. La disparition élocutoire du moi poétique va de pair avec les images des miroirs aquatiques qui selon Bachelard deviennent « une occasion d'une imagination ouverte », fonctionnent comme des embrayages paratopiques et aboutissent à une pluralité référentielle du sujet lyrique. Sur le plan sémantique, l'archisémème l'eau dans le texte mythopoétique s'enrichit des sèmes *fugacité*, *temporel*, *changement éternel*, mais surtout des sèmes virtuels du *reflet* et du *regard* qui exercent une contamination sémantique sur les autres images de la scène poétique. Dans ces conditions, la production du sens est souvent fonction de l'instabilité de la focalisation du sujet modal qui crée l'effet d'une polyphonie au niveau de l'énonciation poétique.

Dans la poésie baroque, la polyphonie énonciative du sujet modal est liée aux particularités d'une scénographie poétique qui se construit en accord avec les règles du concettisme appelé également marinisme, inspirées de la poésie de Jean-Baptiste Marini, poète italien de l'époque baroque, imposant un langage évoquant le goût de la rêverie et des méditations solitaires, mais surtout celui des métamorphoses et du déguisement de l'univers grâce à l'emploi des concetti, pensées brillantes et affectées, qui participent inéluctablement à la fragilité du binôme destinataire-destinataire dans le contexte de la communication poétique.

Le poème de Saint-Amant *Je me feins mille objets*, qui en est un merveilleux témoignage, instaure une mise en scène onirique où la muse se métamorphose en *bruit des ailes du Silence* et fonctionne comme une instance d'une spiritualité mystérieuse, source de visions et d'illusions polymorphes.

***Tantôt, nous allant promener  
Dans quelque chaloupe à la rade  
Nous laissons après nous traîner  
Quelque ligne pour la dorade...  
Tantôt, saisi de quelques horreurs  
D'être seul parmi les ténèbres,  
Abusé d'une vaine erreur,  
Je me feins mille objets funèbres,  
Mon esprit en est suspendu...  
Et dans la frayeur qui m'opresse  
Je crois voir tout, pour ne voir rien.  
Tantôt, délivré du tourment  
De ces illusions nocturnes,  
Je considère au firmament  
L'aspect des flambeaux taciturnes...  
J'écoute à demi transporté,  
Le bruit des ailes du Silence,  
Qui vole dans l'obscurité...***

L'élément aquatique, présent inexorablement dans le paysage baroque, est une condition *sine quoi non* des métamorphoses subies par le sujet modal poétique, elles se lisent dans les images du champ sémantique de l'eau qui, par la suite, se métamorphosent en se sublimant dans les images aériennes telles que *ailes du Silence*, *voler dans l'obscurité*.

Notons que le sujet modal qui est exprimé par le pronom personnel *Nous* au niveau explicite du texte rappelant une condition humaine généralisée instaure une mise en scène de dialogue supposant la présence implicite du destinataire impliqué dans le *nous* conçu comme *je + tu (vous)*. Dans la suivie d'images *Nous* fait place à un *Je* du poète, à l'écoute du Silence. Notons qu'à partir de ce moment, c'est la Muse – *Silence volant dans l'obscurité* – qui est investi du rôle du véritable destinataire du message poétique, tandis que le déictique *Je* fonctionne comme le destinataire à l'écoute de l'inspiration, soit *les bruits des ailes du Silence*. Le dialogue se réinstaure en forme d'une auto-communication entre le sujet modal déguisé et le Je exprimant le sujet lyrique

explicitement présent. Quant à la connotation euphorique du poème, elle est conditionnée par la contamination sémantique exercée par des *flambeaux taciturnes aux firmaments* agissant sur la signifiante axiologique du sémème *obscurité* qui, dans ce cas peut acquérir la valeur oxymoronique *des ténèbres lumineuses*, métamorphosant les illusions visuelles en révélations des vérités poétiques sublimes.

Une belle illustration des fluctuations des positionnements énonciatifs est présentée dans *Le promenoir de deux amants* de Tristan l’Hermite où la mise en scène poétique débute par la description d’une grotte à l’aide d’une focalisation externe du sujet modal exprimé par le pronom indéfini **on**.

*Auprès de cette grotte sombre  
Où l'on respire un air si doux  
L'onde lutte avec les cailloux  
Et la lumière avecque l'ombre.  
L'ombre de cette fleur vermeille  
Et celle de ces joncs pendans  
Paraissent être là-dedans  
Les songes de l'eau qui sommeille.*

Il est évident que l’image prototypique de *L’Eau qui sommeille* est pourvue d’un double rôle : d’une part, elle évoque le mythe de Narcisse et, d’autre part, par le changement du point de vue du sujet modal, elle adopte la posture propre à la focalisation interne et se déguise en sujet de l’énonciation pour révéler la force irrésistible de l’ensorcellement et de la fascination produits par le reflet du lac.

*Penche la tête sur cette onde  
Dont le cristal paraît si noir  
Je t’y veux faire apercevoir  
L’objet le plus charmant du monde.*

L’esprit aquatique symbolisant la poéticité même se présente comme une précondition du destin tragique du poète, en s’actualisant, notamment, à travers l’isotopie sémantique

*Ensorcèlement – autoadmiration – songe – sommeil – mort.*

Pour le poète, témoin des métamorphoses des mondes, sujettes à la dialectique du dedans et du dehors, il n’est plus de frontières entre l’espace intérieur et extérieur, ce qui rend possible l’équivalence contextuelle Le Moi poétique = les eaux du lac dans les images suivantes :

*Je tremble en voyant ton visage  
Flotter avecque mes désirs,  
Tant j’ai de peur que mes soupirs  
Ne lui fasse faire naufrage.*

Le Moi poétique se manifeste, au niveau explicite du texte, comme le sujet modal à travers le pronom personnel Je, qui symbolise la magie de l'esprit aquatique et, en reprenant la focalisation externe, se métamorphose dans la dernière strophe en un moi poétique moralisateur :

*De crainte de cette aventure  
Ne commets pas si librement  
À cet infidèle élément  
Tous les trésors de la Nature.*

La production du sens de ce fait conditionnée par la présence des images aquatiques provoquant l'instabilité référentielle des deixis **je** et **tu** qui, du point de vue de la communication intra-textuelle, peuvent actualiser simultanément les valeurs référentielles opposées conformément au schéma suivant :

*Je = Eau (niveau implicite) → Tu = Amant (niveau explicite)*  
*Je = Moi Poétique (niveau explicite) → Tu = Narcisse (niveau implicite)*

Si la lecture linéaire du poème fait alterner deux modes de communication où le destinataire et le destinataire du dialogue intra-textuel apparaissent alternativement sous les formes soit implicite soit explicite, instaurant une pénombre sémantique, le fait même d'une communication entre deux personnages se met en doute, puisqu'un des protagonistes de ce dialogue ne se laisse que deviner grâce à un contexte purement allusif, cerné par les métaphores baroques. En revanche, une lecture verticale fait apparaître une équivalence d'une part entre le Moi poétique et l'Eau, infidèle élément, en permanentes métamorphoses et, d'autre part, entre Amante et Narcisse.

Quant au destinataire du dialogue intra-textuel, il s'exprime par la deixis **Tu** (Amante)

*Tu ne dois pas être étonnée  
(...) Bien que ta froideur soit extrême,  
Si, dessous l'habit d'un garçon  
Tu te voyais de la façon,  
Tu mourrais d'amour pour toi-même.*

*Vois mille amours qui se vont prendre  
Dans les filets de tes cheveux ;  
Et d'autres qui cachent leurs feux  
Dessous une si belle cendre.*

*Je tremble en voyant **ton** visage  
Flotter avecque **mes** désirs.*

Les deux derniers vers, à condition d'une lecture instaurant l'équivalence contextuelle **Je** → **Narcisse**, créent la similitude au niveau référentielle entre les deixis **je** et **tu**, suite à la corrélation sémantique entre les possessifs **mon** et **ton**, ce qui peut

être perçu en même temps comme une dislocation du sujet modal entre les deux pôles de l'énonciation. L'espace poétique présentant au niveau explicite de la description poétique le dialogue de deux amants, se transforme en conséquence en une scène de monologue révélant, en l'occurrence, l'adoration narcissique de sa propre image. La polyphonie référentielle des images-signes s'opérant de ce fait instaure au niveau implicite du texte une instabilité foncière de la focalisation de l'**ethos discursif** dans un texte poétique. Cependant le sujet modal étant le fruit des dispositifs et des conditions spécifiques de la poéticité ne peut pas mettre en doute sa réalité référentielle qui, loin d'avoir une manifestation univoque et claire, reste l'incontournable condition de la cohésion des parties intégrantes de l'objet esthétique.

La scène baroque sous la plume de Tristan de l'Hermitte fait révéler au **Moi poétique** sa dualité : il est autant charmeur et ensorceleur que sujet au charme et à l'ensorcellement qui émanent de son propre regard. La double valeur référentielle des deixis **Je – Tu** développe le scénario poétique sur une scène à deux dimensions communicatives, dialogique (niveau explicite) et monologique (niveau implicite). Cette instabilité semble être générée, entre autres, par les métamorphoses propres à l'esprit aquatique qui, se manifestant dans la force évocatrice de l'image prototypique de **l'Eau qui sommeille**, aboutissent dans le tissu poétique à un **éclatement du sujet modal**.

### 3. Une paratopie pluridimensionnelle dans la poésie surréaliste

La notion des embrayages paratopiques de l'auteur proposée dans la théorie de l'analyse du discours littéraire par Dominique Maingueneau trouve une manifestation sur plusieurs dimensions de la perception de la poésie surréaliste. La scène de la communication esthétique ouvre devant le lecteur un espace magique d'infinies métamorphoses du tissu poétique perçues *comme une fascinante promesse* de sémantisation. L'étymon spirituel fait exploser son noyau sémique qui se libère des contraintes imposées par le centre logique des lexèmes qui étincèle d'une multitude polyphonique de sens et actualise les sèmes virtuellement présents dans l'image archétypale fonctionnant comme une Image-matrice qui génère une pluralité de lectures. Celle-ci au niveau de l'analyse sémiotique n'est possible que par le repérage des classèmes responsables de la cohésion du texte qui prédéterminent la logique inhérente au texte tout en sauvegardant néanmoins les secrets les plus intimes de la cognition poétique. La pluralité de perceptions de textes est fonction souvent de la spécificité de la mise en scène poétique. Elle est responsable, en particulier, pour la pluralité du sujet modal dans la poésie surréaliste, dont un témoignage aussi émouvant qu'énigmatique se présente à travers les images d'un des poèmes d'André Breton intitulé « Femmes au bord d'un lac à la surface irisée par le passage d'un cygne » :

*Leur rêverie se veloute de la chaire d'une pensée proportionnée aux dimensions de l'œil cyclopéen qu'ouvrent les lacs et dont la fixité fascina qui devait se faire le terrible héraut du Retour Éternel.*

*Le beau sillage partant du cœur innerve les trois pétales de base de l'immense fleur qui vogue se consumant sans fin pour renaître dans une flambée de vitraux.*

*Ce sont les oratoires sous-jacents, plus que profanes, où se retirent les belles, chacune dans son secret.*

*Elles s'y rendent en tapis volant, sur le merveilleux nuage d'inconnaissance.*

*C'est là que la vapeur des alambics fait ruche et que le bras, qui s'y reflète à s'y méprendre le col de cygne, pointe tout distraitement sur l'angle du miel.*

*Plus, entre les mots, la moindre brise : le luxe est dans la volupté.*

*Toute femme est la Dame du Lac.*

Dictées par le rythme ralenti du rêve éveillé, les images-symboles s'ouvrent à la lisière du songe et de la réalité. La structure syntaxique tissée par une implication d'une chaîne de subordinées incisives participe à une impression d'une dynamique verticale de l'architecture sémantique du poème. Celle-ci, bien que lente et en spirale, tend inéluctablement vers la sublimation de l'ineffable. La lecture du texte peut se construire par le repérage d'une organisation polyphonique d'isotopies thématiques supposant la modalisation des images poétiques sur trois dimensions : la dimension du mythe, la dimension du merveilleux et la dimension de la spiritualité.

Il est incontestable, que le volume sémantique des images est largement tributaire de l'élargissement du contexte intertextuel littéraire et voire interculturel, néanmoins nous partirons dans notre analyse du texte du poème pris comme un objet sémiotique autosuffisant susceptible de produire le sens par sa structure inhérente de sémantisation.

L'image inaugurale du poème met en évidence la possibilité de construire une isotopie mythopoétique autour du mytheme du regard fonctionnant en l'occurrence comme un sème de relais dans l'isotopie sémantique suivante : *Lac* → *surface irisée* → *œil* → *œil cyclopéen*.

Le sème **regard**, qui fait partie du champ sémantique de **la rêverie**, s'actualise dans le tissu poétique s'enrichissant d'une double opposition axiologique. Elle oppose l'intimité subjective à l'infini universel, mais aussi le matériel et au spirituel, ces deux oppositions prenant source dans l'étymon spirituel **féminité-transfiguration**.

L'architecture sémantique tridimensionnelle du texte se construit autour des classèmes **Œil**, **Foi**, **Mystère**, dont chacun fonctionne comme une unité bipolaire, constituée de valeurs sémantiques opposées. L'actualisation sémantique du classème **Œil** se réalise à la dimension mythique de la production du sens pris dans le contexte de l'isotopie figurative *Lac* → *œil cyclopéen*.

Elle suit la double logique corrélatrice regardant-regardé, où d'un côté le Lac apparaît comme la matérialisation de la pensée douce et envoûtante dans le contexte de l'isotopie *Lac* → *douceur* → *pensée matérialisée* → *fixité du regard* → *puissance d'enchantement*. Mais de l'autre côté, au niveau explicite du texte, le Lac se donne comme un objet regardé, ce qui aboutit à une double sémantisation du classème **Œil** comme une instance à la fois regardante et regardée.

De ce fait, le Lac qui cesse d'être une simple interface reflétant, s'investit des fonctions attribuées au Moi poétique et peut s'appréhender comme un transforme métonymique du sujet modal qui, assumant sa paratopie foncière, se disloque en sujet regardant et en objet regardé.

Rappelons que l'analogie **Poète** ↔ **Cygne** crée l'éventuelle conciliation entre les deux mondes en perpétuelle opposition le monde de la haute spiritualité et celui de

l'existence profane. Le regard du poète, loin d'être un simple canal de perception, s'investit d'une véritable puissance créatrice, les eaux du Lac obéissant aux lois cosmiques réconcilient l'esprit et la matière.

La structure arborescente de la production du sens cède sa place aux liens rhizomatiques qui, sans mettre en danger la cohérence textuelle, lui redonne une densité sémantique supplémentaire. Les éléments de sens naissent de l'image oxymoronique *chaire de la pensée* qui englobe à la fois l'idéal et le matériel créant par la suite deux mondes parallèles.

Le sujet modal réconcilie ces deux mondes, le classème *Foi* dans le contexte de l'image qui suit s'actualise comme une structure énantiosémique impliquant dans son volume sémantique les deux dimensions opposées, celle qui relève du sacré et celle qui se rapporte au monde profane :

*Le beau sillage partant du cœur innerve les trois pétales de base de l'immense fleur qui vogue se consumant sans fin pour renaître dans une flambée de vitraux. Ce sont les oratoires sous-jacents, plus que profanes, où se retirent les belles, chacune dans son secret...*

D'ailleurs, la dimension du sacré se lit également dans l'isotopie sémantique *Terrible retour*→*Éternel Retour*→*Lac*→*Œil* qui met en exergue outre les sèmes de *l'isolement* et *du danger*, celui de *la fatalité* et de *la futilité* de toute tentative d'échapper au destin préétabli.

La dimension du sacré se construit autour des images suivantes :

- trois pétales de base de l'immense fleur (sème virtuel : la rose catholique)
- se consumer sans fin (sème virtuel : sacrifice éternelle)
- renaissance dans la flambée des vitraux (sème virtuel : sainte demeure)
- oratoires sous-jacents (sème virtuel : mystère).

L'image métaphorique *Chacune dans son secret* est en écho avec l'isotopie figurative *isolement* →*lac*→*féminité*, elle rappelle la formule oxymoronique de la poéticité de G. Bachelard évoquant *l'immensité intime de la rêverie*, instaurant une harmonie entre les deux univers, celui de l'infini cosmique, le macrocosme, et celui des profondeurs du cœur humain, le microcosme.

La lecture du poème est guidée par l'étymon spirituel *féminité-transfiguration* générant l'architecture sémantique du texte tissé autour l'isotopie figurative *le lac*→*les merveilleux nuages d'inconnissance*→*tapis volant*→*transfiguration* transférant le processus de la production du sens dans le contexte du merveilleux.

L'image aquatique se métamorphose en s'enrichissant d'élément aérien qui souligne la connotation de la spiritualité à travers l'isotopie *esprit aquatique*→*esprit aérien*→*transcendance spirituelle*. Notons que dans le contexte mythopoétique, la dimension aérienne est conçue comme un degré supérieur par rapport à la dimension aquatique. La sémantisation désormais s'effectue à l'instance du silence serein, aussi bien mystérieux que sublime : **Plus entre les mots la moindre brise, le luxe est dans la volupté**. Elle rend possible le repérage des équivalences contextuelles entre **mystère = inconnissance** et **mystère = savoir secret** qui aboutit à une corrélation sémantique **inconnissance=savoir secret**, révélant la nature même de la cognition poétique. Le sujet modal suit la magie alchimie verbale :

*C'est là que la vapeur des alambics fait ruche et que le bras qui reflète à s'y méprendre le col de cygne pointe distraitement sur l'angle du miel.*

La pluralité polyphonique du sujet modal poétique se lit à travers les éléments constitutifs de l'isotopie figurative suivante : **Moi poétique**→rêverie→alchimie→nuages d'inconnaitance→tapis volant→le col d'alambics→**le Cygne**. On pourrait en déduire que la pluralité de sujet modal se manifeste à travers une structure textuelle à sémantisme **tridimensionnel** construit autour des classèmes **Œil, Foi, Mystère**. D'autre part, les classèmes en question, sur le plan de la forme du contenu, sont unis par le sème de relais **connaissance** qui peut être perçu comme l'archisème du texte du poème conférant au sémème *volupté* une possibilité de lecture polyphonique rappelant le poème baudelairien *L'Étude du Beau*, où le sémème *volupté* est une expression d'un plaisir intense d'ordre moral et intellectuel à la fois conciliant, à travers une double sublimation, l'esprit et la matière et qui dans le texte de André Breton se lit à travers l'isotopie suivante : *intensité*→*faire ruche*→*angle du miel*→*douceur*.

Le dernier élément de la série isotopique fait résonner avec une nouvelle intensité le diapason sémantique du sémème le **Lac**. La définition proposée par les dictionnaires – « grande étendue d'eau intérieure généralement douce » – dans le contexte de l'image du poème en question se réfère à *L'œil cyclopéen qu'ouvrent le lac* et permet l'actualisation des sèmes *isolement* et *douceur*. Ces deux sèmes se trouvent en opposition cotextuelle : *isolement* ≠ *immensité* et *douceur* ≠ *force des géants forgerons mythiques*. Ils sont en parfaite corrélation sémantique avec l'isotopie thématique **Lac** →**Œil** cyclopéen qui renvoie aux mythèmes *regard*→*transgression de l'interdit* par le biais de l'image du *terrible héraut du Retour Éternel*. Cette évocation provoque une superposition des scénarios mythiques relié par l'actualisation du sème virtuel *danger imminent* aboutissant à la lecture polyphonique du poème. On dirait que le sujet modal de l'énonciation poétique invite le lecteur à déceler un lien sémantique entre les mythèmes de *l'auto-admiration narcissique* et de *l'éternel retour* grâce à l'élément *transfiguration-métamorphose* qui fonctionne comme sème nucléaire du diapason sémantique des mythèmes en question.

Cet effet de surdétermination est également repérable dans les éléments constitutifs du champ sémantique tissé dans le poème autour du classème **Foi**, où le sème de *transfiguration-métamorphose* aboutit à l'isotopie axiologique de *spiritualité* sur la dimension spirituelle de la lecture du texte qui associe les éléments suivants :

*Trinité*→*fleur immortelle*→ *se consumer sans fin*→*sacrifice éternel*→*renaissance en vitraux*→*transfiguration*.

L'effet de sublimation poétique fait naître le sentiment d'une félicité suprême. Elle apparaît suite à l'effet de la contamination sémantique du sémème *irisé* qui se définit comme *couvert des couleurs d'arc-en-ciel* sur les sémèmes **Lac** et **Rêve** qui peuvent actualiser le sème virtuel *arc-en-ciel* dans l'image du lac à la surface *irisée* par le passage d'un cygne et évoquer la promesse d'une Nouvelle Alliance sur la voie de la quête du Paradis perdu.

#### 4. Conclusion

La mise en scène poétique ouvre la voie aux changements de la focalisation du sujet modal qui aboutissent à la polyphonie énonciative. L'effacement progressif de la présence manifeste du sujet de l'énonciation poétique prend sa source dans la nature même de l'évocation poétique. Celle-ci ressuscite les images archétypales, notamment, celle de l'Eau, qui tissent le canevas des textes poétiques en proposant une lecture polyphonique. Dans ces conditions, les manifestations du sujet modal peuvent subir des métamorphoses voire laisser l'impression de sa disparition élocutoire. Cependant une analyse des isotopies sémantiques **confirme l'idée de sa présence au niveau implicite du texte** se révélant comme **une présence plurielle**, garantissant la cohérence textuelle sur les dimensions figurative, thématique et axiologique.

#### Références bibliographiques :

- Bally, Charles, *Linguistique générale et linguistique française*, Francke, Berne, 1965.  
Bachelard, Gaston, *L'eau et les rêves*, José Corti, Paris, 1942.  
Maingueneau, Dominique, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Dunod, Paris, 1993.  
Maingueneau, Dominique, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004.  
Mallarmé, Stéphane, *Crise de vers*. URL : [http://lyriktheorie.uni-wuppertal.de/texte/-1897\\_mallarme2.html](http://lyriktheorie.uni-wuppertal.de/texte/-1897_mallarme2.html) (consulté le 10 août 2022).

DOI: <https://doi.org/10.46991/TSTP/2023.SI.1.227>

## **TOOLS FOR THE PERCEPTION AND DECODING OF POETIC DISCOURSE: STUDY ON THE ANALYSIS OF POEMS WRITTEN BY SURREALIST AUTHORS**

TAGUHI BLBULYAN\*  
<https://orcid.org/0009-0003-6950-9788>  
YEREVAN STATE UNIVERSITY

**Abstract:** The aim of this paper is to study the perception and the interpretation of a poetic discourse of hermetic nature by the reader. The perception and analysis of this type of discourse implies a complex decoding process of an intentionally encoded text by its author. The paper focuses on the methods and tools proposed by eminent linguists and semioticians in the context of sign processes.

**Keywords:** heuristic reading, hermeneutic reading, mimesis, semiosis, production of meaning, ungrammaticality, meaning/significance.

### **LES OUTILS DE LA PERCEPTION ET DU DÉCODAGE DU DISCOURS POÉTIQUE : ÉTUDE SUR L'ANALYSE DES POÈMES DES AUTEURS SURREALISTES**

**Résumé :** L'objectif de cet article est d'étudier la perception et l'interprétation d'un discours poétique de nature hermétique par le lecteur. La perception et l'analyse de ce type de discours impliquent un processus complexe de décodage d'un texte intentionnellement encodé par son auteur. L'article se concentre sur les méthodes et les outils proposés par d'éminents linguistes et sémioticiens dans le contexte des processus de signes.

**Mots-clés :** lecture heuristique, lecture herméneutique, mimésis, sémosis, production de sens, agrammaticalité, sens/signification

#### **1. Introduction**

Ce qui unit un texte poétique avec le discours c'est l'oralité, implicite ou explicite. Tous les deux transmettent un message prononcé ou écrit avec l'intention d'exprimer une idée, un sentiment, une vision du monde, etc. Il est bien connu que le discours

---

\* [tblbulyan@ysu.am](mailto:tblbulyan@ysu.am)



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International License.

Received: 01.02.2023

Revised: 08.02.2023

Accepted: 27.02.2023

© The Author(s) 2023

poétique est donc un discours qui puise dans les ressources littéraires pour des buts esthétiques et que le phénomène littéraire est une dialectique entre le texte et le lecteur. Celui-ci est engagé dans l'aventure poétique, dans le *désordre formel*<sup>1</sup> du langage poétique, à la recherche du sens, autrement dit à la perception individuelle du discours poétique que nous appellerons dans le présent article texte poétique, puisque tout texte poétique est un discours, un espace fini, un énoncé. Donc, la poésie est tout particulièrement inséparable du concept de texte : si on ne considère pas la poésie comme une unité finie et close, on ne peut toujours pas faire la différence entre le discours poétique et la langue littéraire.

Notre présente tâche a pour but de comprendre comment s'effectue la perception et l'interprétation du texte poétique à nature hermétique de la part du lecteur expérimenté. Chaque perception sous-entend la reconstruction du sens à partir du texte. Nous allons parler aussi du rôle important du lecteur, de ses compétences culturelles, idéologiques et linguistiques, de ses contraintes discursives, de son modèle de l'interprétation confrontées à celles de l'auteur (compétences linguistiques, idéologiques et culturelles, contraintes discursives et modèle de production) dans la formation du sens (Kerbrat-Orecchioni 2014: 22)

Notre expérience et pratique dans l'étude et l'analyse des textes poétiques surréalistes à nature hermétique nous ont conduits à la l'idée d'utiliser comme outils l'alternance des thèses d'analyse proposées dans les ouvrages de M. Riffaterre *Sémiotique de la poésie* (1978) et de celui de C. Kerbrat-Orecchioni *L'Énonciation*, ce qui nous paraît logique et plus productif, l'approche purement linguistique ne permettant pas de réaliser une analyse complète là où il y a de l'hermétisme en forme de non-sens. La linguistique n'est pas capable, selon nous, d'élucider, de décoder ce type de texte dans sa complexité. C'est pour cette raison que nous sommes venus à l'idée d'appliquer des approches plutôt sémiotiques en considérant la poésie comme une communication/énonciation. La théorie de subjectivité de Kerbrat-Orecchioni inspiré par E. Benveniste avec son nouveau schéma de communication, inspiré à son tour par R. Jakobson, nous permettront d'expliquer la nature subjective de l'analyse poétique (ce qui est étudié parallèlement par les deux spécialistes susmentionnés, mais sur les paradigmes différents).

La langue de la poésie diffère de celle de l'usage commun. Elle peut se servir des mots de l'usage commun, des mots qui sont hors de l'usage commun et qui sont recherchés. Une chose est constante : la poésie exprime les concepts d'une manière oblique : elle nous dit une chose et signifie tout à fait une autre chose. L'opacité du texte devient dominante lors de l'épanouissement de la poésie surréaliste dont la préoccupation essentielle était ne pas laisser la poésie *pure* tomber dans les *lieux commun* (Desnos 1999: 647) préférant la réserver pour une élite de lecteurs. La notion d'obliquité est étudiée par Riffaterre et, selon lui, elle se manifeste par trois façons distinctes : a) *le déplacement du sens*, b) *la distorsion du sens*, c) *la création du sens*.

Le déplacement c'est le fait quand le signe glisse d'un sens à l'autre et que le mot en vaut un autre comme cela se produit dans la métaphore et la métonymie :

---

<sup>1</sup> C'est sous ce titre que R. Desnos a d'abord réuni ses poèmes surréalistes (Dumas 1999: 490).

*Nous sommes les mots arborescents qui fleurissent sur les chemins des jardins  
cérébraux* (Desnos 1999: 172).

La distorsion est signalée quand il y a de l'ambiguïté, de la contradiction ou du non-sens.

*Du feu de quatre fers éclaboussant les voiles  
Il plonge au plus profond des ténèbres de lait.* (Desnos 1999: 557).

La création c'est le fait quand l'espace textuel agit en tant que principe organisationnel produisant des signes à partir des éléments linguistiques qui autrement seraient dépourvus du sens, par exemple la symétrie, la rime ou des équivalences sémantiques entre les éléments rendus homologues par leur position dans une strophe :

*Je vois les pensées BC et les femmes MÉ,  
Et les poumons qui en ont QC de l'RLO...* (Desnos 1999: 172).

Ces trois éléments nous mènent à penser que le trait caractéristique de la poésie c'est donc l'obscurité.

Une autre propriété constante caractérise ces trois signes d'obliquité : tous les trois menacent la représentation littéraire de la réalité, la *mimesis*. La représentation peut simplement être altérée de manière sensible et persistante de la vraisemblance ou de ce que le contexte avait amené le lecteur à attendre, mais elle peut aussi être gauchie par une grammaire ou un lexique déviant que Riffaterre appelle *agrammaticalité*. Enfin, la représentation peut être totalement annulée dans le cas du non-sens. L'auteur propose de ne prendre en compte que les faits accessibles au lecteur et perçus en relation avec le poème conçu comme contexte spécifique et clos. Si on étudie le type d'agencement de mots dans les exemples mentionnés ci-dessus du point de vue linguistique, on se retrouvera devant une impasse, puisque par une féerie poétique les mots cessent de l'être : ils deviennent des signes. Un signe peut être représenté par un mot ou un groupe de mots.

Il se trouve que la mimésis est caractérisée par une séquence sémantique Notre représentation littéraire de la réalité est fondée sur le caractère référentiel de la langue. Peu importe que cette relation soit notre illusion, ce qui importe c'est que le texte multiplie les détails et modifie sans cesse le point de vue adopté, de façon à produire un modèle acceptable de réalité puisque celle-ci est très complexe. La mimésis est donc à la fois variation et multiplicité. À l'opposé, le trait qui caractérise le poème c'est son unité : unité à la fois formelle et sémantique enfermant plusieurs variations de la réalité. C'est de cette capacité de l'œuvre artistique (poésie, roman, œuvre musicale, peinture, etc.) que le grand sémioticien Umberto Eco parle dans son ouvrage *Œuvre ouverte* donnant un exemple sur la perception et interprétation de l'œuvre d'art :

[...] Une œuvre d'art est d'un côté un objet dont on peut retrouver la forme originelle, telle qu'elle a été conçue par l'auteur, à travers la configuration des effets qu'elle produit sur l'intelligence et la sensibilité du consommateur : ainsi l'auteur crée-t-il une forme achevée afin qu'elle soit goûtée et comprise telle qu'il l'a voulue.

Mais d'un autre côté, en réagissant à la constellation des stimuli, en essayant d'apercevoir et de comprendre leurs relations, chaque consommateur exerce une sensibilité personnelle, une culture déterminée, des goûts, des tendances, des préjugés qui orientent sa jouissance dans une perspective qui lui est propre. Au fond, une forme est esthétiquement valable justement dans la mesure où elle peut être envisagée et comprise selon des perspectives multiples, où elle manifeste une grande variété d'aspects et de résonances sans jamais cesser d'être elle-même (Eco 2006: 70).

Umberto Eco appelle aussi la création artistique l'œuvre en mouvement, c'est-à-dire en changements continuels dépendant des variations des lecteurs à un nombre indéterminable. Tout nouveau lecteur/interprète/consommateur peut découvrir *autre chose* dans le texte poétique. Tout constituant du poème, qui dirige notre attention vers cette *autre chose* signifiée, sera donc une constante, et il sera parfaitement possible de distinguer de la mimésis. Cette unité formelle et sémantique qui contient tous les indices de l'obliquité est appelée par Riffaterre la *signifiance*. Il faut noter qu'il réserve le terme *sens* pour l'information fournie par le texte au niveau mimétique. Du point de vue du sens, le texte est une succession linéaire d'unités d'information et du point de vue de la signifiance, le texte est un tout sémantique unifié. Tout signe du texte étudié se révélera donc pertinent à l'égard de sa qualité poétique à partir du moment où il réalise ou manifeste une modification continue de la mimesis.

## 2. Première lecture du poème : lecture euristique

Examinons un poème du recueil *Constellations*, d'André Breton, qui a été choisi au hasard afin d'expérimenter comme un lecteur devant un poème opaque et inconnu. Rappelons que chaque poème de ce recueil est illustré par le peintre surréaliste Joan Miró, ce qui permet de voir certaines élucidations à propos du poème. Donc, le poème choisi est intitulé : *Femmes au bord d'un lac à la surface irisée par le passage d'un cygne*, un titre parlant qui crée déjà une disposition spatiale.



Joan Miró, l'illustration pour le poème *Femmes au bord d'un lac à la surface irisée par le passage d'un cygne*

Leur rêverie se velouté de la chair d'une pensée proportionnée aux  
dimensions de l'œil cyclopéen qu'ouvrent les lacs et dont la fixité fascina qui devait  
se

faire le terrible héraut du  
Retour Éternel.

Le beau sillage partant du cœur innerve les trois pétales de base de l'immense fleur  
qui vogue se consumant sans fin pour renaître dans une flambée de vitraux.

Ce sont les oratoires sous-jacents, plus que profanes, où se retirent les  
belles, chacune dans son secret.

Elles s'y rendent en tapis volant, sur le merveilleux nuage d'inconnaissance.  
C'est là que la vapeur des alambics fait ruche et que le bras, qui reflète à s'y  
méprendre

Je col de cygne, pointe tout distraitement sur l'angle du miel.  
Plus, entre les mots, la moindre brise : le luxe est dans la volupté. –  
Toute femme est la  
Dame du  
Lac.

Le décodage du poème commence par une première phase qui consiste à lire le  
texte du début à la fin, la page du haut en bas, en suivant le déploiement  
syntagmatique. C'est lors de cette première lecture appelé heuristique, que la première  
interprétation prend place. Le lecteur contribue au procès par sa compétence  
linguistique et celle-ci inclut l'hypothèse selon laquelle la langue est référentielle. Dans  
cette phase les mots semblent bien, tout d'abord, établir des relations avec les choses.

Cette compétence linguistique inclut également l'aptitude du lecteur à percevoir des incompatibilités entre les mots. Ainsi peut-il identifier les tropes et les figures, c'est-à-dire reconnaître qu'un mot (ou un groupe de mots) n'est pas pris dans son sens littéral. Le lecteur est conduit à réaliser un transfert sémantique pour qu'une signification apparaisse. Il peut par exemple lire ce mot ou ce syntagme comme une métaphore ou une métonymie. Étudier ce type de changement du glissement de sens relève du domaine de la stylistique. Riffaterre propose de réaliser ou appliquer une approche globale, partant de la philosophie du langage, de sa structure. Alors, on peut placer toutes ces modifications du sens dans un concept : l'agrammaticalité. C'est un terme employé par Riffaterre pour désigner toute chose – mot, groupe de mots, expressions – qui comporte une déviance par rapport à la norme (linguistique, culturelle, *etc.*). Mais en aucun cas cela ne signifie pas une erreur, une faute grammaticale. Même si on rencontre dans le texte poétique publié des fautes grammaticales répétées, on doit alors penser à l'intentionnalité de l'auteur, comme dans le poème « Au mocassin le verbe » de Desnos tiré de son recueil « Le langage cru » :

Tu *me suicides*, si docilement  
Je *te mourrai* pourtant un jour.  
*Je connaissons* cette femme idéale  
et lentement *je neigerai* sur sa bouche. [...]

Ici l'auteur intentionnellement commet des violations des normes langagières afin de manifester sa révolte contre la frigidité de l'expression.

Selon Riffaterre, c'est l'agrammaticalité du texte qui rend au lecteur l'apport le plus nécessaire (Riffaterre 1978: 16). Mais pour cela il est nécessaire aussi d'avoir des connaissances littéraires. La familiarité du lecteur avec les systèmes descriptifs, les thèmes, les mythologies de la société à laquelle il appartient et surtout avec les autres textes. Lorsqu'il y a des condensations ou des manques dans le texte ou des descriptions incomplètes, des allusions ou des citations, c'est cette compétence littéraire seule qui permet au lecteur de réagir de manière adéquate, de compléter ou de rétablir des pièces manquantes conformément au modèle hypogrammatique. Riffaterre emploie le terme *hypogramme* pour indiquer le mot le plus important de la matrice ou de la signifiante. Il peut être actualisé ou non dans le texte poétique. Donc, c'est lors de cette première phase de la lecture que la mimésis s'établit.

Lors de la première lecture (que Riffaterre appelle heuristique) du poème de Breton (ci-dessus) nous avons révélé plusieurs agrammaticalités, des images inhabituelles qui échappent à notre mimésis. Ce sont : *Leur rêverie se velouté, la chair d'une pensée proportionnée aux dimensions de l'œil cyclopéen, le beau sillage partant du cœur innerve les trois pétales de base de l'immense fleur, renaître dans une flambée de vitraux, en tapis volant, sur le merveilleux nuage d'inconnaissance, la vapeur des alambics fait ruche, Je col de cygne, l'angle du miel, entre les mots, la moindre brise : le luxe est dans la volupté, toute femme est la Dame du Lac*. Dès le début, ces groupes de mots commencent à fonctionner comme des signes, puisqu'ils n'expriment pas, c'est clair, ce qu'ils signifient.

Le signe pertinent n'a pas besoin d'être répété. Il suffit qu'il soit perçu comme un variant à l'intérieur d'un paradigme. La perception d'un signe, comme nous avons remarqué, tient à son agrammaticalité. Les agrammaticalités relevées au niveau de la mimesis sont finalement intégrées dans un autre système. Le lecteur perçoit ce qu'elles ont en commun et en construit un paradigme personnel, lequel modifie le sens du poème. N'oublions pas que d'après Riffaterre le sens se forme lors de la lecture linéaire, Les premiers indices de l'emploi non grammatical – *leur rêverie se velouté, je col de cygne* – nous conduisent vers le ludisme intentionnel et opaque de l'auteur, accentuant peut-être l'importance de l'oralité du poème en général : *leur rêverie se veloutait, je colle des signes* peuvent en être des variants. La phrase – *le beau sillage partant du cœur innerve les trois pétales de base de l'immense fleur* – est agrammaticale non pas par sa grammaire, mais par son image. Grammaticalement c'est une phrase correcte, mais par l'imagerie mimétique c'est une déviation de notre représentation de la réalité. Une image proche de la peinture surréaliste se dessine en nous représentant les *trois pétales de l'immense fleur innervées par un sillon partant du cœur* ! Les autres exemples cités plus haut sont de la même nature.

L'autre *autre chose* qu'on découvre lors de la première phase de la lecture c'est l'emploi des expressions *la Dame du Lac* et *le terrible héraut du Retour Éternel* qui nécessitent des connaissances littéraires et mythologiques de la part du lecteur, la première expression indiquant la femme, la fée arthurienne qui dota leancelot de force, d'une épée omnipotente, la deuxième évoquant la philosophie de Nietzsche dans son ouvrage « Ainsi parla Zarathoustra ».

« Je reviendrai, avec ce soleil et cette Terre, avec cet aigle et ce serpent, – non pour une vie nouvelle, ou une meilleure vie, ou une vie pareille ; – à jamais je reviendrai pour cette même et identique vie, dans le plus grand et aussi bien le plus petit, pour à nouveau de toutes choses enseigner le retour éternel » (Marton 2021: 87-114).

Si on considère aussi que dans la tradition poétique le mot *hérald* est toujours associé au concept du *poète*, on pourra percevoir petit à petit le message que le poète nous envoie. Chez Breton on rencontre très souvent *le héraut, poète du monde*. Dans le poème, notamment dans le titre, un autre être qui vole se présente : le cygne. Toujours notre mimesis nous conduit vers une mythologie universelle où les cygnes symbolisent (les cygnes noirs, tel comme on le voit sur l'illustration de Miró, page 3) le poète, le mâle. Donc le symbole de l'oiseau constitue une métaphore pour le poème. D'ailleurs, les surréalistes ont souvent eu recours au symbolisme universel encodant le message poétique afin de rendre le décodage plus attrayant et spectaculaire, pour que l'information que le poème cache ne tombe pas dans *les lieux communs*. Il représente très nettement quelque chose qui n'est pas très claire, à laquelle la description fait cependant référence. L'ensemble nous mène vers un sens caché, dérivé sans nul doute d'un mot clé. C'est nous qui sommes conduits à l'imaginer à l'aide de la rationalisation de nos connaissances et nos expériences. Nous pourrions déduire que l'auteur est le poète lui-même et il est entraîné dans l'inspiration poétique, dans son vol, ce qui est décrit dans le titre. L'un des multiples symboles attribués au cygne est celui de la force poétique.

Lors de cette première lecture nous avons révélé aussi que le poème est traversé par la poétique iconique de Baudelaire dans les deux passages : *merveilleux nuage* du poème « Étranger » (*j'aime les nuages, les merveilleux nuages...*) *le luxe est dans la volupté dans* « Invitation au voyage » (*là tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté...*). Les deux phrases comportent l'idée de voyage, d'un passage (titre) vers un pays désiré.

Afin d'arriver à la signifiance on doit s'astreindre à passer par l'*obstacle* de la mimésis. En acceptant la mimesis, le lecteur introduit la grammaire comme base de référence et, sur cet arrière-plan, les agrammaticalités se découvrent susceptibles, le cas échéant à être comprises à un autre niveau. Le manque sémantique qui apparaît dans linéarité textuel étant impossible à compenser avec le matériel disponible, le lecteur tente de rechercher hors du texte des éléments qui complètent la séquence verbale. Il a recours à des éléments extralinguistiques. Il continue à confronter la langue à la réalité et puisque les mots calquent la réalité même extralinguistique et les choses sont contraintes à servir de signes, le texte proclame donc la souveraineté de la sémiotique. Nous pouvons en conclure que la première phase de la lecture est caractérisée par la visualisation et la sélection de détails formant les connotations.

La juxtaposition des éléments saillants du poème ne peut pas encore élucider le message caché. Il faut franchir le niveau de la sémiotique, des liens qui se créent entre le lecteur et l'auteur.

### 3. Seconde lecture du poème : lecture herméneutique ou rétroactive

Le procès sémiotique, en fait, prend place dans l'esprit du lecteur et résulte d'une seconde lecture. Si nous voulons comprendre la sémiotique de la poésie, il convient de passer soigneusement deux niveaux de la lecture, pour pouvoir réaliser un transfert vers le système supérieur de signifiance. Ce type de transfert d'un signe du niveau de discours au niveau textuel, cette métamorphose de ce qui était un ensemble signifiant dans le niveau élémentaire en un système plus développé, et ce déplacement fonctionnel qui se relève du domaine spécifique de la sémiotique sont définis par l'auteur comme la *sémiotique*. En résumant ce processus, Riffaterre en donne la définition suivante : « Tout ce qui est lié au passage intégratif des signes du niveau de la mimésis au niveau plus élevé de la signifiance est une manifestation de la sémiotique. » (Riffaterre 1978: 17)

Chez Umberto Eco la sémiotique est caractérisé comme mouvement entre l'auteur et le lecteur (Eco 2006: 75) comme une dialectique.

Lors de la lecture de ce poème, nous pouvons dire que la sémiotique domine la mimésis, puisque le texte ne cherche pas à établir la crédibilité de la description et la description n'est pas très explicite, nous sommes menés immédiatement à la recherche du sens non linéaire.

Nous ne pouvons pas comprendre la sémiotique tant que nous n'avons pas placé dans un système ce texte que nous considérons maintenant comme un signe global, unique, un signe formellement complexe, mais monosémique, puisque par définition, un signe ne peut être qu'une relation avec une autre chose.

La seconde phase c'est la lecture rétroactive qu'on appelle *herméneutique* et pendant cette phase on fait des premières interprétations et les premiers décodages. Tout au long de sa lecture, le lecteur réexamine, révisé tout ce qui le précède. En fait, nous effectuons un décodage structural, ce qui est recommandé par les grands linguistes-sémioticiens pour les textes poétiques (R. Jakobson, J. Kristeva, M. Riffaterre, U. Eco, *etc.*). Selon Riffaterre, « Le texte est donc une variation ou une modulation d'une seule structure thématique, symbolique, qu'importe – et cette relation continue à une seule structure constitue la signifiante » (Riffaterre 1978: 17).

L'effet maximal de la lecture rétroactive ou herméneutique, « l'apogée de sa fonction de générateur de sa signifiante », intervient, bien entendu, à la fin du poème. Alors que les unités de sens peuvent être des mots, des syntagmes et/ou des phrases, c'est le texte entier qui constitue l'unité de signifiante. La deuxième phase de la sémiologie est caractérisée par le facteur de représenter un sens autre, symbolique, résidant de la façon le texte est construit.

En réalisant le décodage structural de notre texte, nous allons en analyser *les agencements temporel, spatial et actoriel*. L'*agencement* temporel n'est pas très loquace/riche, puisque Breton utilise un présent absolu/constatatif (*qu'ouvrent les lacs, toute femme est la Dame du Lac...*). Il est connu aussi que la poésie surréaliste est considérée comme poésie de l'instant, c'est pourquoi c'est le plan du présent qui domine la poésie surréaliste. L'emploi du plan du passé est presque exclu dans les textes surréalistes. L'un des deux imparfaits est implicite (se velouté), l'autre est constatatif (devait) indiquant un fait intertextuel (retour éternel chez Nietzsche).

*Leur rêverie se velouté de la chair d'une pensée proportionnée aux dimensions de  
l'œil cyclopéen qu'ouvrent les lacs et dont la fixité fascina qui devait se  
faire le terrible héraut du  
Retour Éternel...*

Le passé simple (*fascina*) nous rappelle aussi une intertextualité : la légende du héraut du Retour Éternel qui *devait* faire son retour puisque *la fixité fascina...*, mais il (le héraut) ne l'a pas réalisé jusqu'à maintenant.

Examinons l'*agencement* spatial :

– Le cygne-poète est dans *le ciel*, il est en mouvement, en passage, il symbolise un médiateur entre le ciel et la terre, il est sublime (Chevalier 1969: 332).

– Les femmes sont au bord du *lac*, au sol – le lac symbolise l'œil de la terre (*l'œil cyclopéen*) par lequel les habitants du monde souterrain peuvent regarder les hommes, les animaux, les plantes (Riffaterre 1978: 556).

– *Les oratoires sous-jacents*, plus que profanes. Les oratoires pourraient renvoyer à deux objets : l'art de parler (mais : *plus que profane*) et une petite chapelle (*plus que profane*).

En tout cas, une connotation négative est attribuée à ce signe. Ou bien l'auteur a en vue une poésie profane, de mauvaise qualité. Il est bien connu que les surréalistes menaient une lutte acharnée contre la poésie populaire et normative. C'est pour cette raison qu'ils – les oratoires – se trouvent en bas, près du lac et des forces souterraines.

Dans le cadre de l'agencement actoriel nous avons : le **cygne-poète** qui est en vol-passage, mais sous la surveillance des forces souterraines, il est élevé de tout : des femmes, des oratoires, du lac, *des alambics qui font ruche*, il touche le ciel, peut-être le merveilleux nuage qui, dans le poème de Baudelaire, symbolise la création-poésie, ce qui est sublime et inaccessible.

Où en sont les **femmes**, les belles ? Elles sont, dans le titre, au bord du lac, donc aussi près des forces souterraines. La femme serait-elle dangereuse et fatale ? Puisqu'elles *se rendent sur les tapis volant aux oratoires sous-jacents plus que profanes*. Breton attribue en effet à la femme des facultés privilégiées : la femme est capable de dépasser les simples évidences de la vie réelle et de sentir, au-delà d'elles (sur les *tapis volants*), les mystérieux liens immanents qui existent dans l'univers. Breton a tenté, en homme dont la sensibilité érotique s'est forgée au début du XX<sup>e</sup> siècle, avec l'aventure surréaliste à une époque où la femme était effectivement lointaine, mystérieuse (*chacune dans son secret*), possédant les pouvoirs par le désir amoureux, de donner d'elle une image différente. C'est une femme au corps sexué, libre de son désir, qui est *l'immense fleur qui vogue se consumant sans fin pour renaître dans une flambée de vitraux* et dont *les trois pétales de base sont innervés par un sillon partant du cœur*. Mais chaque femme est aussi une *Dame de Lac*, le personnage mythique des légendes arthuriennes qui donne l'épée magique à Arthur le rendant invincible. Donc le signe de *la Dame du Lac* nous renvoie à un autre signe implicite : celui de l'épée qui symbolise la puissance, la force libératrice du désir et du rêve. Chaque femme peut donner de la force et du désir à un homme. N'est-ce pas un érotisme surréaliste encodé ? D'autres signes de l'agencement environnemental : ***une flambée de vitraux, tapis volant, merveilleux nuage, la vapeur des alambics, des ruches, entre les mots, la moindre brise*** commencent à rayonner d'érotisme dès que l'image sensuelle de la femme se dévoile et presque tous les signes s'avèrent pertinents par rapport aux autres et se placent sur le même paradigme comme les signifiants du désir et de l'acte sexuel :

*Leur rêverie se velouté de la chair ...*

*C'est là que la vapeur des alambics fait ruche et que le bras, qui reflète à s'y méprendre*

*Je col de cygne, pointe tout distraitement sur l'angle du miel.*

*Plus, entre les mots, la moindre brise : le luxe est dans la volupté.*

Quelle est donc l'image que nous avons construite ? L'épiphanie de la sémiosis se produit lorsque l'on retrouve la voix perdue grâce à l'allusion continue dans le titre et restée jusqu'à la fin incomprise. La signifiante du poème ne tient pas à sa philosophie, mais à sa conformité formelle avec le titre, qu'on peut appeler aussi un code métaphysique du poème. Rappelons le titre – « Femmes au bord d'un lac à la surface irisée par le passage d'un cygne » – qui nous a guidés vers la signifiante du texte puisqu'il fonctionne comme signe double. Le titre introduit le poème qu'il couronne là où il s'explicite et en même temps renvoie à un autre texte. Il confirme que l'unité de signifiante dans la poésie est toujours textuelle. En renvoyant à un autre texte, ce signe double dirige l'attention du lecteur là où s'explique la signifiante du poème. Il nous paraît convainquant que l'idée maîtresse de ce poème est le fait que le poète est

quelqu'un qui est toujours supérieur au monde qui l'entoure, qui prend sa force, assouvit ses désirs charnels *là-bas* (*C'est là que la vapeur des alambics fait ruche*), mais son regard est tourné vers une vérité spirituelle, abstraite, et non pas vers la vérité matérielle, concrète, forcément illusoire, il voyage vers un ailleurs infini et rêvé, il risque de devenir le terrible héraut du Retour Éternel séduit par le désir charnel et matériel.

Nous trouvons bon de nous arrêter là, puisque plusieurs variations des signes relevés sont vraiment possibles. Notre objectif était de montrer les voies et les opportunités de l'analyse d'un poème hermétique.

Bien sûr, tout poème doit être analysé dans son milieu intégral de spécificités, dans la complexité chronologique. Pourtant, choisissant au hasard un poème, dépourvus des apports informatifs ou complétifs, nous poursuivions le but de comprendre si une extraction du sens global/de la signifiante est possible à l'aide d'une analyse purement sémiotique structurale.

#### 4. Conclusion

En guise de conclusion nous pouvons affirmer que lors de la première phase de lecture, appelée lecture heuristique ou de découverte, on ne repère que le sens qui est linéaire et syntagmatique, et c'est à ce stade que notre mimesis commence à fonctionner. Le sens complet ou global, la signifiante apparaît lors de la deuxième lecture appelée herméneutique qui est paradigmatique ou textuel. Le titre est un signe double et, après la lecture herméneutique du poème, il doit s'ouvrir au texte et être pertinent par rapport à la signifiante. Les clichés apparus dans le discours poétique fonctionnent comme des liens intertextuels et cette intertextualité complète la signifiante.

Toute analyse est une praxis (Riffaterre 1978: 32), selon Riffaterre, de la transformation par le lecteur. Les praxématiciens R. Lafont et F. Gardès-Madray, dans leur ouvrage *Introduction à l'analyse du texte* constatent que c'est la réunion de toutes les pratiques qui fondent la culture au sens anthropologique du mot. Tous les mots et toutes les notions se réunissent autour de l'anthropologie. De cette façon, on peut dire qu'il n'y a pas de langage sans culture et le vice versa. Toute modification culturelle entraîne l'invention d'une nouvelle forme du langage et toute invention d'une forme du langage correspond à une modification culturelle. C'est pour cette raison que nous dirons que l'analyse que nous avons présentée est une praxis individuelle conditionnée par nos compétences linguistiques et culturelles et que la signifiante que nous avons extraite du texte est unique et subjective.

#### Références bibliographiques :

- Breton, André, *Signe ascendant, Constellations*, NRF Gallimard, Paris, 1968.  
 Chevalier, Jean et Gheerbrant Alain, *Dictionnaire des symboles*, Robert Lafont-Jupiter, Paris, 1969.  
 Dumas, Marie-Claire, *Desnos, Œuvres*, Quarto, Galimard, Paris, 1999.

- Eco, Umberto, *Otkrytoye proizvedeniye*, [Œuvre ouverte], Symposium, Saint-Pétersbourg, 2006.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'Énonciation*, Armand Colin, Paris, 2014.
- Lafont, Robert et Gardès-Madray, Françoise, *L'introduction à l'analyse textuelle*, Presses de l'Université Paul Valérie, Montpellier, 1990.
- Riffaterre, Michael, *Sémiotique de la poésie*, Seuil, Paris, 1978.
- Marion, Scarlett, *Les ambivalences de Nietzsche. Type, images et figures féminines*, Chapitre IV. « Les femmes de Zarathoustra : la sagesse, l'éternité et la vie », Édition de la Sorbonne/La philosophie à l'œuvre, Paris, 2021, p. 87-114. URL : <https://books.openedition.org/psorbonne/94907?lang=f>. (consulté le 21 août 2022).

## **2031: THE END OF BELGIUM? WHICH THEORETICAL TOOLS TO ANALYZE SUCH A BOOK?**

ARMAND HÉROGUEL\*  
<https://orcid.org/0000-0003-2922-7711>  
UNIVERSITY OF LILLE

**Abstract:** The book *2031: the End of Belgium?* is very specific in its form and content. The first part of this article is a presentation of this book, which was published in Dutch in 2020 and has not yet been translated into another language. It is a general presentation with the places, the characters and the plot. The originality of the book will make us think which intellectual tools are the most appropriate to study it. Discourse analysis? Literary studies? Historical sciences or (constitutional) law?

**Keywords:** Belgium, democracy, law and political fiction, common values, fundamental rights and freedoms

### **2031 – LA FIN DE LA BELGIQUE ? QUELS OUTILS THÉORIQUES POUR ANALYSER UN TEL OUVRAGE ?**

**Résumé :** Le livre *2031 : la fin de la Belgique ?* est très spécifique dans sa forme et son contenu. La première partie de cet article est une présentation de ce livre, qui a été publié en néerlandais en 2020 et n'a pas encore été traduit dans une autre langue. C'est une présentation générale avec les lieux, les personnages et l'intrigue. Après cette description du livre, nous verrons qu'il s'agit d'un livre très spécial. L'originalité de l'ouvrage nous amènera à nous demander quels sont les outils intellectuels les plus appropriés pour l'étudier. Analyse du discours ? Etudes littéraires ? Sciences historiques ou droit (constitutionnel) ?

**Mots-clés :** Belgique, démocratie, droit et fiction politique, valeurs communes, libertés et droits fondamentaux

---

\* [armand.heroguel@univ-lille.fr](mailto:armand.heroguel@univ-lille.fr)



## 1. Introduction

Début octobre 2020 est paru cet ouvrage en langue néerlandaise de la plume d'un professeur de droit constitutionnel à l'université de Leuven en Belgique néerlandophone, Stefan Sottiaux et d'une historienne, Maartje Van der Laak. À l'heure où sont écrites ces lignes, l'ouvrage n'a encore été traduit dans aucune autre langue.

Dans les lignes qui suivent, l'ouvrage va d'abord être présenté, puis, dans un second temps, sera posée la question de savoir de quelle façon celui-ci peut être analysé et interprété en raison de sa particularité. Quelles théories et spécialités sont les plus à même d'apporter des réponses satisfaisantes compte tenu des spécificités présentées dans la première partie ?

## 2. Présentation de l'ouvrage

Nous proposons d'articuler cette présentation en deux sous-parties. Il s'agira d'abord de l'intrigue et des personnages et, dans un second temps, des éléments référentiels. En effet, si la présentation de l'intrigue et des personnages se trouve dans quasiment toute étude d'une œuvre littéraire, celle des éléments référentiels, c'est-à-dire de ce qui n'est pas de la fiction, est typique de l'ouvrage et le caractérise.

### 2.1 Intrigue et personnages

L'intrigue de l'ouvrage commence à Bruxelles, sur le Mont des Arts, en plein mois d'août. Un professeur de droit constitutionnel arrive dans la capitale par le train et sort de la Gare centrale. Il a rendez-vous avec un magistrat de la Cour constitutionnelle et veut le rejoindre en montant à pied le Mont des Arts. Il fait très chaud et, alors qu'il arrive presque en haut des escaliers, il a un infarctus dont il décède. Quelque temps après son enterrement, sa fille unique Sofie, qui est en dernière année de l'enseignement secondaire, est convoquée chez le notaire pour se voir remettre une lettre provenant de son père. Celui-ci l'enjoint à titre posthume de tout faire pour retrouver un document secret disparu depuis 1831, une sorte d'annexe à la constitution, selon laquelle la constitution ne serait valide que jusqu'au 7 février 2031, soit deux siècles après sa proclamation. Ce texte aurait été adopté par les constituants de l'époque en même temps que la constitution elle-même et la raison de l'existence de ce deuxième texte, le « Beëindigingsdecreet » (décret de caducité, mot à mot le « décret qui met fin ») viendrait du fait que ces mêmes constituants se seraient laissés inspirer par Thomas Jefferson (1743-1826) pour qui « Le monde appartient aux vivants, pas aux morts ». Rappelons d'abord brièvement que Thomas Jefferson était un philosophe et homme politique américain qui fut également le troisième président des États-Unis d'Amérique. Nous reviendrons plus loin sur Thomas Jefferson.

Le père de Sofie est d'avis que la découverte de ce texte entraînerait la fin de l'existence juridique de l'État belge. C'est la raison pour laquelle il veut qu'elle recherche le document et le détruise. Tout le reste du récit porte sur cette recherche.

Elle rencontre Matthias, l'ancien assistant de son père, dont elle tombe amoureuse. Elle lui confie ce secret et celui-ci l'aide dans ses pérégrinations pour retrouver le texte en question.

Ils rencontrent des descendants de personnes qui furent membres du Congrès national de fin 1830 à début 1831. Cette instance composée de 200 membres a été la première assemblée législative et constituante élue après la révolution contre le monarque néerlandais Guillaume I<sup>er</sup>. Les personnes en question sont hostiles au fait que le professeur Verstraete et puis sa fille découvrent le décret de caducité et le détruisent. En effet, ils veulent que la volonté de leurs aïeux soit respectée.

### **3. Les éléments référentiels**

Les éléments référentiels sont ce qui ne relève pas de la fiction dans la littérature précisément dite de fiction. Dans le cadre de l'ouvrage que nous analysons, ce sont, d'une part, les éléments géographiques et, d'autre part, les éléments historiques. Cependant, nous verrons que bon nombre d'éléments géographiques sont également historiques. C'est la raison pour laquelle nous commençons par ceux-ci.

#### **3.1. Les références géographiques**

Ces références géographiques sont les plus claires. Elles peuvent être regroupées en quatre points que nous mentionnons par ordre croissant d'importance : la ville d'Anvers, celle de Gand, le château de Bazel et Bruxelles.

Anvers ne joue qu'un rôle anecdotique dans l'ouvrage, le professeur Verstraete, sa femme et sa fille Sofie y ont leur domicile, mais cette ville n'y joue aucun rôle particulier. Il en est de même pour Gand où habite Matthias.

Le château Wissekerke, à Bazel, situé dans la commune de Kruibeke presque à la limite de la province d'Anvers et de celle de Flandre orientale, joue quant à lui un rôle symbolique. Ce château situé au bord de l'Escaut est celui de la famille Vilain XIII. L'orthographe inhabituelle du chiffre romain a toujours été revendiquée par cette famille. L'un de ses membres, Charles Hyppolyte (1896-1873), a été membre du Congrès national qui siégea à partir du 10 novembre 1830 et a donné naissance à la constitution le 7 février 1831. Le château a été racheté par la commune de Kruibeke en 1989 et est actuellement un musée.

Dans l'ouvrage (p. 235 e.s.) Sofie et Mathias s'y laissent enfermer un soir au moment de la fermeture pensant passer la nuit à y chercher le texte original du décret de caducité de la constitution. Leurs recherches seront cependant vaines.

Bruxelles occupe une place encore plus prépondérante que ce château dans l'ouvrage, pas seulement au début mais tout au long de l'histoire. Il faut dire que la capitale regorge de lieux symboliques quant à l'histoire de l'État belge. Mis à part la Cour constitutionnelle située en face de la statue de Godefroy de Bouillon sur la place Royale, il ne saurait être question ici de relever tous les endroits mentionnés dans

l'ouvrage. Nous nous limiterons à quelques-uns qui constituent en même temps des référents historiques.

Si l'on part de la place Royale que nous venons de mentionner, on peut se retrouver devant le Palais Royal, traverser la rue pour aller droit vers le bâtiment du parlement appelé « Palais de la Nation » en traversant le Parc de Bruxelles. Le lieu est doublement symbolique parce que dans l'intrigue (p. 100), Sofie et Mathieu à la recherche de l'exemplaire original de la constitution belge de 1831 découvrent qu'il est caché dans une armoire forte au fond d'un vestiaire.

En réalité, c'est exactement ce qu'ont découvert les auteurs lors de leurs recherches de préparation de l'ouvrage. On en trouve trace dans la presse belge de langue néerlandaise (Het Laatste 2020 ; VRT News 2020), mais aussi dans la presse belge de langue française (La Libre 2020) et, ce qui est plus étonnant, également dans la presse française (Ouest France 2020). Les réactions et commentaires de la part des auteurs et de certains hommes politiques ne concernent pas l'ouvrage, mais seulement l'état dans lequel se trouve ce manuscrit.

Un autre lieu tout aussi symbolique qui est également entouré d'un coup de crayon sur le plan de Bruxelles situé au début de l'ouvrage est la colonne du Congrès dans laquelle Sofie et Mathieu tentent de pénétrer et qui est marquée par les quatre statuts l'entourant représentant quatre libertés fondamentales : la liberté de culte (art. 19 de la constitution), la liberté d'enseignement (art. 24), la liberté de la presse (art. 25) et la liberté d'association (art. 27).

Mis à part cette colonne, on note également (p. 319 e.s.) la présence de Sofie et Mathieu sur la place des Martyrs où il est noté que le monument aux martyrs de la révolution de 1830 est mal entretenu.

Le dernier endroit mentionné dans l'ouvrage (p. 128 e.s.) que nous relevons ici est la brasserie *La Maison du Cygne* située sur la Grand Place de Bruxelles. Le professeur Verstraete y a rendez-vous avec l'un des descendants des membres du Congrès national. Leur conversation n'aboutira qu'à la prolongation de leur désaccord. Cet établissement est connu, d'une part, parce qu'il s'agit d'un établissement de prestige (assez réputé et cher) et, d'autre part, parce que Karl Marx y venait régulièrement du temps où il avait trouvé refuge en Belgique en 1845 après avoir été chassé de Paris. Il quittera Bruxelles en 1848.

Ainsi les gérants actuels de l'établissement font-ils toujours référence à la présence régulière de Marx à l'époque et un portrait de celui-ci s'y trouve dans l'une des salles. C'est ce qu'on peut voir sur leur site internet ainsi que sur le compte Instagram du restaurant (La Maison).

### 3.2 Les références historiques

Nous venons de voir à travers les références géographiques que celles-ci sont en même temps des références historiques. Les références historiques qui ne sont pas géographiques sont plutôt rares. L'une des références les plus explicites est celle faite à Thomas Jefferson dont un extrait d'un courrier, qu'il a adressé à James Madison le

06/09/1798, est cité en exergue de l'ouvrage : « No society can make a perpetual constitution... The earth belongs always to the living generation. » (Sottiaux 2020: 2)

#### 4. Analyse de l'ouvrage : quels outils ?

La particularité de l'ouvrage fait qu'on ne sait pas au départ quelles connaissances et quelles théories mettre en œuvre pour analyser l'ouvrage. C'est pourquoi on commencera ici par les sciences humaines avant de passer aux sciences sociales. Nous ferons ici la distinction entre, d'une part, les sciences du langage qui incluent l'analyse du discours et, d'autre part, les sciences littéraires.

##### 4.1. L'analyse du discours

Dans sa publication, Francine Mazières précise le sens de *discours* pour les sciences du langage (Mazières 2018: 7). Elle commence par expliquer que le discours et l'énoncé ont une définition qui se recoupe partiellement mais qu'il ne saurait être question de les assimiler. Selon l'auteur, l'analyse du discours est due à Jean Dubois qui aurait grandement contribué à son avènement. L'analyse du discours a pour objet un corpus. Mais d'abord, qu'est-ce qu'un corpus ?

Si l'on s'en tient à une approche lexicographique de l'ouvrage, il ne saurait être question d'un corpus car selon le dictionnaire l'Académie française, en linguistique, il s'agit d'un « Ensemble de documents servant à une analyse linguistique. » (Dictionnaire)

Même si l'on prend ce lexème en considération sous une acception plus générale, il ne saurait non plus être question d'un corpus parce que nous sommes en présence d'un seul document. Nous en avons une confirmation en consultant ce même dictionnaire de l'Académie française qui en donne également une définition générale : « Recueil de documents concernant une même matière. *Le corpus des inscriptions latines. Publier un corpus des médailles antiques.* Spécialement. Ensemble des écrits d'un auteur. *Le corpus balzacien.* » Le dernier exemple donné confirme que cela concerne l'ensemble des ouvrages d'un auteur. Par ailleurs, Hébert précise que pour les études littéraires, un seul ouvrage ne constitue pas un corpus (Hébert, 2011: 30). Cette affirmation, même si elle est juste, ne saurait toutefois nous empêcher d'étudier cette catégorie d'outils théoriques. Cependant il faudrait que cela soit fait dans un but précis réalisé à partir d'une hypothèse.

##### 4.2. Les études littéraires

Selon Sanders & Van Voorst, les études littéraires sont actuellement soumises à d'autres spécialités, telle que la sociologie et ce qu'ils appellent les sciences culturelles (Internationale 2021: 166). On pourrait également penser à une analyse psychologique

des personnages. Cependant, il convient ici de replacer au centre du débat les méthodes traditionnelles de cette spécialité.

On pourra d'abord s'arrêter sur la technique narrative des auteurs, les intitulés des chapitres et la chronologie du récit. Les chapitres sont intitulés par le lieu où ils se déroulent et la date. On notera que les chapitres ne se suivent pas dans un ordre chronologique. Les auteurs ont ainsi voulu mettre en avant certains éléments de leur ouvrage dont ils considèrent qu'il faut d'abord prendre connaissance.

D'autre part, comme cela se fait parfois dans les études littéraires, on pourra être tenté de procéder à des comparaisons avec d'autres publications relatives à la Belgique. Ainsi, ce livre de Sottiaux et Van der Laak pourra d'abord en rappeler d'autres comme celui de Neiryndck, *Le siège de Bruxelles*, sans qu'on puisse cependant comparer les deux ouvrages ; en effet ce dernier se situe dans le cadre d'une problématique spécifique à l'État belge : la rivalité entre Flamands et Wallons, qui est comparée à celle des communautés de l'ancienne Yougoslavie. De plus, ce dernier semble prendre parti en faveur des francophones de Belgique alors que Sottiaux et Van der Laak ne font à aucun moment référence aux différentes communautés de Belgique.

Enfin, si l'on prend pour référence la définition du dictionnaire de l'Académie française du lexème *roman* – « 2. Œuvre de fiction en prose qui, traditionnellement, allie le récit de la destinée d'un ou de plusieurs personnages, à la description du monde dans lequel ils évoluent et l'analyse de leur caractère, de leurs mœurs ; genre constitué par de telles œuvres. » – on note que la fiction occupe une place prépondérante, ce qui n'est pas le cas dans l'ouvrage de Sottiaux et Van der Laak. C'est pourquoi nous préférons dire qu'il s'agit d'un « ouvrage » et non d'un « roman », d'autant qu'il se termine par une postface dans laquelle on peut lire que le seul élément de fiction est le décret de caducité.

Nous voyons donc après avoir abordé ces deux rubriques des sciences humaines que celles-ci ne nous aident pas à traiter l'ouvrage en question. C'est pourquoi nous passons maintenant aux sciences sociales.

### 4.3. Les sciences sociales

Mis à part la sociologie qui vient d'être évoquée très rapidement plus haut, c'est bien sûr des sciences juridiques dont il va s'agir ici. On ne saurait cependant se contenter d'un terme aussi général, ni remplacer ce terme par celui de *droit*. Il faut également aller plus loin que la distinction entre droit public et droit privé. De même la mention du domaine du droit constitutionnel ne saurait suffire car il faut également y ajouter celui de l'histoire du droit que les juristes distinguent de celui de ce qu'ils appellent l'« histoire des lettres ».

Commençons par voir sous quel angle la constitution est abordée par Sottiaux et Van der Laak. Dans la plupart des constitutions des pays de droit romano-germanique, comme la Belgique, les Pays-Bas, l'Allemagne ou la France, on peut remarquer que deux points sont traités. On a d'abord la déclaration des valeurs et des droits fondamentaux et, d'autre part, l'organisation de l'État. Sottiaux et Van der Laak n'abordent aucunement ce deuxième point. De même, à aucun moment il n'est question

des six modifications de cette constitution entre 1970 et 2014 qui ont transformé l'État unitaire qu'était la Belgique de 1831 en un État fédéral composé de communautés et de régions, les unes ne coïncidant pas nécessairement avec les autres.

L'ouvrage ne traite que des droits fondamentaux. Dans la constitution belge, cela fait l'objet du Titre II « Des Belges et de leurs droits ». Dans la constitution néerlandaise il s'agit du chapitre 1<sup>er</sup> « Grondrechten » (= droits fondamentaux) regroupant 23 articles, dans la constitution allemande il en est de même avec ses 21 premiers articles rassemblés sous le sous-titre « Die Grundrechte ». La constitution française est une exception de forme car les droits fondamentaux ne sont pas dans celle-ci, mais dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. C'est pour cette raison que les juristes français parlent de « bloc constitutionnel ». Ils désignent par là le texte de la constitution de 1958, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, le préambule de la constitution de 1946, la Charte de l'environnement ainsi que les principes fondamentaux reconnus par les lois de la République tels qu'ils ont été mis en avant par le Conseil constitutionnel.

Les droits fondamentaux mis en avant par les deux auteurs dans leur ouvrage sont essentiellement ceux symbolisés par les statues de la Colonne du congrès évoquées ci-dessus. Pourtant les Belges bénéficient de nombreuses autres libertés fondamentales. Si l'on consulte le texte original de la constitution de 1831, on y relève également l'interdiction de distinction d'ordres, le libre accès au juge, la légalité des peines, l'inviolabilité du domicile, l'encadrement des expropriations, l'interdiction de peines comme la confiscation et la mort civile, le droit aux pétitions, le secret des courriers et la liberté d'emploi des langues. En lisant la version actuelle de la constitution, on constate que de nouveaux droits et de nouvelles libertés ont été ajoutées. Il s'agit de l'égalité entre les hommes et les femmes, l'abolition de la peine de mort, les droits de l'enfant, ceux des handicapés ainsi que ceux de mener une « vie conforme à la dignité humaine » qui regroupent le droit à l'emploi, celui à la sécurité sociale, à un logement décent, à la protection d'un environnement sain, à l'épanouissement culturel et social et aux prestations familiales (article 23).

On peut se demander pourquoi ces droits et libertés ne sont pas évoqués par les auteurs. Sans doute ont-ils attribué davantage d'importance aux quatre libertés symbolisées aux quatre coins de la Colonne du congrès pour des raisons historiques, c'est-à-dire d'opposition à la politique de Guillaume I<sup>er</sup> jusqu'en 1830. On en a confirmation en lisant l'interview accordée au quotidien belge de langue néerlandaise *De Tijd* dont le titre est clair à ce propos : « Le pays tel qu'il existe aujourd'hui, est mort » (De Tijd 2020).

## 5. Conclusion

Bien sûr leur inquiétude n'est pas exprimée telle quelle dans l'ouvrage, mais le lecteur sent bien à travers le discours des personnages que les auteurs sont soucieux de la perte de conscience du sens de la valeur de la démocratie parmi la population belge et que c'est pour cela qu'ils ont imaginé une intrigue susceptible de changer cette situation. Quelques précisions s'imposent ici dans cette conclusion car il ne faut cependant pas

croire que les auteurs prétendent que les Belges sont contre la démocratie. La question est de savoir comment les auteurs considèrent leurs concitoyens. Si l'on sort ici de l'analyse du discours, on peut toutefois se demander pourquoi les auteurs ont fait usage d'un tel discours. Pourquoi et comment les auteurs sont soucieux de la perte de conscience de la démocratie ? Nous nous contenterons ici d'émettre une hypothèse, celle selon laquelle le contact que Stefan Sottiaux a avec les étudiants, l'a conduit à avoir cette inquiétude.

### Références bibliographiques :

- De Tijd*, « Het land zoals het vandaag bestaat, is dood », 12/09/2020. URL : <https://www.tijd.be/politiek-economie/belgie/federaal/het-land-zoals-het-vandaag-bestaat-is-dood/10251192.html> (consulté le 18/07/2021).
- Dictionnaire de l'Académie française. URL : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9C4330> (consulté le 18/07/2021).
- Hébert, Louis, *Méthodologie de l'analyse littéraire*, Université du Québec, Rimouski, 2011. URL : <https://www.youscribe.com/BookReader/Index/236047/?documentId=204928> (consulté le 20/07/2021).
- Het Laatste Nieuws*, 28/08/2020, « Originele Belgische Grondwet ligt helemaal niet te verstoffen volgens de Kamer, maar bevindt zich in “een zeer degelijke brandkast” ». URL : <https://www.hln.be/binnenland/originele-belgische-grondwet-ligt-helemaal-niet-te-verstoffen-volgens-de-kamer-maar-bevindt-zich-in-een-zeer-degelijke-brandkast~a9063bfc/> (consulté le 16/07/2022).
- Internationale Vereniging voor Neerlandistiek : *Internationale Neerlandistiek*, Vol. 53, n° 3, 2021, Amsterdam, Amsterdam University Press.
- Jefferson, Thomas, *Écrits politiques*, Les belles lettres, Paris, 2006.
- La Libre*, « La manuscrit original de la Constitution belge conservé dans de mauvaises conditions : les écoles réclament sa mise en valeur », le 25 août 2020. URL : <https://www.lalibre.be/belgique/politique-belge/2020/08/25/le-manuscrit-original-de-la-constitution-belge-conserve-dans-de-mauvaises-conditions-les-ecoles-reclament-sa-mise-en-valeur-CZVFIYAFUBG5XDJQPGG5YCAGMQ/> (consulté le 27/07/2022).
- La Maison du Cygne. URL : <https://www.lamaisonducygne.com/>
- Mazière, Francine, *L'analyse du discours : Histoire et pratiques*, Presses Universitaires de France, Paris, 2016.
- Mendenhall, Vance, *Une Introduction à l'analyse du discours argumentatif : des savoirs et savoir-faire fondamentaux*, Presses de l'université d'Ottawa, Ottawa, 1990.
- Neiryck, Jacques, *Le siège de Bruxelles*, Desclée de Brouwer, 1996, Paris.
- Ouest France*, « L'original de la constitution belge dormait dans un vestiaire poussiéreux ! », le 02 septembre 2020. URL : <https://www.ouest-france.fr/europe/belgique/l-original-de-la-constitution-belge-dormait-dans-un-vestiaire-poussiereux-6957016> (consulté le 17/07/2022).

Sottiaux, Stefan & Van der Laak, Maartje, 2031 – *Het einde van België ?*, Wielsbeke, De Eenhorn, 2020.

*VRT news*, Paelinck, Giani, « Ligt de originele Grondwet van België te verkommeren als een vodje papier? «Nee», zegt de Kamer », le 29/08/2020. URL : <https://www.vrt.be/vrtnws/nl/2020/08/28/grondwet-antwoord/> (consulté le 16/07/2022).

## À PROPOS DES AUTEURS

**Alfred Strasser** est Maître de conférences en langue et civilisation allemande à Université de Lille (France) et membre permanent du laboratoire de recherche CECILLE (Centre d'Études en Civilisations, Langues et Lettres Étrangères). Ses intérêts de recherche portent sur le colonialisme allemand, sur la littérature et la civilisation des minorités allemandes (notamment en Belgique et au Tyrol du Sud/Haute Adige), la littérature autrichienne des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles et la littérature de l'ancien RDA. Il est l'éditeur d'une anthologie de la littérature belge germanophone *Mit leichtem Gepäck*, éditions KRAUTGARTEN, Neundorf, 2007 et de nombreux articles.

Page personnelle : <https://pro.univ-lille.fr/alfred-strasser>

 [alfred.strasser@univ-lille.fr](mailto:alfred.strasser@univ-lille.fr)

**Alice Fabre** est Maître de conférences en Sciences économiques à l'Aix-Marseille School of Economics (AMSE), Aix-Marseille Université (AMU), France. Ses travaux de recherche et publications portent sur la croissance, les politiques de développement et le travail des enfants ; plus récemment, ils s'inscrivent dans le champ de l'histoire économique et étudient l'accumulation du capital humain sur le temps long. Elle dispense ses enseignements principalement en politiques de développement et en finance internationale en Master LEA (AMU). Passionnée de cinéma, elle a également entrepris des travaux pluridisciplinaires dans le cadre du séminaire de recherche « Littérature et économie » du Laboratoire d'études et de recherche sur le monde anglophone, Aix-Marseille Université.

Page personnelle : [https://www.amse-aixmarseille.fr/fr/membres/fabre#profile-fiche\\_membre](https://www.amse-aixmarseille.fr/fr/membres/fabre#profile-fiche_membre)

 [alice.fabre@univ-amu.fr](mailto:alice.fabre@univ-amu.fr)

**Antonella Mauri** est Maître de conférence HDR à la Faculté des Langues, Cultures et Sociétés de l'Université de Lille. Elle est membre à titre principal du laboratoire de recherche CAER (Centre Aixois d'Études Romanes, EA 854) de l'université Aix-Marseille et est associée au CECILLE (Centre d'Études en Civilisations, Langues et Lettres Étrangères, EA 4074) de l'Université de Lille. Elle fait partie de l'ORC (Observatoire du Récit Criminel) de l'université de Nice- Côte d'Azur. Ses recherches concernent l'image et l'iconologie, la représentation de Soi et de l'Autre, l'histoire des idées identitaires et l'histoire des femmes en Italie au XX<sup>e</sup> siècle, la littérature et les récits de voyage, la traductologie, la dialectologie et la sociolinguistique. Avec Monica Biasiolo e Laura Nieddu, elle a publié «*Meretrici sumptuose*», *sante, venturiere e cortigiane. Studi sulla rappresentazione della prostituzione dal Medioevo all'età contemporanea*, (LIT Verlag, Münster 2019) et avec Paola Placella *L'eau à la bouche. Sémantique comparative, expressions idiomatiques, lexicographie bilingue, problèmes de traduction et histoire de la terminologie gastronomique* (Roma, Aracne 2013).

Page personnelle : <https://pro.univ-lille.fr/antonella-mauri>

 [antonella.mauri@univ-lille.fr](mailto:antonella.mauri@univ-lille.fr)

**Armand Héroguel** est Maître de conférences HDR émérite. Il est titulaire d'une maîtrise d'allemand (1977), d'un doctorat en traduction juridique néerlandaise (1998), d'une habilitation à diriger des recherches en sciences du langage (2007) et d'une maîtrise en droit privé (2020). Il est membre de l'UMR 8163 *Savoir, Textes, Langage* et est spécialisé en traduction juridique. Sa publication la plus importante est *Traduire le néerlandais dans les affaires pénales : Dictionnaire néerlandais-français – français-néerlandais* (Les éditions du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2014) qui est le résultat de ses recherches et de 30 ans de traduction pour les tribunaux du ressort de la Cour d'appel de Douai.

Page personnelle : <https://pro.univ-lille.fr/armand-heroguel/>

 [armand.heroguel@univ-lille.fr](mailto:armand.heroguel@univ-lille.fr)

**Boualem Fardjaoui** est enseignant-chercheur à l'Université de Lille. Il est chercheur associé au laboratoire de recherche CECILLE (Centre d'études en civilisations, langues et lettres étrangères). Ces recherches se portent sur la géopolitique du monde arabe et du Moyen-Orient et sur le discours médiatique inhérent à cette dernière. Il a écrit *Le conflit à Gaza de 2008-2009 dans le discours médiatique ; quand la guerre devient une affaire de géopolitique mondiale* (L'Harmattan, Paris, 2017) et *Méthode d'analyse du contenu de la presse écrite pour les chercheurs débutants : Méthode d'analyse de la fréquence* (Edilivre, Paris, 2017). Il a également co-dirigé *Les États-Unis au Maghreb et au Moyen-Orient : l'évolution de la politique américaine sous le gouvernement Obama*, (CEGES, Lille, 2017).

Page personnelle : <https://pro.univ-lille.fr/boualem-fardjaoui>

 [boualem.fardjaoui@univ-lille.fr](mailto:boualem.fardjaoui@univ-lille.fr)

**Chiara Ruffinengo** est enseignante contractuelle en langue et civilisation italiennes à l'Université de Lille et qualifiée à la section 14 du CNU. Elle est membre associée du laboratoire de recherche CECILLE (Centre d'études en civilisations, langues et lettres étrangères). Ses recherches portent principalement sur les rapports entre l'anthropologie et l'écriture (littéraire ou autre). Parmi ses travaux : « Trois versions d'un même roman sur l'immigration : une expérience de "traduction participante" », (co-écrit avec Lina Amselem), in N.Rentel, S.Schwerter, F.Amselle (dir.), *Traduire l'expérience migratoire. Perspectives littéraires* (Peter Lang, Berlin, 2023, p.179-194) ; « Fragments d'objets, instants, une double flèche. Sur les traces des nostalgies dans l'écriture de Daniele Del Giudice », in P. Gasparini et E. Zunino (dir.), *Nostalgie. Conceptualisation d'une émotion* (Nancy, Éditions Universitaires de Lorraine, 2021, p. 579-597.) ; « Le Kivu raconté par les missionnaires : témoignages et notations ethnographiques dans les écrits des Saveriani (période post-coloniale) », in D.Comberiati, R.Iounes-Vona et P.Halen, *Des Italiens au Congo aux Italiens du Congo. Aspects d'une glocalité* (Paris, L'Harmattan, 2020, p. 179-192). Elle est aussi traductrice (du français vers l'italien) de textes littéraires et scientifiques.

 [chiara.ruffinengo@univ-lille.fr](mailto:chiara.ruffinengo@univ-lille.fr)

**Chouchanik Thamrazian** est Maître de conférences en langue et littérature françaises à l'Université d'État d'Erevan. Elle enseigne la littérature comparée et la traduction. En

2006, elle a soutenu une thèse de doctorat à l'Université Paul Valéry-Montpellier III, consacrée à l'œuvre d'Yves Bonnefoy (*Le rêve d'Yves Bonnefoy. Pour une poétique de la traduction*). Elle est diplômée d'une licence de l'histoire et de l'esthétique de cinéma (Université Lyon II-Lumière, 2009). Elle est auteure de nombreux articles parus dans des revues scientifiques arméniennes et françaises. Ses travaux de recherche portent sur la littérature française contemporaine, la littérature comparée et la poétique de la traduction. Elle est écrivain et traductrice littéraire. Parmi ses dernières traductions on retient *La Grande ourse* d'Yves Bonnefoy, *Sylvie* de Gérard de Nerval, *L'Acacia* de Claude Simon, *Lointain intérieur* d'Henri Michaux. Elle est membre de l'Association des écrivains d'Arménie.

Page personnelle : <http://ysu.am/science/en/Shushanik-Tamrazyan>

 [shushaniktamrazyan@gmail.com](mailto:shushaniktamrazyan@gmail.com)

**Dominique Samson Normand de Chambourg** est Maître de conférences en Études sibériennes à l'Institut National des Langues & Civilisations Orientales. Depuis 1996, il travaille avec les Nénètes de l'Arctique sibérien, les Khanty et les Mansis des forêts subarctiques. Dans une perspective anthropologique et historique, ses recherches sont consacrées notamment aux interactions entre les mondes russe et autochtone dans le Nord – christianisation, soviétisation, industrialisation. Parmi ses derniers travaux, *La Sibérie comme paradis* (EPHE – CEMS, Paris, 2019) ; « Entre sacralité, mobilité et adaptabilité, les Nénètes des toundras » (Gallimard, Paris, 2019) ; « “We are not dead souls” : the Good Petroleum Fairies and the Spirits of the Taiga in the Siberian Arctic » (*Sibirica*, New-York, 2019) ; « Parler de nos vies avec nos propres mots » (*Slovo*, Paris, 2022). Il traduit également les écrivains autochtones de Sibérie : *L'Étoile de l'Aube* d'E.D. Aïpine (2005), *Les caresses de la civilisation* de Tatiana Moldanova (2007), *La chatte qui a sauvé le monde* de Roman Rouguine (en collaboration avec Carine Puigrenier, 2008).

Page personnelle : <http://www.inalco.fr/enseignant-chercheur/dominique-samson>

 [dominique.samson@inalco.fr](mailto:dominique.samson@inalco.fr)

**Garik Galstyan** est Maître de conférences en civilisation russe à l'Université de Lille, membre permanent du laboratoire de recherche CECILLE (Centre d'études en civilisations, langues et lettres étrangères). Ses domaines de recherche concernent l'espace postsoviétique : réécriture de l'histoire, géopolitique de la Caspienne, histoire environnementale, modèle fédéral russe, minorités russes de l'étranger proche, etc. Il est auteur de plusieurs ouvrages personnels, notamment, *L'écologie en Arménie. Le lac Sevan et l'émergence du mouvement écologiste* (L'Harmattan, Paris, 2020), *La géopolitique de la Russie dans la région caspienne. Évolution des intérêts. Rivalités anciennes, enjeux nouveaux* (L'Harmattan, Paris, 2007). Il est également traducteur : Tatiana Mouromzef-Saarbekova, « В поисках моей России » [*À la recherche de ma Russie*] (« Koktebel », Feodosia-Moscou, 2022). G. Galstyan est président (depuis 2018) de l'Association internationale des langues étrangères appliquées (AILEA), membre de la Société des études arméniennes (SEA).

Page personnelle : <https://pro.univ-lille.fr/garik-galstyan/>

 [garik.galstyan@univ-lille.fr](mailto:garik.galstyan@univ-lille.fr)

**Gayané Sargsyan** est Maître de conférences en littérature comparée et en traductologie, responsable du département de philologie française. Ses domaines de recherches concernent la traductologie, la communication interculturelle et la littérature comparée.

Page personnelle :

<http://ysu.am/faculties/en/European-Languages-and-Communication/section/staff/person/Gayane-Sargsyan>

 [g.sargsyan@ysu.am](mailto:g.sargsyan@ysu.am)

**Henry Hernández Bayter** est Maître de conférences en linguistique de l'espagnol au département LEA de la Faculté des Langues, Cultures et Sociétés de l'Université de Lille et membre du laboratoire Savoirs, Textes, Langage (STL), CNRS - UMR 8163, où il est co-responsable de la thématique « linguistique et société ». Il est membre et vice-président de l'Association ADAL (Analyse des discours de l'Amérique latine), membre de l'association ALFAL (Asociación de Lingüística y Filología de América Latina) et du réseau de recherche GLOTTA (*Grupo de investigaciones en didácticas del lenguaje, las lenguas y la literatura*) de l'Universidad Industrial de Santander (Colombie). Ses recherches portent sur le lexique, la phraséologie, la traductologie et l'analyse du discours politique et médiatique en Amérique latine, à l'aide d'un logiciel de lexicométrie. Il s'intéresse, en particulier, à l'analyse des stratégies discursives mises en place dans les textes : l'étude de la construction des images et des représentations, ainsi que les différents schémas argumentatifs déployés.

Page personnelle : <https://pro.univ-lille.fr/henry-hernandez-bayter>

 [henry.hernandez-bayter@univ-lille.fr](mailto:henry.hernandez-bayter@univ-lille.fr)

**Laurence Péru-Pirotte** est maître de conférences en droit privé à l'Université de Lille (France) et est membre du laboratoire Centre de recherches Droits et Perspectives du droit. Ses recherches portent sur le droit des contrats du transport et sur la lutte contre les discriminations, les deux domaines se croisant parfois. Elle est l'auteure d'articles dont « La lutte contre les discriminations : loi n°2008-496 du 27 mai 2008 » (*JCP S*, 2008, n°23, étude), « La contribution des conflits nés dans les entreprises de transport au droit de la grève » (*Revue Trimestrielle de Droit commercial*, 2016, n°4) ou encore « Le droit du transport composante de la compensation, ou la prise en compte du handicap et de la mobilité réduite par le droit du transport » (Chassagnard-Pinet, Sandrine et Gonzalez, Amélie (dir.), *Compensation du handicap et inclusion sociale. Les apports d'une conception sociale du handicap*, Mare et Marti, Paris, 2017, p. 209-230). Elle a également co-dirigé l'ouvrage *Le droit du transport dans tous ses états : réalités, enjeux et perspectives nationales, internationales et européennes*, Larcier, Paris, 2012.

Page personnelle : <https://pro.univ-lille.fr/laurence-peru-pirotte/>

 [laurence.peru-pirotte@univ-lille.fr](mailto:laurence.peru-pirotte@univ-lille.fr)

**Lyuba Kirakosyan** est Professeure à la chaire de la théorie d'architecture, de restauration et de reconstruction du patrimoine historique et architectural, des Beaux-Arts et d'histoire à l'Université nationale d'architecture et de bâtiment d'Arménie. Elle

est également Professeure à la chaire de la science des cultures à la faculté d'histoire de l'Université d'État d'Erevan. Les sphères de ses recherches sont l'architecture arménienne ancienne et médiévale, l'archéologie, la science des cultures. Ses recherches sont menées dans le contexte d'interférences culturelles du Proche Orient. Une attention particulière est portée au patrimoine architectural de l'Artsakh. Elle est l'auteure de plusieurs articles : « L'architecture de l'église de Vankasar et sa « reconstruction » azerbaïdjanaise, *Revue historique et philologique*, n° 1, 2013, p. 120-134 ; “The Issues Archaeological Complex Conservation in Armenia and Nagorno-Karabakh”, IOP Conference Series: Materials Science and Engineering, vol. 698, Issue 3, 2019: <https://iopscience.iop.org/article/10.1088/1757-899X/698/3/033049>; “Holy All Savior Ghazanchetsots Church in Shushi and "Protection" of Cultural Heritage in Azerbaijan”, *Journal of Architectural and Engineering Research*, n° 3, Erevan, 2022, p. 49-59.

Page personnelle : <http://ysu.am/science/en/Lyuba-Kirakosyan>

 [kirakosyanlyuba@gmail.com](mailto:kirakosyanlyuba@gmail.com).

**Naira Manukyan** est Maître de conférences à la chaire des langues romanes à l'Université Valéry Brussov d'Erevan (Arménie). Ses intérêts de recherches sont centrés sur l'analyse sémiotique de la communication littéraire, la traduction et l'herméneutique littéraire. Elle est auteur des ouvrages *L'esthétique de la réception du signe poétique* [Բանաստեղծական նշանի ընկալման գեղագիտությունը] (Nairi, Erevan, 2003), *La polyphonie poétique* [Բանաստեղծական բազմաձայնություն] (Van Arian, Erevan, 2022).

 [manukyannaira@gmail.com](mailto:manukyannaira@gmail.com)

**Sina Vatanpour** est Maître de Conférences en civilisation américaine au département de langues étrangères appliquées à l'Université de Lille. Ses publications comprennent un ouvrage collectif et plusieurs articles sur la symbolique de l'argent dans la littérature et le cinéma américains, ainsi que sur l'œuvre de Paul Auster et Martin Amis. Parmi ses publications sur le cinéma américain, “Body and Soul: Image and Meaning in Iraq War Films”, “At the Crossroad of Memories: Francis Ford Coppola’s Tetro,” et “Money: The Token of Cultural Memory and American Ethics in Frank Capra’s Film-making Philosophy.” Sa dernière publication, en 2022, s’intitule “Lineage, Legacy and Debt in Paul Auster’s Selected Novels.”

Page personnelle : <https://pro.univ-lille.fr/sina-vatanpour/>

 [sina.vatanpour@univ-lille.fr](mailto:sina.vatanpour@univ-lille.fr)

**Taguhi Blbulyan** est enseignante de français, de la phonétique française et de l'herméneutique des textes littéraires à l'Université d'État d'Erevan. Elle est responsable du Centre des recherches académiques de l'UEE, la coordonnatrice de la Convention des relations interuniversitaires avec l'Université Paul Valéry Montpellier 3. Ses intérêts de recherches portent sur la poésie surréaliste, l'analyse des textes poétiques à nature hermétiques et les problèmes traductologiques des œuvres littéraires. Elle est l'auteure des ouvrages *Cours pratique de phonétique française*, (Presses universitaires, 2016), *Guide de prononciation* (Presses universitaires, 2010) et

coauteure des manuels de français pour les élèves de V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> classes (2010-2022). Elle fait aussi des traductions littéraires du français en arménien : André Gide, Marguerite Yourcenar, Gustave Le Clézio, Anna Galvalda, Henry Troyat, Colette, *etc.*

Page personnelle :

<http://ysu.am/faculties/en/European-Languages-and-Communication/section/staff/person/Taguhi-Blbulyan>

 [tblbulyan@ysu.am](mailto:tblbulyan@ysu.am)

**Walter Zidarič** est Professeur des universités en Littérature et Civilisation italiennes à Nantes Université (F). Auteur de plusieurs monographies et d'une centaine de publications dans des revues nationales et internationales, sous sa direction ont en outre été publiés dix volumes d'Actes de colloques internationaux portant sur des thématiques littéraires et/ou liées à la scène théâtrale, musicale et cinématographique. Ces dernières années il a été à l'origine de la redécouverte de l'écrivain Ercole Luigi Morselli et a publié pour la première fois une édition critique de sa production théâtrale – E.L. Morselli, *Tutto il teatro* (Rome, Universitalia 2017) – et de sa production en prose – *Opere in prosa* (Turin, Aragno 2021). Il est aussi librettiste avec *Lars Cleen : lo straniero* pour la musique de Paolo Rosato, tiré de la nouvelle *Lontano* de Luigi Pirandello, *Orione* (2019), à partir du drame homonyme de E. L. Morselli, et *L'ambasciatore* (2021), tiré de la *Mort d'Ivan Ilitch* de Tolstoï, tous les deux pour la musique de Simone Fermani. En 2019 il a publié sa première pièce théâtrale *Io, da qui, non me ne vado* (Streetlib), librement inspirée de la vie et des œuvres d'Ercole Luigi Morselli.

Page personnelle : <http://lamo.univ-nantes.fr/cv-walter-zidarič>

 [walter.zidarič@univ-nantes.fr](mailto:walter.zidarič@univ-nantes.fr)

**Yannick Lebtahi** est Maître de conférences habilitée à diriger des recherches en Sciences de l'Information et de la Communication à l'Université de Lille. Elle est sémiologue, analyste des médias et réalisatrice de documentaires, ses réflexions portent sur les dynamiques culturelles et médiatiques de nos sociétés. Elle est membre des laboratoires GERIICO (Université de Lille) et membre associé du CEISME-CIM (Université Paris3). Elle est également directrice scientifique et éditoriale de la revue *Les Cahiers Interdisciplinaires de la Recherche en Communication AudioVisuelle* et de la collection *DeVisu* aux éditions L'Harmattan, Paris.

Page personnelle : <https://pro.univ-lille.fr/yannick-lebtahi>

 [yannick.lebtahi@univ-lille.fr](mailto:yannick.lebtahi@univ-lille.fr)

## SUBMISSION GUIDELINES

These instructions should, wherever there is doubt about the standard to be used in issues not considered here, be supplemented by the Chicago Manual of Style, available at <http://www.chicagomanualofstyle.org/home.html>.

Please supply the files in Word format. In the case of photographs/figures/tables that need to be placed in a separate section please include these in a separate file, ensuring that images are labelled with captions that are consistently positioned and formatted (see more details below). All in-text material must be included in the main files of the manuscript.

To help you, a sample is provided at the end of this document.

### Key Formatting Issues

#### 1. Document Margins

Header: 15mm, Top of main body: 25mm Bottom: 15mm Left: 21mm Right: 21mm, Footer: 0.

#### 2. Styles

- a. **Title:** Times New Roman, 16 pt., centred, single-spaced, small capitals. Leave one blank line (TNR 10 pt., single-spaced) after the title (before the author's name).
- b. **Author's Name:** Times New Roman, 16 pt., centred, single-spaced, small capitals. Leave 3 blank lines (TNR 10 pt., single-spaced) after the author's name (before the beginning of the text).
- c. **Abstract:** Times New Roman, 10 point and justified, single-spacing, up to 10 lines of text, 4-5 key words.
- d. **Main text:** Times New Roman, 12 pt., justified, single-spaced. Indent the first line of each paragraph by 5mm (left).  
**N.B.** Texts in Aremnian should be in Sylfaen.
- e. **Subheadings:** Times New Roman, 12 pt., centred, bold. Leave two blank lines (TNR 10 pt., single spaced) before and one after.
- f. **Quotations** (to be used for quotations longer than 2 lines or other texts which you think should stand out): Times New Roman 10 pt., indented by 5mm (left and right). Leave one blank line (TNR 10 pt., single-spaced) before and after.
- g. **Footnotes:** Times New Roman, 10 pt., justified.

#### 3. Text

- a. No full stop at the end of titles or subheadings
- b. Use **double quotation** marks for all quotations including single words (e.g. As argued by Smith (2003:26), "metaphor is...").
- c. Use **single quotation** marks for meanings/definitions of words.
- d. To ensure that there are **no extra spaces** in the document, use your software's Find and Replace command to substitute all double spaces for single spaces. Repeat this procedure until no double spaces are found.
- e. Do not use **non-standard fonts**. Times New Roman (and other Unicode fonts) now supports most special characters, so it should not be necessary. If you think an

exception needs to be made in your case, please contact the editors.

- f. The text should contain between **20 000 and 24 000 characters** including spaces.

#### **4. References**

Use the author-date system (Whoever 2007: 144–58) of the Chicago Manual of Style (see [http://www.chicagomanualofstyle.org/tools\\_citationguide.html](http://www.chicagomanualofstyle.org/tools_citationguide.html)).

Use a negative indentation of 0.5 cm (left) for the list of references.

Non-Latin alphabets are not used in the reference list, so the references need to be transliterated

#### **5. Images**

- a. Make sure that you have the right to publish the image. If you did not create the image yourself, you will need to provide proof that you have obtained the permission to publish the image.
- b. It is recommended that you use TIFF files for producing images or photographs, and EPS files for vector graphics (illustrations). All images including photographs must be included in the main Word or other files submitted.
- c. Take into account the size of CSP pages (148 x 210 mm) when including images. Your image will have to be resized if it is too large or too small, and this can prove problematic in certain cases.
- d. Call your pictures or illustrations Fig. 1, Fig. 2, etc. in the order of their appearance.
- e. Images should not be inserted into Word at more than 100% of their original size because this will cause a loss of quality.
- f. Images for printing should always have at least a resolution of 300 dpi at the size in which they are going to be printed.
- g. The size in which images are intended for printing and resolution (300 dpi) is the minimum required for the original scan or photograph: images cannot be recalculated to a larger size at the same resolution or else they will lose quality. 7. The quality of an image cannot be checked by looking at it on a screen (which often shows images at a resolution of 72 or 96 dpi in contrast to high quality print where they are usually printed at 360 dpi).
- h. Colour images for printing should always be saved in the CMYK mode (not in the RGB mode).

#### **6. Tables**

- a. It is recommended that you use some sort of background colour like light grey for the title row or column of a table, and ensure that the text of titles is in bold. This can be achieved by clicking on the relevant cells of your table, and then clicking on Table, Table Properties, Borders and Shading, and then selecting a colour (preferably 20%-grey).
- b. Do not use different types of formatting for different rows or columns unless you would like to differentiate between headings and body text.
- c. Entitle your table in the same way that you entitled your image (Table 1, Table 2, etc.)
- d. Leave a blank 10 pt. TNR line before and after the table.

## **PUBLISHING HOUSE OF YEREVAN STATE UNIVERSITY**

The Publishing House of Yerevan State University works closely with the academic community to publish high quality academic journals, monographs and textbooks, and provides services to promote teaching and research. Our main mission is to internationalize, make open, accessible and transparent the scientific work of the Armenian scientific community.

Our publications include digital, print and open access content spanning the humanities and social sciences, natural sciences and technology. In cooperation with authors, we distribute the best academic materials in the region and in the world.

Publish your journal and book with The Publishing House of Yerevan State University and you will join the scientific community of distinguished authors whose published work has helped shape and influence learning in the region and around the world.

- If you need information on how to apply to publish a book, you can read our guide [here](#).
- For information on how to write for a scientific journal, please visit our journal author page [here](#).

### **Open research**

As a university press and not-for-profit publisher, we are committed to the advancement of open research, exploring and innovating new models that will ensure sustainability and quality, while maximising the benefits that openness can offer.

### **Author Services**

In order to continue to publish the best local, regional and international researchers, it is important that we support researchers preparing their research for publication in our journals. In order to help prospective authors to prepare for submission and to reach their publication goals, we offer a range of high-quality manuscript preparation services - including language editing and video abstract creation.

Director of the Publishing House of Yerevan State University is Dr. Karen Grigoryan  
E-mail: [publishing@ysu.am](mailto:publishing@ysu.am)



**YEREVAN STATE  
UNIVERSITY**  
PUBLISHING HOUSE